

LA VIE A PARIS

1883

DU MEME AUTEUR

La Vie a Paris,	1880, 1re année, 8e *édition*, 1 vol. .	3 fr. 50
—	1881, 2e année, 1 vol.	3 fr. 50
—	1882, 3e année, 1 vol.	3 fr. 50

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. B. RENAUDET.

LA

VIE A PARIS

1883

PAR

JULES CLARETIE

Quatrième année

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

VICTOR HAVARD, ÉDITEUR

175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 175



A MON CHER AMI

CHARLES EDMOND

Affection profonde et cordial dévoûment.

J. C.

PRÉFACE

DE LA POLITESSE EN LITTÉRATURE

Un esprit très aiguisé et à la fois très bienveillant, — ce qui se rencontre, par aventure, — s'étonnait, l'an dernier, en parlant du volume de la *Vie à Paris*, que nous eussions pu citer tant de noms, en ces pages, sans soulever ni protestations ni colères. Le fait est qu'il semble très difficile, pour ne pas dire impossible, de parler des gens sans les blesser.

Et pourtant quoi de plus aisé ? Il suffit tout simplement d'être poli.

La politesse en littérature passe, il est vrai, souvent pour une certaine faiblesse.

De même que, pour les femmes, un homme qui tire l'épée est nécessairement un brave, et un

homme qui joue de la guitare ou du piano est nécessairement un poète, pour les hommes un écrivain poli, bienveillant ou dédaigneux, — car la bienveillance est aussi une des formes du dédain, — est fatalement un être désarmé. J'en causais hier avec un des plus affinés parmi les plus célèbres de ce temps. Il était tenté d'écrire un Essai sur la *Politesse Littéraire*. Mais quoi! l'*essai* est chose usée et démodée, aussi passée de mode que la politesse elle-même!

Je sais cependant bien des gens, et non des moindres, qui ne renonceraient pas facilement à se montrer polis, dussent-ils être taxés de faiblesse par les goujats. On n'est point faible inévitablement parce qu'on est bien élevé et qu'on croit plus digne de faire son chemin en allant tout droit, qu'en marchant lourdement sur les pieds des autres.

Je n'ignore pas non plus que, lorsqu'on écrase quelques cors, on fait retourner les gens et on court la chance heureuse de devenir le centre d'un attroupement qui fait accourir les badauds Mais tout être un peu fier doit, je pense, mesurer à sa juste valeur le bruit produit par la badauderie.

Un rustaud qui déchirerait le tapis en entrant dans un salon se ferait sûrement remarquer. Mieux vaut n'être point remarqué et ne pas déchirer le tapis.

Faire du bruit est, au temps présent, le divertissement le plus facile que je connaisse. Il suffit de se promener avec un gong et d'en assourdir les passants. Celui qui, du jour au lendemain, voudra devenir célèbre n'a qu'à user de ce moyen, qui n'est pas fort cher. Je m'étonne, en vérité, qu'avec cette boulimie de renseignements que le public éprouve lorsque surgit, du soir au matin, une personnalité, — « champignon poussé en une nuit », disait le marquis de Mirabeau, — quelque affamé de gloire un peu pressé ne se donne point cette volupté de se dévêtir, un soir de première représentation, devant « tout Paris », comme on dit. Le lendemain, il sera célèbre et, pour peu que le garde municipal le pousse devant lui, en l'arrêtant, il sera populaire. On a vu, sous bien des régimes, des ministres avoir un passé moins glorieux à leur actif.

Eh bien, en dépit de cet amour forcené du bruit, du tapage, de la réclame, du scandale, de tout ce qui est la maladie endémique de notre pays, je connais nombre de gens qui aiment encore le calme, la probité littéraire, la politesse et le goût. Ce sont tout simplement des esprits français demeurés très français au milieu de l'envahissement yankee et de la Courtille étrangère qui nous assourdit de son internationalisme.

C'est pour ceux-là que j'écris et rien ne m'est plus doux, je l'avoue, que l'envoi d'une lettre de

ces lecteurs du *Temps* qui me disent : « Je vous ai compris. » Cela console un peu des basses injures de quelques malotrus ou, parfois — car tout homme a des ennemis inconnus — des lettres anonymes de lâches.

Je n'ai jamais oublié les recommandations que me fit, voilà vingt ans, un écrivain des plus remarquables, qui vit toujours et me rencontra, en ce temps-là, dans un bureau de journal où je portais timidement mes premiers manuscrits.

« — Ne soyez pas timide, me dit-il. Dans un temps livré aux audacieux et aux farceurs la timidité n'est plus une vertu. Si vous ne vous sentez point le courage, qui est grand, de braver, après les déboires du début, les épreuves du succès, restez au coin de votre feu parmi vos livres ou faites le métier de votre père et n'écrivez que pour vous-même. C'est le plus rude des états que celui d'écrivain et le plus calomnié par ceux-là mêmes qui le devraient honorer et qui l'avilissent. Si vous n'êtes pas disposé à harasser votre corps et à torturer votre esprit à la recherche d'une idée, d'une phrase, d'un roman, d'une comédie, d'un article même — car il y a souvent tout un livre dans un article de journal ; — si vous n'avez pas autour de votre poitrine le « triple airain » dont parle Horace ; si vous ne savez pas que la vie littéraire est une lutte d'Indiens Pawnies, une bataille autour d'un

peu de gloire ou d'un peu de pain, une poussée farouche où l'on s'entre-déchire comme des cannibales et où le *vert laurier* de tout vainqueur est rouge des gouttelettes du sang des vaincus ; si vous ne vous imaginez pas que l'existence de l'homme de lettres est celle du manœuvre penché sur son papier comme le carrier sur son bloc de grès; si vous croyez que la vie de Paris est pour le littérateur, composée de visites au foyer de la danse et de lippées joyeuses après les *premières* à tapage, ne vous donnez point la tristesse d'une désillusion et renoncez à ce collier de misère. Mais s'il vous plaît de braver courageusement, avec le gai sourire de notre race, les jours difficiles, les travaux qui courbent l'épine dorsale et font couler la cervelle jusqu'au bout du bec de plume ; si vous vous sentez assez fort pour narguer la niaiserie des sots, la rage des envieux, la calomnie des rivaux, alors en route et haut votre cœur !

« Cherchez, luttez, étudiez, voyez, vivez, travaillez. Puis, après des années et des années de labeur, lorsque votre existence sans compromissions vous donnera le droit de parler de votre loyauté littéraire ; quand vous aurez dépensé votre jeunesse à plaider la cause du droit, à parler de pitié aux égoïstes d'en haut et de devoir aux révoltés d'en bas ; quand vous pourrez vous rendre cette justice que, dans votre œuvre, il

n'est rien qui puisse avoir corrompu une âme et jeté un corps au mal; quand vous aurez consacré vingt ans de votre vie à faire aimer ce qui est beau et à célébrer ce qui est bien, — l'art, la bonté, le courage, l'honnêteté, la patrie, — alors attendez-vous à rencontrer les moustiques et les maringouins dont parle Beaumarchais, les ennemis qui vous connaissent et les imbéciles qui vous méconnaissent, les jaloux qui supputent la somme de vos labeurs, et les paresseux qui regardent comme une part à eux volée le travail qui vous plaît et qui est, avec votre joie, votre pain du jour. Attendez-vous à entendre calomnier chaque action de votre existence et chaque page de votre œuvre. Produisez-vous peu? C'est impuissance. Beaucoup? C'est incontinence. Vous outragez, en travaillant, tout ce qui ne travaille pas. Toute œuvre qu'achève un homme a contre elle tous ceux qui ne l'ont pas faite. Vous criez au pessimisme? Il n'y a pas de pessimisme ici, il y a la constatation pure et simple d'un fait. Et habituez-vous de bonne heure aux piqûres des frelons et au venin des vipériaux. Prenez le poison chaque matin, comme Mithridate. Quand on y est fait, l'arsenic, dit-on, n'est plus redoutable. Faites-vous d'ailleurs ce raisonnement qu'on n'insulte que ce qui s'élève et que toute insulte ne part que de très bas. La calomnie est une des preuves du succès. « Quand

« on me dit, » — a raconté Victor Hugo : « Vous « êtes « *éreinté* aujourd'hui dans tel journal ! » je ré- « ponds (c'est Victor Hugo qui parle) : « Laissez-moi « croire, pour mon orgueil personnel, que je suis « insulté et *éreinté*, comme vous dites, dans plus « d'un journal à la fois ! » Il est des gens qui font ce métier-là. Métier facile. Ne le faites pas. Il est peu lucratif d'abord, et la bave ne nourrit point son homme. Et puis il est vilain, des plus vilains. Surtout ne répondez jamais à ces hurleurs : ils n'en valent point la peine. Ce sont des déclassés ou des ratés, des jouisseurs impatients ou des bohèmes vieillis. On aperçoit leur vanité et leur envie à travers les trous de leurs chaussures ou les boutonnières de leurs gants, car quelques-uns ont des gants. Vireloque a pour compère l'Arétin. Tels sont mes conseils à vous qui débutez. Pour moi, je me suis imposé une règle fixe en prenant la plume. On peut parler de moi librement puisque je prends le droit de librement parler des autres. Je ne reconnais à aucun insulteur la possibilité de m'atteindre. Qui calomnie grandit le calomnié ; qui outrage se salit. Le journalisme est le plus vil des métiers quand il n'en est pas le plus honorable ; mais je remarque qu'ailleurs qu'il ne pourrait pas plus défaire la réputation d'un honnête homme qu'il ne saurait, même après des années de tentatives, assurer quelque estime à un gredin.

Le public, en fin de compte, n'est pas si niais qu'il prenne longtemps au sérieux les marchands d'injures et les crieurs de calomnies.

« Je vous le répète donc ; n'ayant causé aucun préjudice à personne, ma vie appartient à tout le monde après avoir été consacrée à rendre plus d'un service à quelques-uns. Ce qu'on dit de moi m'importe peu ; je ne m'inquiète que de ce que je dis des autres. Sur ce point, encore une fois, je m'efforce de ne point blesser, trouvant odieuses les personnalités haineuses, et basses les petites allusions perfides. Que mes ennemis (à lire certains parleurs, je pourrais avoir la fatuité de croire que j'en ai), oui, que mes ennemis sachent en quel complet mépris je tiens leurs insultes. Je ne dis pas que je m'en honore : cela est tout simple. Je dis que je les dédaigne. La réputation d'un homme ne dépend nullement, je le répète, de ce que disent de lui trois ou quatre grimauds, mais tout simplement de ce qu'en pensent les honnêtes gens. Et si, dédaignant les attaques, je puis avoir atteint quelqu'un, je serai toujours à sa disposition pour effacer le coup de plume si j'ai blessé involontairement, ou pour souligner le mot d'un coup d'épée s'il a été écrit avec intention. Je trouve du reste parfaitement inutiles et souvent absurdes les duels littéraires. Mais s'il est permis de mépriser qui outrage, c'est à la condition seule qu'on appar-

tiendra à celui qu'on aura blessé. Au total, voici ma profession de foi : je n'appartiens pas à qui parle de moi, mais j'appartiens à celui dont j'ai parlé. C'est une simple règle de courtoisie et je ne sais rien de plus galant et de plus français qu'un homme qui se pique d'être courtois, surtout au moment où presque tous les gens ne le sont plus. »

J'ai souvent pensé à cette mercuriale de mon vieil ami. Je n'en ai oublié aucun trait et, maintenant que j'ai presque l'âge qu'il avait alors, je la répéterais volontiers à tout débutant qui me viendrait demander conseil. « Bien faire, laisser dire et ne rien dire qu'on ne soit prêt à soutenir jusqu'au bout. Être poli, respecter les gens qui ont du talent, aider ceux qui en auront peut-être et mépriser ceux qui, en injuriant et grossissant la voix, croient en faire montre. Laisser parfois le papier blanc pour endosser la veste d'escrime et quitter la plume pour le fleuret, qui est un excellent instrument de gymnastique et peut, au besoin, tenir lieu d'un ami. Ne blesser personne volontairement et rire des blessures qu'on essaye de vous faire. » C'est la règle de conduite hygiénique et morale que me dictait mon ami d'il y a vingt ans. Elle m'a constamment tenu en haleine et, — malgré

bien des tristesses, — en bonne humeur, après tout, et comme en jeunesse. C'est pourquoi je la crois excellente, je la recommande aux autres et continuerai à la pratiquer pour moi-même. Un proverbe danois dit avec raison : « L'homme d'honneur ne s'embarrasse ni des louanges ni des injures ! » Que l'école du scandale se le tienne pour dit. Ici l'on s'amuse, ici l'on juge les hommes, on feuillette les livres, on étudie la vie de Paris, on en saisit, au passage, les folies ou les ridicules : — ici l'on raille, mais ici l'on n'insulte pas.

JULES CLARETIE.

31 décembre 1883.

LA VIE A PARIS

I

LE JOUR DE L'AN A VILLE-D'AVRAY.

1er janvier 1883.

Toute la journée, par ce premier de l'an que la nouvelle de la mort de Léon Gambetta rendait tragique — lugubre malgré l'ironique beau temps — la maison où reposait celui que, même ses ennemis, appelaient *le patriote*, a été visitée par une foule muette, comme prise à la gorge par les sanglots. C'est que la disparition de cet homme est on ne sait quoi d'inconnu pour la patrie. Les journaux prussiens disent que l'Allemagne fait « le salut de l'épée » devant cet ennemi qui s'en va. Ce seul témoignage d'estime et peut-être de crainte me suffit à moi pour l'homme politique. Quant à l'homme privé, je songe à certain mot que

Kléber disait à ses aides de camp (M. le vicomte Maison, fils du maréchal Maison me l'a répété) : « Allons ! il y aura encore des *réfolutions !..* Puis nous aurons un roi !... Je souhaite seulement que ce soit un *pon* garçon ! » Gambetta, roi par le talent à son heure, fut précisément le *bon garçon* que souhaitait Kléber.

La maison mortuaire de l'ancien président est située près de la gare de Ville-d'Avray, dans un fond longeant le chemin de fer qui descend en pente assez rapide du railway à la route même de Ville-d'Avray et de Marnes. Une grille en fer s'ouvre de ce côté, connue des familiers seuls, et c'est par là que les amis de M. Gambetta sont venus le saluer une dernière fois. Les autres, des jeunes gens, des polytechniciens, des normaliens, des Alsaciens, des journalistes étrangers, des grandes dames de la colonie exotique venues de Paris en voiture, s'arrêtaient devant la porte de la rue du Chemin-vert — en face de la petite rue Balzac — et se trouvaient par là tout à fait à l'entrée de la petite maison achetée par Gambetta et où il repose maintenant dans la chambre du premier étage.

On appelait cette maison basse, blanche et tapissée d'un treillage vert « les Jardies » et on disait, — et Gambetta laissait dire en souriant, — que c'était la maison de Balzac. Non, ce n'était pas les Jardies de Balzac que Gambetta occupait, c'était simplement les communs de l'ancienne maison de Balzac. Sa propriété était mitoyenne avec les Jardies qui partent de sa maison et vont, par derrière, jusqu'au petit sentier Poirier-Cloche. Il voulait les acheter, ces Jardies véritables, et en agrandir ce coin de terre de Ville-d'Avray qu'il

aimait profondément; mais on lui en demandait trop cher. Il avait renoncé à l'acquisition de la demeure même du romancier. Il se tenait dans la maison du jardinier, dans cette maison où Balzac logeait son secrétaire Lassailly, qui, mal nourri, s'en échappait par les fenêtres. Et, agrandissant son jardin par l'acquisition du terrain longeant la descente du chemin de fer et ayant appartenu à l'agence Combal, qui loue les maisons de campagne, Gambetta s'était fait, l'an passé, bâtir là un petit pavillon d'été, des communs, une remise, et il rêvait d'augmenter encore son jardinet vers laroute de Ville-d'Avray par l'achat d'une prairie qui lui eût permis de se clôturer chez lui, et que jamais la propriétaire du pré, une grande dame légitimiste, ne voulut lui céder, à aucunes conditions.

Léon Gambetta habitait donc là non pas une maison de verre, mais une maison de campagne ouverte à tous les regards. On pouvait, de la route même de Ville-d'Avray l'apercevoir, l'été, se promenant dans son jardin, avec ses amis, sous les arbres, ou lisant, à l'ombre, quelque livre nouveau.

Il l'adorait, cette maison. Il s'y trouvait si loin de Paris, avec Paris tout à côté par ce chemin de fer qu'on avait le temps de prendre dès qu'à la gare le train de Versailles était signalé ! Et puis, tout près, il avait ces grands bois pleins de solitude de Fausses-Reposes, les sentiers de Viroflay ou de Chaville, où bien souvent nous l'avons rencontré, en voiture, avec cet enfant en uniforme de lycéen qu'il promenait par les allées, vers le Plaidoyer !

Et c'est dans la petite maison dite des Jardies que nous devions le revoir couché, immobile, sa lèvre éloquente à jamais close par la mort ! *De quelle immense proie la mort vient de se saisir !* C'était le cri que répétait Desmoulins à la nouvelle du dernier soupir de Mirabeau. Le nom du grand orateur de 89 est venu sur toutes les bouches lorsqu'on a appris que Gambetta avait cessé de vivre. C'était la même puissance ; on croirait à la même destinée si la vie du patriote de la Défense nationale n'était pas plus virilement honnête. Camille a raconté quel serrement de cœur le saisit lorsqu'il put contempler cette tête de Mirabeau que Houdon venait de mouler et arrêter son regard sur ce front, « ce vaste magasin d'idées démeublé par la mort. » Une oppression pareille a saisi hier tous ceux qui ont vu, couché sur son lit bas, celui qui fut, pendant l'année terrible, le porte-parole et le vivant foyer d'espoir, d'enthousiasme et de colère de la patrie. Il était là, le corps recouvert du drap blanc sur lequel on avait semé des fleurs apportées déjà de partout, fleurs aux trois couleurs jetées sur lui par des mains tremblantes d'Alsaciens. La tête, superbe, calme, léonine, reposait à demi penchée sur le côté gauche et, malgré la pâleur, encore animée, semblait-il, d'un reflet de bonté souriante. Tel nous l'avions connu, tel il était sur son lit de mort. — Il semblait dormir. Les cheveux gris, la barbe prématurément blanche, Gambetta avait vieilli et jamais on ne l'eût pris pour un homme de quarante-quatre ans. Mais il y avait une telle robustesse dans sa carrure ; la tête forte, au port plein de bravades, était si solidement

attachée aux épaules, qu'on n'avait, devant lui, d'autre impression que celle de la force.

C'était encore ce qu'on éprouvait en le regardant dans son dernier sommeil : l'œil droit ouvert et fixe, la paupière gauche abaissée, le front superbe, le nez busqué, d'une courbe sévère. Cette tête de lion avait encore l'aspect redoutable et bon qu'elle prenait lorsqu'elle surgissait à la tribune. Ceux qui ont vu dans le crépuscule tombant de ce soir de janvier, le spectacle de cette chambre mortuaire ne l'oublieront plus. En bas, au rez-de-chaussée, la foule s'entassait, mettant ses signatures sur des registres où l'encre a été souvent effacée par les larmes. Et, en haut, autour du cadavre, il y avait aussi des pleurs d'hommes. Plus de sanglots que de paroles. C'est qu'il était aimé, c'est qu'il était bon, cet homme disparu qui fut grand ! Les amis des jeunes années et ceux des dernières heures se retrouvaient dans cette chambre où, par les fenêtres ouvertes, montait la rumeur lente, le bruit des pas de la foule recueillie marchant sur le sable du jardin. Près d'une de ces fenêtres, dans le demi-jour gris, un peintre, assis, jetait rapidement sur la toile le poignant aspect de cette pièce où, étendu sur son lit de mort, reposait Léon Gambetta sous l'image d'un Mirabeau à la tribune et à côté d'un petit lit.

C'était M. Bastien Lepage qui enlevait rapidement cette esquisse. Avant lui, M. Léon Bonnat, qui voulait (il nous l'a dit tant de fois) peindre Gambetta parlant, Gambetta le bras étendu, la tête renversée, remuant, entraînant une assemblée, M. Bonnat était venu faire une étude de cette face muette et dont la mort avait respecté la

beauté mâle. M. Antonin Proust avait dessiné aussi le le profil de son ami.

Et, peu à peu, la nuit envahissant la chambre, on a allumé des bougies, et les tremblotements des lumières semblaient ranimer celui qui reposait. Paul Déroulède, dans un coin, nous dit, en montrant le mort, ce mot déchirant de patriote et de poète :

— Ah! mon ami, c'est une défaite!

Une défaite, voilà le mot, non pas la défaite d'un parti, — qu'importent les partis! — mais un malheur pour la patrie même. La foule, qui ne s'y trompe pas, l'a bien compris.

Ce qui la frappait cette foule, ce qui stupéfiait les visiteurs qui entraient hier aux Jardies, — ou plutôt dans la maisonnette de Gambetta, — pour la première fois, c'était l'extrême simplicité de la demeure de cet homme. Eh quoi! c'était donc là cette villa luxueuse où, gorgé de vins fins, le satrape Gambetta se nourrissait des sueurs du peuple et oubliait ses promesses et ses programmes? C'était là cette petite Capoue, ce château, cette somptueuse demeure où la cuisine, disait-on, tenait tant de place ? Pied-à-terre d'un sage, maison des champs d'un bourgeois paisible altéré d'un peu d'air pur, de repos et d'oubli ; quelques gravures, des livres, des souvenirs ; la petite *villa* d'un simple, telle que la souhaitait Horace! Quel étonnement! Quelle réponse à tant de calomnies! Mais, pour que Gambetta, dédaigneux des attaques, y répondît, à ces calomnies mêmes, il fallait qu'il fût mort. Mort sur un petit lit d'étudiant, dans les communs de la maison de Balzac!

Allons, il ne gênera plus personne, ni ici, ni ici-bas, par delà le Rhin! Il n'y aura plus de grande voix tonnante pour jeter le cri d'alarme de la patrie avide de grandeur, même dans ses épreuves, et pour sonner le pas de charge, sous le drapeau déplié. Il n'y aura plus à la tribune française ce représentant de la vaillance même de la France. Il n'y aura plus... Mais si, il y aura encore et toujours ceux à qui, dans l'écroulement même de nos espoirs, Léon Gambetta, *ce fou furieux* de la Défense, — oui, fou de nos douleurs et furieux de nos défaites, — a appris à ne jamais désespérer de la France!

Et voilà ce que répétaient hier, à travers leurs larmes, les amis accourus à Ville-d'Avray, et l'impression qu'emportaient dans le crépuscule de ce jour d'hiver, tristement doux comme un jour d'été, toute cette jeunesse arrivant des larmes aux yeux et des fleurs aux mains, vers ce coin de terre où le patriote venait de mourir.

II

GAMBETTA. — SOUVENIRS PERSONNELS.

5 janvier 1883.

N'y a-t-il point, en vérité, quelque chose de fatidique dans cette disparition brutale d'un homme tel que Gambetta, à la minute même où une année va finir, où une autre année va naître, avec ses espoirs et ses angoisses d'avenir ? Remarque banale que tout le monde vient de faire et que, sur les lèvres de tout le monde, a amenée ce mot : « L'année commence par un coup de tonnerre ! »

C'est une cruelle entrée en scène et 1883 aura fort à faire pour tenir son rôle à la hauteur d'une telle émotion. En dépit des inévitables polémiques continuant autour de ce cercueil qu'on va demain porter au Père-Lachaise (on devait l'emporter à Nice), il faut reconnaître que l'immense majorité de la presse a compris la perte que venait de faire le pays. C'est de lui surtout, plus

encore que du général Foy, qu'on pourrait dire, avec Delphine de Girardin :

> Hélas ! au cri de deuil poussé par la patrie
> C'est la première fois qu'il n'a pas répondu !

Gambetta, encore un coup, fut patriote et bon. Ces deux titres suffiraient à expliquer la douleur de cette France qui l'a vu à l'œuvre et de ceux des fidèles qui l'ont connu de près. Je ne l'ai jamais rencontré que le mot de *patrie* ne se soit trouvé dans sa bouche, même en une rapide causerie. C'était pour lui le grand amour, cette France qu'il aimait dans ses origines, dans ses destinées, dans sa langue, dans ses souvenirs, dans son généreux passé, dans son avenir surtout, dont il n'a jamais désespéré. Vrai tempérament de Français de France, cet homme, que Delescluze, qu'il avait défendu, appelait le *fin Génois*, était, au contraire, un franc Gaulois, exubérant et plein de sève ardente. Il s'était nourri de Rabelais, de ce large bon sens, de cette raison fortifiée de rire, de ce style substantiel, chaud et coloré. Il fallait l'entendre réciter ou lire un chapitre de *Gargantua!* La saveur même du grand Gaulois semblait plus attirante encore, traduite par cette voix sonore, gutturale, vibrante, qui donnait je ne sais quel accent nouveau à ce vieux français pantagruélique.

La Gaule! c'était là le pays de ce fils du Quercy, et je retrouvais en lui, l'autre jour, en le regardant couché sur son lit de mort, quelque chose du profil de ce Béarnais qui avait, lui aussi, le rire clair et la bonté dans la bataille et savait narguer finement l'ennemi

après l'avoir fièrement combattu : — « Bon voyage, messieurs les Espagnols, mais n'y revenez pas ! »

Non seulement — c'était son idée fixe — Léon Gambetta voulait qu'ils n'y revinssent pas, ceux qui étaient venus, mais il avait l'obsession d'une France reprenant son rang et continuant ses grands destins. Que d'autres sourient devant de tels songes, qu'ils appelaient des périls ! Moi, je salue celui qui rêva pour nous des fiertés.

Je lisais hier que sur une table placée à portée de la main de cet homme qui venait de mourir il y avait, parmi d'autres livres, un volume sur nos récentes expéditions du Tonkin. Cela n'est rien, ce petit fait, et c'est pourtant tout un trait de caractère. Près de l'agonie, le patriote se préoccupait encore de cette poignée de Français perdus, là-bas, au bout du monde, et de l'honneur même de la France que soutient, loin de la mère patrie, le commandant Rivière, avec deux ou trois cents marins groupés autour d'un drapeau.

Partout où était la France, là était ce cœur qui a cessé de battre. L'heure n'est pas venue des souvenirs intimes et j'en aurais pourtant de touchants à raconter si je ne craignais de me mettre en scène à côté de lui. Je me rappelle une causerie profonde et inoubliable à Ville-d'Avray, dans la maison de l'éditeur Lemerre, sous les rosiers grimpants de l'escalier extérieur, par un beau matin très doux des premiers jours de juin. Gambetta était alors président de la Chambre : mais il oubliait les soucis de son poste pour parler, comme aux heures

de sa jeunesse, de ce qu'il aimait tant : les lettres, les tableaux, le Salon de l'année.

— J'ai toujours regretté de n'avoir pas fait un Salon, disait-il.

— On peut débuter par là, comme Thiers, mais on n'a plus à faire un Salon quand on fait de l'histoire !

Il hocha la tête et sourit :

— Oh ! de l'histoire, pas encore !... Mais cela viendra !

C'était en 1880. Avec cet optimisme dont M. Hébrard parlait fort éloquemment avant-hier, Gambetta se déclarait satisfait de l'état des esprits :

— Cela va bien, disait-il, il y a bien quelques criailleries, dans un coin, mais peu nombreuses.

Ces « quelques criailleries » dont il parlait, c'étaient les articles de haine dont on l'accablait déjà et qu'il oubliait aussitôt qu'il les avait lus, car lui ne savait point haïr. Il avait le mot railleur, jamais le mot méchant. Mais ses boutades lui pouvaient facilement faire des ennemis, surtout parmi les sots gourmés qui n'entendent point la plaisanterie.

Pendant l'inauguration de la fontaine élevée au souvenir de Corot, devant les étangs de Ville-d'Avray, j'étais assis à côté de lui. Il y eut plusieurs discours, dont un particulièrement verbeux.

— Quel long discours et assommant ! lui dis-je tout bas.

Il eut un sourire de belle humeur, et bravement, assez haut :

— Oh ! me dit-il, cela vous ennuie, vous ! Mais, moi, j'y suis habitué !

C'est pourtant parce qu'ils entendent de telles bou-

tades, qu'ils ne pardonnent guères que les médiocres se coalisent d'ordinaire pour combattre ceux dont ils redoutent la méprisante supériorité.

Il songeait d'ailleurs plus souvent à Strasbourg et à Metz qu'aux harangues de l'Assemblée, ce Gambetta dont « les armées », comme on disait il y a douze ans, avaient, à défaut des frontières, sauvé l'honneur du pays. Combien de fois l'ai-je entendu prononcer ce ce nom aimé : *Strasbourg !*

Et de quel ton il nous disait, il y a un an, après une apparition du général Campenon, alors ministre de la guerre, à la tribune et une courte et vive harangue très militaire et très simple du ministre :

— Eh bien, enfin, est-ce un soldat, celui-là ?

Un écrivain d'un rare talent, qui occupe en toute justice, dans son pays, une situation considérable, M. Paul Lindau, de Berlin, l'auteur récent d'un beau drame sur la question juive, *Léa*, et d'un excellent roman de mœurs modernes, intitulé : *Monsieur et Madame Bewer*, nous contait qu'un soir, dans un salon officiel prussien, des officiers allemands raillaient, avec affectation, Gambetta, les soldats de M. Gambetta et les batailles livrées par les armées de M. Gambetta.

Le vieux M. de Moltke était là, silencieux, le dos appuyé à la cheminée et regardant le tapis avec son sourire bizarre crispant sa figure voltairienne.

Tout à coup, hochant la tête, il dit doucement, dans le grand silence qui se fait toujours lorsque le feld-maréchal prend la parole :

— Oui, Messieurs, tout ce que vous voudrez. Mais

souvenez-vous qu'après Sédan et après Metz nous croyions la guerre finie et la France abattue, et que pendant cinq mois ces armées improvisées ont tenu en échec les nôtres. Nous avons mis un mois à vaincre les grandes armées organisées et cinq mois à battre des conscrits et des mobiles. Et quand il n'y en avait plus, il y en avait encore. Des foules plutôt que des régiments, je le veux bien, mais ces cohues nous tenaient tête. Vous pouvez oublier cela, vous qui n'avez eu que le contentement de la victoire ; mais je ne l'oublie pas, je vous l'avoue, et je n'en souris pas, car j'ai eu le tracas et le grand souci de cette résistance inattendue !

« Au total, Messieurs, — conclut textuellement le général en parlant de ce que Gambetta appelait un jour, dans une improvisation véhémente, « la germination spontanée des bataillons », — la levée en masse de M. Gambetta nous a tellement étonnés, nous autres militaires, qu'il faudra étudier cette question durant de longues années de paix ! »

M. Paul Lindau est un Prussien qui adore son pays et qui a raison, mais qui aime la littérature française et qui est juste pour ceux que ses compatriotes ont combattus. Il a entendu et retenu ce témoignage du vieux Moltke, et le jugement d'un tel ennemi en vaut un autre.

J'aime qu'un Russe soit Russe

a dit Béranger, qu'on devrait chanter de temps à autre.

Si l'on est Prussien en Prusse,
En France soyons Français !

Pour moi, je n'ouvre pas seulement les journaux de France, j'ouvre les journaux étrangers.

« L'Allemagne vient de perdre un grand ennemi, » disait hier la *National Zeitung*. « En Allemagne, la mort de M. Gambetta ne causera aucun regret, » dit l'*Echo*, journal anglais. Ces deux jugements me suffisent : la France peut pleurer un grand Français.

Oui, et un bon Français, épris âprement de l'unique amour de notre France. J'ai là, tracée de cette fine écriture, élégante et quasi féminine qu'ont souvent ces mâles et ces forts, une lettre où se livre à plein cœur Gambetta, fier de ce titre unique qu'il relevait déjà dans les *Mémoires* de Saint-Simon, de ce beau nom : *patriote.*

J'avais tracé de lui un portrait où, littérateur jugeant un homme politique, je m'étais, si je puis dire, placé au-dessus de la politique, et j'avais jugé Léon Gambetta au seul point de vue du pur patriotisme, qui sera, à coup sûr, celui de l'histoire. Il en fut touché et me répondit par cette lettre qui est, à mes yeux, plus qu'une lettre intime, mais quelque chose comme la profession de foi définitive d'un homme que j'ai beaucoup aimé, à qui je n'ai rien demandé, pas plus qu'à d'autres, et qui, lui, a tout donné — tout — à sa patrie.

Cette page aujourd'hui a comme la valeur d'un testament moral :

Paris, 3 décembre 1874.

Mon cher ami,

Voilà plusieurs jours que je me prive involontairement du plaisir de vous remercier pour les pages trop élogieuses que vous m'avez consacrées.

En vous lisant, j'ai tout naïvement éprouvé deux impressions dominantes, la première de satisfaction d'avoir des amis tels que vous ; la seconde de me rendre digne des éloges que vous me décernez d'une main peut-être trop libérale.

Le portrait que vous avez peint est sur tous les points, sauf un seul, flatté et supérieur au modèle. Votre esprit a été la dupe de votre cœur. Tout ce que je peux dire, c'est que je m'efforcerai d'atteindre cet idéal.

La note vraie, et dont j'ai été touché au delà de toute expression, c'est la passion exclusive, ardente, sans bornes, qui nous est commune pour la France.

Oui, tout pour la Patrie ; il faut l'aimer sans rivale, et être prêt à lui sacrifier jusqu'à nos plus intimes préférences, ce qui est un peu plus difficile que de donner sa carcasse ou sa fortune. Je ne mets rien au-dessus de ce beau titre : *Patriote avant tout.*

Merci du fond du cœur et à vous.

LÉON GAMBETTA.

Je n'ai cité cette lettre, malgré tout ce qu'elle a de personnel, que pour ses dernières lignes. « Patriote avant tout ! » L'histoire retiendra le mot, qui fut un mot d'ordre.

Si le temps était venu, je pourrais évoquer Gambetta causant, racontant, avec une verve infinie, ses souvenirs de jeunesse ou de voyage, tantôt Pœstum et tantôt le le quartier latin, peignant d'un trait, ou par larges touches, un homme ou un paysage, récitant des vers,

donnant à une citation latine l'accent harmonieux des vieux Romains, Gambetta érudit et familier, « grand homme bon garçon », pour rappeler encore le mot de Kléber, Gambetta spirituel, mordant ou caressant, trouvant toujours le mot qui *fait trou* — l'expression est de lui-même ; — mais toutes les intimités, même attendries, paraîtraient irrespectueuses devant un tel deuil.

Laissons passer et dormir le patriote dans les plis de ce linceul recouvert d'un drapeau tricolore. Nous redirons un autre jour ce qu'était l'homme étendu maintenant dans un catafalque, en ce Palais-Bourbon qu'il emplit de sa fièvre lorsqu'il était jeune et inconnu, de son éloquence lorsqu'il fut célèbre, de son énergie à l'heure du danger de la patrie, de son acueillante sympathie lorsqu'il l'habita, donnant alors, même à ses ennemis, des fêtes, en cet endroit précis où — la destinée a de ces antithèses ! — la nation devait, quatre ans plus tard, célébrer la pompe de sa mort.

Il avait été un moment question de transporter le corps de Gambetta de la maison de Ville-d'Avray aux bureaux de la *République française* et d'établir là une chapelle ardente. C'eût été moins officiel que le Palais-Bourbon, mais historiquement c'eût été plus étonnant encore peut-être, car la destinée offrait ainsi un singulier rapprochement entre deux des plus grands artistes de la tribune française.

C'est de la rue de la Chaussée-d'Antin qu'était parti, en 1791, le corps de Mirabeau pour aller au Panthéon ; c'est de la rue de la Chaussée-d'Antin que fût parti le corps de Gambetta.

Et — détail plus remarquable encore — c'est auss rue de la Chaussée-d'Antin qu'est mort, en 1825, un autre admirable orateur populaire, le général Foy.

Les bureaux de la *République française* occupent, au n° 53, un des trois petits hôtels construits, il n'y a pas tout à fait cent ans, sur le terrain dit de l'Hôtel-Dieu. Celui-ci avait appartenu au président Benoît-Champy. Bien souvent Gambetta a rempli le salon, devenu la salle de rédaction, des éclats de sa verve, des gais tonnerres de son éloquence. C'est au n° 64 que le général Foy avait rendu le dernier soupir. On a démoli la maison depuis trente ans bientôt. Mais, de la maison où mourut Mirabeau (elle porte le n° 46), il reste encore, dit-on, une cheminée Louis XVI qui ornait le cabinet même de l'orateur. La demeure a été réparée, la façade modifiée en 1843, mais c'est bien toujours la maison que Mirabeau louait 2,400 livres par an à madame Talma et où il mourut, dans la même chambre et dans le lit même où devait mourir, neuf ans plus tard, celle qui portait son nom, madame de Mirabeau, contre laquelle il avait plaidé.

Le lendemain des funérailles de Mirabeau, la Chaussée d'Antin prenait le nom du grand homme disparu. Chénier composait ce distique, bientôt gravé en lettres d'or sur une plaque de marbre noir placée devant la maison mortuaire :

L'âme de Mirabeau s'exhala dans ces lieux !
Hommes libres, pleurez ! Tyrans, baissez les yeux !

Et cela jusqu'au jour où la *rue Mirabeau-le-Patriote*

devint tout uniment, en mémoire de la réunion du département du Mont-Blanc à la France, la *rue du Mont-Blanc* et où l'on arracha, en 1793, du fronton de la maison mortuaire, la plaque de marbre et les vers de Chénier.

Il eût été singulier de voir le cortège funèbre de l'illustre orateur disparu hier se former presque à l'endroit même où se réunirent les amis accompagnant Mirabeau dans son triomphe posthume.

L'histoire, encore un coup, nous garde ainsi d'étranges « recommencements » ou de stupéfiantes antithèses.

Tout disparaît, ai-je besoin de le dire? devant la préoccupation de ces funérailles. On a laissé passer, dans sa mort douloureuse, le comte de Wimpffen, l'ambassadeur d'Autriche, dont le suicide, un moment, avait frappé les esprits comme quelque drame mystérieux. On a eu des fêtes du Jour de l'An enveloppées d'une sorte de brume attristée. Ce coup du sort, au début de l'année, frappait bien des gens en pleine poitrine.

J'ai entendu plusieurs fois ce mot, même chez des adversaires de l'homme qui venait de disparaître :

— Quelles étrennes! L'année commence mal!

Le soleil printanier de ces premiers jours de janvier — je le répète encore, car le sentiment a été quasi-général — ce soleil semblait même ironique.

Camille Desmoulins raconte dans ses *Révolutions de France et de Brabant*, que le doyen des gens de lettres, M. de la Place, entrant, le jour de la mort de Mirabeau, chez un restaurateur au Palais-Royal, un garçon lui dit :

— Monsieur de la Place, il fait bien beau aujourd'hui!

— Oui, mon ami, il fait bien beau, mais Mirabeau est mort.

Et le journaliste rapproche ce mot d'un académicien de ce mot d'une femme du peuple à des élégantes qui, suivant le convoi, se plaignaient de l'excessive poussière, et disaient que la municipalité aurait bien dû faire arroser le boulevard :

— Mesdames, elle avait compté sur nos larmes!

N'en doutez pas! Il y en aura aussi, de ces mots des lettrés et des simples, sur le passage du cercueil de Gambetta — des lettrés, parce que ce politique, bien différent de tant d'autres qui les ignorent ou les nient parce qu'ils les jalousent les aimait, les tenait en haute estime, savait qu'ils représentent le cerveau même de la France, — et des simples parce qu'il parlait à leur âme, les touchait et tour à tour les entraînait et les modérait. Oui, il y aura beaucoup de ces mots jaillis du cœur et qui valent toutes les oraisons funèbres officielles.

Un peuple ne se trompe pas. Quand un tel homme disparaît, un jugement équitable sort aussitôt comme des entrailles d'une nation. « L'année a perdu son printemps, » disaient les Grecs devant la tombe ouverte d'un jeune homme.

A quelque parti qu'on appartienne, et quelques lendemains que nous garde le sort, il n'y a qu'une pensée commune à presque tous autour du cercueil de ce fils de Gaule :

— La France a perdu un espoir!

III

Encore le début de l'année. — Les nouveaux morts : Chanzy, Clésinger, de Valdan, Mme Ducrest, Mme Niboyet. — Le club des Femmes. — Clésinger à Rome. — Une opinion de Saint-Victor. — Le grandiose. — L'Éden-Théâtre. — *Excelsior !* — Patriotisme et excentricités mêlés. — Les *Midgets* au Panorama de Reichshoffen. — Le général Chanzy. — Souvenir de 1870. — Mort pour la patrie ! — A propos des pièces nouvelles et des indiscrétions des journalistes. — Le prix du silence et le charme de la surprise.

12 janvier 1883.

Je n'ouvre plus un journal, depuis le foudroyant début de cette année, sans me demander : « Qui encore ?... »

Qui donc est mort ce matin ?

Gambetta, le général Chanzy, le sculpteur Clésinger, le général de Valdan, dont le nom se trouve au bas de la capitulation de Paris. — Oui, qui encore ? — Deux octogénaires, dont l'une, madame Ducrest, nièce de madame de Genlis, avait publié de curieux *Souvenirs* sur l'impératrice Joséphine, et dont l'autre, madame Eugénie Niboyet, avait fondé une banque philanthropique, présidé des clubs féminins et rédigé la *Paix des*

Deux-Mondes. Voilà bien des physionomies diverses rapprochées tragiquement par l'ironie de la mort.

De l'organisateur et du soldat de la Défense nationale, on a tout dit, sinon peut-être que ce fut le maréchal de Mac-Mahon, alors en captivité, qui recommanda, par une lettre secrète, le général Chanzy à Léon Gambetta et, avec Chanzy, plusieurs autres officiers, entre autres le colonel Cholleton, lequel figurait, à cheval, aux funérailles du patriote.

Lorsqu'après le 16 mai M. Ferdinand de Lesseps s'entremit amicalement entre M. de Mac-Mahon, alors hésitant, ou plutôt refusant d'aller *jusqu'au bout*, et la majorité de la Chambre, il parlait du patriotisme de Gambetta au maréchal.

M. de Mac-Mahon l'interrompit en disant :

— Oh ! je sais que M. Gambetta aime son pays ! Je lui ai même écrit une lettre, non signée, en 1870. Il ne doit pas l'avoir oublié !

N'est-ce pas singulier, les tragédies ou les comédies de l'histoire ? Le général de Valdan, attristé depuis des années, est mort, paraît-il, d'un redoublement de chagrin, lorsqu'on lui a appris le décès du général Chanzy. Madame Eugénie Niboyet, qui fut avec Adèle Esquiros, Jeanne Deroin, Anaïs Ségalas, une des *professeuses* de la Société d'éducation mutuelle des femmes, fondée rue de Richelieu, en 1848, avait aussi le regret du passé, mais elle le supportait plus philosophiquement que ce soldat. Elle avait eu son heure de gloire, madame Niboyet, et même de gloire tapageuse, au temps où elle présidait le club des Femmes, boulevard Bonne-Nouvelle, dans cette salle de concerts où la

troupe des Keller, voyageant pour les poses plastiques, représenta un moment des tableaux vivants et qui est devenue un bazar d'objets de voyage et de ménage.

Présidente du club des Femmes ! C'était un titre. Il y avait là, soumises à la sonnette de madame Niboyet, toutes les femmes de lettres, bas-bleus parfois coiffés de rouge : Eugénie Foa, Gabrielle d'Althenheym, la fille de Soumet, Hermance Lesguillon, Pauline Roland — qui, depuis, fut héroïque — madame Casamajor, d'autres encore que j'oublie ou que je ne veux point citer. Olinde Rodrigues et Émile Souvestre entraient parfois au club des Femmes. On y disait souvent des folies, plus d'une fois on y proclama bien des vérités, mais Molière n'est point Français pour rien ; la gauloiserie s'en mêla. Des spectateurs s'avisèrent d'éteindre, un soir, tous les becs de gaz. Il y eut dans l'ombre de plaisantes — ou de déplaisantes — pantomimes. Une autre fois, d'autres mauvais plaisants attendirent les clubistes sur le boulevard et jetèrent aux oratrices pis encore que des quolibets. « Eh ! citoyennes, écrivait Proudhon, allez donc ravauder vos bas et écumer le pot-au-feu ! » Bref, la police s'en mêla et Caussidière ordonna de fermer le club des Femmes.

Madame Eugénie Niboyet, fidèle à ses rêves de jeunesse, avait fondé, il y a peu d'années encore, le *Journal pour toutes*, et elle poursuivait énergiquement sa campagne d'émancipation qu'a reprise avec une certaine outrance mademoiselle Hubertine Auclert. Madame Niboyet était la mère du romancier de talent qui signe « Fortunio ».

Le sculpteur Clésinger laissera plus de traces qu'elle. Il avait vaillamment débuté. Il se colletait fièrement avec le marbre. « Parle-moi donc, toi ! » criait Michel-Ange à la pierre. Clésinger eût pu dire de même. La pierre, il la faisait parfois hurler : il la faisait toujours vivre. C'était un bisontin robuste, fils de sculpteur, du sculpteur Georges Clésinger, qui exécuta, pour la Madeleine, six groupes plus grands que nature. Lui aussi, J.-B. Clésinger, eut de ces audaces. Il avait une fièvre de vie. « Un goût douteux, une aptitude étonnante, une adresse qui dégénère en rouerie, disait Paul de Saint-Victor. Dans le talent de M. Clésinger, il entre, comme dans le métal de Corinthe, de l'or, du plomb et du fer. L'ensemble forme un mélange remarquable et précieux encore. »

Clésinger, — qui s'attristait fort depuis quelques années, au point qu'il avait, a-t-on dit, dessiné d'avance, comme un Charles-Quint de la sculpture, son monument funéraire avec l'inscription : *ci-gît Clésinger* — avait eu jadis, à Rome, des heures brillantes, une phase éclatante de vie artistique. On eût dit un de ces artistes prodigues de la Renaissance qui emplissaient le monde de leur bruit, de leur luxe, de leurs fanfares. Benvenuto a eu de ces splendeurs. Cinq ateliers à la fois ne suffisaient pas à Clésinger. Quinze praticiens travaillaient sous ses ordres. Il se montrait au Corso dans des voitures à quatre chevaux. Il jetait l'argent comme les masques du carnaval jetaient leurs *moccoli*. Il voulait que son existence même ressemblât à sa sculpture et qu'elle produisît un éblouissant effet.

Le jugement de Saint-Victor restera d'ailleurs.

Clésinger, avec tous ses défauts, fut *quelqu'un*. Et on le vit surtout lorsqu'on mit en vente un ensemble de ses œuvres.

Il est évident que les artistes sont peu nombreux qui ont le sentiment décoratif à un tel degré. Il me semble pourtant que l'adresse de main ne manque pas. C'est plutôt le sentiment et l'âme qui sont rares.

Il y a, à l'Éden-Théâtre, des statues polychromes et des sculptures décoratives d'un effet superbe. J'aime mieux le plafond de Clairin, où les ballerines remplacent les déesses, où les clowns tiennent victorieusement la place des Apollons et où le *modernisme* s'ébat en plein azur dans un Olympe amusant, attirant et d'un élégant naturalisme. Mais l'énorme architecture hindoue a bien aussi son mérite. Eh! bon Dieu! c'est peut-être là l'architecture de l'avenir!

L'Éden-Théâtre, le Théâtre-Monstre, le Leviathan-Théâtre, comme on voudra, voilà d'ailleurs l'événement « parisien » de la semaine. Ballet colossal, fumoir gigantesque, promenoir géant, des escaliers à laisser défiler un régiment : cirque et buffet, guitareros et tziganes, Écossais et Italiennes ; on dirait Terpsichore embarquée à bord d'un steamer énorme ou dansant devant Paris stupéfié des pas internationaux. C'est bachique et offenbachique. C'est étonnant, c'est somptueux, c'est écrasant. Ce n'est plus français. Ce que les panoramas sont au Salon, *Excelsior* l'est à notre danse nationale. Est-elle morte, la Taglioni ? Elle pourrait assister à ce ballet formidable où la musique

de Marenco a des galops de cavalerie, des accords de coups de canon, et elle en sortirait hébétée. Qu'en dites-vous, mademoiselle Beaugrand, qui passiez à travers l'Opéra, fine et souriante avec vos frôlements d'aile à peine perceptibles, comme un papillon dans un jardin?

D'ailleurs, succès colossal, comme le monument. Des ovations formidables, comme ces bataillons de ballerines. Quelque chose de nouveau et d'immense. Voilà pour ce Panorama de la Danse!

Mais le Panorama de Reichshoffen! Savez-vous ce qu'on y montre, au Panorama de Reichshoffen? Non pas des danseuses, ni des ballets, mais je ne sais quels géants ou quels nains américains! Les affiches colossales ou minuscules vous le diront, collées dans Paris, *Great attraction!* Patriotisme et monstruosités mêlés! Dans le même local, Tom-Pouce et les turcos mourant parmi les houblonnières! Ce nom, tristement glorieux, *Reichshoffen*, accolé à je ne sais quelle annonce de petits phénomènes : *The American Midgets!* Ah! c'est irritant et c'est navrant, cette purée de curiosités!

Et où irons-nous, si cela continue, si, sous l'étiquette des panoramas de batailles, on nous sert, un à un, tous les cas de tératologie ou toutes les gibbosités et les monstres de la création? Nous verrons des frères siamois peut-être, un jour, au Panorama de Buzenval! Millie-Christine dans le Panorama de Belfort! Les Zoulous ou les almées, les clowns ou les Hanlon-Lee, dans le Panorama de Champigny!

Et pourquoi pas? C'est déjà beaucoup, ces Midgets, annoncés, lancés, affichés sous cette enseigne tragique : *Reichshoffen!*

Reichshoffen! combat de géants servant de réclame à l'exhibition de nains! Qui nous eût dit cela, il y a douze ans?

J'ai peut-être, je l'avoue, l'épiderme trop sensible, mais, instinctivement, cela me blesse. Je ne m'imagine pas, en 1820 ou 1825, nos pères, les brigands de la Loire, se disant :

— Allons donc voir ce soir le géant chinois à la salle Waterloo!

Il me semble naïvement qu'ils avaient une espèce de rancune spéciale ou de dignité chatouilleuse que je ne voudrais pas nous voir perdre dans ce tas de curiosités et d'attractions internationales.

Ce qui plaisait dans le géneral Chanzy, — un homme rare et dont la perte est déplorable, — c'était précisément une sensibilité d'épiderme lorsqu'il s'agissait de ces questions de patriotisme, toujours délicates et douloureuses. Le général était un optimiste, ou plutôt un confiant. Il n'avait jamais, en sa vie, désespéré de rien. Optimiste sans phrases, d'ailleurs, et sans fanfaronnade. Lorsqu'il parlait des dures journées de 1870-71, il n'accusait personne et croyait cependant qu'on avait trop tôt jeté une épée brisée à demi. « Notre artillerie était bonne, nos mobiles mêmes commençaient à se former! » Ceux qui ont intimement connu le général Chanzy lui ont, plus d'une fois, entendu tenir ce langage.

Il avait des qualités toutes particulières de lettré, de penseur, de soldat qui étudie et réfléchit. Très modeste,

très simple, très sobre ; une fermeté profonde sous une douceur aimable. Il buvait à peine, il mangeait fort peu. Il était, comme le général de Galliffet, capable de supporter deux jours de fatigue sans prendre un repas. Sobre comme un Arabe, Chanzy fumait ou fuma pendant longtemps comme un Turc. Il avait, du matin au soir, un cigare ou une cigarette aux lèvres. Son médecin lui dit un jour :

— Vous avez tort ; le tabac ne vous vaut rien.

— Croyez-vous ?

— Je vous le certifie.

Ce fut tout. Le général Chanzy renonça au cigare. Une passion, quelque violente qu'elle fût, ne lui paraissait digne ni d'une imprudence ni d'une sottise.

Partout où il passait, on l'aimait et on le respectait. L'armée le regrette amèrement. En Algérie, où il commanda, en Russie, où il représenta la France, on ne parle de lui qu'avec une estime grave. Et, sous cet air modeste de soldat peu bruyant, dans cet œil bleu, dans le sourire caché sous cette moustache blonde, aux bouts tordus et droits sur une petite barbiche, il y avait une vaillance indomptable. Avant de se faire soldat, sait-on que tout jeune, à seize ans, il s'était fait mousse? « Je m'engagerai l'année prochaine dans l'artillerie, disait-il à son père, le vieux capitaine de cuirassiers du premier Empire, mais, avant la caserne, je veux voir le monde! » Il s'embarqua, voyagea, fit à peu près le tour de la terre, et, au retour, endossa l'uniforme d'artilleur.

Henner, qui laissera du général un si admirable portrait, avait connu Chanzy à Rome, lorsque le futur

soldat de Josnes était commandant. Il lui avait été amené par un homme supérieur, le médecin militaire Leroy, qui, chirurgien en chef de l'armée de Mac-Mahon, éprouva, en arrivant à Strasbourg, en 1870, un tel désespoir devant le désordre où se trouvait l'armée, que, prévoyant le lugubre avenir, il se brûla la cervelle, avant le premier désastre. Le chirurgien Leroy fut le premier mort de l'armée du Rhin.

Depuis Rome, le peintre et le général étaient demeurés profondément unis; Chanzy posait debout devant le chevalet, énergique comme les maigres, n'ayant jamais besoin de repos.

— Êtes-vous fatigué? lui demandait Henner, qui, lui aussi, est infatigable.

— Moi? répondait le général. Je poserais au besoin sur une seule jambe. Tout ce qu'il faut que je fasse, je le fais!

Quelque humain qu'il fût, son énergie intrépide devenait parfois, lorsqu'il s'agissait, par exemple, du salut d'une armée, une sévérité sans merci. Cet homme, bon, paternel, souriant, fin causeur, se retrouvait soldat absolu, comme son vieil ami le général Péan, lorsque la nécessité était là. On l'a entendu raconter, avec une émotion rétrospective, cet épisode tragique d'un lendemain de guerre.

C'était quelques mois après la paix de Bordeaux. Le général était député, assis à son banc, à Versailles, lorsqu'on le fait demander. Affaire urgente, lui dit-on. C'est un père qui a à lui parler de son fils.

Le général sort de l'Assemblée, salue avec sa charmante politesse accoutumée l'homme qui veut lui

parler : un sexagénaire, à tournure militaire, moustache et cheveux blancs, ganté de noir, en grand deuil.

— Général, lui dit l'inconnu, je vous demande pardon de vous déranger, mais j'habite la province, j'ai perdu mon fils aux environs du Mans, dans un des combats qui ont précédé la dernière bataille... et, malgré mes recherches, je n'ai pu découvrir l'endroit où il est tombé. Je voudrais pourtant recueillir son cadavre. Je porte un nom assez connu pour que celui de mon fils vous ait peut-être frappé. Pouvez-vous me dire où mon enfant est mort?

Et l'homme en deuil s'était nommé, très simplement.

Le nom était beau, en effet, presque illustre.

Le général Chanzy regarda, de ses yeux bleus soudain presque brouillés de larmes, ce père qui lui demandait où, glorieusement, en défendant la patrie, avait péri son fils.

Or, — le nom avait bien frappé le général si peu de temps auparavant, — le jeune homme, arrêté dans un groupe de fuyards criant « à la trahison » contre les chefs et poussant les autres bataillons vers la déroute, avait été, devant l'armée qu'il fallait frapper par l'exemple, fusillé contre la muraille d'une petite ferme de la Sarthe.

Le général Chanzy s'en souvenait bien. Il eût voulu, il eût pu peut-être cacher à ce père, qui avait été soldat, la véritable mort de son enfant. Non. La tentation même de ce mensonge ne traversa pas l'âme du justicier. Ce qu'il avait fait, il le dit. Il dit la vérité entière à ce père qui lui demandait l'entière vérité.

— C'était la nécessité et c'était la loi, Monsieur.

Et, blême, mordant sa moustache, saluant bien bas ce chef d'armée qui avait donné l'ordre d'exécuter son fils :

— Puisqu'il avait fait le premier pas dans la fuite, dit le père, mieux valait qu'il n'en fît pas un second. Vous avez bien agi, général! Le père pleurera, le Français vous remercie!

Il doit y avoir quelque part, aux environs du Mans, — un coin de terre où la tombe du fusillé porte cependant ces mots, qui sauvent l'honneur du soldat : *Mort pour la patrie!*

On meurt pour la patrie de bien des façons et le châtiment est aussi un exemple.

Le général Chanzy a, depuis, souvent songé, avec une émotion violente, à ce malheureux homme rendant ainsi lui-même un jugement, comme une sorte de Brutus frappant son fils d'une sentence posthume.

IV

Comment on peut vivre pour dix sous par jour. — La vie à bon marché. — *Ce qui ne coûte rien* à Paris. — Musées, Bibliothèques, Hôtel des Ventes. — La vente Gill. La défroque d'un fou. — Cruautés de la loi. — La vente Biard. — Une gloire d'autrefois. — Les diamants de Sarah Bernhardt. — Exhibitions annuelles. — L'exposition des œuvres d'Henri Lehmann. — Le manifeste du prince Napoléon. — *Tout Paris* à Nice. — Le Paris d'hiver. — Ce que va devenir Paris.

19 janvier 1883.

J'ai remarqué, à la devanture des libraires, une brochurette nouvelle qui porte ce titre un peu paradoxal : le *Moyen de vivre bien pour dix sous par jour*. Ce n'est pas une solution de la question sociale ; c'est un programme de nourriture végétarienne. Avec de l'orge, des pois, des pommes de terre, un peu de pain, très peu de sel, une goutte de vinaigre, on peut, au besoin, vivre et « vivre bien », dit la brochure, pour quarante centimes par jour. Et — quelle joie ! — on a, par surcroît, deux sous pour ses menus plaisirs !

Je doute que les végétariens et le végétarisme fassent assez d'adeptes pour que ce luxe à cinquante centimes par tête soit mis à la portée de tout le monde, mais il

m'est venu cette idée qu'à Paris ce qu'il y a de plus délicat, — l'art, la joie des yeux, la vie sublimée et exquise — coûte moins encore de dix sous par jour. Paris est peut-être, de toutes les villes, celle où le plaisir le plus choisi peut se trouver pour rien. Je me rappelle ce charmant article où Hippolyte Rigault, le causeur du *Journal des Débats*, célébrait la vie à bon marché, la vie médiocre et satisfaite des petits bourgeois artistes de Paris. On ne sait pas, disait-il, ce qui se cache de ces petits bonheurs qu'a chantés Janin dans la médiocrité souriante de certaines existences sans ambitions et sans envies. Un philosophe ennemi de la jalousie peut vivre à Paris, en effet, presque avec la poignée d'orge des végétariens et goûter à des joies que les millions des nababs ne leur peuvent assurer toujours. M. René Vallerey-Radot a raconté aussi, dans son *Étudiant d'aujourd'hui* les douces joies d'un pauvre *studiosus* glanant les bonheurs que Paris sait offrir gratuitement.

N'aurait-on point le droit de poser presque en axiome que « ce qu'il y a de meilleur à Paris ne coûte rien ? »

Ce qui ne coûte rien à Paris, mais c'est l'essence, la grâce, l'air, la séduction même de Paris ! Y a-t-il au monde un coin plus délicieux que le Bois de Boulogne par ces journées d'hiver, tièdes comme un printemps ? Et l'on y peut aller à pied, aspirer le vent frais par les allées solitaires où le vol de quelque pie vient seul vous déranger, tandis que le sourd bruissement des équipages qui roulent dans la grande allée monte derrière les arbres comme un murmure de la mer. Qui

pourrait s'offrir un tel parc ? Il appartient cependant au premier venu. Le plus pauvre, en partageant les miettes de son pain avec les cygnes noirs et blancs et les canards de la Chine, peut se donner, au bord du grand lac, un des plus amusants spectacles, et ces batailles de palmipèdes n'entraînent à aucun frais de guerre et ne causent aucune blessure.

Ce qui ne coûte rien encore, c'est le Louvre, c'est une longue promenade à travers le passé, dans les salles assyriennes ou romaines ; ce sont les stations charmées devant le sourire inquiétant de la Joconde ou le luxe écrasant de Véronèse. Ah ! jeunes élégants et chercheurs de plaisirs, essayez donc de donner jamais, à l'Hôtel Continental, une fête qui vaille les *Noces de Cana!*

Ce qui ne coûte rien, c'est cette joie des yeux que les bahuts, les dentelles, les chasubles, les carrosses, les bijoux, les armures du musée de Cluny donnent à ceux qui les regardent. Le Parisien n'a pas besoin d'être bibelotier. Il a ses bibelots catalogués, époussetés, entretenus et conservés sous des plafonds « du temps » par le très aimable et très savant M. du Sommerard.

Ce qui ne coûte rien, c'est l'histoire vivante, ressuscitée par les autographes mêmes, exposés sous des vitrines aux Archives de la rue du Chaume ! C'est le Paris d'autrefois évoqué par les débris de ses monuments, les poteries des vieux Gaulois, les sculptures du moyen âge, les insignes des vieilles corporations, les drapeaux des jeunes gardes nationales, dans le musée de l'hôtel Carnavalet ! Ce qui ne coûte rien, à Paris, c'est ce que nulle richesse ne pourrait payer, c'est —

en dehors même de ces admirables collections publiques — la gaieté du boulevard, les Salons de peinture en plein vent des marchands de tableaux, le Diaz inconnu qu'on découvre ici, le Corot inédit qu'on aperçoit là, bien éclairé, sous un réflecteur propice ; c'est l'aquarelle ou la gravure accrochée derrière la glace du marchand d'estampes ; c'est le livre nouveau qu'on feuillette à l'étalage du libraire ; le journal qu'on lit à demi, accroché au kiosque. Ce qui ne coûte rien, c'est cette chronique par les yeux qu'ont imaginée des journaux avec leurs salles de dépêches : le portrait-carte du héros qui meurt ou de l'assassin qui se révèle, la maquette du décor de la pièce à la mode, la lettre intime de l'actrice à l'ordre du jour, la boucle de cheveux de la danseuse ou de l'adultère, toute cette promiscuité ironique des actualités étalées au regard des passants, comme des primeurs devant la boutique de Chevet.

Ce qui ne coûte rien, c'est la journée passée à la Bibliothèque avec les vieux livres, au Collège de France ou à la Sorbonne, devant la chaire de quelque professeur illustre, à l'Hôtel Drouot, pendant la fièvre des enchères, rue des Bons-Enfants, devant les autographes ou les livres à l'encan.

Et imaginez donc quelque chose de plus amusant, de plus varié, de plus luxueux, de plus curieux — et de moins coûteux — que tout cela ! Le *Moyen de bien vivre pour dix sous par jour !* Je propose que, comme pendant à cette proclamation du végétarisme, quelque Parisien en écrive une autre : le *Moyen d'avoir du luxe pour rien à Paris !*

Les habitués de l'Hôtel des Ventes vont avoir ou ont eu — pour rien aussi — deux ou trois curiosités piquantes. Piquantes et navrantes. On a mis hier aux enchères tout ce que le malheureux Gill, qui n'est pourtant pas incurable, avait laissé dans son atelier. On a tout vendu, dessins, tableaux, esquisses, plâtres, photographies avec dédicaces, bouquins avec des souvenirs. C'était là comme un entassement macabre, et la vente du fou sentait cruellement la misère.

Un écrivain de talent, poète et romancier pénétrant, M. Charles Canivet, s'élevait naguère contre cette barbarie de la loi faisant ainsi vendre les reliques, la défroque d'un aliéné sous ce prétexte que le malheureux *doit* à l'Administration le loyer de son cabanon et la nourriture de sa maladie. Évidemment l'aliéné coûte cher, dans la maison de santé, à ceux qui l'y détiennent. Mais, irresponsable de ses actes, l'infortuné est-il donc responsable de ses dettes ?

Supposons, prévoyons le possible : supposons André Gill guéri et reprenant le chemin de son logis. Tout est vide. Tout a été saisi, emporté, vendu à la criée. Où sont les esquisses, les projets, les rêves au pinceau ? Et les tableaux mêmes, un moment accrochés aux murailles du Salon ? Il n'y a plus rien. A l'encan, on a tout mis à l'encan ! Demandez au marteau du commissaire-priseur et au hasard de l'Hôtel des Ventes !

Il y aurait là, dans la misère noire à laquelle on condamnerait l'aliéné guéri, de quoi le rejeter brusquement, par le désespoir, dans la folie furieuse.

L'aliéné devient trop vite un enfant mineur, que l'Administration dépouille pour rentrer dans ses déboursés, et je ne sais rien de plus digne d'une réforme, d'une correction immédiate que cette ironique cruauté de la loi.

Pauvre Gill! Il est encore vivant, agissant — il sera peut-être conscient demain — mais il n'a plus maintenant rien au monde, ni un pinceau, ni une palette, ni une chaise, ni un volume de vers, rien, pas même la mémoire de ce qu'il posséda et la lueur de son brillant passé éteint.

La vente de Biard sera moins lugubre et plus curieuse. Beaucoup de toiles, beaucoup d'œuvres et un nom qui fut cent fois plus à la mode, à son heure, que celui des peintres de genre d'à présent ! Gustave Planche avait beau crier contre les curieux qui s'entassaient autour de ce qu'il appelait « les mélodrames » ou « les bouffonneries » de Biard, la foule y courait, riait des *Honneurs partagés* ou frémissait devant les *Suites d'un naufrage*. Biard promenait, tour à tour, le spectateur dans les coulisses d'un théâtre forain ou dans l'intérieur des harems. Il avait beaucoup vu, parcouru le monde, et ses toiles avaient un intérêt ethnographique, rappelant à ses amis les *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas, tandis que ses scènes de tribunal ou de mal de mer sur un bateau faisaient songer aux drôleries de Paul de Kock.

Une fois encore nous allons les revoir, ces *Honneurs partagés*, ce *Mal de mer*, ces combats contre les ours

blancs au pôle Nord, ces souvenirs des forêts vierges, ces toiles qui parfois pourraient *illustrer* les voyages extraordinaires de Jules Verne, et il nous semblera revivre au temps de Camille Roqueplan, de Le Poittevin et de M. Scribe.

Cette physionomie souriante, narquoise, spirituelle, de Biard va reparaître, avec tout un cortège d'œuvres passées, intéressantes à étudier et à revoir, et je conseille aux *genristes* à la mode d'aujourd'hui de dégager la philosophie de cette vente et de se souvenir des grands succès que d'autres, qui les valaient bien, eurent avant eux !

Ce sont là des retours utiles sur les caprices de la vogue et les inévitables retours de la destinée.

L'Hôtel des Ventes va d'ailleurs avoir ses journées chaudes. Imaginez d'ici l'exposition des diamants et bijoux de madame Sarah Bernhardt! Quelle cohue! On s'y battra. Car *Fédora* vend ses diamants. De tous les dollars qu'elle a rapportés d'Amérique, il ne lui reste rien, et, indépendamment de l'aventure de cette fortune qu'un mandataire infidèle lui emporte, il y a je ne sais quoi de dédaigneux et de fier dans la prodigalité de cette artiste qui gagne par son talent de quoi faire vivre un théâtre et dépense en étoffes superbes et en armes précieuses ce qu'elle gagne avec ses sanglots, avec ses cris, avec ses nerfs.

Ce n'est pas vulgaire et ce n'est pas commun, l'aventure de cette femme qui fait de l'art à l'Ambigu, attire Paris partout où elle apparaît, et bâtit ce rêve de relever

le drame en deux théâtres à la fois et de montrer aux Parisiens comment on joue Shakespeare ou Gœthe. Parbleu ! la réalité est moins rose et moins dorée. Elle se traduit par une affiche : *Vente de diamants*. Mais, cette fois, toutes les sympathies vont à cette vaillante qui pense à tout, excepté à elle-même, et qui s'abandonne aux poésies éperdues en ce siècle de prose et d'huissiers.

Donc, ventes, expositions, ouvertures des exhibitions des cercles, les tableaux de feu Henri Lehmann hier, ceux de M. Robert Mols aujourd'hui, l'exposition du cercle Volney demain et après-demain le *Salonnet* des aquarellistes : c'est le lot ordinaire de la saison. On a fait au peintre Lehmann les honneurs de l'École des beaux-arts. Il représente bien les traditions de l'Institut, de l'ancien Institut. Il tient le milieu entre Ary Scheffer et Flandrin. Dessinateur impeccable, il composait avec art, avec un art fait de volonté plutôt que d'inspiration, et il y avait un rare talent dans ses travaux brûlés lors de l'incendie de l'Hôtel de ville. Mais on voit bien par cette exposition posthume que le tempérament faisait défaut. Il y a là de beaux portraits, ceux de Liszt, d'Edmond About, de M. Michel Bréal, du président Bonjean, du baron Haussmann. Mais ils valent surtout par la correction et le *fini*, et en art, c'est l'*infini* qui me préoccupe.

Henri Lehmann ne mérite cependant pas le dédain que lui montrent certains critiques, dont le goût est fin pourtant. M. Henry Havard l'appelle ce matin « ce peintre allemand devenu une des lumières de l'Institut. » Lehmann était Allemand, en effet ; mais, naturalisé chez nous, il devint Français surtout lorsqu'il vit

l'acharnement de la guerre que nous faisait l'Allemagne. Il ne voulait plus entendre parler sa langue maternelle. Il n'écrivait plus à des amis d'enfance demeurés au delà du Rhin.

Lorsqu'on faisait allusion devant lui aux incendies des journées de Mai et à la perte de ses cinquante-six compositions anéanties avec l'Hôtel de ville et dont le beau livre de M. Vachon nous conserve peut-être seul aujourd'hui le souvenir, il n'avait pas de colère contre les incendies de Paris, mais contre ceux de Châteaudun :

— Je n'accuse, disait « ce peintre allemand », que ceux qui ont commencé !

Henri Lehmann avait une autre haine : cette terrible habileté de facture qui menace de faire de la peinture un métier et de changer les artistes en ouvriers, en truelleurs habiles. Les peintres de *morceaux* le rendaient nerveux. Il voyait là une décadence prochaine.

— Et l'idée ? l'idée ? Qu'en font-ils ? s'écriait l'élève d'Ingres.

Il est bien évident que la première vertu pour un peintre, c'est d'être peintre. Mais le tripotage des couleurs ne suffit pas. L'invention, l'imagination, le goût, sont aussi des qualités *picturales*. Voilà bien pourquoi Henri Lehmann, en mourant, fondait un prix destiné à venir en aide, tous les ans, à un peintre de talent qui rêverait de peindre autre chose que des *morceaux*, des *coins* de nature et des *choses sous l'œil*.

L'œil et la main sont les deux instruments de travail du peintre, sans nul doute ; mais Henri Lehmann voulait y joindre un grain de phosphore et un peu de cerveau.

Il avait raison, quoiqu'à lui-même, à ce sage et à ce savant, le phosphore manquât un peu.

Une exposition des œuvres classiques et sans scandale d'Henri Lehmann n'est pas faite d'ailleurs pour émouvoir beaucoup Paris : le moindre article, la moindre information à propos de l'affichage du Manifeste du prince Napoléon et du séjour de son auteur à la Conciergerie sont plus lus et plus commentés que toutes les exhibitions à la fois. C'est le coup de théâtre du 16 janvier après le coup de foudre du 1er, ce Manifeste.

Qu'en sortira-t-il et où vont aboutir toutes ces surexcitations soudaines ? C'est le secret des dieux, — ou des demi-dieux de la Chambre et du Sénat. Un peu de raison et de libéralisme ne seraient pas inutiles, en fin de compte.

Ce serait là certes, à Paris, la préoccupation de tout Paris si Paris n'était pas à Nice : les grandes dames, les belles petites, les étrangers, les flâneurs, les mondains, les actrices en lune de miel — ou de fiel — et les reporters en quête de copie. On ne s'imagine pas ce que Nice et Monaco, le tapis vert de Monte-Carlo et la promenade des Anglais, enlèvent maintenant, chaque année, à Paris, de son public d'hiver, de sa population de luxe et de tapage. Voyez la date du commencement de la saison parisienne. Ce n'est plus novembre, ni décembre ni même janvier : c'est le retour de Nice, la fin de mars, les premiers jours d'avril. Il bruine à Nice, il y pleut, le brouillard y noie les orangers, le

ciel est gris souvent et il y a de la boue là-bas tout comme ici. Mais c'est Nice !

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?

On y court, on s'y installe, on n'y est pas loin de la roulette. Les Parisiens continuent à Monte-Carlo leur partie de trente-et-quarante.

En vérité, mais on ne joue donc pas assez à Paris ? J'entends dire, au contraire, qu'on y joue trop. Les cercles pullulent, les tripots se multiplient, le roi de trèfle et le roi de carreau règnent en maîtres, même en temps de République. « Tout à la masse ! » est un cri qui retentit aussi souvent que : « Tout pour les masses ! » Mais alors, que va-t-on chercher à Monte-Carlo ?

Nice organise une cavalcade, une entrée solennelle de François Ier ; mais Paris a ses séductions passées, ses mascarades de l'Opéra, ses théâtres, à demi écrasés par les édens, ses livres, ses promenades, son tour du lacs, ses boulevards — le plaisir pour rien à la portée des sages, et le plaisir ruineux à l'usage des fous. Mais non : la mode entraîne tout, et le Paris d'hiver menace de s'établir au bord de la Méditerranée. J'entrevois le temps où le vrai Paris ne sera plus un centre comme jadis, mais une simple station de passage où l'on viendra loger à l'hôtel entre la saison de Nice et la saison d'été — d'avril à juin, deux mois ou deux mois et demi, de Pâques au Grand-Prix. Et, ce temps venu, c'en sera fait du Paris d'autrefois, intelligent, attirant, artiste, érudit, causeur : ce Paris nouveau ne sera plus qu'une gare, une gare immense, où l'on viendra deux

fois par an faire enregistrer ses bagages, tantôt pour les plages normandes et tantôt pour la mer de Nice.

Paris-gare! soixante jours d'arrêt !

Ce jour-là — qui n'est peut-être pas loin — nous écrirons la chronique de la *Vie internationale*, mais nous n'aurons plus à tracer le tableau de la *Vie à Paris!*

Que les tramways, les phonographes, les sleeping-cars, les téléphones et la mode ne nous conduisent pas trop vite à cette désolante époque-là !

V

Gustave Doré. — Un Parisien de Strasbourg. — La statue d'Alexandre Dumas. — Comment Doré l'exécuta. — M. Bartholdi, — M. A. Millet. — Les salons et la politique. — Une princesse ; Mlle Marie Bière. — La neige.

26 janvier 1883.

Il était Strasbourgeois, l'artiste admirable et si magnifiquement doué qui vient de mourir : mais, venu de fort bonne heure à Paris, Gustave Doré faisait partie des renommées essentiellement parisiennes, et sa physionomie ouverte, son gai visage franc et resté jeune, faisaient plaisir à rencontrer sur le boulevard, aux premières représentations, partout où le hasard rassemble les Parisiens dispersés par le labeur, chacun d'eux faisant sa vie à part dans la grande fourmilière fourmillante.

Tel je l'avais vu pour la première fois, il y a bien des années déjà, tel Gustave Doré était resté : robuste dans sa taille bien prise, agile, rapide, l'œil brillant, la bouche souriante sous la moustache noire, les cheveux longs rejetés en arrière et retombant parfois en longues mèches sur son front modelé admirablement. Il aurait

eu je ne sais quoi d'un Andalou s'il n'avait pas eu le rire si français et de tels éclairs de gaieté dans le regard. Cet homme de cinquante ans semblait n'avoir point dépassé la trentaine. Il supportait, avec une santé éternelle, les tâches les plus écrasantes et les labeurs les plus prolongés. Fumant trop d'ailleurs, et veillant trop tard, regardant le repos comme du temps perdu, — alors que c'est de la vie gagnée, — et rêvant éternellement des œuvres nouvelles.

Il avait des ambitions superbes, songeait à des espaces immenses qu'il eût voulu couvrir de fresques, à des palais géants qu'il eût volontiers peuplés de statues. Sa merveilleuse vertu imaginative, il la portait dans ses projets mêmes. Il se sentait à l'étroit dans son art. Il eût voulu aller plus loin, plus haut, toucher l'*au delà!*

Au moment où la mort le frappe, Gustave Doré s'occupait de l'illustration de Shakespeare. C'était, je crois, un éditeur de Londres qui voulait substituer le *Shakspeare-Doré* à l'illustration remarquable signée de sir John Gilbert.

Mourant, et ne se sentant point mourir, Doré disait à ses amis

— Il faut me relever vite! J'ai à achever mon Shakspeare!

Son Shakspeare et sa statue d'Alexandre Dumas.

Il avait été charmant, Doré, à propos de cette statue d'Alexandre Dumas, qui aura été son dernier labeur, sa préoccupation constante dans la dernière année de sa vie et peut-être par le harassement de ce coup de collier de plusieurs mois, une des causes de sa mort.

La façon dont Gustave Doré se chargea de cette statue fera connaître à fond cette nature d'élite.

Lorsque M. Villard, conseiller municipal, prit l'initiative de l'érection d'une statue à ce grand français de France qui écrivit *Monte-Cristo* et les *Mousquetaires*, on songea tout d'abord à M. Paul Dubois pour la figure. M. Dubois était très absorbé. Son *Connétable*, destiné au château de Chantilly, l'occupait et le préoccupait. Il offrit de répartir le travail du monument de Dumas entre plusieurs de ses élèves. On avait pensé, un moment, à une sorte d'édicule dans le genre de celui qu'Édimbourg éleva à Walter Scott : tous les héros du grand romancier entourant ou supportant la figure principale. C'était une idée, mais elle risquait d'enlever un peu d'unité au monument ; et, plusieurs sculpteurs à la fois exécutant les figures, encore fallait-il une direction générale et une invention première.

— Vous qui avez une imagination du diable, dit M. Villard à Gustave Doré, vous devriez bien nous tracer un projet... un dessin, un croquis.

— C'est très facile, répondit Doré.

Dès le lendemain, il apportait son invention. Ce prodigieux créateur avait, tout de suite, trouvé pour Dumas le monument qu'il fallait : une statue assise, rieuse plutôt que pensive, et, pour le socle, deux bas-reliefs d'une ingéniosité remarquable : d'un côté, un groupe de lecteurs, hommes, femmes, lisant un de ces livres de Dumas que tout le monde peut lire sans rougir, — tandis qu'un ouvrier, un illettré, écoute, ravi par les récits du charmeur. De l'autre côté, comme veillant sur la gloire du maître, un mousquetaire assis,

sa loyale épée en main, cette épée aux exploits épiques, aussi populaire que la Durandal de Roland faisant abatis de têtes sarrasines, l'épée du duc Béranger ou celle d'Olivier, le « beau compagnon » !

Ainsi conçu, le monument de Dumas était saisissant, avec quelque chose de touchant et de spirituel.

— Bravo ! dit M. Villard à Doré.

— Alors, cela vous plaît ?

— Mieux que cela, c'est tout à fait remarquable ! répondit le très sympathique « conseiller » de la statue.

— Eh bien, fit alors l'artiste, il me reste maintenant un service à vous demander : c'est d'exécuter moi-même, tout seul, et pour rien, ce monument et cette statue ! On m'a tant reproché d'être un trop bouillant inventeur, je voudrais payer ma dette au plus étonnant inventeur de ce siècle !

Gustave Doré réclamait ce sacrifice de son temps, de sa peine, de ses modèles, de ses matériaux, comme il eût sollicité un service. Il était si heureux de se dire qu'il aurait une œuvre de lui, par lui enfantée, signée de son nom, sur une place publique de Paris ! Il se mit à l'œuvre avec une verve joyeuse. C'est l'an dernier qu'il commença son travail ; il n'y a pas même un an, et, aujourd'hui, la statue, les bas-reliefs, le groupe de la *Lecture*, le *Mousquetaire*, tout est à la fonte, et ce pauvre Doré, l'autre jour, nous disait, enchanté, touchant du doigt un de ses rêves :

— Dans quelques jours, je vous écrirai un mot pour vous prier de venir voir *ça!* J'espère que vous serez content !

Content, il l'était, lui, de cette dernière œuvre, ce travailleur infatigable à qui son énergie même, ses dons de nature, ses inventions rapides, étaient reprochés comme des défauts.

Cette grande vertu, la santé dans le travail facile, et cette qualité rare, la fécondité, sont volontiers traitées de vices. Les paresseux et les impuissants font généralement courir le bruit que la production chez un artiste est un malheur. Ceux qui ne travaillent pas, disait naguère un homme d'esprit, n'ont rien de plus pressé que de déclarer qu'il est très facile de travailler. Ce n'est pas vrai, mais ce n'est pas le seul mensonge que la foule accepte comme une vérité.

Producteur infatigable, dessinateur inventif, génial, peintre, paysagiste, sculpteur, capable de traduire par son crayon les rêves dorés de l'Arioste et les réalités noires des misères de Londres, de sculpter un vase féerique comme celui qu'on vit à l'Exposition universelle et de rendre des effets singuliers de couchers de soleil sur les monts d'Écosse, aquarelliste et architecte au besoin, Gustave Doré me fait penser à ces stupéfiants artistes de la Renaissance, qui étaient peintres, tailleurs de pierres, constructeurs de dômes, poètes et, s'il le fallait, soldats.

« Quelle facilité ! s'écriait Théophile Gautier, devant les œuvres de Doré. Quelle richesse, quelle force, quelle profondeur intuitive, quelle pénétration des sujets les plus divers ! Quel sens de la réalité, et en même temps quel esprit visionnaire et chimérique ! L'être et le non-être ; le corps et le spectre, le soleil et la nuit, M. Gustave Doré peut tout rendre. C'est à lui qu'on devra la

première illustration du Dante, puisque celle de Michel-Ange est perdue. »

Ainsi Gustave Doré meurt au moment où il allait signer sa statue. Elle est achevée ; Dieu merci, le mourant a pu dire : *exegi monumentum.*

Cette mort est, avec la politique, la chose du moment dont on s'est le plus occupé. L'espèce de fièvre parlementaire et d'inquiétude de ces derniers jours n'a pas empêché, du reste, les salons de Paris de donner leurs fêtes. Comédies de sociétés, bals blancs et bals roses. Paris danse sur un volcan, diraient les Salvandy d'aujourd'hui, mais, comme Paris n'a jamais dansé que sur un terrain volcanique, cela ne change pas beaucoup ses habitudes. Le Vésuve parisien a encore le temps de s'occuper des exhibitions de tableaux, d'aller rue Volney voir les toiles nouvelles, et de s'intéresser aux débuts d'un artiste russe, un musicien fort applaudi, l'autre dimanche, chez madame la comtesse de Beaumont. C'est un Rubinstein d'un autre genre et qui, vant peu, sera, je crois, une célébrité parisienne. J'ai oublié son nom. Je le retrouverai quelque jour sur une sffiche.

Et puis voilà que mademoiselle Marie Bière, l'*héroïne* de la rue Auber, comme on l'appelle encore, devient princesse, princesse authentique ! Elle a trouvé un mari et elle quitte, pour les bords du Danube, ce coin de terre qu'elle a rempli du bruit de ses aventures et de son coup de revolver. Elle renonce au théâtre, à ses trilles et à ses œuvres. Elle conquiert une couronne, et de

tout ce drame d'il y a trois ans, il ne reste rien, je crois, qu'une balle non extraite dans les muscles de M. Gentien.

Comme c'est bizarre, la vie ! Il y eut alors quasi-unanimité dans l'opinion contre le blessé. D'abord parce qu'il avait avait été blessé. Il paraît qu'on a toujours tort d'être pris pour cible. A cette époque, ici même nous avions dit notre sentiment très net sur l'*héroïne* de la rue Auber. Nous reçûmes alors une quantité de lettres — féminines, je pense — où l'on nous reprochait notre sévérité pour une femme gardienne des droits de son sexe.

— La pauvre fille, nous disait-on, vous ne la voyez donc pas, au lendemain de ce procès, contrainte à gagner péniblement sa vie, à lutter contre la misère, à traîner sa destinée comme une chaîne?...

Trois ans, — moins de trois ans, — se passent et l'infortunée est princesse ! Elle a tout gagné à ce tapage, la gloire, si l'on veut, et la fortune, ce qui est plus certain. Elle s'en va triomphante. Elle disparaît dans une apothéose. *Chutée* l'an passée comme chanteuse, elle est respectueusement saluée aujourd'hui comme princesse. Oui, la vie est drôle et bien drôle, même pour les spectateurs qui ne s'en irritent pas et peuvent regarder ce qui se passe comme une comédie sans fin — où il y a porfois bien des longueurs.

Et le *héros* de la rue Auber? Le pauvre « passant » reste avec sa balle, comme le *héros* de la rue de Boulogne, — cible de la veuve Gras, — demeure, lui, avec ses yeux dévorés par le vitriol !

Encore un joli chapitre à écrire : *Les lendemains des*

drames judiciaires ou le *Post-Scriptum de l'Amour!*

Et Paris s'est réveillé, ce matin, avec de la neige sur ses toits. Neige blanche sertissant les arêtes des maisons, ourlant les barreaux des fenêtres, les angles des monuments et enveloppant les statues comme d'un manteau d'ouate. Neige qui fond déjà, qui devient, par les rues, de la boue, comme si toutes les candeurs étaient nécessairement destinées à devenir de la fange.

La Neige ! Quand l'homme revoit la neige, il lui semble qu'il redevient enfant ! Il se retrouve, par le souvenir, dans la grande cour du collège où l'on bataillait, bataillait... Ah ! les boules de neige, les bombardements à coups de boulets blancs, qui éclataient sur les épaules et remplaçaient les éclats d'obus par les éclats de rire ! Comme c'est loin ! Nous avons vu combats plus lugubres.

Il y a, chose singulière, comme une impression de printemps dans cette nappe claire qui couvre tout, étend sur tout sa blancheur et son silence. Cela devrait attrister, la neige, et cela égaye. On dirait de l'idéal qui tombe. On rêve de sommets vierges, de pics inconnus, de sentiers non foulés. Et vive la neige de notre enfance que nous aimions à recevoir en plein visage, comme une caresse fraîche, ignorant alors que ce serait, un jour — et si tôt — sur nos tempes qu'il neigerait, et que tomberait cette fois une neige qui ne fond pas !

VI

Le Carnaval. — Ses débris. — Les bals d'enfants. — Les demi-bals travestis. — Les *Mémoires*. — L'exposition des aquarellistes. — Le *pchtt* et le *chic*. — Un mot nouveau. — Littré et l'argot. — Aquarelles. — Le docteur Lynn. — Le décapité vivant.

2 février 1883.

En passant tout à l'heure devant la boutique d'un chapelier, j'ai vu deux chapeaux de pierrots, deux feutres blancs coniques et enrubannés. Rubans bleus à celui-ci, roses à celui-là. Cela n'a l'air de rien, ces deux chapeaux pointus, et c'est le Carnaval tout simplement. Le Carnaval! Une royauté défunte.

Le Carnaval n'existe plus, il y a déjà longtemps qu'on l'a dit. Il n'existe plus que pour les enfants et peut-être n'a-t-il jamais été que le plaisir des peuples enfants. Ce monde-ci se fait vieux et il semble que, semblable au nez fameux du père Aubry, dans *Atala*, il s'incline vers la tombe. Alors il n'est plus guère en humeur de s'amuser. Il oublie que les jours gras arrivent et semble aussi attristé, en vérité, que si les

semaines d'à présent étaient toutes composées de jours maigres.

Il y a bien des coins spéciaux où la mascarade ne semble pas encore devenue tout à fait de l'archéologie. Il y a le carnaval de Nice et peut-être aussi le carnaval de Rome. Mais, à Paris, le Carnaval se réduit à fort peu de chose et, sans les bals d'enfants et les cohues de l'Opéra, on pourrait dire qu'il a disparu.

Il y a encore cependant, si l'on peut dire, des demi-carnavals. Il y a les soirées mondaines où *l'on se fait une tête*. C'est le terme consacré. On ne se travestit pas, ou l'on se travestit à peine; mais on se poudre, on se coiffe, on se maquille, on se brunit si l'on est blonde, on devient blonde si l'on est brune, on porte la perruque Louis XV, ou les fontanges du temps de Louis XIV. On *se fait la tête* de la Du Barry ou celle de madame de Sévigné, à son choix. Le sexe laid n'est pas tout à fait tenu à ces décapitations ou recapitations-là, mais, si l'on n'est pas ennemi d'une folle gaieté, on est parfaitement autorisé à arborer la tête bariolée d'un clown sur la cravate blanche et l'habit noir. C'est même tout à fait galant, cette belle idée de se promener le claque sous le bras, le bouton unique, dit *nombril*, à la chemise, et la châtelaine de moire noire à cachet de sardoine remplaçant la chaîne de montre qu'on ne porte plus, — de se montrer, en un mot, mis à la dernière mode et de sourire là-dessus avec la tête de Chadwick ou de Boswell.

Le monsieur qui s'est ainsi *fait la tête* d'un clown est d'ailleurs tenu d'être parfaitement spirituel pendant toute la soirée s'il ne veut pas sembler, au bout de dix

minutes, parfaitement ridicule. Tête oblige. On est l'esclave de ses excentricités comme de ses passions. C'est un terrible rôle, très effrayant, que celui de clown des salons.

En fait de travestissements, vivent les bals d'enfants ! Voilà où le costume est toujours aimable. Depuis les bals d'enfants masqués d'autrefois que peignait Eugène Lami en ses aquarelles jusqu'à ceux d'aujourd'hui, les travestissements n'ont pas changé et les laitières, les marquises, les gardes-françaises et les petits paysans bretons de Ploaré, avec leurs braies de laine blanche, font toujours l'ornement de ces mascarades enfantines. La gaieté, non plus, ne s'y est pas atténuée. Le rire des babys est toujours le même. Et parlez-moi du *petit monde où l'on s'amuse!* A la bonne heure! On ne s'y inquiète d'aucun des soucis de l'heure présente et des manifestes, et des lois d'exception, et des puérilités jacobines, et des affolements des dénicheurs de suspects, et de tout ce qui préoccupe et inquiète les grands parents, fort peu soucieux ou très soucieux, comme on voudra, des étranges jours gras de cette année! On danse, dans ce petit monde; on saute, on se lance, de toute la vitesse de ses petites jambes, dans un galop éperdu. On croit encore au Carnaval, on a des fièvres de joie en recevant les petits cartons illustrés de croquis où *Monsieur Toto* et *Mademoiselle Tata* invitent leurs amis à quelque matinée dansante. On a la joie du travestissement et l'illusion de la gaieté ! Il serait mort, le Carnaval, mort et enterré ou noyé comme celui que nous suivions, dans notre enfance, jusqu'au pont Saint-Martial et qu'on jetait par-dessus le parapet

dans la Vienne en chantant un air de complainte :

Adio paobre,
Adio paobre,
Adio paobre Cornoval !

Oui, sans les enfants, il serait mort, le Carnaval, et on n'en parlerait plus que comme des saturnales des anciens temps, ces folies des esclaves déchaînés, autres enfants !

Carnaval, t'en va pas !
J'ferons des crêpes et t'en auras !

dit encore une chanson de l'enfance. Il est bien possible qu'on demande aussi, quelque jour, l'expulsion du carnaval. La Révolution française avait déjà proscrit les mascarades. Mais il n'est pas besoin de lois nouvelles contre ces titis, ces débardeurs, ces mousquetaires, ces sauvages, ces flambards, ces chicards, ces balochards, tous ces héros bruyants des carnavals du temps de lord Seymour, de la Bacchanale d'Eugène Sue et de Romieu ! Ils sont loin. Ils n'apparaissent plus sur les boulevards qu'à l'état d'ivrognes, à l'Opéra sous l'aspect de spectres. Il y a, à Auteuil, un tombeau où se lit ce nom plein d'un charme ironique : *Gavarni.* C'est là que le Carnaval, le dernier gai et spirituel Carnaval de France est enterré. Le père du débardeur est mort avec le dernier titi et le dernier chicard !

Les *Mémoires* de Gavarni, c'eût été piquant. Les *Mémoires* de Sarah Bernhardt, ce sera curieux. Il y eut,

à Paris, un journaliste véreux (il est mort, mais tous les vers du journalisme n'ont pas disparu avec lui) qui annonça, un jour, un livre : les *Mémoires de mon temps!*

— Est-ce qu'il ne ferait pas mieux, dit Dumas père, de *faire son temps* que de faire ses *Mémoires* ?...

Les *Mémoires* artistiques de Sarah Bernhardt devront être profondément intéressants, et ce n'est pas d'aujourd'hui que cette Diane de l'imprévu et de l'impossible ajoute une plume à son arc.

L'événement de l'heure actuelle, c'est l'ouverture de l'exposition annuelle des aquarellistes dans leur salon de la rue de Sèze.

Le comble du *pchtt*, comme on dit, est de se rendre là comme à une première à sensation. Le *pchtt !* Qu'est-ce d'ailleurs que le *pchtt ?* Un mot nouveau, assez vilain, inventé par je ne sais qui, glissé à l'oreille de quelque chroniqueur mondain et boulevardier, imprimé tout vif, répété tout chaud et qui, en dépit de son peu de grâce, commence à faire son chemin dans le monde.

Le *pchtt*, c'est le synonyme de *chic*, ou plutôt c'est le chic nouveau, inédit, rajeuni. Le bon et profond Littré donna place au *chic* dans son *Dictionnaire*, mais je doute qu'il y eût fait entrer le *pchtt* et que l'Académie française accueille jamais ce ridicule vocable.

Une femme est *pchtt!* Une *première* est *pchtt!* Une exposition est *pchtt!* Une aquarelle est *pchtt!* C'est la langue de quelques gens qui font partie des plus

spirituels parmi les gens d'esprit. Singulier langage, on l'avouera, et étrange style!

« Il est possible, dit Littré, que le mot de *chic* vienne de l'allemand *schick*, aptitude, façon, tournure. » Bonne tournure et façon élégante. Mais d'où diable pourrait bien venir ce *pchtt* désolant et sans raison?

Littré ne détestait point l'argot. Il choisissait ou laissait choisir par ses excellents collaborateurs les *citations à faire* jusque dans les vaudevilles des frères Cogniard. Il n'entendait point composer un *Dictionnaire* gourmé.

Un jour, à Versailles, M. Jules Simon lui dit, en riant :

— Savez-vous bien, mon cher Littré, que vous admettez trop facilement des mots populaires dans votre beau livre? Il en est qui sont du pur argot.

— Et lesquels? demanda Littré, déjà un peu inquiet.

— Mais, par exemple, pour dire *jambe*, le mot *guibolle!*

— *Guibolle?*

— *Guibolle!*

— Il y a *guibolle* dans mon *Dictionnaire?*

— Oui; G-u-i, b-o-l-le, Guibolle!

— C'est impossible! fit Littré en devenant plus pâle qu'il n'était encore d'habitude. *Guibolle! Guibolle!*

Et, quittant son banc de député, il alla tout aussitôt consulter, dans la bibliothèque de la Chambre, son propre *Dictionnaire.*

Le mot *guibolle* n'y figurait pas. C'était une simple plaisanterie du ministre de l'instruction publique. Mais il eut une belle peur, Littré! Aussi, se fût-il montré rebelle au *pchtt!*

Donc, ouverture *pchtt* d'une exposition d'aquarelles *pchtt* devant un public *pchtt*. Rien qu'en écrivant cette phrase, je trouve le mot nouveau parfaitement odieux et niais.

On retrouve, rue de Sèze, tous les aquarellistes d'habitude. On se bousculera ce soir, comme tous les ans, devant ces cadres. On fera toilette pour les aquarellistes comme on s'habillait jadis pour les Italiens. La mode est là. J'aime encore mieux, pour exprimer les caprices et les engouements, dire tout bourgeoisement la *mode* plutôt que le *chic*, qui vient du germain, ce qui m'étonne, et surtout que le *pchtt*, qui vient de quelque cabinet particulier.

Il serait digne de venir d'Amérique. Et maintenant, comme il faut bien s'américaniser chaque jour un peu plus profondément, voici qu'on nous annonce, outre le débordement de géants chinois et de nains yankees, dont les traits ornent les murs parisiens, l'arrivée d'un certain docteur Lynn, qui a pour spécialité d'amuser les gens en coupant un bras, une jambe et la tête à un homme vivant.

Il y a longtemps que les Indiens et les Chinois, qui sont des prestidigitateurs de premier ordre, ont mis ce *truc* en pratique, et le professeur Herrmann le répéterait, je pense, quand on voudrait. Mais le docteur Lynn est, paraît-il, de première force. Il a stupéfié, un soir, Victor Hugo, qui d'ailleurs est partisan de l'abolition de toute décapitation, excepté en matière de prestidigitation et d'adresse.

Et que voulez-vous que le plus beau drame, ou la comédie la plus spirituelle, se soutienne longtemps devant ce spectacle fantastique : un homme, — un docteur ! — qui coupe la tête à une personne vivante ? Ce découpage extra-littéraire devra faire courir les badauds et voilà, je pense, un plaisir intelligent, délicat, raffiné, ou je ne m'y connais pas !

Vous rappelez-vous le personnage d'Henri Monnier allant voir *guillotiner*, ou le jeune Diafoirus de Molière offrant à sa maîtresse le doux spectacle d'une autopsie ? Le docteur Lynn est de cette école. « Entrez, entrez, on découpe ici un homme vivant ! »

C'est gros comme appeau, c'est malsain comme tentation, mais c'est peut-être le théâtre de demain, les plaisirs parisiens, le *pchtt* littéraire du futur contingent. Un homme qu'on découpe ! Hélas ! je ne répondrais pas que ce ne soit point tout simplement là l'*art dramatique de l'avenir !*

J'aime mieux encore la musique de Wagner.

VII

Le Carnaval. — Les jours gras. — Le *Dictionnaire Bescherelle*. — Un pauvre homme. — La vente des diamants de Sarah Berhardt. — Un catalogue. — Un discours de V. Cherbuliez. — L'asile de nuit- — Les misères. — Les fous, à propos de Mlle de Monasterio. — Les fous dangereux et les fous lucides. — Une étude à faire.

9 février 1883.

En dépit des questions redoutables qui s'agitent dans les hautes sphères de la politique, elle est très calme, cette bonne ville de Paris, et la population a paisiblement défilé sur les boulevards, durant les jours gras, pour admirer les trois ou quatre polissons travestis qui représentent la gaieté française en goguette. Le carnaval est fini. Il avait à peine commencé. Dans la foule pressée sur les trottoirs, quelques masques tristement accoutrés ne peuvent guère passer pour une mascarade. J'ai pourtant rencontré, descendant la rue Rodier, tambour en tête, un cortège macabre où figurait lourdement caricaturé et parodié, un Napoléon Ier vêtu de la légendaire redingote grise et coiffé du petit chapeau. Ce « petit chapeau » que nous apercevions,

en notre enfance, dans les apothéoses des pièces du Cirque, illuminé des flammes rouges des feux de Bengale et entouré d'une auréole de féerie ! Théophile Gautier eût ajouté, en apercevant ce spectacle lugubre, une strophe à ses admirables vers, les *Vieux de la Vieille*.

Mais les déguisements politiques ne figuraient qu'à l'état d'exceptions dans la cohue de cette soirée de feu le Mardi-Gras. Quelques travestissements naturalistes semblaient éveiller dans la foule une gaieté plus grosse. L'esprit manquait, mais la drôlerie n'était pas absente. Les blouses blanches d'autrefois apparaissaient travesties, cette fois, en chemises blanches, et ces gens dévêtus, coiffés du bonnet de coton des dormeurs, courant le guilledou à travers les bousculades, avaient le don de faire pouffer de rire les badauds.

Tout est dit maintenant. Le carême s'ouvre sur le duel parlementaire à peu près déclaré entre la Chambre et le Sénat. Il débute aussi par une quantité considérable d'expositions de peinture et par l'exhibition des bijoux de madame Sarah Bernhardt-Damala, qu'on va vendre. Et, dans ce brouhaha, des figures s'effacent, des hommes disparaissent, qui ont eu leur utilité et leur rôle, comme cet octogénaire, Louis Bescherelle, dont l'auteur du *Capitaine Fracasse* disait : — C'est le seul auteur que nous devrions consulter !

Le *Dictionnaire de Bescherelle !* Nous l'avons feuilleté et refeuilleté bien des fois, et c'est lui qui, avant Littré, avant Larousse, nous a appris la signification exacte des mots. Je m'imaginais que l'excellent grammairien qui, tout seul, vers 1842, avait élevé ce monu-

ment à notre langue, était un personnage considérable. De si gros volumes devraient, semble-t-il, faire vivre leur homme. Pas du tout. Un de nos amis ayant besoin, un jour, d'un répétiteur de français pour passer plus sûrement ses examens de bachelier, on lui indiqua, comme excellent, un vieux professeur qui demeurait du côté de la Monnaie, sous les toits, dans une petite ruelle, et lorsqu'au haut de l'escalier, la sonnette tirée, une porte s'ouvrit, notre étudiant fut tout surpris de se trouver en face d'un vieillard à cheveux blancs, en manches de chemise, comme on dit, travaillant là ainsi qu'un ouvrier à l'établi.

Il y avait peut-être une erreur.

— Qui demandez-vous ? dit le vieux.

— Je me suis peut-être trompé... Je cherche un professeur...

— Un professeur ? C'est moi M. Bescherelle.

— M. Bescherelle ? L'auteur du fameux *Dictionnaire national ?*

— Oui, fit le bonhomme doucement. L'auteur du *Dictionnaire!*

Et le sourire de ses lèvres semblait dire, en montrant le modeste logis : « Vous voyez qu'il ne m'a pas beaucoup enrichi, le fameux *Dictionnaire national !* »

Le vieux Bescherelle, en effet, était très pauvre. Des œuvres comme la sienne rapportent moins à leurs auteurs que des vaudevilles ou des quarts d'opérettes. Il avait travaillé toute sa vie faisant une étude profonde de cette science aride et forte : la grammaire. Mais, tandis que la grammaire de Noël et Chapsal donnait une fortune à ses auteurs (la colossale et triple maison de la rue des

Martyrs, qui, grande comme une caserne, porte, je crois, le n° 47, fut achetée avec le produit de cette grammaire), la *Grammaire nationale* de Bescherelle ne donnait au grammairien que la popularité. Ce n'est pas assez pour vivre.

Populaire, sans doute, mais besoigneux, l'honnête Bescherelle donnait des leçons en ville ; de sa fille, charmante, dévouée, il avait fait aussi une institutrice. C'était comme une idylle de dévoûment et de labeur que ce tête-à-tête du vieillard et de son enfant se consolant des brutalités de la vie en feuilletant Richelet ou en discutant Vaugelas. Le *Dictionnaire* de Larousse, puis le *Dictionnaire* de Littré écrasèrent bientôt le *Dictionnaire* de Bescherelle. Le pauvre homme est mort oublié. Mais, si la reconnaissance publique doit un souvenir à quelqu'un, c'est à ces laborieux et à ces savants utiles qui ont semé dans les esprits le grain que les écrivains de talent font fleurir !

La *vente* du pauvre Bescherelle se réduirait à peu de chose et attirerait moins de monde que celle des diamants de Sarah Bernhardt. C'était hier, par ce temps pluvieux et gris, succédant — comme les Cendres mêmes sur les rires du carnaval — au soleil printanier des jours gras, un défilé de curiosités mondaines autour des vitrines où l'on exposait les bracelets, les diadèmes, les bijoux et l'argenterie de la tragédienne. On se bousculait pour se pencher sur les carreaux et coller de plus près son visage à la vitre. Le catalogue seul, imprimé par l'*Art* avec des en-têtes et des culs-de-lampe dans le

goût du dix-huitième siècle, était disputé comme une rareté bibliographique.

Il restera comme un document de la vie d'une comédienne en ce temps-ci, et les érudits de l'avenir feront pour lui ce qu'a fait le baron Davillier pour le catalogue de la vente de mademoiselle Laguerre : ils le réimprimeront pour montrer à nos petits-neveux de quoi se composaient les parures d'une reine de théâtre en l'an de névrose 1883.

Les Parisiens malins au delà du possible assurent qu'en des ventes pareilles il y a comme un syndicat latent de joailliers ou de marchands de tableaux écoulant leurs articles sous le couvert et l'attraction d'un nom illustre et applaudi. Mais c'est là trop de malice, en vérité, et les amis de Sarah Bernhardt ont reconnu les objets d'art et les bijoux dont l'actrice ornait ses dressoirs de l'avenue de Villiers et dont elle se parait elle-même. Rubis, émeraudes, saphirs, œils-de-chat, souvenirs des triomphes d'Angleterre ou de Russie, tout était là, marquant l'étape d'une vie, rappelant un succès dont les bravos sont envolés et que le marteau du commissaire-priseur va comme réduire en poussière...

Il y avait là une couronne en argent doré, ciselée, repercée à jour, rehaussée d'émaux, d'un style byzantin supérieur, avec des arabesques, des aigles, des dauphins, toute une ménagerie chimérique, joyau russe du seizième siècle ; il y avait une admirable aiguière en argent repoussé, du temps de Loius XIV, décorée sur la panse de groupes allégoriques des Saisons, de naïades abritées dans des coquilles, la plus belle pièce de la

collection, à coup sûr ; il y avait un gobelet en argent doré, décoré d'oiseaux et de feuillage, avec cette inscription : *Alla divina Sarah Bernhardt, Souvenir de Hampton. Dimanche* 26 *juin* 1881, et un vase en vermeil, couronné par un aigle aux ailes déployées, que les Anglais avaient, en cette même saison de Londres d'il y a deux ans, donné à la diva, à la *divina*, comme ils disaient... Tout cela à l'encan ! Dispersé ! disparu !

Et les vidrecomes du dix-septième siècle, et les coupes martelées à la japonaise par Tiffany, et les gobelets en argent repoussé du temps de Louis XIII, les médaillons, les bracelets, les pendentifs émaillés, les boîtes en vernis de Martin, les peignes et les flacons d'or où, autour des figures de la Comédie et de la Tragédie, s'enroulait en banderole la devise de Sarah Bernhardt : *Quand même !* les broches, les bracelets, les colliers et jusqu'aux porte-bonheur, tout aux enchères ! Comme en cet ironique jeu de la vie et de la mort on dirait (c'est, je le répète, le cri du jour) : « Tout à la masse ! »

Ce n'est point là la vente d'Hortense Schneider réalisant pour placer en moellons le produit de ses joailleries : c'est la débâcle courageusement bravée, hardiment subie, d'une artiste qui se console de la vie avec le rêve et met sa devise en action : *Quand même!* Et Sarah Bernhardt trouvera encore, pour un caprice d'art, des centaines de mille francs s'il le faut et de l'argent pour payer un décor pittoresque ou un somptueux costume, si le drame lui plaît ou si l'aventure la saisit.

On ne saurait d'ailleurs juger du caractère même de

la tragédienne par ces diamants et cette argenterie mises en vente à l'Hôtel Drouot. Toutes les bijouteries se ressemblent. Ce sont les bibelots familiers, ce sont les livres accoutumés d'une femme de cette race et de cette valeur qui font lire à plein dans son esprit ou dans son cœur. Lorsqu'on vendit les reliques de Rachel, c'était surtout les rôles qu'elle avait étudiés, l'exemplaire de *Phèdre* ou d'*Adrienne Lecouvreur* qu'on se disputait. Je possède un de ces volumes. Chose singulière : les seules pages que Rachel ait lues sont celles où apparaît le rôle qu'elle avait à jouer. Celles-là sont froissées, maculées, annotées, les vers, les mots *de valeur* sont soulignés au crayon ou marqués de coups d'ongle ; les autres feuillets sont intacts, vierges peut-être de toute lecture, Rachel ne se préoccupait ni de ce qui précédait ni de ce qui suivait *ses scènes*.

Je voudrais voir, pour le comparer à celui de Rachel, un exemplaire d'une pièce de théâtre étudiée par Sarah Bernhardt. Les bijoux byzantins, les petites cuillers russes, c'est fort intéressant pour M. Josse, qui est orfèvre, mais le manuscrit, l'œuvre, le papier imprimé d'où a jailli l'inspiration, voilà ce qui préoccupe avant tout les artistes.

Ce sont des joyaux aussi que de tels livres. Seulement Sarah Bernhardt les conserve, ceux-là, précieusement, et elle fait bien.

Je suis persuadé que l'existence si bruyante de cette Sarah se double d'une infinité de charités ignorées qu'elle tient à tenir silencieuses. Il ne faut point cepen-

dant toujours faire systématiquement le silence autour de la charité. Péché caché est à demi pardonné; charité cachée est parfois oubliée à demi.

Je dénonce donc, comme ayant éloquemment payé une dette à la charité, l'auteur exquis de la *Ferme du Choquart*, M. Victor Cherbuliez, que les membres de la Société philanthropique avaient eu la bonne pensée d'interrompre dans ses travaux pour le prier de présider, l'autre jour, l'inauguration de l'Asile de Nuit de la rue de Crimée. Un asile nouveau, ouvert là-bas, près de la rue d'Aubervilliers, dans la partie la plus misérable du pauvre 19e arrondissement.

Ce *Discours* du président de l'inauguration de l'Asile de Nuit, rue de Crimée, il faudra le lire tout entier. C'est un modèle de harangue discrète et d'autant plus pénétrante. Toute cette population flottante des asiles de nuit, M. Victor Cherbuliez l'analyse, la décrit, depuis les pauvres filles misérables, cuisinières sans place, ouvrières sans travail, *fourmis* qui n'ont pas de grain, jusqu'aux malheureuses déclassées, les *cigales* de l'art ou de l'instruction, chanteuses de hasard, institutrices errantes, femmes mariées et insultées fuyant le logis comme on fuirait l'enfer, fillettes battues et dont on voit les petits membres bleuis de coups ou traversés de cicatrices lorsqu'on les déshabille pour les mettre au bain... Il y a des pères, des mères, des belles-mères pour frapper ces pauvres petits corps!

Ces drames de la nuit, qui se déroulent chaque jour, à Paris, aux Asiles de la rue Labat ou de la rue Saint-Jacques, et maintenant de la rue de Crimée, M. Cherbuliez les décrit avec une netteté saisissante.

On a donc beaucoup applaudi, on a quêté, on a donné et l'Asile de Nuit s'est enrichi de 2,300 francs. Et ce n'est pas payer cher une telle *copie!*

C'est à l'Asile de Nuit que pouvait aller demander refuge, si elle avait pu s'échapper, cette demoiselle de Monasterio que sa mère et son frère ont fait arrêter comme folle et qui va partir pour le Chili après avoir été examinée par le docteur Legrand du Saulle. On a vu là, sur-le-champ, tout un roman dans le genre des productions noires de Gaboriau ou de Montépin : une famille acharnée à la poursuite d'un trésor et poussant une malheureuse au cabanon pour la dépouiller de ses millions plus sûrement.

Les romanciers ont beaucoup travaillé à faire croire qu'une interdiction et une séquestration s'obtiennent ainsi le plus facilement du monde et que les maisons de fous sont peuplées de gens qui jouissent parfaitement de leur raison, mais que de puissantes volontés ou de jalouses rancunes détiennent en ces *in pace* comme dans des bastilles. Les signatures de deux médecins aliénistes remplacent aujourd'hui les lettres de cachet et on se peut coucher à Charenton, dans un accès de fureur atroce, après s'être paisiblement éveillé, le matin, dans son lit. C'est un peu ce qui a failli arriver à mademoiselle de Monasterio, transportée de la rue Constance à la maison de santé de la rue Picpus, sur les ordres de M. Carlo Laffite, son frère.

Depuis que l'auteur du *Juif Errant* nous a décrit les souffrances de mademoiselle de Cardoville accusée de

folie par ce *traître* de d'Aigrigny, nous ne pouvons entendre parler d'une arrestation pareille sans prendre fait et cause pour la malade, qui, à notre avis, ne saurait être qu'une victime. Et niez donc ensuite l'influence et la force des romans !

Le bonheur est que toutes les arrestations ou les translations de ce genre ne rappellent point l'aventure d'Adrienne de Cardoville. Il y a, de par le monde, plus de fous que la science ne détient pas qu'il n'en est qu'elle soigne dans les maisons de santé. La véritable nouveauté des recherches, en une semblable question, ne serait plus d'étudier l'histoire des séquestrations arbitraires, chaque jour de plus en plus rares, de moins en moins possibles, mais, tout au contraire, de se rendre un compte exact de l'influence des fous lucides, des aliénés libres et déchaînés à travers la vie, sur la marche même des idées et de la société.

Ils sont nombreux, ces fous ignorés, ces insensés qui ont une action directe sur un auditoire, sur une masse, sur des lecteurs par leurs productions bizarres, sur des assemblées d'hommes par leurs harangues exaltées. Les déséquilibrés de la vie commune, les névropathes qu'on coudoie, les fous caractérisés dont les conceptions délirantes ont cependant leur influence décisive, voilà les véritables aliénés dangereux : ceux qui vont et viennent librement, parlent à leur gré, écrivent à leur fantaisie et entretiennent je ne sais quelle irritation nerveuse autour d'eux, la communiquent électriquement, car la folie est souvent contagieuse. Au lieu de crier contre les médecins aliénistes, transformés, dit-on, en geôliers, on devrait étudier

surtout et spécialement ces affolés, ces maniaques, ces esprits malades, ces persécutés imaginaires tout prêts à devenir des persécuteurs réels, ces hystériques et ces nervosiaques dont le nombre augmente à mesure que leur rôle public et leur influence latente grandissent. Une telle étude, scientifique et morale à la fois, constituerait un des chapitres les plus poignants et les plus utiles de la grande enquête sociale.

Le fait est que, pour citer le vieux dicton :

> Le monde est plein de fous et qui n'en veut pas voir
> Doit rester dans sa chambre et casser son miroir !

Et la presse, le journal, vous ou moi, mes confrères, les publicistes et les polémistes sont toujours prêts à protester dès qu'on signale comme fou et comme dangereux un détraqué qui passe. « Lui, aliéné? Allons donc! C'est le meilleur homme du monde! — Mais il a un couteau à la main! — Bah! un couteau à papier tout au plus! Laissez-le libre et moquez-vous des médecins aliénistes! »

Je plains les persécutés, fussent-ils imaginaires; ils souffrent réellement, profondément. Mais je ne puis m'empêcher de garder quelque sympathie à ceux qu'ils persécutent. Je sais un des hommes illustres d'aujourd'hui qui est poursuivi par une pauvre folle toujours prête à lui sauter au cou en l'appelant : « Mon père! » Elle est la fille légitime de braves gens morts à présent. Elle n'avait jamais vu l'homme célèbre dont il s'agit. Mais elle s'est imaginée, un beau jour, qu'elle était son enfant. C'est sa folie d'aller l'assommer de ses

tendresses. J'appellerai volontiers sa maladie la folie *persécutante*. Mais supposez qu'ennuyé de cette horrible scie le persécuté confie la malheureuse aux soins d'un sergent de ville, ce qui ne manquerait pas d'arriver à chacun de nous en pareil cas, évidemment les chroniqueurs protesteront contre l'arbitraire au nom de la liberté individuelle.

La liberté individuelle appartient bien aussi, je pense, aux braves gens qui ont l'esprit de n'être pas fous et le besoin tout naturel de vivre tranquilles. J'aime mieux les fous que les sots, mais, en fait de fous, je préfère ceux qui le sont complètement et qui se croient le Christ ou le roi de Trébizonde, les autres, les fous lucides, demandant surtout à réaliser leur chimère argent comptant et se proclamant hautement les premiers moutardiers du pape.

Je ne vois. moi, de vraiment dangereux que les aliénés de cette dernière catégorie : — d'autant plus que, généralement, ces malheureux ne sont en même temps que des imbéciles.

VIII

Mort de Richard Wagner. — Wagner à Paris. — Le *Tannhause* en 1861. — Un feuilleton de Janin. — L'éventail de Mme de Metternich. — Le premier traducteur du *Tannhauser :* Edmond Roche. — Comment Wagner travaillait un mot de Rossini. — Les abonnés et le ballet. — La mort d'une duchesse. — Sophie Galitzine, duchesse de Chaulnes. — Le droit des femmes. — Une *oratrice* américaine en France. — Le *Code des Femmes*, par Léon Richer. — Comment les femmes s'affranchissent. — L'exposition de l'*Union des Femmes*. — Le théâtre, l'art et la vie. — Comment on vit comment on meurt.

16 février 1883.

A tout prendre, c'était une figure parisienne — je veux dire qui intéressa toujours Paris — que celle de Richard Wagner, et, avant de l'insulter, le maître musicien était venu demander à ce Paris une hospitalité que la grande ville cosmopolite n'a jamais refusée à personne. J'avoue que, lorsque, le 13 mars 1861, l'Académie de musique représenta le *Tannhauser*, Paris fit payer cher ses sourires passés à son hôte d'autrefois. Quelle tempête et quel déchaînement absurde de tous les préjugés, de toutes les habitudes et de toutes les médiocrités contre une œuvre de génie ! Ce ne furent

— si j'en excepte avec l'ouverture, la marche des pèlerins, la romance de Wolfram et le duo avec Élisabeth, qu'on applaudit ou qu'on écouta — que des sifflets ou des éclats de rire. La meute, la fameuse meute de chiens traversant la scène parut une absurdité et une bravade à ceux qui applaudissaient, la veille, les patineurs de Meyerbeer dans le *Prophète*.

Le ténor allemand Niemann, que l'auteur avait tout exprès fait venir d'outre-Rhin, assista là au déchaînement d'une belle tempête. C'est grand dommage que M. Arnold Mortier et les confrères du très spirituel *Monsieur de l'Orchestre* n'aient pas commencé dès lors le tableau des « soirées parisiennes » ; nous aurions là le détail d'une tapageuse aventure et l'intéressant compte rendu d'un scandale. Aux fauteuils d'orchestre on riait, on sifflait. On *chutait* du fond des loges, et madame la princesse de Metternich assistant, elle, très wagnérienne, à cette bourrasque de colères emportant le *Tannhauser* comme un cyclone broierait un batelet, l'ambassadrice d'Autriche jeta à la face des siffleurs une épithète ultra-parisienne et, de rage, brisa son éventail, quelque éventail peint par Watteau.

« Oh! le bel éventail brisé! » s'écriait alors Jules Janin dans son feuilleton. Et, de toute cette tempête, le maître critique ne retenait que la protestation de cette femme, la colère de la grande dame, le geste de défi de l'Autrichienne aux Parisiens et, comme un refrain, la même phrase revenait, louangeuse, pareille à un salut, dans son article : « Oh! le bel éventail brisé! »

C'est pourtant cette soirée du mois de mars 1861 qui

nous valut l'âpre haine de Richard Wagner, et, avec la sienne, celle de bon nombre d'Allemands.

Être représenté à l'Opéra, applaudi par les Parisiens, avait été un des rêves de jeunesse du musicien. Il l'avoue lui-même, ce futur insulteur de Paris, dans une *Lettre sur la Musique* qui sert de préface à la traduction de ses quatre poèmes d'opéras : le *Vaisseau Fantôme*, *Tannhauser*, *Lohengrin* et *Tristan et Iseult*.

« *Rienzi*, écrit Wagner, fut achevé pendant mon premier séjour à Paris ; j'étais en face des splendeurs du Grand-Opéra, et j'étais assez présomptueux pour concevoir le désir, pour me flatter de l'espoir d'y voir représenter mon ouvrage. »

Nourrir cette ambition, très légitime quand on est Wagner, d'une représentation à l'Opéra ; écrire, un an avant le tumulte : « La voilà donc, cette représentation idéale que j'ai si longtemps attendue ! La voilà ! Alphonse Royer est converti ; il m'a compris ; je le tiens ; on va enfin juger ce *Tannhauser* si attaqué, et c'est à la France que je devrai cette gloire ! » Toucher à ce rêve, et, lorsque la représentation arrive, se heurter à des clefs forées et à des sifflets d'ivoire ! Il y avait de quoi perdre courage ou patience. Richard Wagner secoua sur ce peuple futile la poussière de ses sandales, et, sifflé par des sourds ou par des sots, il se conduisit, à son tour, en sot enragé. Jamais niaiserie pareille à sa parodie du *Siège de Paris* ne tomba de la plume d'un turlupin de la basse presse. Il y a là des *chœurs de rats* d'une incomparable ineptie, et le maître musicien, dans sa farce tristement burlesque,

donne à Victor Hugo un rôle dont le ridicule n'a jamais atteint que Wagner lui-même.

Ce musicien de génie eut toujours le grand malheur de manquer d'esprit. Avec de l'esprit, il eût pris galamment sa mésaventure du *Tannhauser*, et il en eût appelé des Parisiens de 1861 aux Parisiens de l'avenir. Il s'est toujours défendu, d'ailleurs, d'avoir proclamé la nécessité d'une *musique de l'avenir* et même d'avoir inventé le mot, absolument comme M. de Bismarck déclare qu'il n'a jamais lancé le fameux axiome : « La force prime le droit. »

L'histoire des trois tumultueuses représentations du *Tannhauser*, interdites par la police comme amenant trop de tapage, mériterait d'être écrite par le très érudit archiviste de l'Opéra, M. Charles Nuitter, qui fut, avec Edmond Roche, un des traducteurs du texte allemand.

Edmond Roche, jeune poète de talent, mort très jeune, et dont deux de ses amis, M. Victorien Sardou et M. Jules Armingaud, le violoniste, auteur d'un volume tout à fait exquis de pensées humoristiques, *Consonances et Dissonances*, ont recueilli les vers posthumes, ce pauvre Roche gagnait sa vie tant bien que mal dans l'administration des douanes, tout en écrivant des pièces destinées à la Comédie-Française, et que Sainte-Beuve recommandait à M. Got. Un jour, le poète inconnu entend, à la Douane, une discussion entre des employés et un Allemand. Edmond Roche s'avance ; l'étranger se nomme : *Richard Wagner!* Et le jeune-

écrivain, — hélas, inédit, — se met au service du maître, aplanit les difficultés et, comme Wagner remercie, il lui répond respectueusement : — Je n'ai pas besoin de remerciement ; je suis trop heureux d'avoir pu être agréable à un grand artiste.

— Vous me connaissez? dit alors Wagner étonné et flatté.

Roche réplique en fredonnant quelques passages de *Lohengrin* et du *Tannhauser* non traduits alors pour les spectateurs français.

— Ah! par exemple, s'écrie Wagner, voilà qui est charmant! Être salué par sa propre musique en arrivant à Paris! Je vais écrire cela à Liszt, qui prétend qu'on m'ignore ici !... Nous nous reverrons, Monsieur. Votre nom, je vous prie?...

— Edmond Roche.

Wagner ouvrit sa malle, y prit une partition du *Tannhauser* et, rapidement, écrivit sur la couverture cette dédicace : « A M. Edmond Roche, à la Douane. »

C'est ainsi que commencèrent les relations de Wagner avec le pauvre jeune homme que le musicien choisit pour traduire ce *Tannhauser* ainsi dédié au crayon, entre deux colis, sur un quai de la Douane.

Victorien Sardou a conté du reste comment le malheureux Roche appartint corps et âme, durant des mois, à ce fantastique et absorbant Wagner :

« La traduction du *Tannhauser* prit à Roche une année entière du travail le plus assidu, le plus exténuant; il y prodigua ses jours et ses nuits. Il faut l'avoir entendu raconter tout ce que lui faisait souffrir l'exigence de ce *terrible homme*, comme il l'appelait.

Le dimanche, jour de repos à la Douane, était naturellement celui que Wagner accaparait pour sa traduction. Quel congé pour le pauvre Roche! « A sept heures, me disait-il, nous étions à la besogne; et ainsi jusqu'à midi, sans répit, sans repos; moi, courbé, écrivant, raturant et cherchant la *fameuse syllabe* qui devait correspondre à la *fameuse note*, sans cesser néanmoins d'avoir le sens commun; Wagner, debout, allant, venant, l'œil ardent, le geste furieux, tapant sur son piano au passage, chantant, criant et me disant toujours : « Allez, allez! » A midi, une heure quelquefois et souvent deux heures, épuisé, mourant de faim, je laissais tomber ma plume et me sentais sur le point de m'évanouir. — Qu'avez-vous? me disait Wagner tout surpris. — Hélas! j'ai faim! — Oh! c'est juste, je n'y songeais pas. Eh bien, mangeons un morceau, vite, et continuons. — On mangeait donc un morceau, vite, et le soir venait et nous surprenait encore, moi anéanti, abruti, la tête en feu, la fièvre aux tempes, à moitié fou de cette poursuite insensée à la recherche des syllabes les plus baroques, et lui toujours debout, aussi frais qu'à la première heure, allant, venant, tapotant son infernal piano, et finissant par m'épouvanter de cette grande ombre crochue qui dansait autour de moi aux reflets fantastiques de la lampe, et qui me criait, comme un personnage d'Hoffmann : « Allez toujours, allez! » en me cornant aux oreilles des mots cabalistiques et des notes de l'autre monde! »

Le tableau est vivant et cette obsession du génie sur le malheureux qui se soumet à lui rappelle les tortures du maigre Lassailly nourri seulement de café noir

dans cette maison des Jardies où Balzac l'enfermait pour « produire »! L'infortuné Edmond Roche allait bientôt mourir poitrinaire, et peut-être cette année de *wagnérisme* forcené avait-elle avancé l'heure de sa fin.

Et, malgré ce supplice, Edmond Roche l'aimait, ce Wagner! Il eût volontiers cherché querelle à Rossini pour le mot que l'on prêtait alors à l'auteur du *Barbier*. On disait que Rossini affectait d'avoir sur le pupitre de son piano la partition du *Tannhauser*, mais posée à l'envers tout exprès et de manière à amener, à la moindre observation, cette réponse stéréotypée :

— Que voulez-vous? J'ai voulu souvent jouer cette musique dans l'autre sens..., eh bien... ça ne va pas!

Aujourd'hui, les railleries d'autrefois sont éventées, Wagner meurt en pleine gloire. Ce révolutionnaire qui proposait, en 1849, de brûler le palais du roi de Saxe, à Dresde, a trouvé, jacobin devenu courtisan, un roi qui lui a donné mieux qu'un palais : un théâtre unique au monde. Paris même a oublié les inepties de Wagner pour ne se souvenir que de son génie, et ce maître eût paru plus grand si sa rage contre ceux qui l'avaient méconnu ne se fût absurdement accrue avec les années.

N'oublions pas, du reste, que la grande protestation des habitués de l'Opéra contre le *Tannhauser* n'eut point pour cause spéciale la fameuse « mélodie continue » que Wagner prétendait imposer aux spectateurs, mais (faut il le dire?) la suppression du ballet. Pas de ballet! Un opéra sans ballet! Scandale! Sacrilège! Révolution inacceptable! Mademoiselle Flocre remplacée par un bull-dog! Les ballerines ayant pour succédanés — quoi? des chiens! De là le tapage.

Tant de colère pour un ballet supprimé ! C'est de l'histoire. J'imagine que les abonnés d'aujourd'hui auraient moins de courroux pour quelques jupes de moins. Quelques maillots à peine entrevus leur suffisent dans les *Huguenots*. Et puis le public s'est habitué aux exhibitions d'animaux sur la scène ! La meute du *Tannhauser !* Qui sait si ce détail de mise en scène, qui devint le « furoncle » de la représentation de 1861, ne serait pas le « clou » d'une représentation d'aujourd'hui ?

Toujours est-il que Jules Janin avait vu juste et que madame de Metternich avait raison. Elle protestait, l'ambassadrice ! Elle luttait, elle mordillait ses gants et cassait son éventail.

Oh ! le bel éventail brisé !

La mort de Richard Wagner, à Venise, fait partie de cette sorte de liquidation macabre que l'année 1883 semble avoir entreprise. Tous les acteurs des drames ou des comédies de ces derniers ans disparaissent l'un après l'autre. Je ne parle pas seulement de Train, qui fut un comédien de talent, au second plan, mais élégant et fin et qui, après avoir joué les jeunes premiers au Gymnase, dans *Frou-Frou*, et au Vaudeville, avait rêvé de représenter les grands premiers rôles des drames contemporains, au Châtelet. Train s'est réveillé ou plutôt s'est définitivement endormi dans une chambre de la maison d'aliénés du docteur Blanche. Une autre mort, plus dramatique peut-être, est venue émouvoir quelques amis d'une jeune femme qui, après avoir

ébloui de sa beauté ceux qui l'aperçurent, disparaît quasi misérable, dans un pauvre petit appartement de la rue d'Allemagne, à la Villette.

Elle avait empli, l'an passé, toutes les chroniques parisiennes du bruit de ses luttes et de ses tristesses, de ses aventures, si l'on veut. Elle s'appelait la duchesse de Chaulnes et quand sa belle-mère, la duchesse de Chevreuse, avait vu pour la première fois cette élégante, souriante et admirable Sophie Galitzine, belle comme une figure de Jean Goujon avec la splendeur de son regard, le port altier de sa taille et la magnificence de ses cheveux blonds, la vieille grande dame française avait dit :

— Voilà la femme qu'il faut à mon fils. Le duc de Chaulnes doit avoir pour épouse et faire duchesse la plus belle jeune fille de son temps !

Et, heureuse, encensée, posant cette couronne ducale sur sa jeune tête, Sophie Galitzine était entrée, rêvant toutes les joies du luxe fier et de la noble vie, dans ce château de Sablé où elle devait tant souffrir. Enviée, on devait lui reprocher bientôt sa grâce et son sourire ; on recevait comme une parvenue de la beauté cette créature admirable et bonne dont on allait essayer d'emprisonner les dix-huit ans entre des frocs de moines. Ce que la jeune femme dut souffrir, l'analyse seule d'un romancier pourrait le dire. Ce qui passa de révoltes dans sa tête, ce qui se déchaîna d'orages dans son cœur qui étouffait, l'histoire l'a révélé, cette histoire brutale que conte, au jour le jour, la plus atroce commère de ce temps et de tous les temps, la *Gazette des Tribunaux*

Désormais, la vie de celle qui aurait pu être si heu-

reuse si elle n'avait pas été duchesse de Chaulnes, était finie. Malade, sentant l'existence lui échapper, passant ses journées comme dans un brouillard, sous l'influence de ces piqûres de morphine qui soulageaient ses maux physiques et, par une sorte d'hébétude, engourdissaient son mal moral, le dégoût profond de toutes choses qui l'envahissait, cette jeune femme de vingt-quatre ans, prise d'un appétit de solitude, d'un âpre désir d'oubli, cherchait dans Paris, loin du Paris luxueux et riche qu'elle haïssait, un coin de pauvreté, plein d'ombre, où elle fût sûre de n'être ni reconnue ni troublée, pour mieux mourir là!

Et c'est là qu'elle est morte, la belle duchesse, dont l'impérieuse et attirante beauté rappelait celle de cette Sophie Croizette qui porte le même prénom qu'elle et qui a, dit-on, elle aussi, du sang russe dans les veines. Elle est morte altérée de silence, la morphinomane dont les journaux publiaient, l'an dernier, le portrait; affamée d'oubli, la belle duchesse que les soldats du Mans regardaient sortir du Palais de Justice, hautaine dans ses vêtements de deuil, et qu'ils avaient envie de saluer.

Celle-là aura passé à travers le monde sans bien se rendre compte de la vie, adulée d'abord, diffamée ensuite, subissant tour à tour les œillades de don Carlos et les interrogatoires des reporters, mère séparée de ses enfants, fille séparée de sa mère, portant au cœur la blessure profonde que donne le mépris du monde, consolée et veillée par son médecin, l'excellent et dévoué docteur Horteloup, qui, il y a quelques jours, lui ordonnait de couper ces beaux cheveux blonds dont elle gardait la coquetterie suprême. Oui, il a fallu

qu'elle tombât, la chevelure blonde, comme si, pour mourir, la jeune grande dame était condamnée à porter la tête rase de celles qui s'enterrent au fond d'un cloître.

Voilà une tragédie moderne dont le docteur a peut-être seul le secret et qui laisse pensif celui qui songe à cette beauté disparue, à cette vie gâchée, à ce cœur broyé, à cette existence de martyre de vingt ans écrasée sous le poids d'une couronne.

La part des femmes est la plus triste, en fin de compte, et les révoltées n'ont pas toujours tort si l'on calcule la somme d'épreuves auxquelles la destinée les condamnait. « L'homme a chargé inégalement les deux plateaux du Code, écrivait, un jour, Victor Hugo à M. Léon Richer; l'homme a fait verser tous les droits de son côté et tous les devoirs du côté de la femme. De là un trouble profond. »

Et certes, si les *apôtresses* de la révolte s'en tenaient à la protestation en faveur du droit des femmes et n'imaginaient point des impossibilités sociales, la cause de la femme serait peut-être gagnée plus vite, n'étant plus compromise par des excentricités qui risquent toujours de n'être point prises au sérieux, au pays de Molière. Il y a vraiment à affranchir la femme de certaines servitudes et, comme le dit fort bien M. Léon Richer, dans un livre très probant, qui vient de paraître sous ce titre, le *Code des Femmes*, il importe qu'il n'y ait plus deux lois dans la loi, que la femme ne soit plus civilement mineure, inférieure à l'homme, incapable de faire partie d'un conseil de famille, de servir de tutrice à

son enfant, assimilée enfin aux interdits et *aux individus condamnés à une peine infamante.* (Code civil, article 442.)

Il est évident que ces inégalités des lois disparaîtront. Mais j'ai peur que cette jeune Américaine, fort riche, dit-on, et très jolie, qui doit quitter Philadelphie dans quelques jours pour venir, en Angleterre et en France, défendre le droit des femmes, ne nuise plus qu'elle ne serve à la cause qu'elle prétend servir. Miss Susan Anthony, accompagnée de son ou de *sa* secrétaire, miss Rachel Foster, tient à apporter l'appui de sa parole à mademoiselle Hubertine Auclert. J'aimerais autant que ces jeunes misses fissent moins de chemin : le droit des femmes en ferait davantage. Ce n'est point par des harangues publiques qu'on arrive à convaincre Panurge et ses moutons. Des écrits sages et solides valent mieux que toutes ces éloquences.

Et je sais des femmes qui, pour leur affranchissement, ont mieux encore que des paroles à faire entendre : elles ont des œuvres à montrer. Aujourd'hui même s'ouvre, au palais des Champs-Élysées, la seconde exposition de l'*Union des Femmes, peintres et sculpteurs.*

Cette exhibition comprend un certain nombre d'œuvres d'art — deux cents à peu près — peintures, dessins, aquarelles, morceaux de sculpture, qui prouvent que les femmes savent assez souvent mettre, comme le disait l'une d'elles, dans leur existence un intérêt durable et voulu à la place de ces troubles, de l'inutilité et du découragement auxquels la destinée condamne beaucoup d'entre elles. Donnez un pinceau à la duchesse de Chaulnes au lieu de cet instrument

pour les piqûres de morphine, et qui sait si l'art ne la consolera pas ?

Ajoutez que le pinceau fait vivre comme la plume ; que plus d'une femme manie aujourd'hui comme un moyen d'affranchissement, à la façon de ces femmes et de ces filles de pasteurs qui gagnent leur vie, en Angleterre, en écrivant des nouvelles, en publiant des livres. Livres modestes, j'en conviens, sentant le thé familial et le beurre des *muffins*, mais livres qui font vivre des honnêtes femmes et intéressent parfois les honnêtes gens. Il en est un peu de cette exposition de l'Union des Femmes comme des romans féminins anglais. J'aimerais mieux du Balzac, j'aimerais mieux de l'Eugène Delacroix, mais il y a du talent là ; il y a surtout une noble volonté de travail, des aspirations vers une égalité que ne réclament pas toujours les défenseurs du droit des femmes — l'égalité du labeur ; il y a un avenir, croyez-le bien, car la femme, médiocre lorsqu'il s'agit de science pure, a des exquisités à elle lorsqu'il s'agit de littérature et d'art.

Cest ainsi qu'après les expositions mondaines des aquarellistes où les Heilbuth, les Louis Leloir, les Le Blant, les Worms, les Lambert, les Lami attirent la foule, cette foule choisie des soirs de premières ; après les expositions des Cercles où les paysages de Cazin, les portraits de Carolus Duran, l'*Yvonne* de Jules Lefebvre, le portrait de la fille du peintre Le Roux, par J.-J. Henner, tel tableau d'Ulmann et de Baudry, le *Mellinet* de M. Delaunay, le buste exquis de mademoiselle Bartet, fin et charmant comme la jeune comédienne elle-même, marbre de Franceschi qui fait songer à un buste célèbre

de Marie-Antoinette encore dauphine; après les cavaliers de Detaille et les dernières aquarelles de Doré; après ces étalages à la mode, la réunion plus modeste des œuvres féminines au Palais de l'Industrie mérite de fixer l'attention, et je citerais volontiers bien des *exposantes :* Mme L. de Châtillon, Mme Annie Ayrton, toujours si remarquable avec ses fleurs ou ses coins de table; Mlle Camille Aderer, dont le *Portrait* et l'*Étude*, tout à fait délicats et séduisants, marquent un décisif progrès; Mme Delphine de Cool; Mme Demont-Breton; Mme Muraton et ses *Pêches;* Mlle Félicie Schneider, Mme Chennevière, Mlle Élisa Koch; Mlle Berthe Delorme; Mme Edmond Lepelletier, qui sculpte; j'oublie bien des noms, notés en courant sur mon carnet; cette réunion d'œuvres, parfois supérieures, toujours intéressantes, ces toiles, ces terres cuites, ces dessins composent, je le répète encore, une exposition d'un intérêt tout particulier, d'une valeur double, si je puis dire, à la fois artistique et sociale, ajouterais-je si je ne craignais de mêler quelque polémique aux questions d'art.

Mais, à tout prendre, l'art étant devenu, sauf pour quelques exceptions rares, un métier comme un autre, plus brillant et plus lucratif qu'un autre, et menaçant de devenir cela plus encore avec le temps, pourquoi la femme ne chercherait-elle point de ce côté cet affranchissement, ce moyen de vivre qu'elle réclame? L'art est une autre existence pour elle que le théâtre ou le chant, par exemple. Une femme peintre peut vivre honnête et fière. Une cantatrice, une comédienne, se heurte à chaque pas, derrière les portants poussiéreux,

aux tentations et aux convoitises. Si la peinture est et devient un métier, le pinceau ne saurait peser lourdement aux doigts de la femme. Il y a là, sur les limites de l'art pur et du commerce, une zone qui doit nourrir la femme : la peinture des éventails, l'aquarelle, le portrait sur porcelaine, le buste ou le médaillon de plâtre. C'est bien pourquoi cette exposition de l'*Union des Femmes* mérite et a rencontré une sympathie si profonde dans la presse et dans le public. On en eût souri il y a vingt ans. On comprend aujourd'hui, tout au contraire, qu'il y a *quelque chose là* et on s'incline.

Pour les souffre-douleur de la vie, pour ces sensitives qui deviennent si promptement des déséquilibrées, il y a, dans le labeur, un refuge contre les fièvres, les tristesses, les révoltes... Et quel labeur, encore une fois, plus attirant, plus consolant, plus féminin que l'art! Je songeais, en regardant ces aquarelles, à la blonde duchesse étendue, là-bas, sur le petit lit de la Villette, et je me disais que l'idéal, pour la femme, c'est parfois la vie âprement gagnée, disputée pied à pied, la vie pour le pain, cent fois plus heureuse que la vie pour le luxe!

Duchesse d'armorial nobiliaire ou princesse de théâtre, les deux couronnes coûtent souvent trop cher. L'outil de l'ouvrière pèse moins lourd aux doigts que le diadème au front, et, si la vie est plus dure, la mort est parfois plus douce sous les larmes de l'époux et le baiser des enfants!

IX

Les romans d'aventures à Paris. — Mlle de Monasterio et Eugène Sue. — Le roman *parisien.* — La mort de Mme Henri Heine. — Mathilde. — La *Correspondance* de Heine. — Alexandre Weill. — La perruche de Mme Heine. — Encore Wagner. — Un paradoxe de Méry. — Pourquoi le *Tannhauser* fut joué à l'Opéra de Paris. — Les inondés d'Alsace et de Lorraine. — Un projet du peintre Jundt. — L'Alsace-Lorraine à l'Hôtel de Ville de Paris. — Les *apprentis cochers.* — Les cochers à Paris. — Les objets perdus — Le *pourboire.*

23 février 1883.

Depuis que le roman d'aventures perd du terrain dans les lettres, c'est la vie qui se charge d'écrire, au jour le jour, des histoires incroyables bonnes à faire paraître modestes le *Juif Errant* d'Eugène Sue et les premiers livres — non expurgés — de Paul Féval. Que nous parle-t-on de Soulié, de Gaboriau, de Richebourg ou de Montépin ! La séquestration de mademoiselle de Monasterio, son emprisonnement passager à Picpus, sa mise en liberté et son enlèvement en plein Paris moderne — le Paris du téléphone et de l'opérette — dépassent en situations improbables les histoires semi-fantastiques de ces conteurs de mélodrames. Il y a là

tout un genre spécial de littérature mis en action avec un visible mépris de la vraisemblance et du commissaire de police.

Autour de la victime, — Fidelia de Monasterio, persécutée comme Adrienne de Cardoville, — grouillent une quantité de gens bizarres, aux professions douteuses et aux allures suspectes, qui composent aussi un de ces romans qu'il est de mode d'appeler « un roman parisien. » Ce qui est parisien signifie seulement, semble-t-il, ce qui est élégant, spirituel et mondain. Mais ces vieilles dames déchues, ces entremetteuses des malheurs intimes, ces fripières du sentiment, ces madame la Ressource de la souffrance qui se glissent, venues on ne sait d'où, dans les ménages, tondent sur les angoisses d'autrui comme bétail pâturant sur le communal ; ces types singuliers de bourgeoises tombées ou de viveuses cachées sous des pseudonymes appartiennent aussi au « roman parisien ». Ce monde falot est comme l'envers et le dessous du monde. On ignore d'où cela vient, on ne sait où cela va. Ces femmes jouent dans l'existence de certaines gens — comme mademoiselle de Monasterio — un rôle comparable à celui des majors de table d'hôte et vivotent des miettes du festin. C'est une bohème en marge de la bohème, une bohème bourgeoise et curieuse où ne manquent point les descendantes de la Macette de Régnier.

Tout cela tourbillonnait autour de mademoiselle Fidelia et de son frère Carlos. *Carlos et Fidelia !* On en fera, quelques jours, un roman en livraisons à deux sous ! Et j'imagine qu'il y avait aussi de ces types falots, des ce personnalités hybrides, autour de cette femme

qui vient de mourir, emportant dans la fosse un des grands noms de ce siècle : Henri Heine.

Elle est morte à soixante-huit ans, à Passy, celle qui avait été l'inspiratrice, la passion folle de l'auteur d'*Intermezzo* dans la dernière année de sa vie. La famille du poète veillait sur elle avec un soin généreux, par respect pour le nom qu'elle portait. Et si elle ouvrait les livres publiés en ces derniers temps, celle qui avait été *Mathilde* pouvait voir comment la jugeaient les amis et admirateurs d'Henri Heine.

La petite et excellente madame Jaubert nous l'a montrée, cette madame Heine, s'inquiétant plus de son perroquet malade que de son mari agonisant. Un autre écrivain, cet original et courageux Alexandre Weill, qui pousse la franchise jusqu'à ajouter — en post-scriptum — sur les lettres d'invitation qu'il expédie, gravées, à ses amis, ce petit avis : « Prière de répondre. On n'est pas forcé d'accepter cette invitation, mais, si on promet de l'accepter, il y aurait grossièreté à ne point s'y rendre ; » le très curieux Alexandre Weill pourrait nous dire l'histoire exacte du mariage du poète avec cette Parisienne dotée de la beauté du diable que Heine après l'avoir rencontrée en quelque bal d'étudiants emmena dans son logis de poète.

« Mathilde est devenue une bonne maîtresse de maison, malgré son humeur folle, écrivait-il quelque temps après, et notre ménage est aussi moral que le meilleur de Kræhwinkel, » la petite ville cancanière de Kotzebüe.

Longtemps après, en septembre 1841, Heine écrivait à son libraire Campe : « Aujourd'hui, je vous annonce un événement dont je ne vous disais rien depuis plusieurs jours déjà : mon mariage avec la plus pure et belle créature qui, depuis des années, vivait à mes côtés sous le nom de madame Heine, qui a toujours été honorée et considérée comme ma femme, et que quelques Allemands bavards de la clique de Francfort ont seuls éclaboussée d'épithètes grossières. »

Heine voulait désigner là surtout un certain Strauss qui avait envoyé un article plein « d'insinuations perfides » à la *Gazette de Mayence.* Le poète dépêcha vers Strauss deux témoins, Théophile Gautier et Alphonse Royer. Strauss choisit pour seconds Raspail, le chimiste, et un littérateur allemand, Kolloff. Strauss voulait se battre au sabre, Henri Heine tenait au pistolet. Il y eut, entre les témoins, des conciliabules de huit heures consécutives. Strauss hésitait. « Il faut qu'il vienne sur le terrain, écrivit Heine, dussé-je le traîner jusqu'à la grande muraille de la Chine. » On n'alla pas si loin. Le voyage à la vallée de Saint-Germain suffit et l'on se battit au pistolet, comme l'exigeait Heine. La veille, l'auteur du *Reisebilder* avait, par testament, institué Mathilde son unique héritière.

On « échangea deux balles », comme on dit, ce qui signifie que chacun en tira une. Celle de Strauss effleura la hanche d'Henri Heine qui enfla et le poète se mit au lit. « Mon duel conjugal, disait-il, toujours railleur, en parlant de ce mariage qu'il venait de conclure, ce duel conjugal, qui ne doit cesser qu'à la mort de l'un des deux, est plus périlleux que la courte rencontre avec

Salomon Strauss, de la rue des Juifs de Francfort! »

Il ne croyait pas si bien dire. Madame Jaubert nous a montré le poète paralysé, se traînant encore en rampant sur le parquet, et s'aidant de ses coudes, jusqu'au seuil de la chambre de Mathilde. Il avait beau, en parlant d'elle, affecter son sceptisme accoutumé — dire, par exemple, comme dans telle lettre à Lewald : « Ma femme gouverne son ménage à grand bruit. Dans ce moment, elle se querelle avec sa bonne. Ce n'est vraiment pas une âme endormie. Mais, chaque jour, elle devient plus corpulente; » il avait beau rester narquois, il l'adorait cette femme, jusqu'à donner pour elle sa vie et ses moelles.

Pauvre homme ! Étendu dans son appartement du Faubourg-Poissonnière, il envoyait aux feuilles allemandes des rectifications d'une gaieté sinistre, d'une amertume féroce ; par exemple :

« Je laisse indécise la question de savoir si l'on a nommé ma maladie par son véritable nom, si c'est une maladie de famille — une maladie que l'on doit à sa famille — ou l'une de ces maladies privées dont l'Allemand établi à l'étranger a d'ordinaire à souffrir ; si c'est un ramollissement français de la moelle épinière ou une phtisie allemande de l'épine du dos ; — je sais seulement que c'est une très affreuse maladie, qui me met nuit et jour à la torture, et a sérieusement ébranlé, non pas seulement mon système nerveux, mais encore mon système de pensées. Dans certains moments, surtout quand les crampes font un vacarme par trop douloureux dans ma colonne vertébrale, je sens palpiter en moi un doute sur la réalité de ce que m'assurait, il

y a vingt-cinq ans, à Berlin, feu le professeur Hegel, que l'homme est vraiment un dieu à deux jambes... »

Et, ce misérable dolent, torturé comme Scarron, tordu comme Aubryet, cet ex-bipède divin s'écriait encore :

— Deux consolatrices me sont restées et causent assises à mon chevet : ma femme française et la muse allemande.

Il faut reconnaître qu'en plus d'une page de sa *Correspondance* Henri Heine écrit : « Ma femme pleure quand je lui parle d'un nouveau déménagement. » Ce déménagement, c'était le départ pour le cimetière Montmartre.

— Les vers veulent se repaître de mon corps, disait le poète d'Atta-Troll avec une cruauté shakspearienne, je vais leur octroyer ce festin en regrettant seulement de n'avoir que des os à leur offrir !

Ces boutades sinistres dans leur *humour*, Mathilde les entendait à toute heure. J'imagine qu'elle ne les comprenait pas toujours. Elle a survécu vingt-sept ans à celui dont elle porta le nom et dont elle prit en partie la vie ; elle repose maintenant à côté de lui dans cette future résidence dont il lui disait :

— Je ne m'en fais pas une bien grande idée ; je sais seulement qu'on y entre par un couloir obscur et fétide, et cette entrée me déplaît d'avance. Mais nous y serons du moins tous deux !

Peut-être la veuve d'Henri Heine aura-t-elle regretté de n'y pas reposer à trois : — avec sa perruche.

C'est l'éternelle destinée de certains êtres supérieurs, essentiellement féminins, sensitifs, comme un Heine,

et, pour remonter plus loin et plus haut, un Molière, de rencontrer des femmes absolument pétries pour ne les pas comprendre, paquets de chair liés à un paquet de nerfs et regardant curieusement et sans les analyser, même quand elles ont du génie, les tortures, les sanglots, les frissons, les désespoirs de ceux qui les adorent et vont à elles tout droit, attirés par ce magnétisme douloureux qui pousse l'être né pour souffrir vers celui qui doit le faire souffrir.

Henri Heine, du moins, eut, à en juger par ses lettres, l'illusion du bonheur, même dans son enfer.

Il reposait, depuis 1855, dans son caveau de Montmartre. Pourvu que cette morte qu'on vient d'y descendre n'aille pas troubler ce dernier sommeil!

Passant, ne fais ici de bruit.
Garde bien que nul ne l'éveille
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille!

De Heine à Wagner, il n'y a pas loin, si ce n'est que le musicien appelait l'Allemagne la *mère suprême* et que le poète la nommait la *marâtre*. Un écrivain provençal, descendant direct des Parrocel et qui a publié sur l'art marseillais de fines études, M. E. Parrocel, m'envoie tout justement, à propos de Wagner, une légende assez curieuse que contait volontiers Méry, avec sa gaieté qui avait un peu de l'humour de Heine sans les coups de griffe du « Prussien libéré ».

Méry se plaisait à ces légendes, à ces fantaisies historiques. C'est lui qui a inventé ce rève étonnant : Bonaparte prenant Saint-Jean d'Acre au lieu d'être arrêté et

battu devant cette bicoque... Puis, Saint-Jean d'Acre emporté, la route de l'Asie s'ouvrant devant lui, toute grande! L'Asie conquise! Napoléon empereur des Indes! Par conséquent, le sort de l'Europe totalement changé. Ni Austerlitz ni Waterloo au Doit et à l'Avoir de la France. Le grand-livre de nos destinées couvert d'événements tout autres. Et Méry, contant, échafaudant, évoquant ce songe, s'exaltait et s'échauffait comme un prophète.

Pour la légende du *Tannhauser*, voici ce que le fin Marseillais avait trouvé.

Méry avait littéralement besoin, pour vivre, d'aller respirer de temps à autre l'air natal. Au moindre malaise, il prenait la route de Marseille. Et c'est ainsi qu'en 1861 il arrivait dans sa bonne ville peu de jours après la représentation du *Tannhauser*. L'œuvre de Wagner était l'événement du jour, et M. Berteaut, un vieil ami de Thiers et de Méry, demandait à l'auteur d'*Éva* son opinion sur l'œuvre nouvelle.

— C'est, répondit Méry, de la musique rétrograde, avec des prétentions progressistes, un vrai chaos de notes d'un effet dormitif malgré les éclairs de génie qui brillent, çà et là, dans les passages où le compositeur se trompe.

— Et, continua Méry, — je lui laisse la responsabilité de son jugement qui répondait bien d'ailleurs à celui du gros public — quand l'Opéra, gardé par d'impitoyables cerbères, est d'un accès si difficile aux auteurs français, vous vous étonnez peut-être de ce qu'un étranger, un Allemand, ait pu, du jour au lendemain, pénétrer dans le sanctuaire? (Méry avait aussi le style

classique.) Vous vous êtes demandé, sans doute, avec tout le monde, le secret de ce miracle ? Eh bien, je vais vous le révéler. Et je cours gros risque...

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que c'est un secret d'État, ni plus ni moins !

— Un secret d'État, ajoutait Méry.

Et, prenant un air mystérieux et un ton confidentiel :

— Voici le mot de l'énigme, mais gardez-le pour vous, mon cher Berteaut. Le répéter serait nous compromettre. La réception du *Tannhauser* à l'Opéra est un article additionnel et secret du traité de Villafranca.

— Du traité de paix ?

— Parfaitement. Si le *Tannhauser* a été joué, c'est que la bataille de Solferino a été gagnée. La paix était signée ; les deux empereurs s'étaient, pour la dernière fois, serré la main et ils allaient se séparer quand le souverain d'Autriche dit à son cousin de France : « Je réclame de Votre Majesté une clause additionnelle ! » Napoléon fronça le sourcil : « Ne craignez rien, dit François-Joseph, ma demande se réduit à peu de chose. Je désirerais seulement que vous fissiez représenter à l'Académie impériale de Paris le *Tannhauser* du citoyen Wagner. Connaissez-vous cela ? — Pas du tout. Mais, accordé, Sire. Je suis heureux de pouvoir vous donner cette satisfaction qui coûte si peu à ma politique. Seulement, quel peut être le motif de l'intérêt que Votre Majesté porte à ce musicien ? — Oh ! je ne m'intéresse ni à lui ni à ses œuvres, répondit l'empereur d'Autriche ; au contraire, je les abomine. C'est Wagner qui, en 1849, a voulu incendier le palais de mon cher cousin le roi

de Saxe et qui, si on le laissait agir, mettrait le feu à l'Allemagne entière. Il a la main dans tous les complots qui se trament contre ma couronne et contre ma personne, et malheureusement il jouit d'une popularité absolue. Vienne applaudit à ses compositions opiacées, et ce triomphe met au paroxysme son orgueil. Avec de nouveaux succès, que je redoute, il est à craindre que ses attentats ne connaissent plus de bornes. Mais voilà : je me suis dit qu'en France on est moins fanatique du génie nébuleux et des beautés incompréhensibles. On y aime la musique amusante et claire. Notre assembleur de nuages y sera sifflé et, comme il a un amour-propre démesuré, il risque d'en mourir de dépit, et j'en serai de la sorte tout à fait débarrassé. — Il sera fait selon votre désir, Sire, répondit Napoléon III, on montera le *Tannhauser* à Paris. »

« Cela explique, ajoutait Méry, le rôle chaleureux que la princesse de Metternich a joué dans les négociations. Cette grande dame n'a point reculé devant les plus petites intrigues et elle n'a littéralement pas eu de repos que l'œuvre de Wagner ne fût représentée rue Le Pelletier. Elle y a employé toute sa diplomatie féminine qui vaut bien celle des hommes, Paris a bâillé, comme l'avait prévu François-Joseph, le *Tannhauser* est tombé comme l'empereur d'Autriche l'espérait, mais Sa Majesté s'est trompée sur le dernier point : Richard Wagner n'en mourra point. Son orgueil a la vie dure ! »

Le Marseillais débitait ces choses d'un air si sérieux, si convaincu en apparence, que son auditoire se demandait toujours si les facéties du railleur n'étaient point, par hasard, des vérités.

Toujours est-il que Wagner triomphe sur presque toutes les affiches des concerts populaires et que nous allons avoir, jusqu'au printemps, une invasion, une épidémie de wagnérisme.

Comme contre-poids, les loteries et les tombolas pour les inondés d'Alsace et de Lorraine font leur chemin. Les élèves des collèges ont bravement emboîté le pas aux journaux, et Louis-le-Grand a sa loterie, composée de volumes, de tableaux et de vases de Sèvres.

A ce propos, M. Jundt, l'auteur de la vengeresse légende de *Hans*, me communiquait naguère une patriotique idée que je soumets aux autorités chargées de la décoration intérieure de l'Hôtel de ville de Paris. Les peintres alsaciens-lorrains demanderaient à peindre une salle spéciale de la maison commune qui serait consacrée au souvenir de l'Alsace-Lorraine : écussons des villes perdues formant frise autour du plafond, portraits de héros français nés en Alsace et en Lorraine, paysages des bords de l'Ill et de la Lauter, houblonnières des Vosges, vignes des coteaux messins ; — l'art alsacien-lorrain payant sa dette à la patrie et matérialisant, aux yeux de Paris, le souvenir de ces provinces.

Ils ne réclameraient, les peintres de l'Est, d'autre salaire que l'honneur. Ils voudraient rendre à notre pays au moins l'image du pays perdu. Et de quel sentiment de respect seraient saisies les générations nouvelles entrant dans cette salle où les portraits de Kléber, de Ney, de Kellermann, de Rapp — pour ne parler que des hommes de guerre — sembleraient dire aux petits :

— Souvenez-vous que nous avons été — et que nous sommes — Français !

Que, quelque soir, au Dîner de l'Est, qui réunit fraternellement les poètes et les artistes du pays lorrain et alsacien, M. Jundt fasse cette proposition généreuse, et il y aura, pour décorer admirablement une telle salle, vingt pinceaux pour un, comme, de Siebecker aux frères Leser, il y aura dix poètes pour chanter et populariser une telle idée.

La voilà lancée. Si la graine est bonne, elle germera !

En dehors de ces préoccupations, il n'y a eu, de nouveau, à Paris, que la crise ministérielle, enfin dénouée. Le « char de l'État » a trouvé ses conducteurs. Mais je regardais, ces jours derniers, une sorte d'immense tapissière ou plutôt de mail-coach, où, sur des banquettes, en plein air, étaient assis une vingtaine de jeunes hommes coiffés d'un chapeau de cuir et portant, par-dessus leur paletot ou leur gilet de tricot, un bourgeron d'étoffe bleue. Tous, attentifs et le nez en l'air, écoutaient l'espèce de conférence en plein vent que leur faisait, le fouet à la main, le conducteur de la voiture. Sur la caisse du mail-coach, on lisait ces mots : « *Apprentis cochers.* »

Il faut un apprentissage pour guider les « chars numérotés » qui, pour trente sous, nous mènent, à Paris, d'un point à un autre. Il n'en faut pas toujours pour prendre « les rênes de l'État », comme dirait Prudhmme. J'écoutais avec un groupe compact formé autour du char-à-bancs le cours de topographie parisienne que

faisait le vieux cocher en petit chapeau de feutre rond aux apprentis cochers en chapeaux de cuir bouilli.

— Dans l'avenue que voici, vous trouverez à gauche?

Et les futurs cochers, comme élèves préparés au baccalauréat du fiacre, de répondre avec ensemble :

— Le parc Monceau!

— Plus loin?

— L'Arc de Triomphe!

— Quelles sont les avenues qui aboutissent au rond-point de l'Arc de Triomphe?

— L'avenue des Champs-Élysées, l'avenue d'Eylau, l'avenue...

Et la leçon continuait dans le plein air du boulevard extérieur, parmi les camions et les fiacres, dans le brouhaha des roulements de voitures et des trompettes de tramways.

On fait bien d'élever ainsi, pour le public, des cochers à la brochette. On a raison de leur enseigner sur place, en les promenant à travers Paris, tous les carrefours et toutes les voies. On pourrait, en même temps, leur inculquer certains principes d'une utilité toute morale, mais fort agréable pour les clients : la politesse, par exemple. De toutes les tyrannies les plus agaçantes, celle des cochers est la plus tenace. La puissance évidente des cochers, dominant les piétons de toute leur hauteur, survit à toutes les révolutions. On a renversé des rois de leurs trônes ; on n'a pas renversé les cochers du haut de leurs sièges. Ils ont des silences fiers et des sourires narquois, lorsqu'ils ne veulent pas ramasser dans la rue le malheureux que talonne le temps ou qu'enrhume l'ondée. Leurs fronce-

ments de sourcils devant une course un peu longue rappellent ceux qu'on prête à Jupiter, qui, plus encore qu'Apollon, était le cocher de l'Olympe.

Pauvres gens, d'ailleurs, que ces tyrans, et à plaindre comme tous les tyrans! Ils pâtissent du froid, de l'onglée, de la pluie, du brouillard, du soleil. Le métier est dur, pire qu'un métier de chien : un métier de cheval. J'étudierai quelque jour cette classe si curieuse et si mêlée des cochers. Beaucoup sont de petits paysans, venus de leur campagne pour l'hiver et le printemps et retournant au pays quand vient le temps de la moisson. Ceux-là, j'imagine, ont besoin de guides dans Paris et ne savent pas toujours éviter les accidents. D'autres sont d'anciens cochers de grandes maisons, des piqueurs déchus, des déclassés. On a dit qu'il y avait plusieurs prêtres parmi les cochers. Je sais qu'il existe parmi eux un ancien préfet, un préfet authentique. Dans un roman d'Eugène Sue, un gentleman-rider, après s'être ruiné sur le turf, se fait cocher pour continuer à vivre parmi les chevaux. Ce préfet « administre » donc son cheval et son écurie et qui sait? ne regrette peut-être pas trop sa préfecture.

Ces existences s'achevant ainsi dans l'improbable rentrent dans le cadre des romans d'aventures. Braves gens, du reste, ces cochers : on le voit de reste, à la quantité d'objets qu'ils rapportent au bureau des choses perdues. Des cannes et parapluies par centaines, presque par milliers, au bout de l'an, des paquets, des bijoux, des portefeuilles. Mais ils ont beau être fidèles, ils ne peuvent pas rapporter tout ce qui se perd, à deux francs l'heure, dans les fiacres de Paris!

Une question intéressante, dans ce chapitre des cochers, c'est la question du pourboire. Le pourboire n'est pas seulement pour le cocher ce qu'il est pour le garçon de restaurant, une gratification supplémentaire : il fait partie de sa recette, si je puis dire. Ce n'est pas le « tant pour cent » obligatoire abusivement tiré sur la générosité du consommateur ou du client, c'est un peu du gain même qui permettra au cocher de s'acquitter envers la Compagnie à laquelle il loue sa voiture. Les malheureux cochers reçoivent souvent des gratifications dérisoires. De là leurs colères contre ces gueux de payants, comme je ne sais quel chef de claque appelait, un soir, les spectateurs. Après une course d'une heure, montre en main, il n'est pas rare qu'on donne à des cochers, comme pourboire, deux ou trois sous. Et les pauvres diables n'ont rien à réclamer ! C'est le tarif. Ils grognent et se vengent en allongeant un maître coup de fouet à leur cheval, qui n'en peut mais. Et c'est tout.

J'aborderai, quelque jour, avec la très curieuse question des objets perdus, la question capitale du pourboire. Mais, en attendant, voici un petit fait qu'on contait naguère :

Au jour de l'an, un cocher est hélé par un général en grand uniforme, qui s'en va rendre visite à son ministre.

— Montez, mon général !

Le général monte, fait sa visite, reprend son fiacre, et, au bout de deux heures, paye son cocher, et, comme pourboire, lui donne... deux sous.

Le cocher était stupéfait.

Il prend les dix centimes et, d'un ton narquois, qui ferait croire qu'il était Parisien :

— Deux sous ! dit-il. Sapristi !... Quand on fait de ces coups-là, on se met en bourgeois !

Le général, strictement dans son droit, a porté plainte contre le cocher.

X

Ce qui est *parisien* et ce qui ne l'est pas. — Le *Bréviaire du Parisien.* — La vie de Paris en Carême. — Les suites du krach. — Bouillons et restaurants. — Matinées d'enfants.

2 mars 1883.

Je reçois souvent des lettres, indiscrètes peut-être, où l'on me demande de bien définir enfin ce que nous entendons ou ce qu'on croit entendre par ce mot, dont on abuse beaucoup : le Parisien?

Il y a des mots « bien parisiens », des pièces « bien parisiennes », un esprit « parisien », une élégance « parisienne », des romans essentiellement « parisiens ». Je vois bien que le mot agace quelque peu de très aimables gens qui ne font point partie du tout-Paris et qui trouvent, avec raison, que ce tout-Paris n'est pas tout le monde.

La province a bien ses romans qui ne sont point des romans « parisiens », mais qui ont leur émotion et leur passion. L'étranger a toute sorte de raisons pour n'être point « Parisien », et cependant il vit, il aime, il

souffre, il a ses drames qu'il joue dans la vie et qu'il va voir jouer au théâtre. Pourquoi, cependant, ce diable d'adjectif *parisien* a-t-il je ne sais quel pompon, quel panache pimpant, quelle harmonieuse élégance?

Je me suis demandé, à mon tour, ce qu'était vraiment le Parisien en lisant un livre grand comme un gant de femme qui vient de paraître sous ce titre : *Petit bréviaire du Parisien.* Il est signé Daniel Darc; Daniel Darc est un pseudonyme, et ce *Parisien* est une *Parisienne.* Tant mieux, car la Parisienne, c'est le Parisien à la deuxième puissance. Voici donc comment cette Parisienne d'esprit, et d'esprit parisien, définit tour à tour et le Parisien et la Parisienne :

Parisienne. — Poupée merveilleuse, ayant une toilette, une phrase et une maladie pour toutes les circonstances de la vie.

Parisien. — Un naïf dans le paletot d'un sceptique.

Cette dernière définition est fort jolie, J'ajoute qu'elle est très juste. Voilà peut-être ce qu'est le Parisien : un « gobeur » qui ne veut avoir l'air de rien avaler. Je me sers tout exprès d'un mot d'argot. Quand on parle du Parisien, on parle immédiatement le parisien.

Le Parisien, et tout ce qui est parisien, est fait de contraste, bâti de mosaïque, nourri d'antithèses. Le Parisien, être essentiellement impressionnable, et, comme il dit lui-même, « emballé » (toujours l'argot!), s'éprend tour à tour d'une opérette ou d'une tragédie, des œuvres les plus disparates, des peintres les plus contrastés, d'une statue de Houdon et du singe de Nicolet. Le Parisien est la pâte d'homme la meilleure et la plus féroce qui existe. Un homme tombe dans la rue. A

Londres, c'est à peine si on le ramasse. A Paris, il se trouve deux cents personnes pour le transporter chez le pharmacien. En revanche, il s'en trouve trente mille pour aller le voir nager dans le canal s'il est accusé d'être « mouchard » et si on l'a jeté dans l'eau par-dessus le parapet.

Le Parisien, qui ne croit à rien — ce « sceptique doublé d'un naïf » dont parle Daniel Darc — croit aux mouchards et aux jésuites, et il en voit partout. Rodin et Javert sont ses bêtes noires. Et il devient terrible quand il voit *noir*, le Parisien, comme le taureau quand il voit rouge. Je parle là du Parisien-peuple, confiant comme un enfant et soupçonneux comme un avare, du Parisien de la rue, égalitaire et narquois, qui se moque des majestés comme de sa première culotte, et qui s'en va pleurer au drame, pleurer à chaudes larmes, lorsque, sous les traits de Lacressonnière, Charles Ier, à White-Hall, fait ses adieux à ses enfants.

Le Parisien du salon et du boulevard n'est pas moins naïf et pas moins complexe que le Parisien du faubourg. Villemessant, par exemple, qui donna si longtemps le *la* à l'esprit parisien, à cet esprit fait de blague plus encore que de finesse, avait des naïvetés champenoises sous son vernis de parisianisme ou de parisinisme. Sceptique, du reste, et *gobeur* à la fois, je l'entends encore à une représentation du *Chevalier de Maison-Rouge*, après l'acte de la prison du Temple où le chevalier voulait sauver la reine.

Le vieux royaliste avait les larmes aux yeux : de grosses larmes dans ses gros yeux.

— Je ne peux pas voir ça ! me disait-il, ça me fait

trop de mal ! Pauvre Marie-Antoinette ! Quand je pense que ces satanés républicains...

Et s'interrompant tout à coup :

— Mais, vrai, je suis bien bon de m'émouvoir pour ça ! Après tout, quoi ! elle serait aujourd'hui aussi bien morte ainsi qu'ainsi !

C'était le parisien narquois, Gavroche mâtiné de Beaumarchais, qui reparaissait subitement, et Villemessant riait de sa reine comme le titi, graine de fédéré, pleure sur les rois. L'un et l'autre sont des Parisiens.

Ils peuvent être, d'ailleurs, parfaitement, nés hors Paris, le bourgeois du moins, car pour le gamin de Paris et le Parisien pur sang, en frac ou en bourgeron, il tient au sol.

On naît provincial cependant, mais on devient Parisien.

Le *parisinisme* est plus qu'un tempérament, c'est une science. Il y a une infinité d'écrivains dits « parisiens » qui ont ouvert les yeux dans un trou de province. En touchant du pied le boulevard, ils se sont retrouvés chez eux. Ils étaient provinciaux par hasard et Parisiens par vocation.

En revanche, nombre de Parisiens sont des provinciaux ; seulement, au lieu d'habiter une province spéciale, pittoresque souvent, conservant encore ses mœurs spéciales, ses souvenirs, parfois ses costumes, ils habitent une province étroite, boueuse, poudreuse, qui tantôt s'appelle le Marais et tantôt le quartier Saint-Sulpice. Batignolles et Montmartre ne sont pas — chose

singulière — des provinces, mais plutôt des stations parisiennes, de petits Paris hors Paris, Batignolles plus bourgeois et Montmartre plus populaire. Les vraies provinces de Paris étroites, mesquines, bornées, sont dans Paris.

Au reste, on écrirait cent articles pour définir ce qui est « parisien » et ce qui ne l'est point, qu'au cent et unième article on ne serait pas plus avancé, absolument comme au bout du quatre centième ouvrage publié sur Paris, sa vie et ses mœurs, on connaîtra moins Paris qu'en allant tout simplement flâner par les rues, dans les théâtres et dans les clubs.

C'est Paris, ce même Paris qui, salle Lévis, condamne à mort les gens qui déplaisent à un discoureur chargé de dynamite oratoire et qui, à l'Éden-Théâtre, va voir sautiller des bataillons de danseuses. C'est Paris qui se bouscule aujourd'hui pour regarder, sur les boulevards, défiler les mascarades de blanchisseuses et admirer les oripeaux des *Enfants de la gaieté*, et qui irait encore demain porter à Hugo des fleurs par brassées pour fêter ses quatre-vingt-un ans. C'est Paris, le même Paris dont Voltaire disait : « On va à l'Opéra-Comique le jour qu'on brûle le chevalier de La Barre et qu'on coupe la tête à Lally. Ah ! Parisiens ! Parisiens, vous ne savez que danser autour des cadavres de vos frères ! » Et pas méchant, pourtant, le Parisien, et généreux, et amusant, et amusable, et facile à duper, et bon vivant, et bien mourant quand il le faut.

Oui, sceptique et naïf, cruel et charmant, s'enthousiasmant pour des niaiseries et sifflant des chefs-d'œuvre, quitte à payer ses bévues par des statues et à faire

pénitence publique de ses engouements; — Arlequin autant qu'Athénien, mais Arlequin par la grâce, la promptitude, la pirouette, le coup de langue plus redoutable que le coup de batte, voilà le Parisien !

Dumas fils l'a admirablement défini — en ne le définissant pas du tout — lorsqu'il a écrit sur je ne sais quelle page d'album :

— Dieu a créé le Parisien pour que l'étranger ne sût jamais à quoi s'en tenir sur le Français.

Quant à ce qui est « parisien », c'est-à dire d'essence purement parisienne, cela se comprend plus que cela ne se peut analyser. Affaire de sensation. Il en est de l'esprit parisien ou de la mode parisienne comme de ces revues de fin d'année qui amusent le boulevard et qui ne feraient plus rire personne en dehors des fortifications. Il en est « du Parisien » comme de la vérité. Esprit en deçà, platitude au delà. On fabrique aux portes de Blois, dans le petit village de Saint-Gervais, une crème délicieuse qui, goûtée dans sa fraîcheur, donne au palais la sensation du sorbet le plus délicieux. Le roi Louis XV, gourmet à Versailles et gourmand au Parc-aux-Cerfs, avait établi tout exprès des relais de poste afin que la crème de Saint-Gervais arrivât toute fraîche à sa table. C'est exquis comme un sonnet sans défaut, cette crème, mais cela a un grave défaut pourtant : cela ne peut se transporter, et, au bout de deux heures, adieu le je ne sais quoi qui en fait le prix ! Eh bien, le charme parisien, la séduction parisienne, au théâtre ou dans le journal, c'est un peu la crème

de Saint-Gervais de l'esprit. Humé sur place, cela est exquis. Transporté ailleurs, ou trop tard goûté, cela sent déjà un peu le rance. Cela ne diminue en rien le prix de cette chose rare, mais cela en fait un dessert tout particulier qui n'admet pas l'exportation.

Le télégraphe a beau, comme Louis XV, inventer des moyens de transport, l'esprit de Paris, la crème de Paris, ne peut supporter le voyage. C'est ce qui donne aussi à Paris sa puissance et son attrait tout particuliers. On y vient déguster sa mousse, ses fondants et sa crème. Le malheur est qu'en y venant, on y apporte d'un peu partout un tas de mets exotiques, épicés, frelatés, emportant le palais, caviar ou kari, gros vins d'Amérique ou d'Australie, poivre rouge jeté à poignées sur nos pincées de sel attique. et le goût parisien se perd, et la crème de Paris prend, peu à peu, un vague parfum de pale ale, de gin ou de kümmel.

Russe d'un côté, Américain de l'autre, semi-Anglais, semi-Valaque, le Parisien pur finira par devenir un mythe. On se demandera ce qu'est devenu le Parisien — substantif et adjectif — comme on cherche comment a disparu le carlin ou encore comment s'est effondré tel ou tel mastodonte.

C'est encore le *Bréviaire du Parisien* qui nous avertit de ce lugubre futur contingent par une définition navrante du mot *Yankee :*

Yankee? Le Parisien de l'avenir.

Je ne dirai pas : « Ainsi soit-il! » Et j'ai grand'peur d'être contraint d' ajouter: « Hélas!»

En attendant, le Carême va commencer. Toute la partie du Carême qui va du mercredi des Cendres au jeudi de la mi-carême n'est en effet que le *demi-carême.* L'austérité ne reprend ses droits, dans le monde, que lorsque les reines des lavoirs ont déposé leurs couronnes. Je ne dirai pas que ce carême, coupé de matinées enfantines et de bals travestis, est précisément sévère, mais il me paraît évident qu'il est triste.

Un des grands restaurateurs de Paris faisait, l'autre soir, cette remarque :

— A Paris, pour le moment, les recettes des restaurateurs de premier ordre ont diminué et celles des Bouillons Duval ont augmenté. Le consommateur économise et se restreint. Si certains restaurants, voisins des rares théâtres qui tiennent, comme on dit, des pièces à succès, n avaient point la clientèle des spectateurs venant dîner presque en hâte, à côté, pour être là tout près à l'heure du lever du rideau, les recettes de ce « monde où l'on dîne » auraient baissé d'une manière sensible.

Cela ne veut point dire que Paris mange moins, mais il mange chez lui. Ce n'est pas mortification, c'est économie. La vie parisienne a eu beau reprendre ses grandes guides, après le krach de l'an dernier, il en est d'une telle aventure sur la fortune publique comme d'une fièvre muqueuse sur un individu : la convalescence est longue et l'influence de la secousse se fait sentir encore durant de grands mois alors que le mal est passé.

On s'était hâté trop vite de retourner à ses habitudes. Malepeste, mais tel qu'on disait décavé, l'an dernier,

faisait claquer son fouet plus fort encore !.. Le ponton, qu'on croyait rasé, mettait toutes voiles dehors et reprenait la mer. Autant de tués que de ruinés, il n'y avait personne de mort, sauf les petites gens et les imbéciles, qui prennent au sérieux les facéties des financiers. On n'avait qu'à se laisser revivre. Pas plus de *krach* dans l'existence de Paris que dans la paume de la main. Eh bien ! si, et c'est maintenant qu'on s'en aperçoit. Le carême existe dans les mœurs. On économise, je le répète. Les enfants seuls ont encore le plaisir de se déguiser et la joie de porter ces costumes qu'on apercevait, ces jours derniers, aux devantures des tailleurs : pourpoints de mignonnets d'Henri III, manteaux brodés de mousquetaires minuscules, culottes de soie de petits muscadins de huit ans, uniformes de marins, vestes de Bretons de Ploaret. Quant aux parents, ils s'en tiennent à l'habit noir. C'est la livrée de toutes les joies et de tous les deuils officiels.

Le *frac* naquit, un jour, de l'uniformité.

XI

La chasse aux flâneurs. — Un projet de loi : la patente des oisifs. — Le rapport de M. Lenient. — Qu'est-ce qu'un oisif ? — Le *Jeune homme qui ne fait rien.* — Feuillet détaché du carnet d'un oisif. — La journée d'un Parisien. — M. Charles Davillier. — Un amateur. — Les monnaies de Jean le Bon et le trésor de la rue Vieille-du-Temple. — La première des *Effrontés.* — Paris au 10 janvier 1861. — Les *Effrontés* au Gymnase. — Vernouillet en 1883. — L'affaire La Bretesche le bâtard.

9 mars 1883.

Les oisifs l'ont échappé belle ! Le Parlement a failli créer contre eux une patente et en attribuer le produit à la caisse des Invalides du Travail. C'est M. Girault (du Cher) qui, en sa qualité de Berrichon laborieux, avait eu cette idée d'entrer en guerre contre l'oisiveté. Il avait pris texte du mot fameux de Rousseau dans l'*Émile* pour déclarer que « riche ou pauvre, puissant ou faible, tout citoyen oisif est un fripon ».

Malheureusement pour la proposition de loi de M. Girault, et heureusement pour les oisifs, la commission d'initiative parlementaire, à laquelle le projet était soumis, a choisi pour rapporteur un homme d'esprit, M. Lenient, qui a conclu au rejet de la création

paradoxale d'une patente des oisifs. M. Lenient, qui a étudié jadis la *Satire au Moyen Age*, a fait agréablement celle de ce fabliau de 1883 : la *Guerre à l'oisif!*

Qu'est-ce qu'un oisif? dirai-je avec le rapporteur ; l'artiste amateur, le mondain homme de goût, le trappeur de bibelots, le chasseur, le pêcheur à la ligne, le flâneur, le petit rentier qui cultive ses roses, le mélomane, l'amoureux des tulipes ou l'amant de la lune, le poète même, sont-ils ou plutôt ne sont-ils pas des oisifs ? Le *Jeune homme qui ne fait rien* de M. Legouvé est-il un oisif ? Est-ce un oisif, le mathématicien acharné, durant des années, à la poursuite d'un problème insoluble, ou le philosophe, bayant aux corneilles de l'absolue vérité ? « Il ne manque à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, » a dit La Bruyère, « et que méditer, parler, lire et être tranquille s'appelât travailler. »

En réalité, il y a oisifs et oisifs : il y a l'oisif dangereux, envieux, vivant en marge de la société, rôdeur des alentours du luxe, de la bonne chère et de l'amour, et il y a l'oisif dilettante, humant la vie comme Chateaubriand la bâillait, ou la dégustant par petites gorgées, satisfait souvent d'une fortune souvent médiocre, regardant tourner le monde sans que la tête lui tourne jamais et remplissant, dans la société la plus occupée et la plus troublée, un rôle utile et bienveillant : celui de curieux et de spectateur.

Et ce n'est pas une sinécure, à Paris, cet état particulier d'oisif qui se réduit, en province, à des promenades sur le mail, à l'inspection des bourgeons nais-

sants des arbres de la promenade et à la conversation uniforme avec les joueurs de cochonnets. A Paris, l'oisif est peut-être le plus affairé de tous les Parisiens. Il est partout, l'oisif, il voit tout, sait tout et veut tout connaître. Son oisiveté essoufflée est une autre sorte d'existence de forçat : le bagne de la curiosité !

J'ai voulu savoir de quelles occupations se composait la journée d'un de ces oisifs contre lesquels on réclamait une patente spéciale assurant le *droit au repos*, et lorsqu'un aimable oisif de ma connaissance l'a détaché de son agenda, j'ai été effaré en voyant l'interminable composition de ce programme d'oisiveté :

« Mercredi 7 mars. — Lever à 7 heures et demie. Première toilette. Lire les journaux du matin. Quatre environ. Prendre mon chocolat. Mon courrier. Demandes d'argent, invitations à dîner. Accepter ou refuser. Déposer chez le concierge les petites sommes sollicitées par les emprunteurs qui « travaillent » dans la charité. M'habiller. A la salle d'armes. Quelques reprises, un peu de boxe. Douche. Déjeuner. Promenade à pied sur le boulevard. Rencontres. Quelques causeries. Un coup d'œil à la Bourse. Aller louer des places pour une des représentations d'*Henri VIII*. A l'Hôtel des Ventes, voir s'il y a une occasion possible dans les bibelots de Jitta. Une demi-heure à l'Exposition des Aquarellistes. Revoir les dessins exquis de Leloir pour son *Molière*, ses aquarelles, les fines Parisiennes d'Heilbuth, les chouans de Le Blant, les études du siège de Paris de ce pauvre et étonnant Gustave Doré. Ensuite? Ah ! le mercredi est le jour de sept personnes de ma connaissance. Diviser le nombre en deux : quatre vi-

sites pour aujourd'hui, trois pour mercredi prochain. Première visite, parc Monceau ; deuxième visite, boulevard des Invalides ; troisième visite, rue Vivienne ; quatrième visite, place des Vosges. Banalités des propos courants variant selon les quartiers. Mon cocher sera furieux ; je serai fatigué. Et ne pas oublier, aux Arts Décoratifs, la visite aux paysages de Lepic et aux pastels de Tissot, un Parisien de Londres devenu un Londonien de Paris. Un tour au Bois pour me reposer. A cinq heures, chez mon coiffeur. Attendre un quart d'heure, lire les journaux du soir. Encore quatre journaux. Panacher les opinions. Je dîne chez un ami. Faire provision d'une conversation toute mâchée sur les choses du jour : le discours de Clémenceau, l'Opéra-Populaire, le procès Polignac et l'ennuyeuse affaire Monasterio. Rentrer chez moi. M'habiller. Répondre aux dépêches ou aux lettres pressées qui peuvent m'attendre. Dîner le plus vite possible. M'échapper à l'anglaise pour assister à la reprise des *Effrontés*. Prendre un fiacre, courir rue Richelieu. Après le théâtre, un tour au Cercle. Causerie. Léger souper froid. Lire les journaux de minuit. Rentrer chez moi harassé et, si je ne dors point après une journée aussi *inoccupée*, prendre un peu de chloral pour me calmer. »

J'aurais pu choisir, dans cet *Agenda d'un Oisif*, des feuillets plus chargés encore de petites occupations. Mais vraiment le piéton de campagne, le facteur rural qui nous apporte nos lettres à travers champs n'est pas condamné à une gymnastique plus accablante que ce misérable oisif contre lequel M. Girault (du Cher) vou-

lait sévir. Je connais des travailleurs qui auraient fatalement une courbature le lendemain d'une journée d'une aussi terrible oisiveté. Et j'imagine que l' « oisif » dont j'ai feuilleté l'agenda ne confie pas tous ses secrets à ces feuillets ; il y a la question des charités cachées et des amours discrètes qui usent aussi l'existence du « jeune homme qui ne fait rien ». En vérité, je ne voudrais pas condamner des maçons et des laboureurs à l'activité dévorante de certains oisifs parisiens. Les laboureurs se plaindraient.

Était-ce un oisif, lui aussi, ce baron Charles Davillier qui vient de mourir, et aura légué au Louvre une partie de cette admirable collection, ramassée par lui au hasard de ses flâneries de curieux ? Eh ! certes oui, c'était, à tout prendre, un oisif que cet amoureux des belles choses, fanatique des faïences hispano-mauresques, connaisseur et érudit, un de ces amateurs d'aujourd'hui qui continuent la tradition des amateurs illustres d'autrefois, et qui auront, comme eux, leur histoire. Son ami et son digne émule, M. Paul Eudel, l'historien de l'Hôtel Drouot, l'a fort bien dit sur la tombe de cet admirable oisif : « M. Davillier fut un homme de goût et un homme de bien. » J'imagine qu'en aucun cas on ne lui eût réclamé la patente ou l'impôt des paresseux. M. Davillier avait, dans son cabinet, de merveilleux bronzes italiens de la Renaissance, des terres-cuites tout à fait rares, des porcelaines d'un grand prix, et il n'était point avare de ces richesses. Il aimait à les montrer, il ouvrait volontiers

sa vitrine. Il disait avec une certaine fierté d'artiste et de chercheur heureux :

— Cela enrichira le Louvre !

Et il avait raison. Le Louvre est un des héritiers de ce curieux très distingué, de cet érudit très aimable et de cet oisif très laborieux. La collection de M. Davillier n'ira pas se disperser à l'Hôtel des Ventes, comme le mobilier ou les livrées de moujiks de mademoiselle Gabrielle Elluini ; elle ira se loger dans un palais de la nation, et notre France est, comme il le disait, « enrichie » des trouvailles de ce chercheur heureux et généreux.

Pendant toute la semaine, il y a eu du reste, en cet Hôtel des Ventes, un spectacle assez bizarre. On y vendait, par milliers, des pièces d'or, d'anciennes monnaies françaises trouvées, au mois de juin dernier, dans les caves d'une maison de la rue Vieille-du-Temple. Il y a toujours un peu de romanesque dans ces découvertes numismatiques. Où ai-je lu que, la semaine passée, un fermier des environs de Namur, ayant une vache malade, la fait abattre et trouve, en manière de ténia, dans l'intestin du ruminant, une médaille d'or à l'effigie de Charles-Quint, une quadruple pistole de Franche-Comté, frappée à Besançon en 1578 et que la vache avait avalées en paissant dans un pré ?

La pistole avec le double aigle et les colonnes d'Hercule de Charles-Quint, figure maintenant à la bibliothèque de Bruxelles. Elle mériterait certes plus que les vieux écus d'être appelée la monnaie « à la vache ».

L'histoire des 7,822 pièces d'or des rois Jean le Bon et Charles V et des 550 pièces féodales trouvées le

6 juin 1882 en un grand vase de cuivre lorsqu'on a démoli les numéros 26 et 28 de la rue Vieille-du-Temple, est bien aussi étonnante que la quadruple d'or logée dans l'intestin d'une bête à cornes. Les deux maisons démolies faisaient partie de l'ancien hôtel Lepelletier de Saint-Fargeau. Les Lepelletier l'avaient acquis des descendants des d'Effiat, et une tradition voulait que cette construction eût été faite par le père de Cinq-Mars. Toujours est-il qu'il y a cinq cents ans, vers 1380 ou 1390, le propriétaire du vieil hôtel élevé là avant le bâtiment des d'Effiat enterra, quelque belle nuit, dans les caves de sa maison, une somme énorme pour le temps, à peu près la trois centième partie de cette rançon du roi Jean prisonnier, de ces trois millions d'écus d'or que la pauvre France n'a pu payer.

Et il y avait quelque chose de touchant et d'attristant à voir ces pièces d'or, d'un or pur, jolies comme des bijoux, passer de mains en mains dans la salle des ventes : monnaies de Jean le Bon, avec le roi vêtu d'une cuirasse fleurdelisée, portant l'épée haute, à cheval au galop, ou à pied, debout sous un dais gothique, tenant cette fois, avec l'épée, la main de justice ; monnaies de Jeanne de Naples, la robe longue et le sceptre en main ; monnaies de Louis Ier, comte de Provence, debout dans un champ semé de lis avec la croix feuillue cantonnée de lis ; monnaies de Louis III de Male, comte de Flandres, vêtu d'une cote d'armes aux lions de Flandres et la tête couverte d'un heaume surmonté d'un lion en guise de cimier...

Quelle terreur avait poussé jadis cet aïeul, un des riches du Paris d'autrefois, à enfouir ce trésor dans la

terre, peut-être pendant que les soldats de Charles VI, rentrant à Paris après leur campagne de Flandres, tuaient et pillaient et faisaient sauter les francs à pied et les francs à cheval?

C'est le peuple qui avait baptisé *francs* ces écus d'or où figuraient les rois ou les barons, tantôt debout et à pied, tantôt à cheval. Pour les pauvres gens, ces figures aussi précieuses pour nous que des bijoux d'art ou des chartes historiques, représentaient tout simplement « un guerrier franc ou français » — d'où *franc à pied* et *franc à cheval* — et comme ces pièces valaient une livre de cette époque, les deux termes *franc* et *livre* devenus synonymes purent être employés indifféremment. « Telle est, nous disait le catalogue de ce trésor, l'origine de ce mot *franc* qui, à l'époque de la Révolution, remplaça complètement le mot livre. »

Il y aurait à rechercher maintenant le nom de l'homme, grand seigneur ou argentier, qui vers 1383 — il y a cinq siècles, an pour an — possédait ce coin de Paris, ce terrain de la rue Vieille-du-Temple. Un Michelet eût évoqué les angoisses, l'avarice ou la peur de cet inconnu qui porta peut-être un nom illustre et dont les ossements tombés en poussière et réduits en boue servent — qui sait? — comme dirait Hamlet, de ciment à quelque mur de cabaret. Que de terreurs dans cet enfouissement d'un pareil trésor, encore considérable aujourd'hui, extraordinaire pour le quatorzième siècle, et que la mort de ce Français des temps enfuis empêcha sans doute d'arracher à la terre qui l'a gardé!

Et quand je pense que Lepelletier de Saint-Fargeau,

le futur révolutionnaire, descendant du contrôleur général acheteur de l'hôtel d'Effiat, a grandi sur ces monnaies féodales qu'une pioche de maçon devait faire ruisseler, un beau jour, avec leur jaune éclat d'or fin ! Il y demeurait, en 1793, lorsqu'il sortit pour aller au restaurant du Palais-Royal où il devait être assassiné. Il y a décidément, et pour longtemps j'espère, du romanesque et de l'improbable dans le monde !

La reprise des *Effrontés* — à laquelle assistait l'oisif de l'Agenda — nous reporte au temps où Gambetta, étudiant, n'était rien qu'un étudiant de vingt-trois ans épris de liberté ! Quelles aventures depuis cette première représentation, une des émotions de notre jeunesse ! Au mois de janvier 1861, de quoi parlait-on à l'heure où le rideau de la Comédie-Française allait se lever sur la pièce nouvelle de M. Émile Augier ? Lamartine, ruiné, venait de vendre ou parlait de vendre le domaine de Milly et annotait tristement d'appendices amers ses *Œuvres complètes*. Victor Hugo, en exil, écrivait les *Misérables*. M. Mocquard, tout en classant les notes de l'*Histoire de César*, donnait au théâtre du Cirque une pièce militaire, quasi officielle, les *Massacres de Syrie*, où Dumaine représentait Abd-el-Kader protégeant les chrétiens. On se battait aux États-Unis. On se battait en Italie. On se battait en Chine. François II défendant Gaëte, regardait, de la batterie des Suisses, les travaux piémontais du Borgho et de Santa Agatha. Le tombeau de Cicéron, près de Mola di Gaëta, servait

de dépôt au matériel des ambulances piémontaises. L'impératrice Eugénie était déjà en deuil : sa sœur, la duchesse d'Albe, venait de mourir, et le yacht la *Reine-Hortense* transportait le corps à Valence. On annonçait de Saint-Pétersbourg la mort misérable du pamphlétaire Eugène de Mirecourt, qui devait encore traîner quinze ou vingt ans de misère. Michelet publiait la *Mer*. Alexandre Dumas père rêvait un prochain voyage en Chine. Gustave Doré, qui devait signer la statue du romancier, venait de recevoir la croix pour son Jour de l'An. Les Français et les Anglais entraient à Pékin et les merveilles du Palais-d'Été affolaient bien des cervelles. Celui qui avait été le roi Frédéric-Guillaume IV mourait à Potsdam et laissait le trône à celui qui devait être à Versailles — à Versailles! — sacré empereur d'Allemagne.

On donnait aux Bouffes-Parisiens une opérette, *Un Mari sans le savoir*, et l'affiche nommait M. de Saint-Rémy : c'était M. de Morny. Le père Lacordaire allait être reçu à l'Académie, Henry Murger agonisait à la maison Dubois. Les inondations de la Seine à Bercy faisaient autant parler d'elles que la *revue* des frères Cogniard, aux Variétés. On annonçait la rentrée de M. Veuillot dans la presse et la fondation du journal *le Temps*. M. de Rothschild envoyait un papillon en diamants à cette pauvre Emma Livry, qui devait mourir brûlée, et madame Ristori allait venir du fond de la Russie jouer en français, à l'Odéon. On parlait toujours de mademoiselle Rachel, qui était morte. On ne parlait pas encore de mademoiselle Sarah Bernhardt.

Victorien Sardou donnait au Vaudeville, avec Félix

et Numa, qui ne sont plus, et mademoiselle Fargueil, dans un rôle écrit pour Rose Chéri, qui allait mourir, sa comédie des *Femmes fortes*. Scribe, vieilli, faisait représenter la *Frileuse*. Pailleron portait à l'Odéon le *Mur mitoyen*. Mademoiselle Céline Montaland dansait la *Jota aragonese*, à la Porte-Saint-Martin, dans le *Pied de mouton*. M. Home, le *medium*, stupéfiait tout Paris, évoquait les morts et, assurait-on alors, avait, aux Tuileries, fait murmurer aux oreilles de l'Empereur le nom de *Waterloo* par le fantôme de la reine Hortense. Légende, si l'on veut, mais légende du temps. M. Thiers achetait un terrain avenue de Saint-Cloud et voulait s'y retirer à tout jamais, comme Lamartine à la Muette et Janin à Passy. On attendait, à la Comédie-Française, un drame de Ponsard, *Anne d'Autriche*, que Ponsard n'a jamais commencé. M. Henri Rochefort écrivait des vaudevilles spirituels et achevait une comédie, *les Roueries d'une ingénue*. L'Opéra répétait le *Tannhauser*. Les fêtes mondaines et officielles à grand tapage avaient lieu chez madame la présidente Troplong, chez la maréchale Randon, chez madame Haussmann, chez madame Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Un accident arrivé au bal de l'hôtel Errazu donnait à réfléchir et l'on allait renoncer aux *crinolines!*

Comme tout ce monde est loin! Quelle archéologie déjà! Quel passé perdu dans la brume!

Mais si le public n'a plus eu Mirès à regarder lorsque la marquise menace Vernouillet de la Correctionnelle, les Vernouillet ne manquent point vers lesquels on peut se retourner de même et qui bravent hardiment les verres des lorgnettes et les arrêts des juges.

Seulement qui expliquera cet effet singulier de psychologie sociale : les effrontés de 1861 ont paru — je ne parle qu'au moral, bien entendu — presque d'honnêtes gens au public de 1883? « Le monde marche! » s'écriait un jour M. Eugène Pelletan. Est ce qu'il aurait si fort marché que les procédés financiers de Vernouillet, qui semblaient ignobles il y a vingt ans, puissent aujourd'hui sembler des peccadilles? Eh! misère, en ce cas, le symptôme serait affreusement inquiétant.

La vie dépasse le théâtre, décidément. Le soir, reprise des *Effrontés;* le jour, réprésentation du *Fils naturel* à la Cour d'assises. Le jeune Camille de la Bretesche a eu du succès. M. de Polignac en a eu moins. Camille, acquitté et applaudi, fera bien d'ailleurs de ne pas donner une édition nouvelle de son drame. Mais il y a toute une révolution encore dans ce verdict : Antony est déclaré innocent. C'est l'amnistie du bâtard; c'est le châtiment du père, qui ne donne pas au fils un nom et un foyer.

On fera bien de songer à cette cause célèbre; elle contient plus de révolution sociale que bien des discours de meeting. « Ah! tu ne me reconnais pas mes droits de fils! dit le bâtard; eh bien! je les prends. » Il incendie le domicile paternel. Et la société, représentée par une poignée de braves gens patentés — d'une patente de travailleurs — dit au révolté : « Tu étais dans ton rôle, puisque je t'absous. »

Ce n'est pas la fin ou le bouleversement de la famille; c'est peut-être la reconstitution de la famille, c'est la reconnaissance légale de cette famille de hasard que se

créent quelques inutiles qui en veulent bien le plaisir et non le devoir. Prenez garde aux bâtards! Et tant pis pour les pères qui, ayant trompé la femme, seront un jour châtiés par l'enfant!

XII

Un vent de Fronde. — Les meetings. — Le *Roi des Grecs.* — Une nation calomniée à cause d'un individu. — Un *Grec* du grand siècle. — Le jeu et les joueurs. — Variétés de *grecs.* — Les étudiants et les cartes. — Bernerette et la Dame de Pique. — Histoire de la grande révolte des lentilles. — Et ce sont toujours des lentilles !

16 mars 1883.

Un vent de Fronde
A soufflé ce matin,
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin !

C'est une vieille chanson frondeuse. Avec Paris, les paroles changent, les airs se modifient, mais le vieil esprit demeure. Il y a toujours « un Mazarin » contre lequel il faut crier. Et voici maintenant que les mazarinades se glissent partout. Après la rue, les lycées. Mademoiselle d'Erlincourt agite ses plumes rouges et mettrait volontiers elle-même la mèche au canon, comme la Grande Mademoiselle à la porte Saint-Antoine. Tout se ressemble à travers l'histoire, avec cette différence que ce n'est plus les yeux d'un la Rochefoucauld qu'on risque de perdre, mais ceux de M. Yves Guyot. La brutalité est

aussi plus grande que jadis, et ces parodies des journées révolutionnaires ne sont point faites pour donner une belle idée des frondeuses du temps présent.

Il serait d'ailleurs injuste de faire peser sur une foule la responsabilité des violences de quelques gens déchaînés sur un orateur. Nous avons toujours, en France, le grand tort de tout généraliser. C'est une réflexion qui me venait tout à l'heure en regardant sur une affiche l'annonce du dernier drame de Belot : *le Roi des Grecs*.

Évidemment, ce titre imprimé là n'a choqué personne et a même semblé très simple à tout le monde, puisque nul critique n'a protesté. Eh bien, laissant de côté l'œuvre même du romancier, ces malheureux mots : *Un Grec*, le *Roi des Grecs*, étalés dans tout Paris à l'heure où ce grand petit peuple qui nous a faits ce que nous sommes, la Grèce, prend le deuil d'un de ses plus nobles enfants, cette espèce de flétrissure publique imprimée à toute une nation par l'argot des joueurs et les habitués des tripots, m'ont produit et devraient produire, ce me semble, un effet singulier sur les gens qui réfléchissent peu ou prou.

En sommes-nous donc là que ce beau nom de Grecs n'évoque à nos esprits d'autre image que celle d'un homme habile à *poser des pontes*, à filer la carte ou faire sauter la coupe ? Le *Roi des Grecs*, ne cherchez point : ce n'est et ce ne peut être que le roi des filous. Libre aux boulevardiers de trouver cela tout simple. Pour moi, moins ingrat, — ou plus morose, — je trouve cela légèrement attristant.

O peuple aimé des dieux qui dors, là-bas, sous ton ciel

bleu, à demi étendu sur les marbres antiques, vieille Hellade aux souvenirs héroïques et charmants, peuple de poètes et d'artistes, de soldats et de citoyens, pays dont les moindres coins perdus évoquent des fantômes de gloire, que ce soit un fleuve comme l'Eurotas, une grotte comme celle d'Antiparos, une carrière de marbre comme le Pentélique, une grève de sable au bord de la mer Ionienne ; — Grèce de l'Eurotas et des jeux Olympiques, patrie dont les échos retentissent encore de la voix d'airain d'Eschyle ou du rire éternel d'Aristophane ; ô Grèce qui sembles avoir gardé sur ton histoire entière, avec le sang des veines du Spartiate, le miel des lèvres de Platon, sais-tu ce que ton nom signifie pour les petits-fils de ces Français de France dont les pères chantaient les *Orientales*, acclamaient Canaris et mouraient à Navarin ?

Il signifie, ce nom glorieux, détrousseur d'imbéciles, pilier de tripots et bandit de parties de cartes.

Qu'à tout prendre, d'ailleurs, le mot se dise dans la langue courante, en causant et en écrivant même, il n'y a là qu'un petit malheur, et les compatriotes de M. Coumoundoros seraient peut-être les premiers à en rire ; mais que ce mot, sur une affiche de théâtre, s'étale avec le sens flétrissant que lui donnent les éclaboussures de l'argot, c'est ce qui me cause un certain sentiment de tristesse et de révolte.

— Voyez-vous, me disait hier un très généreux esprit, si, par hasard, dans une langue étrangère, le mot *français* en arrivait, par corruption, à signifier pleutre ou hypocrite, une affiche de théâtre portant ce

nom : le *Français* ou les *Français* pour dire : coquin, escroc ou voleur au baccarat ?

D'où vient, du reste, que le mot *grec*, qui fut si longtemps. chez nous et pour nous, pris en forme d'éloge, s'est aussi étrangement et injustement transformé ou plutôt déformé ?

« Nous avons, écrit Bayle, cité par Littré, perdu l'un des plus grands *grecs* de l'Europe. » Grec voulait alors dire, familièrement, un savant, un homme sachant le grec, un helléniste « *Être grec* en quelque chose » signifiait, en même temps, et à la même époque, être habile, spirituel et fin. « Cet homme n'est pas un grand grec » voulait à peu près dire : « Cet homme est un niais. »

C'est, chose curieuse, au dix-septième siècle, et par la faute d'un Grec dont on nous a conservé le nom, que le *grécisme* en vint à signifier filouterie. Il a paru à Londres, en 1750, une *Histoire des Grecs ou de ceux qui corrigent la fortune au jeu*, par P. Rousseau, et qui formera, pour l'avenir, un curieux et ironique contraste avec l'*Histoire de la Grèce* de Grote.

La faute en est à Théodore Apoulos, un viveur du temps de Louis XIV qui, à Versailles, dans une partie de lansquenet engagée chez le maréchal de Villeroi, fut pris avec un jeu de cartes tout préparé dans la poche ou la manche de son habit brodé. Il était charmant, ce chevalier Apoulos, joli homme, grand parieur, beau joueur, venu tout droit de l'Attique et étonnant les courtisans de l'Œil-de-Bœuf par son faste.

Ce diable d'homme avait un laquais, ancien domestique de l'hôtel de Soissons, qui lui passait parfois les cartes fausses au moment voulu. Le chevalier partageait ensuite avec le valet : le *Joueur* de Regnard se contentait de philosopher avec le sien. Lorsque l'histoire des tricheries du chevalier grec fut connue, on n'appela plus les filous et les détrousseurs de brelans que des *Grecs*. Et tant pis pour Homère! Théodore Apoulos avait causé pour jamais la méprise. On ne sait trop où ce Grec alla se faire pendre. Quant à son laquais, il tenait tripot rue Quincampoix, au temps de Law. Il compléta, en spéculant sur les actions, la fortune commencée en biseautant les cartes. Si ce galant homme, qui s'appelait Dubosc, eût opéré à Athènes, peut-être eût-on appelé ses pareils des Français, et lirait-on cette annonce d'un drame sur les affiches des théâtres grecs :

— *Le Roi des Français !*

Encore une fois, qu'on englobe, si l'on veut, sous ce nom de *grec* tous ces filous de catégories diverses qui ont des noms différents et appartiennent à des catégories distinctes, selon leur genre de *travail : philosophe*, — ô Aristote! — celui qui opère dans le monde; *mangeur*, celui qui ne joue pas, mais aide à jouer; *graisseur*, celui qui tripote dans les cafés; *suiffard*, celui qui filoute dans les tapis francs; *bédouin*, celui qui propose, en wagon ou en bateau, une partie à ses voisins; *pisteur*, celui qui déniche les niais bons à exploiter, — qu'on les appelle *grecs* si l'on veut et en bloc, mais qu'on ne mette pas, — comme au poteau, — ce beau nom de nos aïeux, de ces initiateurs à qui

nous devons toutes nos poésies et nos pensées, qu'on ne les marque point, comme au fer rouge, sur une affiche de théâtre !

Le pilori est aboli, même pour les condamnés.

Il faut avouer du reste que M. Belot a bien pris son moment pour flétrir le jeu et les joueurs. On joue partout. Partout Paris est plein de cercles, de tripots, de tapis verts, et je gagerais que plus d'un Parisien a l'accent grec dans ce monde bizarre, dangereux et douteux, des manieurs de cartons.

Il *cartonne* beaucoup, ce grand Paris. Beaucoup trop. On ne saurait faire un pas sans apercevoir, rouges et comme enfiévrées, dans la nuit, les fenêtres allumées de quelque Cercle récemment ouvert. On peut marcher presque au hasard dans les rues nouvelles, on sera à peu près certain de rencontrer, comme à la file : un cercle, un café, un café, un cercle, un cercle, un café, un cercle, un café, un café, un cercle. C'est, dans la topographie matérielle et morale de Paris, d'une uniformité désespérante. De temps à autre, pour rompre la monotonie, on rencontre quelques constructions plus importantes : des établissements de crédit et des panoramas. Mais avec cette énumération éternelle, à peu près partout identique : un cercle, un café, un panorama, une banque, un café, un cercle, une banque, un panorama, un cercle, — on est assuré de peindre, en toute vérité et sans adjectifs aucuns, le Paris nouveau. C'est la roue ou le rouleau sans fin, avec la banque, le cercle et le café se retrouvant à chaque tour de roue,

mathématiquement, à chaque pas ou à chaque cran d'arrêt.

On joue tellement à Paris, qu'on joue dans les cafés du quartier latin comme dans les cercles de la rive droite. Le baccarat sévit comme une épidémie et on l'écrit à présent sans *t* à la fin, — baccara — peut-être pour qu'il rime (assez mal) avec choléra.

Oui, il y a, en province, de pauvres braves gens qui rognent sur leurs maigres revenus ou travaillent plus âprement de leurs mains ridées pour que le fils, à Paris, puisse passer ses examens, devenir avocat ou médecin, continuer la tradition d'honneur et de labeur de la famille; — et l'étudiant, penché sur les cartes à l'heure où le « vieux », au pays, reste courbé sur ses écritures et parfois sur son champ, se demande, anxieux, non pas s'il aura des boules blanches à l'École, mais si la rouge ou la noire, la dame de pique ou l'as de trèfle va sortir, sur la table de marbre de la brasserie.

La mère lui écrit tous les huit jours, répétant : « Travaille, sois économe, tu sais, nous ne sommes pas riches ! » La petite sœur, en cachette, lui envoie les pauvres humbles économies de sa bourse de jeune fille. Et lui, au café, court faire sa partie et — il y a des Grecs partout et de tout âge — se cogner aux Grecs en oubliant les vieilles racines grecques, qu'on n'apprend plus d'ailleurs !

Passe pour Bernerette ! Mais je ne pardonne pas la Dame de Trèfle ou la Dame de Carreau à certains étudiants d'aujourd'hui ! *Argine* et *Pallas* ne valent pas le bonnet blanc de Mimi Pinson. La grisette qui fredonnait aux côtés de l'étudiant, c'était peut-être le

semblant de la poésie et le gai fantôme de l'amour! Mais cela avait encore le rire des vingt ans et parfois les larmes, bientôt essuyées, des avrils de la passion ! On croyait encore trouver un peu d'idéal dans la petite fumée bleue de la cigarette de Musette. Mais les cartes, les cartes !... Est-ce que c'est le passe-temps de Frédéric, est-ce que le lansquenet est la seule folie des étudiants d'aujourd'hui ?

Je n'en crois rien. La jeunesse n'a qu'un temps, mais elle est de tous les temps, et le jeu de l'amour, du hasard et des enthousiasmes — même trompeurs — lui plaira toujours plus que le jeu des *mangeurs*, des *graisseurs*, et des *suiffards* de l'heure présente.

Illusion pour illusion et déception pour déception, le pseudo-amour ou l'amourette de Sophie Printemps valait encore mieux que la fièvre du jeu de cartes, et Bernerette, même après l'avoir émietté, a plus de cœur cent fois que l'implacable Dame de Cœur !

Je m'étais promis — pour laisser là les joueurs et les cartes — de parler des tapages de lycéens et de la révolte de Louis-le-Grand. Fronde universitaire ! Ces bagarres ont eu lieu en tous temps, et je sais un ministre de l'instruction publique de l'Empire qui nous disait, lorsque quelque souffle de mutinerie passait à travers nos classes :

— Vous en reviendrez. Moi aussi, j'ai cassé les réverbères au temps jadis. Et je n'ai eu, depuis, d'autre occupation que de les raccommoder !

Un autre homme d'esprit, qui ne fut pas ministre,

nous contait finement, pour bien prouver l'inutilité de ces turbulences d'adolescents jouant à la révolution dans le dortoir, l'histoire de la Protestation des 107 contre les lentilles universitaires.

« Nous étions 107, me disait-il en souriant à ce vieux souvenir, oui, 107 qui avions fermement résolu de ne plus jamais goûter à un plat de lentilles. Nous n'avions pas les goûts d'Ésaü. Nous trouvions qu'à la fin on nous étouffait sous les lentilles. Toujours les lentilles et encore des lentilles. Les 107 firent le serment de prendre toutes les lentilles qu'on nous servirait et de les jeter, comme une protestation matérielle, à travers le réfectoire ! Le cri de ralliement devait être tout naturellement : *A bas les lentilles !*

« Nous allons au réfectoire. Nous demandons au garçon s'il y a des lentilles. Il y avait des lentilles. Échange de regards entre les conjurés. Ah ! on veut nous contraindre au supplice des lentilles ? Eh bien, on va voir, les lentilles ! Les lentilles arrivent toutes fumantes et nageant dans leur sauce brune. Nous les laissons venir. On nous sert. Et, dès que les lentilles ont passé du plat dans les assiettes, un grand cri retentit dans le réfectoire, un cri de colère poussé par les 107 poitrines des 107 : *A bas les lentilles !* Et les lentilles volent comme une molle mitraille à travers le réfectoire maculé de légumes. Il faudrait, pour chanter cette bataille, l'auteur du *Lutrin*.

» Nous sortons du réfectoire enflammés d'enthousiasme. On se répand dans les cours, on chante. La *Marseillaise* des lentilles retentit comme un hymne tyrtéen. Le proviseur accourt, le censeur arrive, on

nous harangue, nous parlementons : — Que voulez-vous donc ? — Nous ne voulons plus de lentilles ! Plutôt la mort que les lentilles ! Plus de lentilles ! A bas les lentilles !

» Le proviseur voulut faire un exemple. Peut-être aimait-il les lentilles, ce proviseur ! Ce qui est certain, c'est qu'il n'aimait point les révoltes. Il décima les 107 : on prit onze révoltés au hasard et on les renvoya dans leur famille. J'en étais. Je me rappelle encore avec quelle dignité je fis mon paquet et pliai noblement ma tunique. On me chassait, soit ! Mais je n'avais point transigé : je n'avais pas mangé de lentilles.

» Et je sortis. J'arrive chez moi. On était à table. Mes parents dînaient. — Qui est là ? Comment ! toi ? Qu'est-ce qu'il y a donc ? — Chassé ! — Ah ! garnement ! Mais il est tard ; as-tu mangé, au moins ? — Non. — Mets-toi à table, malheureux ! Nous nous expliquerons après ! » Et, comme j'avais faim, je me mis à table en toute hâte. Or, savez-vous ce qui m'attendait chez mon père, et quel plat la vieille cuisinière apporta devant mes yeux stupéfaits ? Eh bien, oui, des lentilles ! Un plat de lentilles ! Je retrouvais chez mes parents ce que je fuyais et maudissais au collège ! On me servit des lentilles ! Et j'en mangeai ! Et, je rougis de l'avouer, je les trouvai même succulentes.

» Depuis — concluait le vieux causeur qui contait cette histoire d'antan — je me suis toujours dit que l'affaire des lentilles était la conclusion quasi-inévitable de toutes les révolutions. On fait une émeute pour fuir des lentilles et on est condamné à les avaler. La sauce varie à peine. Le plat change parfois de forme. Mais ce

sont toujours des lentilles et, pour changer de lentilles, mieux vaut encore se contenter de celles qu'on nous sert quotidiennement. Elles ne valent ni plus ni moins que celles qu'on nous servirait demain si nous refusions de manger celles d'aujourd'hui !... »

C'est une sagesse à la Franklin. On a pourtant bien le droit aussi de savoir si l'accommodement est sain et si le cuisinier a les mains nettes. Et c'est pourquoi, parfois, l'on brise les plats et jette au vent des lentilles...

Un vent de Fronde
A soufflé ce matin.

XIII

De l'influence des images et des journaux illustrés. — La terreur par le croquis. — La misère. — Trop de bruit. — Verres grossissants. — M. de Brazza et M. Janssen. — Un savant : le docteur Lasègue. — Les fous et la folie. — Un naturaliste. — La vertu. — Le secret de la vie. — A deux sous le billet de mille francs ! — L'appétit. — La fin du Carême. — *Criquette* et la *Piaffeuse*. — Les statues. — Jean-Jacques Rousseau.

23 mars 1882.

Je ne sais qui a dit, un jour, qu'une image bien ou mal faite avait plus d'influence cent fois sur les imaginations et les esprits que le livre le mieux écrit. C'est bien possible. Je suis persuadé, par exemple, que les journaux illustrés, et surtout les *canards* populaires, ont fait plus que tous les articles de polémique pour répandre parmi les étrangers et les provinciaux cette idée saugrenue que Paris était, ces jours-ci, à feu et à sang. Dès que les gravures, partout multipliées, représentant Louise Michel prenant d'assaut les pâtisseries, ont apparu aux vitrines des libraires, les plus timorés ils étaient rares) ont fait leurs malles et se sont pré-

cipités vers les guichets de chemins de fer en demandant en hâte des tickets.

Le fait est que la vue de cette maigre femme en deuil, brandissant un drapeau noir, reproduite par tous les *magazines* illustrés, finissait par inquiéter ceux-là mêmes qui, habitant Paris, savaient pourtant que la fameuse aventure du meeting ressemblait bien plus à un scandale qu'à une émeute. Mais qui regardait ces scènes de loin et prenait au tragique les croquis des reporters au crayon pouvait fort bien croire, en effet, que l'heure était assez périlleuse. Toujours est-il que ces dessins et ces imageries ont précipité un certain nombre de voyageurs vers les gares. Seulement on exagérait. « Le public des théâtres et des restaurants s'est clairsemé, disait-on, d'une façon significative; le quartier des Champs-Élysées s'est presque vidé comme en plein été et, s'il n'y avait point de la neige à Nice et de la dynamite à Londres, « tout-Paris » serait en Angleterre ou dans les Alpes-Maritimes. »

On sait aujourd'hui qu'il fallait beaucoup en rabattre de ces terreurs soudaines et du chiffre d'émigrants qu'on avait cité. Les étrangers se sont remis, j'imagine, d'une aussi grande alarme et, le Carême passé, Paris va retrouver son vif entrain. Il faut pourtant bien s'imaginer que, plus la misère est grande, — et elle est profonde malheureusement, — moins il s'agit de terrifier ceux qui la peuvent faire cesser soit par leur générosité, soit, dirait Voltaire, par leur luxe. Il est odieux que, dans une ville comme Paris, on puisse ramasser, ainsi qu'on l'a fait cette semaine, boulevard de l'Hôpital, une jeune fille de dix-sept ans morte de

faim. « De faim, entendez-vous, mylords ! » s'écrierait Dickens, comme devant son petit Joe agonisant. Mais ce n'est pas, hélas ! en jetant au ruisseau les babas et les savarins des pâtissiers qu'on arrivera à la solution de cette redoutable question des entrailles.

Du reste, la moralité de tous ces tapages — puisqu'il en faut une — c'est l'espèce de doux scepticisme général qui s'établit et pousse les gens à se dire en fin de compte : « Bah ! tout s'arrangera ! Ce n'est pas grand'chose ! Nous en avons vu bien d'autres ! » Si bien que l'apprentissage de la liberté se fait peu à peu par ces secousses mêmes, et qu'un meeting, à Paris, finira par ne point sembler plus effrayant qu'un meeting à Londres. Le ridicule deviendra, je pense, la quinine de ces accès de fièvre.

Seulement il ne faudrait pas oublier la *cause première* de l'accès, et, au lieu de tant discuter et de tirailler les uns contre les autres, mieux vaudrait étudier en commun et chercher en hâte le remède, sans grossir les faits et sans croire que les explosions d'un côté et les chassepots de l'autre puissent avoir raison du mal et résoudre le triste problème. Quant à la presse, — en exceptant les choses sérieuses qu'elle dédaigne un peu trop, — elle voit tout, en général, avec des verres grossissants. Ces verres grossissants sont bleus, blancs, rouges ou roses selon les opinions de celui qui tient la loupe ; mais, qu'ils soient roses ou bleus, rouges ou verts, ils grossissent tout, voilà le certain. Ou, si l'on veut, ils ne grossissent que les petites choses.

Qu'une bande de gamins, en effet, traverse la rue en jetant des cris et brise quelques vitres en passant, ces

tapageurs auront aussitôt — nous l'avons vu — leurs peintres et leurs historiographes. Les collégiens révoltés sont *illustrés* eux-mêmes, comme Louise Michel, dans les *Magazines*. Mais que M. de Brazza s'embarque pour aller au Congo braver la fièvre et les nègres, on accorde quatre lignes très brèves à son départ, et c'est déjà beaucoup. Un savant, M. Janssen, à soixante ans, s'en va faire des milliers de lieues pour observer, dans une des îles de l'Océanie, une éclipse de soleil pendant six minutes, — six minutes, pas davantage ! — et ce trait de dévoûment scientifique passera chez nous aussi inaperçu que l'éclipse elle-même. Cette île où le savant s'en va vivre pendant quelques jours appartient aux Anglais ; elle mesure une lieue de large ; elle est plate ; elle est sinistre, sans eau, avec des cocotiers pour toute végétation. La traversée de M. Janssen et son retour sont deux longs voyages, périlleux peut-être, fatigants à coup sûr. L'astronome se jette ainsi à la mer et s'en va à Caroline-Island où il plantera sa tante et organisera ses instruments d'optique pour rapporter de là-bas à ses collègues une note sur ces quelques minutes d'éclipse qui préoccupent les astronomes. Il n'est pas seul, M. Janssen, et tous les observatoires d'Europe ont délégué un représentant pour ce voyage scientifique ; mais c'est lui, le savant français, qui est le chef réel de l'expédition. Et croyez-vous qu'on s'en occupe chez nous ? Moins que d'une chansonnette de mademoiselle Granier. Et c'est déjà bien joli vraiment qu'on ne se moque point de ce savant qui s'embarque avec ses télescopes pour aller voir — quoi ? — une éclipse au bout du monde.

Le docteur Lasègue, qui vient de mourir et qui était, lui aussi, un savant éminent, n'avait pas à faire le voyage de l'Océanie pour rencontrer des « observations ». C'est lui qui eût, de sa plume très pittoresque à l'occasion, pu tracer, avec tous ses « dessous », le tableau de la *Vie à Paris!* Il la connaissait, cette vie contrastée et bizarre, dans toutes ses plaies, comme le notaire et comme le prêtre. Il voyait aboutir à son service du Dépôt de la préfecture de police tous les détritus des décompositions sociales comme les pourritures à la bouche d'un égout. Il avait, sur l'existence humaine, des aperçus d'une exactitude féroce et des documents qui laissaient bien loin en réalité saisissante et poignante toutes les prétendues découvertes des naturalistes.

Très simple, très aimable et très éloquent; râblé, la moustache grise, l'air d'un bon bourgeois mâtiné de militaire, avec une diction précise et pittoresque et une voix charmante, le docteur Lasègue était un professeur remarquable et un causeur exquis. Il commençait ses leçons à voix basse, les yeux fermés, s'animait par degrés et arrivait peu à peu aux effets les plus entraînants du discours, à l'éloquence vraie, celle qui ne se contente point des mots sonores, mais se nourrit de faits et en nourrit ceux qui écoutent.

Je lisais avec un plaisir toujours vif ce qu'écrivait M. Lasègue dans les *Archives générales de Médecine* qu'il avait fondées avec le très savant docteur Simon Duplay, descendant des Duplay de Robespierre. M. Lasègue laissait en toutes choses transparaître un côté litté-

raire. C'est là qu'il parlait un jour des Cérébraux, de ces hommes modernes ne vivant que par le seul cerveau et qu'il décrivait, avec un art infini, ces névroses d'un genre spécial. Les Cérébraux! Le mot, qu'il créa ou appliqua, est resté depuis lors dans la langue scientifique, et il pourrait bien servir à caractériser les Parisiens d'aujourd'hui ou, pour être plus correct, la plupart des gens de cette fin du dix-neuvième siècle chez qui les nerfs jouent un rôle si considérable.

Cérébraux! Le docteur Lasègue voyait à peu près partout des Cérébraux, et il étudiait avec une autorité non contestée ces détraquements de la raison humaine, ces maladies de l'encéphale qui ont inspiré tant d'admirables travaux à des maîtres comme lui, comme le docteur Luys, comme Legrand du Saulle, Ball ou Charcot. Avec cela, très familial, d'une honnêteté rare, se consolant de la clinique avec le foyer et, en dépit de toute la boue humaine que le chirurgien remuait depuis des années, ne voyant dans la vie que ce qu'elle a de bon et de consolant : la famille et le repos.

— Le secret de la vie et de la force, nous disait-il un soir, c'est le « bon ordinaire ». Ce qu'il faut à l'homme, c'est le pot-au-feu de l'amour et non le restaurant!

Il y avait toute une philosophie pratique et saine sous ces axiomes pittoresques.

— En réalité, on ne meurt pas, disait-il encore, on se suicide. Le nombre est considérable de gens qui, vers quarante-trois ans, à l'heure où il faudrait enrayer, se tuent, je le répète, au jour le jour, et se tuent en sachant qu'ils se suicident, par le jeu, les femmes, le vin, tous

les pseudonymes du revolver ou du poison dans la vie moderne.

J'avais plaisir à l'écouter. Un romancier ne devrait vivre qu'avec des médecins, des gens de loi et des peintres. Le docteur Lasègue évoquait pour moi tout un Paris disparu, celui des étudiants classiques, laborieux et bohèmes à la fois :

— Nous n'étions guère que deux milliers à Paris et la corporation se concentrait dans cet original *ghetto* qu'on appelait le quartier latin. Aujourd'hui, avec six mille étudiants, la communauté n'existe plus. On vit par groupes, dispersés !

Il a, du reste, exprimé ses idées là-dessus dans un travail sur l'*Enseignement médical en France et à l'étranger :* « De tous les étudiants du monde, dit-il, le Parisien est celui qui lit le plus, dans sa chambre, où, à la place d'honneur, figurent quelques traités classiques, à la Bibliothèque, dans les cabinets de lecture. Il lit plus qu'il n'écoute. Cette culture solitaire a les avantages et les défauts de tous les isolements, elle exclut les ardeurs du travail en commun, les entraînements qu'éveille seule la parole, et remplace la discipline des écoles réglées par la fantaisie. »

On reconnaît là le professeur qui veut être écouté et connaît sa puissance sur ceux qui vont l'entendre.

— Ah ! le beau temps, disait-il parfois en regrettant l'heure où les étudiants ses camarades « écoutaient », comme il le désirait ; — le beau temps où nous dînions à vingt-cinq sous par crâne, soit douze sous et demi par mâchoire !

Cet homme, très charmant et excellent, qui avait

épousé la fille de Perrotin, l'éditeur de Béranger, ce bourgeois adorant les siens, ce philosophe naturaliste, et — chose curieuse — spiritualiste en même temps, connaissait des drames qui eussent épouvanté et avait sur la vie des aperçus qui décontenançaient.

Que de fois, dans son service du Dépôt de la Préfecture, il se trouva en face de gens portant un grand nom, illustres par l'éclat de la gloire ou la situation sociale, et qui, pris la main dans le crime, voleurs ou meurtriers, lui disaient tout bas :

— Dites que je suis fou, docteur! Je vous en supplie! Un cabanon, mais pas le tribunal! Faites cela pour les miens, que je déshonore!

Fou ou condamné?

Imaginez le regard du docteur plongeant au profond des yeux de quelque suppliant devenu blème; — et la lutte, dans ce cerveau de médecin, entre la pitié et le devoir!

D'un mot, le docteur Lasègue caractérisait ainsi une situation, et ensuite, d'un coup d'épingle, il crevait aussi bien des ballons gonflés d'idéal.

C'est lui qui posait en principe (j'en demande pardon à mes lectrices, mais c'est un médecin qui parle) : — « La femme a moins de pudeur que l'homme, surtout si elle est belle! »

Et ce brasseur des infirmités humaines en était arrivé à cette terrible observation finale qui jette un jour ironiquement navrant sur la vertu :

— Quand on m'amène, au Dépôt, des malheureuses ramassées dans la rue, je regarde leurs genoux : les filles qui ont les genoux sales sont honnêtes, celles qui

ont les genoux propres sont malhonnêtes. C'est mathématique.

Il ne faudrait pas trop écouter ces docteurs si l'on voulait conserver quelque illusion; mais la réalité la plus atroce n'enlève rien d'ailleurs à la poésie vraie de la vie, à ce qui est le devoir quotidien, l'existence saine et attachée au devoir accoutumé.

Il avait de ces observations de clinique morale, le docteur Lasègue, mais encore une fois, il n'en croyait pas moins à tout ce qui est bon et beau; et, malgré son coup d'œil sur les sanies du corps et de l'esprit, il trouvait que l'humanité vaut cependant qu'on se dévoue pour elle.

Un jour, il avait rencontré un prêtre avec lequel il avait longuement causé.

— C'est un fou, dit-il en le quittant, mais un fou abominable et dangereux !

Celui-là se nommait Verger.

Deux semaines après, on raconte au docteur Lasègue que l'archevêque de Paris vient d'être assassiné par un prêtre défroqué.

— Je le connais, dit le docteur. Il s'appelle Verger.

— Vous le saviez donc?

— Je ne savais rien, vous venez de tout m'apprendre. Mais l'assassin, c'est Verger.

C'était Verger.

Eh bien, malgré cette divination effrayante, le médecin adorait, louait et *ordonnait* ce qu'il y a de consolant au monde : le foyer, la famille, les enfants et, comme il disait gaiement, le « pot au feu ».

C'était un poète à rebours, ce grand docteur, le poète du calme et de la santé.

Le docteur Lasègue, comme aussi, je crois, M. Legrand du Saulle, attribuait au prurit de fortune qui agite tant de gens le nombre croissant de cas de folie qu'il avait à constater et à soigner. On a tout dit sur la fièvre du Million; mais de tous les symptômes du besoin autuel de s'enrichir rapidement — sans travailler trop — le plus significatif ou le plus original est peut-être la distribution et la vente publique de ces billets de « mille francs », qu'on criait, par les rues, ces jours derniers :

— A deux sous le billet de mille francs!

Faux billet de banque, — est-il besoin de le dire? — mais dont la teinte azurée, couleur de l'oiseau bleu des contes de fées, donnait, pour dix centimes, l'illusion des banknotes authentiques.

« Mille francs pour deux sous! A dix centimes les billets de mille! » Il y a plus de philosophie qu'on ne pense dans le débit de ces papiers soyeux. Celui qui les a mis en vente connaît profondément son époque. Époque pratique et pressée où chacun serait enchanté d'avoir les « billets de mille » au rabais, sans efforts, en achetant les louis pour quelques centimes.

J'ai entendu des acheteurs de ces billets offerts aux passants dire le plus sérieusement du monde :

— Et pourquoi pas?

« Pourquoi ce bout de papier, débité dans les carrefours, ne vaudrait-il pas autant que les billets émis par

la Banque de France? Pourquoi l'État ne ferait-il pas, au coin des rues, une distribution de billets de banque? Pourquoi ne donnerait-on pas les billets de mille francs pour deux sous, — deux sous — tout juste le prix que certaines cuisinières, plus discrètes que d'autres, font payer les petits pains d'un sou? »

Ce serait, ajoutait l'étrange économiste qui émettait tout haut ce paradoxe, un moyen comme un autre de résoudre la question sociale!

Hélas! certains réformateurs ne raisonnent pas autrement et mettraient volontiers, comme ces vendeurs de billets drôlatiques, les banknotes à la portée de tout le monde, en oubliant que la rareté seule donne une valeur, fiduciaire, mais réelle, au chiffon de papier.

Quoi qu'il en soit, nous avons eu à Paris ce spectacle curieux et un peu ironique : la foule achetant, pour deux sous, des billets de mille francs, et des pauvres diables, tout joyeux, brandissant le bout de papier bleu et se donnant l'illusion de la fortune. Rien de plus singulier que tout un coin de faubourg transformé en débit de billets de banque et ces paperasses courant de mains en mains avec de petits frissons de soie. On eût dit la sortie de quelque maison de jeu avec la foule des parieurs se partageant, associés et gloutons, les liasses de la banque qu'ils venaient de faire sauter.

Et si les journaux illustrés publient le dessin de la scène, ah! bon Dieu! au lieu de quitter Paris en hâte, les étrangers accoureront en foule, comme vers un Eldorado, un fleuve d'orpailleurs, un nid à pépites, une Californie, un placer...

— A deux sous, à deux sous les billets de mille francs!

Qu'on le dise à Landerneau : — Landerneau ne le croira pas.

Ainsi finit le Carême, sur les prédications ordinaires et les lectures nouvelles. Pourvu, grand Dieu, que les alarmistes n'aillent point s'imaginer que les œufs de Pâques constituent un péril nouveau et que les correspondants étrangers ne signalent pas à leurs nationaux la grande *Conspiration des Œufs-Rouges!*

Non, le calme est revenu et les gens d'esprit se préoccupent beaucoup plus des livres nouveaux, la *Piaffeuse* de notre ami M. de Cherville — un drame très poignant et très simple — ou *Criquette*, d'Halévy, dont le succès est tout fait, que du drapeau noir, maintenant replié, de Louise Michel.

Il y a aussi les « statues » qu'on va dresser : statue de Gambetta, statue de Béranger, statue de Dumas père, statue du général Margueritte, statue de Jean-Jacques Rousseau. A des titres divers, ces grands noms méritent un socle. L'un a défendu l'honneur national, l'autre l'a chanté; celui-ci est mort pour le pays et celui-là a diverti et charmé la nation. Quant à Rousseau, c'est le compagnon séduisant de nos jeunes années. Nous avons cueilli des pervenches aux Charmettes en songeant à lui. C'était un chimérique esprit, mais ceux-là sont rares aujourd'hui qui font encore un peu cas de la chimère.

— Et puis, comme le disait un peintre, Jean-Jacques

est le premier qui ait introduit une *touche de vert* dans la littérature !

C'était peut-être oublier La Fontaine, un bon paysagiste en son genre et un naturaliste spirituel, ce qui est tout à fait rare. Mais, ce qui est vrai, c'est que la plupart des gens, en leur jeunesse, ont jeté avec Rousseau, leurs lèvres au sein de mademoiselle Gallet et que nous avons tous plus ou moins cueilli avec lui des cerises au cerisier du verger romand !

Je ne sais si les jeunes gens suivent encore ce maître charmeur. Ils lisent peu, les jeunes gens, et cependant toutes les audaces d'adjectifs des romans nouveaux ne valent pas la seule épithète de Rousseau parlant des *âcres baisers* de Julie.

XIV

Les Parisiens aux champs. — Congés de Pâques. — La neige de mars. — Les Anglais à Versailles. — Encore les troubles. — Les futurs meetings. — La vente Narischkine. — Les autographes à l'encan. — Manuscrits de Balzac et manuscrits de Musset. — L'autographomanie. — Les éventails autographiques. — Le *Pâté*. — Madame Paul de Musset. — Un album de voyage. — L'Italie. — George Sand. — Augustine Brohan. — Un vieux portrait. — *Requiem* d'amour.

30 mars 1883.

Les honnêtes bourgeois de Paris, qui se fient au calendrier, ont profité des vacances de Pâques pour aller, selon l'usage, faire un tour à *leur campagne*. La *campagne* du Parisien, c'est une banlieue quelconque, vers Courbevoie ou Saint-Mandé. Les arbres y germent avec des étiquettes corticales, où des mains tendues désignent aux passants les restaurants prochains. Les fonds de bouteille y poussent en toutes saisons et les tessons s'y mêlent, au printemps, avec les primevères. Mais le bourgeois de Paris n'en demande pas davantage et il rencontre là, en toute sincérité d'âme, la réalisation de son rêve : l'églogue à bon marché !

C'est étonnant ce qu'on bâtit, autour de Paris, de

petites maisonnettes à toits de tuiles ou d'ardoises, carrées comme des dés à jouer et pas énormément plus grosses.

Les environs de Paris ressembleront avant peu à une grève immense dont ces petites maisons seraient les cailloux. D'un été à l'autre, les habitations ont poussé, entre deux brins d'herbe, sur les chemins, le long des railways, un peu partout essaimées à travers les terrains sans ombre. Des familles entières vont, avec des anxiétés paternelles, voir les murs s'élever de terre, les toits se couvrir de zinc, les girouettes neuves tourner au faîte du logis, à côté du drapeau tricolore planté par les maçons triomphants. Ce sont les joies rurales des Pâques parisiennes. « *Aller à sa campagne* » constitue pour le petit bourgeois, — et même pour certains boulevardiers, aussi bourgeois que les bourgeois, une volupté toute particulière. — Il fait froid, il bruine, le temps est maussade, le terrain est boueux, les giboulées sont glacées ; peu importe. C'est la semaine de Pâques. Il faut donner un coup d'œil aux quelques mètres carrés où l'on ira rissoler, dans quelques semaines, en famille. Si, après des heures entières de recherches patientes, le dos courbé vers la terre, on a dans l'herbe découvert quelque violette, c'est avec la fierté d'un conquérant qu'on rentre à Paris. « *Ma violette !* » On ne la donnerait pas pour une branche de lilas blanc.

Ils ont d'ailleurs été cruellement salués et maltraités, les ruraux de Paris, lorsque, classiquement, ils ont pris quelque train de banlieue pour aller — le lundi de Pâques — voir de près les bourgeons déjà gonflés,

mais intimidés et frileux. Une bourrasque de neige enveloppait les bois, fouettait les maisonnettes et couvrait l'horizon d'un brouillard blanc. Ah! le joli premier baiser du printemps nouveau! Les Parisiens exaspérés ont eu tout loisir de parodier la chanson du *Passant* :

Mignonne, voici l'avril;
C'est la pluie et le grésil,
C'est le vent et son cortège.
L'air est froid, le ciel est noir
Et partout on croirait voir
Une guipure de neige!

J'ai assisté, pour ma part, au débarquement d'une famille anglaise, nombreuse à remplir un omnibus, arrivant à Versailles sous les flocons blancs. « Et c'est un voyage de beau temps » que nous faisons, disait mélancoliquement la mère en poussant devant elle ses quatre ou cinq filles aux longs cheveux dorés, leur flottant dans le dos et comme des crinières; qu'est-ce que c'eût été si nous étions venues l'hiver? » Les jeunes filles riaient, du reste, levaient en l'air leurs jolis visages roses, et, fermant les yeux, buvaient la neige qui tombait, tandis que les flocons lourds, se logeant dans leurs cheveux, y restaient un moment avant de fondre et y brillaient en gouttes, comme des diamants, après y avoir formé, sur fond d'or, de blanches étoiles.

C'est à cette famille anglaise que j'ai entendu un garçon d'hôtel de Versailles donner sur l'émigration dernière qui aurait dépeuplé Paris et peuplé les environs ce renseignement décisif:

— Est-il vrai, lui demandait-on, qu'il y a beaucoup

plus d'étrangers à Versailles depuis les troubles de Paris?

— Oh! non, du tout. C'est toujours la même chose. Il y en aurait peut-être moins.

— Ah! oui, je comprends : on est parti. On s'est sauvé! Les Anglais sont retournés à Londres!

— Pas le moins du monde. Voici ce qui est arrivé. Lorsqu'on a fait, à Versailles, courir le bruit qu'il y avait *quelque chose* à Paris, alors, c'est bien simple, tous les voyageurs sont partis pour Paris pour voir ce qu'il y aurait. C'était même très drôle. Ils étaient pressés, pressés! Ils ressemblaient à des spectateurs qui ont peur de manquer le lever du rideau. Les uns voulaient voir Louise Michel, les autres mademoiselle d'Erlincourt. Ils ont tous fait enregistrer leurs bagages pour Paris et ils ne sont pas revenus. Voilà.

J'ai noté le renseignement, qui comporte sa philosophie, et j'ajoute aujourd'hui à ce que je disais à propos des troubles : — Qui sait s'il est impossible qu'un jour, les meetings étant annoncés quelque temps à l'avance, on n'organise, à un moment donné, des trains de plaisir à prix réduit pour les « démonstrations », et que l'annonce d'une promenade de mademoiselle d'Erlincourt ne constitue une « attraction » pour les touristes?

« Nos petits neveux sont heureux, disait Voltaire; ils verront de grandes choses. » Je crois que les nôtres en verront, sinon de grandes, du moins d'originales, d'inattendues et même d'un peu extravagantes.

Mais parlons des ventes un peu. Dans la poussée de fièvre qui va amener à l'Hôtel Drouot les gros amateurs autour des Rembrandt, des Fragonard et des Sweebach ou des Decamps de la collection Narischkine, il y aura bien aussi quelques palpitations, j'imagine, pour la vente des autographes d'Alfred de Musset provenant de la succession de Paul de Musset.

Aujourd'hui, où tout se vend à l'encan ainsi que des denrées coloniales, où les confidences d'amour sont débitées comme marchandises, où l'Amérique traite les toiles des maîtres comme le coton des filateurs et taxe une œuvre d'art comme une barrique de vin ; dans ce vaste marché de toutes choses, dans l'immense bazar qui est la société contemporaine, il était certain qu'à un moment donné les autographes auraient leur cote à la bourse de la rue Drouot comme les livres de choix ou les tableaux de prix.

Les ventes de chiffons de papier portant une signature célèbre sont aussi courues maintenant que les ventes d'objets d'art. On trafique sur les souvenirs, on agiote et tripote sur les manuscrits, on met à l'encan Musset après Balzac, ce Balzac dont on débitait les papiers au tas, l'an passé, dans des paniers éventrés d'où tombaient des autographes — quelle honte ! — si bien que le bibliophile belge M. de Spoëlberch a acheté en bloc pour un millier de francs à peine deux ou trois mille lettres écrites par Balzac ou adressées à Balzac, avec des plans de romans, des bouts de chapitres inédits, toute une fortune de prose *balzacienne*.

C'est une passion toute moderne, cette passion des autographes ; M. de Lescure, l'érudit biographe de

Rivarol, en a raconté l'histoire. L'*autographomanie* commence avec le siècle, si je puis dire. La première vente a lieu en 1820 : c'est la vente Courtois. On achetait alors dix francs une lettre de Voltaire, rue des Bons-Enfants, dans la vieille salle Sylvestre, dont Janin nous disait : « C'est le champ de bataille d'Austerlitz de mes trouvailles et le cimetière d'Eylau de mes économies ! » La même lettre de Voltaire aujourd'hui vaudrait deux cents francs.

Il n'y eut, de 1820 à 1830, en dix ans, que vingt-huit ventes d'autographes. De 1830 à 1860, il y en a eu deux cents. De 1860 à 1880, il serait difficile de les compter : elles pullulent. « C'est une épidémie nouvelle, dit gaiement M. Paul Eudel, le très intéressant et très informé historiographe de ce coin de vie à Paris qui s'appelle l'*Hôtel Drouot*. C'est un choléra; c'est l'*autographicorum morbus.* » La mode s'en mêle. On fabrique maintenant chez les éventaillistes des éventails en peau de vélin ou en parchemin, et sur chacune des branches on prie les célébrités de sa connaissance d'inscrire sa signature. C'est l'album portatif. Le goût nous en est venu d'Amérique, et, la première fois que je vis un éventail de ce genre, c'est — il y a bien des années — chez Victor Hugo, entre les mains de madame Sheridan, qui apportait, rue de Rivoli, au poète un éventail en bois précieux, en le suppliant d'y mettre son nom. Victor Hugo était un peu surpris.

Aujourd'hui, il le serait moins. L'*éventail-album* est fort répandu et Victor Hugo demeure toujours le signataire idéal, celui à qui on réserve, comme à un souverain, tout un côté vierge de l'éventail pour y laisser son

nom sans voisinage. Et sur le vélin ou le blanc du parchemin, toutes ces signatures entre-croisées finissent par former comme une dentelle d'écritures. Cela pourrait paraître laid, et c'est charmant. Les parafes s'enchevêtrent, les écritures se mêlent, comme des brindilles de vigne ou des boucles de cheveux. Les contrastes de ces rinceaux donnent à l'ensemble je ne sais quel aspect de dessins exotiques ; on croirait à un décor d'écran japonais.

C'est un grand honneur, sans doute, d'être de ceux à qui une jolie femme demande une signature, mais c'est aussi un grand péril. Le danger à craindre dans l'*éventail autographique*, ce n'est pas, comme dans l'album, la niaiserie sentimentale ou la fusée d'esprit ratée qu'on peut laisser tomber si, comme disait Roqueplan ou un autre, « on n'a pas de monnaie sur soi » ; — le danger est simplement matériel puisqu'on n'a qu'une signature à donner, mais il est plus redoutable : — le danger, c'est le pâté, le vulgaire et hideux pâté d'encre dont on peut maculer le vélin vierge et qui fera, malgré elle, faire la grimace à l'aimable propriétaire de l'éventail.

Encore si, le pâté tombé, l'on pouvait se rattraper comme ce peintre qui, ayant ainsi de sa plume laissé échapper une tache d'encre, se hâta d'y mettre une petite tête et des pattes minuscules en écrivant au-dessous : « Bête à bon Dieu. X... *fecit*. Relire la *Coccinelle* de Victor Hugo. »

C'est le moyen héroïque que je recommanderai aux

littérateurs lorsque, tremblants, ils approcheront de l'éventail en parchemin, au manche chiffré d'argent, leur plume d'où peut glisser, comme une larme noire, le funeste pâté. Vite, qu'ils le changent en coccinelle, la « bête à bon Dieu » dût-elle être même déplorablement dessinée et ressembler à un faucheux. Araignée du soir... Les éventails n'étant guère signés que le soir, l'araignée d'encre dit « espoir » aussi — pour la rime.

Et qui sait? ces éventails à autographe vaudront pour l'avenir autant que des éventails de Boucher ou de Lami. On les verra, un jour, passer, comme les billets doux, dans les ventes publiques. Les affiches à venir de l'Hôtel Drouot porteront cette annonce inconnue jusqu'ici aux murailles de l'Hôtel des Ventes : « Éventails signés et parafés, provenant de la garde-robe » de madame (ici un nom de grande dame) ou de mademoiselle Z... (ici un nom de grande petite). »

S'ils eussent été inventés de son temps, combien de ces éventails Alfred de Musset eût signés !

Il a signé ses poésies et c'est assez. Son frère conservait pieusement ces autographes. Sonnets célèbres, vers immortels, fragments inédits, passages supprimés, variantes de la *Coupe et les Lèvres* ou manuscrit de Lorenzaccio, jusqu'à des dessins griffonnés par Alfred, Paul de Musset gardait tout cela. Lorsqu'il mourut, madame Paul de Musset mit en vente ces manuscrits. On allait même en commencer l'adjudication (c'était le 1er décembre 1881), lorsqu'au moment d'entamer la vente le commissaire-priseur annonça que les enchères

ne pouvaient s'ouvrir, madame Paul de Musset étant morte la veille.

A l'heure même où elle mourait ainsi, la belle-sœur d'Alfred de Musset, cette jolie et fine Parisienne que Comte-Calix avait si agréablement peinte en costume Louis XV, jupe courte, pied mignon, longue canne à la main, pareille à une de ces charmeuses d'autrefois qui posaient leurs minces talons sur les « trois marches de marbre rose » ; à l'heure où elle agonisait, un reporter à court de copie traînait dans l'injure cette femme qui, disait-il, trafiquait des plus sacrés souvenirs et des reliques de Musset. Or, la veuve de Paul de Musset mourait pauvre, dans un couvent où la générosité d'une fidèle protectrice payait son logement, et l'article de journal ne calomniait que le cadavre d'une femme malheureuse.

C'est toujours ce qui me cause un ironique dégoût quand je lis les gazetiers hasardeux qui font métier d'*éreinteurs* d'habitude. S'ils savaient comme ils frappent à faux, ces Giboyers de la presse, ils se tairaient peut-être, car ils sont d'ordinaire plus ignorants encore dans leurs balourdises et plus niais que méchants. Pauvres gens, gonflés d'envie, ramassés parmi les déclassés, littérateurs nés pour être pions, et romanciers faits pour grossoyer dans une étude de notaire, critiques et moralistes se payant un supplément d'eau-de-vie ou parfois, — car il en est qui souffrent, — une seconde portion de riz, avec le prix de leur article — ils ignorent parfois que ceux qu'ils attaquent, injurient ou calomnient, souffrent autant qu'eux, pour d'autres causes, et ne vendent « les reliques du souvenir » que

parce que, vaillamment supportée du moins, la misère est entrée au logis.

Il n'y a, du reste, personne à accuser de cette vente aujourd'hui. La mort a tout pris, les deux frères et celle qui porta le nom du frère aîné. Ce nom de *Musset* est éteint, comme un flambeau usé. Les *amateurs*, ces fossoyeurs d'un autre genre, se sont disputé les débris de ces disparus. On va vendre à l'encan cet album de voyage que Musset griffonnait aux côtés de George Sand pendant le fameux et tragique voyage en Italie. Imaginez les *Lettres d'un voyageur* illustrées par un caricaturiste de l'école de Topffer : George Sand et Musset en bateau, le passage des touristes à la douane italienne, Stendhal dans une auberge ; la drôlerie du voyage jetée par Musset au hasard de la plume sur des feuillets d'album. Et, de Musset encore, un portrait de Pauline Garcia, des croquis, des *charges* de camarades, et des lettres où Augustine Brohan lui écrit, — en février 1852 — lorsqu'il vient d'être élu académicien :

« Ce n'est pas vous que je félicite, c'est l'Académie. Voulez-vous vous charger de mes compliments auprès d'elle ? »

Elle avait *le mot*, la soubrette. C'est elle qui, se promenant, une nuit d'été, avec Musset, dans les allées sombres du bois de Boulogne, ramassait dans l'herbe un ver luisant, et disait à ce chasseur de chimères :

— Tiens, mon poète, voici une étoile pour allumer ton cigare !

Ce nom de Musset, chaque fois qu'on l'écrit, vous remet en mémoire des ressouvenirs d'amour ou de jeunesse. Mais voici un détail significatif que j'ajoute

comme post-scriptum à ce roman de Musset et de Sand, qui sera, pour le dix-neuvième siècle, ce que le roman de Jean-Jacques et de madame d'Houdetot ou celui de Lespinasse et de M. de Mora sont pour le dix-huitième.

Un de mes amis a acheté, pour moi — il y a dix jours — à la vente des objets, tableaux, meubles et gravures de la succession de Paul de Musset, un portrait de George Sand, par Calamatta, daté de Paris 1837 et représentant *Lélia* en vêtement d'homme, redingote à revers et grosse cravate au cou. Et je regarde cette biographie avec un certain attendrissement. Alfred de Musset, à qui ce portrait appartint, a rêvé souvent devant cette image, ce profil pensif aux grands yeux rêveurs et doux. Peut-être a-t-il collé ses lèvres à la vitre froide de ce petit tableau. Eh bien — détail caractéristique — l'encadrement est celui d'une lettre de faire part, l'ornement d'un char mortuaire : pas d'or, mais un cadre noir à filets d'argent comme le bois d'une voiture de deuil.

Et voilà tout ce qui restait au maigre Rolla de son voyage en Italie ; voilà tout ce qu'il garda, jusqu'à sa mort, et ce portrait de George Sand est exactement l'encadrement des souvenirs de sa jeunesse. Un album de caricatures et un cadre funèbre, un *requiescat* d'amour !

Et ce n'était peut-être pas, quand il regardait ces *reliquiæ*, l'album de caricatures qui semblait le plus triste à cette âme malade et à ce dégoûté.

XV

Les fleurs à Paris. — L'homme et le jardin. — Une halle aux fleurs. — Alphonse Karr. — Les jardins parisiens. — L'enterrement de Gambetta. — Une improvisation de Lamartine. — Les fleurs et les pauvres. — Les giroflées du passage Trouillet. — Les chiffonniers. — Les petites fleuristes. — Les lilas du Petit-Mazas. — La mère Paul. — Le convoi d'une fleuriste. — Une comédienne. —Comment les fleurs se vendent. — L'idéal.

6 avril 1883.

J'ai déjà souvent signalé la passion grandissante que les Parisiens, les Parisiens modernes, ont pour les fleurs. Il semble que ce siècle affairé et plus névrosé que poétique garde ce goût, cet amour des fleurs, comme une sorte de regain des poésies évanouies ou fauchées. Ou bien instinctivement, par ce besoin de rêve, de couleur et de parfum qu'on a toujours, même en des temps naturalistes, l'homme moderne s'entoure de fleurs comme d'un rideau qui lui cache à demi les réalités de la vie. Il est certain que l'amour des fleurs est instinctif à l'humanité et que, sur ce point spécial, le Parisien a un « cœur humain » qui bat la fièvre.

Les Fleurs à Paris ! c'est toute une partie de la vie

de Paris! Et je voudrais, quelque jour, que mon ami Cherville abordât cette causerie spéciale et recherchât tout ce qu'il y a de rural chez le Parisien, que ce Parisien soit d'ailleurs un provincial transplanté ou un Parisien-né.

Le Parisien a des passions théâtrales, des passions picturales, des passions politiques, et, depuis quelques années, des passions hippiques; mais il a, fort développées aussi, des passions florales. Depuis les fleurs du square où il va prendre le frais jusqu'au pot de fleurs qu'il arrose sur sa fenêtre, le peuple de Paris adore les fleurs, et Alphonse Karr, l'homme qui a eu le plus d'idées peut-être en sa vie et qui les a, du reste, ressassées le plus souvent, réclamait, il y a longtemps, avec beaucoup de justesse, pour Paris une halle aux fleurs bien installée, comme la halle aux légumes et la halle aux poissons.

On pourrait dire, il est vrai, que la halle aux fleurs est partout, à Paris, disséminée et fractionnée : dans la boutique du fleuriste élégant et dans le haquet à bras poussé, à travers rues, par la marchande de violettes. Le quai aux Fleurs, le marché de la Madeleine, la place du Château-d'Eau, quelques coins des boulevards extérieurs, sont des halles en plein vent où les jacinthes rient depuis un mois, où les pâquerettes, étalées sur les dalles de pierre, forment ce « tapis de verdure émaillée de fleurs » dont parlaient les descriptifs d'autrefois, qui pourraient bien survivre aux pittoresques d'aujourd'hui. Et les arbustes dans leurs mottes de terre, les fleurs en bourriches, comme des huîtres, les rosiers cravatés de papier blanc; les pensées, les crocus en

bottes serrées, les giroflées au velours populaire, toute la flore du gentil Avril s'étale maintenant à tous les coins de Paris, par terre, comme une Karamanie qui sent bon et comme une jonchée de printemps.

Oui, c'est le printemps. Les frondaisons timides se font plus hardies avec le premier soleil. Les marronniers ouvrent leurs bourgeons comme des hannetons leurs élytres. Il y a des gouttelettes vertes aux jeunes branches des lilas. Squares et jardins semblent poudrés de vert comme si, sur tous les arbres, était tombée une poussière de mousse. C'est l'éveil partout, et partout les senteurs douces de ces fleurs parisiennes font mentir le vers narquois du poète :

A Paris, les jardins sentent le renfermé !

Ils sentent bon, au contraire, et donnent à Paris comme une parure de fête. Et de ces fleurs, au surplus, ce ne sont point les fleurs artistiquement montées et *serties* comme des joyaux des fleuristes à la mode qui charment le plus. Sans doute il y a là des merveilles, dans ces magasins qui pullulent. Les doigts de fées des femmes qui semblent tout naturellement créés pour tresser des fleurs ou broder des dentelles inventent des œuvres d'art exquises : paniers et coussins, des vases, des lyres, des brouettes, des merveilles florales enrubannées, dorées, qui font songer à des espèces de pièces montées et de pâtisseries poétiques; mais les bouquets les plus simples, même les bouquets les plus humbles, sont les plus exquis peut-être, ceux qu'on porte et qu'on

emporte, et dont une fleur, en tombant, peut faire un heureux et incarner un souvenir.

Sans doute le luxe des fleurs est devenu une autre folie et l'horticulture une passion. Lors de la dernière Exposition universelle, le délégué du Japon, M. Maéda Maséna, était littéralement assiégé, dans sa ferme japonaise, par toutes les grandes dames de Paris qui le suppliaient de leur accorder quelque fleur inédite du Japon pour leurs serres. Aimable et souriant, M. Maéda promettait à tout le monde et ne donnait rien à personne. Il lui eût fallu dévaliser tous les jardins de Yokohama pour peupler les serres de Paris.

Mais, encore un coup, ce ne sont pas les fleurs de serre qui sont, pour moi, les fleurs parisiennes : les fleurs de Paris, ce sont les bouquets de deux sous, les fleurs ramassées par les bois, le matin, dans l'aube frileuse de mars ou d'avril, par les fillettes, qui rapportent, avec un peu d'onglée, leurs paquets de violettes ou de coucous aux revendeuses des halles. Les fleurs de Paris, ce sont les fleurs prolétaires, celles qu'on rencontre, aux pays de misère, comme des sourires de faubourgs.

A l'enterrement de Gambetta, on a calculé qu'il s'était vendu pour près de quatre cent mille francs de fleurs et de couronnes. Il ne s'en débite pas pour d'aussi fortes sommes, à Paris, pendant les floraisons printanières, mais, sous toutes les formes, les fleurs s'étalent et se pressent aux quatre coins de Paris.

C'est un besoin de l'homme moderne, la fleur. Lamar-

tine, ce grand poète des ruraux, ce simple qui nous émut jusqu'à l'âme avec *Jocelyn*, un prêtre et son chien, cet ami des paysans, vignerons et laboureurs, a expliqué, un jour, en devin merveilleux, cet instinct, cette parenté secrète qui existe entre l'homme et le jardin. C'était à Mâcon, en 1847, lors d'une séance de la Société d'horticulture. On le pria de prononcer quelques paroles, et, alors, dans une improvisation étonnante et entraînante, le poète des *Méditations* montra, voulut montrer que le rêve même de l'humanité, l'histoire des nations et aussi leurs théogonies tiennent dans un coin de terre : le jardin. Le jardin, c'est l'éternel paradis inventé par l'imagination humaine.

« Parcourez, disait Lamartine, toutes ces religions, toutes ces histoires, toutes ces fables, il n'y en a pas une qui ne fasse commencer l'homme dans un Éden, c'est-à-dire dans un jardin ; pas une qui ne mêle cette image d'un jardin abondant en eaux et en fruits aux images et aux songes de félicité primitive ou de félicité future. »

Eh bien ! oui, le bonheur pour l'humanité tient dans un jardin, et le Parisien, quel qu'il soit, veut posséder chez soi ou devant ses yeux une miette de ce bonheur. De là, le square citadin et le jardinet sur la fenêtre, le pot de fleurs que Caton voulait imposer comme une obligation à tout citoyen romain, et que le Parisien, amoureux d'un brin de réséda autant qu'un Hollandais de ses tulipes, cultive sans l'ordre de Caton.

Il lui en faut peu, au Parisien, pour avoir la sensation de la campagne et l'odeur de la fleur et l'ombre de l'amour ! Dans un vase de verre, une branchette de

ces lilas qui vont fleurir ou, sur la cheminée, une brassée d'aubépine qu'on ira casser, à travers les haies, ces prochains dimanches, et voilà l'idéal Éden réalisé. C'est l'illusion de la campagne, et c'est le spectre du printemps, mais cela suffit.

On pourrait donner mieux que cela aux Parisiens, et c'est encore Alphonse Karr, jardinier et sylvain, qui demande, par exemple, pourquoi, au lieu d'emprisonner chaque année, dans leurs caisses barbouillées de vert, les orangers dans les serres du Luxembourg et des Tuileries, on ne planterait pas ces orangers en pleine terre dans chacun de ces jardins, on n'en ferait point un petit bois ou un bosquet en les entourant, au mois d'octobre, et en les couvrant d'une serre mobile qu'on enlèverait au mois de mai. Il y a près de vingt ans que l'auteur du *Voyage autour de mon jardin* émettait cette idée, qui n'est point tombée sans doute dans l'oreille de M. Alphand. Des bois d'orangers à Paris ! Et pourquoi non? Nice n'est pas si loin d'où, comme les fleurs superbes qu'expédiait hier Sardou à ses amis, les orangers pourraient venir par le chemin de fer.

Vivent donc les jardins et les fleurs parisiennes ! Des fleurs à profusion! C'est, encore une fois, la poésie de Paris. « Beaucoup de fleurs, disait Mirabeau en montrant sa propriété du Marais à Argenteuil, beaucoup de fleurs, c'est la poésie des jardins. »

J'ai dit qu'il y avait des fleurs parisiennes partout, même dans les antres. Ce besoin du jardinet chez l'homme, ce souvenir ou cet appétit de l'Éden dont

parlait Lamartine, est si puissant, qu'il en arrive à corriger et à illuminer le bouge.

Loin de nos boulevards, dans la banlieue féroce, au pays de misère, boulevard de la Révolte, — le nom seul est déjà tragique, — il est des cloaques hideux où vivent de pauvres êtres sordides. Eh bien ! ces misérables ont des fleurs à côté de leurs haillons. *Passage Trouillet*, étroite « ruelle des miracles », passage ouvert sur le boulevard et qui conduit à des terrains vagues où, derrière un pan de mur, tout près d'un talus en pente, et comme improvisée au bord d'un fossé, une longue suite de logis en planches, bâtis au ras du sol avec un seul étage au balcon de bois peint en rouge, — comme les bois de justice, — une sorte de long chalet aboutit à une espèce de cul-de-sac ou à un étroit boyau borné par un mur. Eh bien ! je le répète, là encore, passage Trouillet, il y a des fleurs.

Les enfants grouillent dans le ruisseau, et par les étroites fenêtres de ces logis, tanières humaines, huttes d'Esquimaux, où pour tout plancher on a le sol, quand on regarde, on aperçoit dans l'ombre, — dans l'ombre qui ne finit jamais, même en plein jour, — des tas de chiffons, des lits plats de grabataires, matelas brunâtres, paillasses à vermine, tas de haillons où l'on dort, et là sourit ironiquement quelque giroflée.

Cela coûte par semaine quarante-cinq sous, cinquante sous de location, ces logis de bêtes fauves. Les plus chers se payent trois francs. Ce sont les logis riches. Et partout des enfants et des fleurs. Ces enfants sont roses, frais, chose étrange, et gros et gras, et des têtes de babys de Reynolds émergent de ces tas d'or-

dures. Les pères sont vieux ou semblent vieux et blêmes, avec des barbes longues, des yeux farouches et hagards d'alcooliques. Ce sont des ramasseurs de chiffons. Beaucoup, au fronton de leur logis, ont charbonné leurs noms, leurs prénoms plutôt suivis de leurs surnoms, pleins de bravades ironiques ou héroïques, comme on voudra : *Ernest dit la Misère, Victor la Pauvreté, Louis Pas Veinard.* Et l'argot, ici, prend des accents féroces et navrants. Oui, ce sont des chiffonniers qui logent là. Et ces chiffonniers ont des fleurs.

Du haut de leur balcon, l'horizon est formé de lointaines cheminées aux fumées noires de coke ou dorées par l'acide sulfurique, et là, sous leurs yeux, sous leurs pas, derrière la palissade qui borne la cité, ils n'ont rien que des talus de terre noire, pétrie de débris, vieux cuirs de casquette, tessons de bouteilles, débris de faïences brisées ; mais, sur cette lèpre, je le repète encore, il y a des fleurs, ramassées dans quelque ruisseau parmi les chiffons ou rapportées du bois de Clamart, de Vincennes ou de Viroflay, par ces fillettes qui rôdent à travers ces tanières.

Des enfants encore aujourd'hui et des femmes demain, ces petites : elles grandissent dans le grouillement de cette cité de misère, s'en échappent pour vendre leurs bouquets au coin des rues, tendant, l'œil allumé, leurs primevères déjà salies aux passants ; la plupart, gibier d'hôpital, meurent phtisiques toutes jeunes. D'autres, plus rarement, ont les grands équipages et le petit hôtel. J'en sais une dont les journaux de high-life vantent les hauts faits et qui a roulé ainsi, jusqu'à treize ans, dans les ruisseaux de la Villette. Pauvres filles

après tout, chair à carabins quand elles ne sont pas de la chair à plaisir.

La femme qui, passage Trouillet, loge tout ce monde, la propriétaire de ce clan de loqueteux, habite avec ses locataires dans la cité dolente et elle reçoit ses misérables loyers derrière un guichet grillé, comme un peseur d'or, et elle a des chiens, pour la garder, des dogues. Celle qui la précéda là faisait mieux : elle avait abdiqué son sexe, elle portait des pantalons. On l'appelait la *Femme à culottes*. Et la « femme à culottes », au fond de la cité Trouillet, elle aussi cultivait des fleurs.

Toujours des fleurs !

Des fleurs, de la terre — terre ou fleurs du berceau, fleurs et terre de la tombe, l'homme décidément ne peut se passer de ce qui le nourrit et le dévore.

Dans un autre de ces coins hideux de Paris, bouge de tziganes qu'on appelle, à cause de ces cahutes au ras du sol, étroites comme des cellules de prison, le *Petit-Mazas*, une pauvre femme anémique, maigre comme un squelette vivant dans un de ces trous, me montrait un arbuste grêle, poussant là parmi les débris d'os de lapin et les écailles de poisson, et me disait, avec une fierté et une joie navrante :

— Nous avons du lilas, Monsieur ! Du vrai lilas !

Fleurs phtisiques de Paris, vous consolez et faites vivre aussi bien des pauvres êtres ! J'entends, tandis que j'écris, le pas d'une vieille femme qui, à quatre-vingts ans bientôt, vend encore des bouquets comme elle en vendait à douze. Elle vient chez moi tous les huit jours,

elle a ses pratiques. « Madame Judic, la première de toutes, » dit-elle fièrement. Elle est seule au monde ; il ne faut pas qu'elle vende beaucoup de ses violettes ou de ses crocus pour vivre. Mais le propriétaire augmente les loyers. Dix francs de plus par an, c'est une somme. Madame Judic a souvent payé, non seulement les fleurettes, mais le loyer de la mère Paul. Un jour même, il a fallu protéger l'octogénaire qu'on allait mener au poste, toute tremblante, parce qu'elle stationnait, avec un éventaire, rue de Clichy, devant le Skating, à la sortie de la messe. La messe et le Skating ! Ce sont les antithèses de Paris !

— Ce serait, nous disait la vieille, la première fois qu'on m'arrêterait. A quatre-vingts ans ! Mes fleurs, ça m'a nourri jusqu'ici et ça en a nourri bien d'autres. Ça a nourri mon mari, mort à l'hôpital. Ça m'a permis d'élever un grand garçon de fils. Ça me laisse encore vivre dans ma mansarde des Batignolles. Ça me payera peut-être un peu de mon enterrement et j'aurai bien de la violette un brin pour aller là bas. C'est si bon, les fleurs !

Et elle n'est pas la seule, la vieille mère Paul, à dire : « C'est bon, les fleurs ! » Une des rares artistes de ce temps, une vaillante, a commencé comme la fleuriste de Judic finit : par vendre aussi des fleurs, à côté de sa mère.

Il y a quelques années, la mère de la comédienne — dont tout le monde sait le nom, mais que je tairai — mourut. Le char de la pauvre femme disparaissait littéralement sous les fleurs, et les passants s'arrêtaient pour voir monter lentement, vers le cimetière, cet énorme monceau de violettes du pôle.

Derrière venait une grande femme en deuil.

C'était la comédienne qui disait à la morte :

— Pauvre courageuse femme ! Tu en as assez vendu à d'autres, de ces fleurs, pendant ta vie ! Eh bien, tu en auras, après ta mort, autant qu'une reine !

Et, sur la tombe de la vieille fleuriste, après que la fosse fut presque à demi emplie de violettes, il y eut une pyramide de fleurs.

Toutes les vendeuses de fleurs n'ont pas cette fin poétiquement attristée. Aux Halles, le matin, lorsque, avant le jour, à trois heures en cette saison, dès deux heures du matin en été, les horticulteurs arrivent à l'endroit où, jusqu'au coup de cloche de huit heures, on vend en gros les bottelées de fleurs aux marchands, l'aube grise éclaire plus d'un gros diamant piqué dans l'ourlet des oreilles de ces débitantes de fuchsias ou de roses. Ces demi-paysans qui viennent vendre aux Halles les produits de leurs jardins ont souvent des fortunes. Quelques-uns, du côté de Vincennes, de Montreuil ou de Fontenay, possèdent des champs entiers de pensées ou de reines-des-prés.

D'ailleurs, tous s'entendent pour la cote des fleurs, pour la hausse et la baisse des violettes. Il y a une Bourse des fleurs comme il y a une bourse des valeurs, et l'ironie serait trop complète si cette Bourse florale avait aussi une *corbeille !* Non. L'entente entre les maraîchers suffit. Les fleurs subissent les fluctuations voulues. Les violettes étaient hier à soixante centimes le bouquet, elles seront demain à cinquante. Le bouquet

de myosotis, du doux *vergissmein-nicht*, les myosotis valent deux francs ou deux francs cinquante, selon le cours. Car tout se vend, les fleurs et le sentiment. C'est même cette dernière denrée qui, à Paris, coûte le plus cher.

La *fleur coupée* se vend aux Halles seulement, et sur les quais on débite uniquement la fleur en pots ou la fleur en bourriches, les fleurs grimpantes. Ce sont là deux spécialités distinctes : les fleuristes en plein vent du marché de la Madeleine, par exemple, et les petits fleuristes en boutique ouverte se fournissent aux Halles. Les grands fleuristes parisiens directement achètent aux horticulteurs. Quelques-uns retiennent en bloc le produit d'une serre entière.

Et quand je dis que tout se vend ! Il s'est créé, depuis quelques jours, une nouvelle industrie. Des rôdeurs de banlieue ont trouvé ingénieux de couper les branchettes des arbres et de les débiter aux Halles comme montures de bouquets ou couche verte de fleurs. Ç'a été comme une invention spontanée des malfaiteurs. En une nuit, autour de Paris, on a mutilé ainsi pour une dizaine de mille francs d'arbustes. L'arbre souffre et dépérit comme l'animal. « Maître Paul, mon jardinier, est mort, écrivait madame de Sévigné ; mes arbres en sont tout tristes. » Mais les malfaiteurs ont des ingéniosités bizarres comme ceux qui, par exemple, au Jardin des Plantes, lâches et cruels, ont l'atroce tentatation, la manie, l'infamie de chercher à crever les yeux des lions ou des hyènes, même des pauvres petits singes moinillons, à travers les barreaux des cages.

Et, à l'heure où nous sommes, Paris est — je le répète — tout fleuri, en gai costume d'avril. L'Éden rêvé court les rues. A tous les carrefours il ouvre ses bouquets et fait rayonner ses marguerites blanches. Et, encore une fois, voilà qui prouve bien qu'en dépit de tout nos appétits de réalités saignantes, de spectacles hideux ou bas, de bestialités pseudo-artistiques ou pseudo-littéraires, il reste, il restera toujours dans l'esprit et dans le cœur de l'homme un besoin de songe, d'idéal, un rêve de beauté et de poésie qui pour tous, — pour la mondaine, enfonçant dans ses cheveux un camelia neigeux et lacté, comme pour la fille du peuple piquant à son corsage son pauvre bouquet d'un sou — se traduit par l'amour, par la passion de ce sourire de la terre : la fleur.

XVI

Paris et Louis Veuillot. — Un sonnet des *Couleuvres*. — Les *Odeurs de Paris*. — Nadar et l'écumoire. — Le *Géant*. — Deux amis. — *Rouge et noir*. — *Rome et Lorette*. — Un « obus » littéraire. — Ce que fut Veuillot. — *Paris pendant les deux sièges*. — Les volumes de Veuillot et les articles de M. John Lemoinne. — L'élégance française en Amérique. — Le *chic* anglais et la mode française. — Les *swells*. — De l'influence internationale du goût et du mauvais goût. — L'Exposition de l'Art Japonais. — *Japonistes* et *japonisants*. — Un étrange passage.

13 avril 1883.

T'oserai-je quitter, cher Paris, la grand' ville !
Et quels autres climats trouverai-je meilleurs ?
Où s'épanouit mieux la fleur du vaudeville,
Où sont plus de bavards, de vantards, de parleurs ?

Sur plus d'alignement quel monde plus servile
Prend sa loi des journaux, des filles, des tailleurs ?
Quel pavé voit grouiller populace plus vile ?
Je ne saurai jamais tant m'ennuyer ailleurs !

O Paris, entrepôt de choses éculées,
Vieux terrain des recueils, des charniers, des égouts,
Bazar de lieux communs pour tous les hideux goûts !

Chez toi se vend la mort en robes maculées ;
Chez toi le mépris règne et n'est point exigu ;
Chez toi l'ennui devient chronique et reste aigu.

C'est de Louis Veuillot le sonnet que voilà, et j'aurais voulu voir l'auteur des *Couleuvres* écrivant sur ce ton un Tableau de Paris. Richard Wagner en eût été charmé! M. Veuillot l'avait du reste essayé, ce tableau, — avec des noirceurs ou des noircissements singuliers, — dans les *Odeurs de Paris*, et son pamphlet fit presque autant de brùit à son heure que la *Nouvelle Babylone* d'Eugène Pelletan. Ce Paris reçoit ainsi, de temps à autre, quelque verte satire à travers la face, et il ne s'en porte pas plus mal et il ne s'en corrige pas plus vite.

Veuillot n'aimait point Paris. C'était pour lui cette sentine dont parle Suétone en songeant à Rome. Il n'en comprenait ni le charme, ni l'esprit, ni la valeur intellectuelle, et comparait volontiers cette ruche en travail à une charogne en décomposition dévorée par les insectes. Il prenait le bruit des abeilles pour le bourdonnement des mouches.

Paris ne lui gardait pas trop rancune. Veuillot était pour lui une figure populaire. Il le lisait, au temps où l'écrivain, atteint au cerveau depuis quelques années, pouvait encore écrire. Paris était curieux des coups de boutoir que lançait le polémiste, comme il s'amusait des charges qu'on lui décochait en manière de représailles. Gill a fait, avec Veuillot, avec ce visage puissant, haut en couleurs, troué de petite vérole, ce Mirabeau de sacristie, des chefs-d'œuvre à la plume, mais la caricature la plus populaire et la plus comique est encore celle de Nadar : une écumoire coiffée d'un chapeau.

Veuillot rit beaucoup, tout le premier, de cette écumoire demeurée fameuse et n'en garda point rancune

au dessinateur ; il devint son ami, et lorsque Nadar, avide d'imprévu, se transforma en aéronaute et se lança vers les espaces avec son ballon le *Géant*, Louis Veuillot lui écrivit ce billet, d'un bel élan affectueux, cherchant à convertir ce païen de Nadar :

— S'il y a péril, jetez l'ancre en haut !

Nadar ne jeta l'ancre ni en haut ni en bas : il faillit périr et n'en voulut pas plus à Veuillot de son avertissement que le polémiste ne lui en avait voulu de son *écumoire*. Les sympathies ont souvent des côtés ironiques : Nadar et Veuillot causant ensemble, l'auteur du *Monde où l'on patauge* et l'auteur des *Libres-Penseurs* discutant en tête-à-tête ! Cette soutane se frottant à cette héroïque casaque garibaldienne ! Stendhal avait prévu le titre de la « vignette » lorsqu'il écrivait *Rouge et Noir*.

En réalité, l'auteur des *Parfums de Rome*, cet amoureux de la liberté qui l'eût volontiers imposée par le bûcher, fut toute sa vie un révolté. Il se convertit par colère. Il n'adora Rome que par haine de Paris. Il écrit dans *Rome et Lorette*, histoire de son premier pèlerinage : « Je désirais ardemment de ne plus voir la France ; j'éprouvais ce sentiment étrange : la haine de mon pays. » Cette haine dans l'église de l'*Ara Cœli*, où l'on célébrait les Quarante Heures, se changea en un amour de Rome à la vue du Saint-Sacrement.

Parlant du temps qui avait précédé sa conversion et où il se battait en duel avec un baryton de Rouen dont il avait critiqué la femme dans un courrier de théâtre, Louis Veuillot disait en riant :

— J'étais alors *un obus !*

Il est resté, en dépit de cet amour de la liberté, dont il fait la déclaration dans une lettre à Prévost-Paradol un obus plein de grenaille, toute sa vie.

Ce qui me paraît le plus clair dans tout ce qu'on a imprimé sur Louis Veuillot depuis sa mort, c'est que les *articliers* qui l'ont jugé n'avaient sur lui que des documents de seconde main. On a, sur son compte, vidé le sac aux historiettes banales, et si Veuillot n'avait rencontré des « maîtres portraitistes » comme M. Scherer et un ou deux autres, on pourrait dire qu'on a laissé partir ce bruyant et étonnant polémiste sans avoir dit sur lui le mot définitif.

Ce mot, Louis Veuillot le cherchait volontiers lui-même, tenant à se composer d'avance une épitaphe, car ce n'est ni par modestie ni par courtoisie qu'il a jamais péché.

Sa définition « un obus » ne lui suffisait pas.

— Il y avait, disait-il encore, dans la primitive Église des porteurs de la bonne nouvelle qui couraient les grands chemins, tenant à la main un bâton. Les routes alors n'étaient pas sûres, et, ma foi, à l'occasion, ils se servaient du bâton. Je suis comme eux un porteur de la bonne parole. J'ai mon bâton, et, dame, je m'en sers !

On pouvait trouver en lui certains instincts démocratiques, et le fils du *gargotier-tonnelier* de Bercy aimait avant tout les pauvres. Il estimait, disait-il, beaucoup plus les évêques de Mésopotamie, les descendants des Eusèbe, que les évêques dorés, mitrés,

crossés — et parfois crossés même par lui. Il a parlé de son père avec une superbe fierté de grand parvenu : « Il y avait une fois, dit-il, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier qui ne possédait au monde que ses outils et qui, les portant sur son dos, l'hiver à travers la boue, l'été sous les ardeurs du soleil, s'en allait à pied de ville en ville et de campagne en campagne, fabriquant et réparant tonneaux, brocs et cuviers. Il se nommait François ; il était né dans la Bourgogne; il ne savait pas lire; il ne connaissait que son métier. »

Veuillot se fût vanté, au besoin, comme Proudhon, de ses *quartiers de paysannerie*. Mais il y avait une nature autrement généreuse, même en ses violences, chez P.-J. Proudhon que chez Louis Veuillot. « C'est un affamé de volupté et même de pénitence, » disait de Veuillot Édouard Ourliac, qui le connaissait bien. Proudhon, vivant de pommes de terre et de bouilli, n'était qu'un affamé de justice.

Chez Veuillot, l'écrivain m'a toujours attiré, remué et conquis. Il avait des mépris superbes et des injures géniales. Mais l'insulte à jet continu écœure, et la polémique, arrivée à un certain point, n'est plus que de la *savate* littéraire. Quand on a appelé Molière un *moineau lascif*, Jean-Jacques une *espèce* et un coquin, madame de Staël un *dragon*, et qu'on a déclaré que madame Sand était amoureuse des « scélérats » et des « drôles », on n'a ajouté ni une idée, comme l'a fort bien dit M. Scherer, ni un jugement valable au fonds littéraire commun. On n'est ni un critique, ni un peintre, ni un moraliste, on est cette chose hurlante et tapa-

geuse qui peut ameuter et amuser la galerie, comme un hercule forain, — un hercule dont les biceps emmaillotés ont souvent tant de coton, — on est un *éreinteur*.

Ce père Angot du journalisme, avec ses bonnes fortunes de style vraiment admirables, fut, du moins, un éreinteur lettré. On rencontre dans ses pages des fleurs embaumées, comme on trouverait un lis sous l'éventaire d'une crieuse de marée.

Pourtant il n'est heureux que lorsqu'il fulmine. Ses colères alors atteignent des proportions d'une énormité paradoxale. Il faisait profession de détester par-dessus tous les autres hommes trois personnages historiques : Judas, Marc-Aurèle et Charles IX : Judas, parce qu'il a livré Jésus-Christ ; Marc-Aurèle, parce qu'il *n'a pas fait tuer son fils* Commode; Charles IX, parce qu'il *n'a pas assez égorgé de huguenots* le 24 août 1572. Je souligne la citation, qui est textuelle ; mais, Veuillot ne l'ayant pas écrite (c'était un de ses thèmes de causerie), on la pourrait contester. Ce que l'on ne contestera pas, c'est cette fameuse profession de foi qui terminait un de ses articles de l'*Univers*, au mois de juin 1875, et qui fit scandale :

— Il faut prendre aux juifs, non seulement leur or, mais leur peau !

De tout cela, des satires et polémiques de Veuillot, que reste-t-il ? Des injures savantes, des diatribes pittoresques, et, avant toutes choses, deux volumes sur *Paris pendant les deux sièges*, sur ce Paris qu'il haïssait et qui lui inspira, pendant la terrible année, des chefs-d'œuvre, de vrais chefs-d'œuvre de tristesse et de colère, — deux volumes qui ne seraient égalés que

par la réunion des poignants articles écrits à la même époque dans le *Journal des Débats* par un maître — journaliste autrement fin, courtois et infiniment plus aimable, et que M. John Lemoinne (on a deviné qu'il s'agissaît de lui) devrait bien réunir, comme des modèles de patriotisme et d'éloquence.

Ce Paris, « entrepôt de choses éculées », comme dit Veuillot, a cependant son prestige encore, et ses articles d'exportation me paraissent si vivement recherchés, que voilà le jeune duc de Morny — la fleur des pois parisiens, l'inventeur du mot *pschtt* — qui fait sensation, dans les bals de M. Vanderbilt, à New-York. Le duc séduit, paraît-il, la haute société américaine avec des habits de cour en velours couleur prune, doublés de soie *jus de fraise* et des saphirs mêlés à des rubis en guise de boutons. C'est une joaillerie qui marche. Certains reporters américains, gens aux rudes poignets et aux barbes hirsutes, se demandent bien, après avoir *interwiewé* l'élégant jeune duc, si l'Amérique doit décidément incarner en lui toutes les séductions du Vieux Monde, et ils doutent, ces reporters yankees. Mais les amis parisiens du duc de Morny ne doutent point. Le duc fait là-bas sa campagne de *pschtt*, comme le marquis de La Fayette y fit jadis sa campagne de liberté, et, à son retour, le Petit Duc pourrait bien être aussi le Héros des Deux Mondes. Mais prenons garde. Il avait déjà introduit chez nous les modes anglaises; il serait fort capable d'y importer le *chic* américain, et alors le goût français courrait grand risque de subir une at-

teinte décisive. Les élégants d'il y a vingt ans, prenant pour chef de file le duc de Grammont-Caderousse, qu'on appelait à son heure le Dernier des Gentilshommes, les batailleurs du *Cotillon* conservaient encore dans l'allure, dans le ton, dans la façon de se vêtir, la tenue et la grâce françaises. Le prince Paul Demidof, le prince Narischkine, celui qui vient de vendre sa galerie, subissaient galamment la mode parisienne. Leurs successeurs la nient, cette mode. Ils substituent à son laisser aller une raideur qui est pis que de la correction et qui risque de devenir une excentricité absolue.

Va pour le *chic* anglais, comme on dit. Mais, pour peu que le duc de Morny continue à donner le ton « britannique », je crains que des surprises assez souriantes ne nous attendent à la fin. Voici, sans aller plus loin, le costume de soirée des *purs* Anglais : frac très ajusté à la taille, gilet, culotte collante 1830 s'arrêtant à la cheville, le tout en drap *bleu* ou *rouge*. Chaussettes de soie et escarpins ouverts. Sur la doublure des pans du frac sont brodées les armoiries.

Les *swells* affectent, en outre, de s'habiller durant le jour d'étoffes grossières ; mais, le matin, chez eux, ils portent des « négligés » en satin, velours ou soie. d'un prix élevé. Nos *swells* parisiens, nos *boudinés* font de même, et, en pareille matière, l'école internationale de la mode n'a jamais été qu'une école mutuelle d'excentricités.

Pourquoi (c'est un problème à résoudre qui ne manque pas de philosophie) les peuples entre eux déteignent-ils, si je puis dire, les uns sur les autres moins

par leurs qualités que par leurs défauts? On vient d'ouvrir, dans la galerie Georges Petit, une Exposition rétrospective d'Art japonais qui prouve surabondamment ce que je viens de dire. Presque tous les objets exposés là sont anciens, et il est facile de se rendre compte du résultat obtenu par l'amour du *japonisme* qui nous a littéralement envahis depuis une quinzaine d'années : les Japonais, qui nous ont communiqué un peu de leur fleur d'imagination depuis que la révolution de 1868 a ouvert librement leur pays aux Européens, ont, au contraire, perdu de leur originalité à notre contact. Leurs artistes, leurs peintres, leurs maîtres laqueurs, leurs ciseleurs d'ivoire, sont devenus des négociants. L'industrialisme, qui est la plaie de notre art contemporain, les a rapidement envahis, et, chose curieuse, les véritables objets d'art ancien se vendent plus cher au Japon qu'en Europe. Les Japonais nous rachètent, à nous — comme des modèles — leurs bibelots de la bonne époque pour réapprendre à leurs céramistes, à leurs brodeurs ou à leurs sculpteurs en bois et en bronze un art exquis et une originalité que ceux-ci ont perdus.

Le moment était donc bien choisi pour ouvrir, entre deux expositions de peinture, une sorte de Salon japonais, une exhibition choisie de ces laques aux ors profonds, de ces soies brodées aux fantaisies stupéfiantes où des carpes fantastiques nagent dans des flots dorés, de ces netzskés d'ivoire où la fantaisie des sculpteurs passe de la poésie naturaliste la plus souriante à la drôlerie la plus macabre, d'une fleur qui s'ouvre à un squelette qui grimace. Il était intéressant de mon-

trer, réunis dans un local de choix, ces gardes d'épée et ces manches de couteau aux ciselures, aux niellures et aux appliques précieuses comme des joailleries, ces masques tragiques ou rieurs, pâles d'une blancheur de lune ou rouges comme du sang versé, et ces albums aux paysages extravagants, ces rizières, ces lacs bleus, ces bambous, ces temples en laque carminée, ces horizons que domine éternellement le Fusiyama, le mont sacré couronné de neige.

M. Louis Gonse a tenu à faire de cette exposition en quelque sorte archéologique de l'art japonais la préface à son grand ouvrage qu'il prépare sur les origines et l'histoire de l'art du Nippon. Il a fait appel à tous les *japonisants* ou les *japonistes* les plus experts, depuis M. Burty jusqu'à M. Al. Hirsch, le peintre, en passant par M. Proust et M. de Nittis, et tous ont répondu à son appel. Le japonisme est devenu pour certains amateurs, très artistes, les Ephrussi, les Camondo, comme une sorte de religion. Et, comme toute religion, le japonisme a des schismatiques. On compte des « néo-japonistes » et des « vieux japonistes » qui se nient entre eux toute perspicacité japonaise. On se conteste et on s'excommunie parfaitement entre Japonais, et, par exemple, tous les japonistes n'ont point contribué à l'Exposition de l'Art japonais.

Je ne vois point figurer dans le catalogue M. de Goncourt, qui est un *japoniste* délicat ; et M. Chesneau, qui, je crois, a créé le mot « japonisme » : et M. Gaston Berardi, le plus érudit des *japonisants*, qui devrait bien publier enfin les souvenirs japonais qu'il *cause* avec tant d'agrément. Quoi qu'il en soit, le collection-

neur hors de pair et l'auteur de ce très beau livre sur *l'Art Japonais* paru chez Quantin, M. Gonse, a eu l'idée la plus heureuse en ouvrant une semblable exposition ; et ce Salon japonais rétrospectif donnera la patience d'attendre le Salon de peinture qui s'ouvre dans vingt jours, avec les feuilles de Mai. Les boulevards ont même été, cette semaine, sillonnés de camions qui, à travers les coupés se rendant au Bois, montraient des groupes singuliers, des marbres ou des plâtres attachés par des cordes et lentement conduits vers les Champs-Élysées. C'étaient quelques-unes des statues destinées au Salon qu'on expédiait au Palais de l'Industrie. Il y a eu notamment une jeune femme essayant de retenir un Amour prêt à s'envoler qui a fait la stupéfaction des passants. L'Amour battait des ailes, peu vêtu par ce temps frileux, et les gardiens de la paix se demandaient s'ils allaient verbaliser contre ce Gavroche de plâtre scandalisant le boulevard. Il eût été de chair et d'os, on l'eût conduit au poste et, là-bas, on lui donnera peut-être une médaille. Des Anglais qui regardaient semblaient scandalisés. On retrouvera quelque jour dans un de leurs livres d'impressions de voyage cette observation : « Les Parisiens, peuple léger, qui promènent, pour se distraire, des statues à demi vêtues, sur leurs boulevards. »

XVII

La réception de l'évêque d'Autun à l'Académie. — Une page des *Mémoires* du duc de Luynes. — 1743 et 1883. — L'origine des *fauteuils* académiques. — La Monnoye et les cardinaux. — Comment on recevait autrefois. — Les réponses d'aujourd'hui — M. Molé et Alfred de Vigny. — Auguste Barbier. — Un vieux chevalier. — M. A. Bardoux chez l'auteur des *Iambes*. — La mode à l'Institut. — Un roman d'aventure : le *Roman de Mary Cliquet*. — Un souper de *centième*. — Gil Blas. — Anthelme Collet. — Le comte de Sainte-Hélène. — Les audacieux et les dupes. — Le mot du tailleur. — Le livre du maréchal Bazaine. — Un souvenir de 1870. — Leipzig et Iéna.

19 avril 1883.

Jamais, paraît-il, depuis qu'il est des réceptions académiques, on n'a demandé autant de places au secrétariat que pour la séance de demain. Mgr Perraud attire à lui un public nouveau, les évêques, le faubourg Saint-Germain et aussi les « petits faubourgs Saint-Germain » de province qui veulent, à Paris, voir la figure académique de l'évêque d'Autun. A l'Instititut on ne sait à qui entendre. C'est le public accoutumé et les quémandeurs habituels des réceptions académiques multipliés par de nouveaux curieux d'une classe et d'une caste spéciales.

Il y a loin d'une réception académique de 1883 à ces réceptions du siècle dernier que le duc de Luynes, en ses *Mémoires*, décrit d'une façon piquante, très nettement, à propos de son frère. C'était en mai 1743, voilà tout juste cent quarante ans, à peu de jours près. « Tous les académiciens, dit le duc de Luynes, sont assis dans des fauteuils autour d'une table fort longue ; le directeur (c'était alors M. de Moncrif) est au bout d'en haut et celui qui est reçu à l'autre bout, vis-à-vis de lui ; les évêques et prêtres y sont en habit court, comme à l'ordinaire, mais un évêque, le jour de sa réception, y est en habit noir long. »

L'évêque d'Autun doit connaître ce passage des *Mémoires* du duc de Luynes, qui ajoute : « Quoique le nombre des académiciens soit de quarante et presque toujours complet, ils ne s'y trouvent presque jamais tous ensemble ; ils étaient hier vingt-six ; il ne serait pas possible même que les quarante tinssent autour de la table, telle qu'elle est aujourd'hui. Les dames qui veulent se trouver à ces assemblées sont placées dans les tribunes qui sont dans les deux fenêtres de la salle. L'une de ces tribunes est à la disposition du nouvel académicien le jour de sa réception ; l'autre, c'est le directeur qui donne les places. Les auditeurs sont sur des chaises, derrière les académiciens. »

Le jour de cette réception de M. de Bayeux, l'abbé de Pomponne était présent et le duc de Luynes raconte qu'à la prière de quelques académiciens il prit place avec eux dans un fauteuil autour de la table. M. de Pomponne était cependant tout simplement membre de l'Académie de Soissons ; mais, chose assez curieuse, les

Académies de Soissons et de Marseille étaient alors regardées comme des filles légitimes de l'Académie française, et lorsqu'un membre de ces deux Académies provinciales se trouvait à l'Académie — le jour d'une réception seulement, — il avait le droit de s'asseoir à côté de celui qui était reçu. Ce droit soulevait même parfois de petits incidents, presque des orages. Ainsi, Moncrif prétendait qu'il « doit y avoir un fauteuil vide entre l'académicien qui est reçu et l'académicien de Soissons ou de Marseille ». A quoi le duc de Luynes riposte : « — Mais, s'il y a plus d'académiciens que de fauteuils, il faudra donc que quelques-uns soient obligés de se tenir debout et devant un fauteuil vide ? »

Les fameux *fauteuils*, devenus mythologiques aujourd'hui, existaient alors et n'existaient d'ailleurs que depuis peu, depuis 1713. Jusque-là, les trois officiers de l'Académie, c'est-à-dire le directeur, le chancelier et le secrétaire perpétuel, avaient seuls un fauteuil dans la salle des séances au Louvre, et les cardinaux élus académiciens refusaient même d'assister aux séances de l'Académie puisqu'ils ne s'y pouvaient asseoir en un fauteuil. Lorsque La Monnoye se présenta, le cardinal d'Estrées, qui lui promettait sa voix, se trouva pris dans ce dilemne : ou ne pas aller à l'Académie et, par conséquent, ne point voter pour La Monnoye, ou y aller et s'asseoir sur un siège qui ne fût pas un fauteuil dû à son rang. Il y avait, en décembre 1713, trois cardinaux à l'Académie ; le cardinal d'Estrées fit part de son ennui et de ses scrupules aux deux autres cardinaux académiciens, le cardinal de Rohan et le cardinal de Polignac. M. de Polignac se chargea de parler au roi

de cette grosse affaire de fauteuils, et, pour tout arranger, Louis XIV ordonna qu'à l'avenir tous les académiciens eussent des fauteuils. Le cardinal d'Estrées put donc aller voter pour La Monnoye, et c'est indirectement à La Monnoye que les cardinaux durent leurs sièges. C'est La Monnoye lui-même qui raconte par le menu cet épisode dans une lettre à un ami.

Mais, pour achever la citation de ces *Mémoires* de Luynes, voici comment, en 1743, se passait une de ces réceptions, courues aujourd'hui comme une première à sensation :

« Lorsque tous les académiciens ont pris séance, le directeur et celui qui doit être reçu, ayant leur chapeau sur la tête, le directeur ôte son chapeau ; c'est pour annoncer au nouvel académicien qu'il peut parler. Celui-ci ôte son chapeau toutes les fois qu'il dit : Messieurs, ou qu'il parle du roi. L'usage est de lire son discours ; on ne le prononce pas par cœur. On sait d'ailleurs la règle pour tous les discours de ceux qui sont reçus ; il faut parler du chancelier Séguier, du cardinal de Richelieu, de Louis XIV, du roi, et faire l'éloge de l'académicien auquel on succède. Pour le directeur, il ne doit parler dans son discours que de l'académicien qui est reçu, de celui dont il vient remplir la place et du roi. »

Moncrif ayant été tenté de parler aussi de la reine, Marie Leckzinska elle-même lui ordonna expressément de retrancher cet éloge qui pouvait devenir une « innovation ».

Aujourd'hui on ne parle plus de Richelieu ni du chancelier Séguier et on ne fait pas toujours le complet

éloge de l'académicien auquel on succède. La malice et le coup d'ongle se glissent souvent dans l'oraison funèbre et, dans les hommages rendus au mort, on ne laisse point de mêler aux couronnes quelques légères épines. On garde même parfois des ronces pour les vivants.

Il semble qu'à cet académicien encore sur le seuil on veuille faire subir une dernière épreuve, et l'exemple de M. Molé recevant Alfred de Vigny avec une certaine hauteur a été plus d'une fois suivi. On me dit que Vigny avait d'ailleurs prêté le flanc à toutes les flèches qu'il reçut ce jour-là. Pendant qu'il lisait, lui, son propre discours de réception, ne s'arrêtait-il point, de temps à autre, pour souligner sur son papier, d'un trait de crayon d'or, les applaudissements qui interrompaient sa harangue? Cette notation des effets produits fit un effet déplorable et, lorsque M. Molé procéda à l'exécution du poète d'*Eloa*, il eut pour complices tous ceux que le porte-crayon d'or d'Alfred de Vigny venait de choquer.

L'évêque d'Autun (il semble toujours qu'à ce nom apparaisse la figure de ce Talleyrand que M. Auguste Marcade vient d'étudier si finement comme prêtre et comme évêque), le très éloquent évêque Perraud ne se donnera point le plaisir d'opposer la vieillesse quasi-ratatinée d'Auguste Barbier et l'explosion de jeunesse de l'auteur des *Iambes*. Peut-être M. Camille Doucet, qui lui répond, aura-t-il cédé à la tentation.

C'est une antithèse si complète que la vie et l'œuvre d'Auguste Barbier. Il apparaît, en 1830, pousse un cri

— un cri immortel — comme la *Liberté* d'Eugène Delacroix sur la barricade, et, malgré *Lazare* et malgré *Il Pianto*, retombe dans le silence et n'en sort que pour balbutier à l'Académie une harangue incolore. En 1848, un moment, on l'avait vu reparaître au *Club de la République nouvelle*, au Palais National, dans la salle du gouverneur. Ce club, fondé en avril 1848 et composé de républicains modérés, avait choisi Auguste Barbier pour président et pour vice-président M. Wolowski, alors représentant du peuple. « Notre club a rendu, disait Barbier, des services à la cause de l'ordre. »

Ce fut là, je crois, le seul rôle politique qu'ait joué l'auteur des *Iambes*. Il ne dura pas longtemps. Le poète se retira de plus en plus dans une solitude presque cadenassée, vivant obscurément, allant parfois l'été passer quelques jours dans le Loiret, chez son ami M. Dentu, et là, dessinant, prenant des croquis sur quelque album. Je crois même qu'un des derniers livres d'Auguste Barbier : *Histoire de voyages*, contient de ses dessins sur bois, en même temps que de sa prose.

Lorsque M. Bardoux devint ministre de l'instruction publique, il se souvint que l'auteur des *Iambes* n'était pas décoré. Il le nomma chevalier de la Légion d'honneur, en même temps que M. Sully-Prudhomme. Le même jour, il honorait ainsi le *Vase brisé* et la lyre cassée. Mais, pour cette pauvre lyre oubliée, il voulut, avec sa bonne grâce habituelle, faire mieux que d'écrire une lettre annonçant cette nomination que Barbier attendait — ou n'attendait plus — depuis quarante ans passés. Il se fit conduire chez le poète. Il voulait donner lui-même cette joie, rendre cet hommage à un

inspiré d'une heure dont cette inspiration éclatante devait rendre le nom illustre à jamais.

M. Bardoux arrive au numéro 48, rue Jacob, dans une vieille maison, et monte au troisième étage d'un appartement sombre, donnant sur une cour.

Il demande M. Auguste Barbier.

Un petit vieux à tournure d'employé, le dos voûté, étonné et comme troublé de la visite, vient à lui et demande bourgeoisement à ce visiteur dont on ne lui a pas dit le nom :

— M. Auguste Barbier, c'est moi. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Eh bien, monsieur Barbier, je suis le ministre de l'instruction publique, et je viens réparer un bien grand oubli et une inexplicable injustice en vous apportant les insignes de chevalier de la Légion d'honneur !

Et le ministre tendait au vieux poète une petite boîte en chagrin dont, les doigts un peu tremblants, Auguste Barbier pressa le bouton, regardant, sur un fond de satin, le ruban rouge et la croix de blanc émail à couronne verte — verte comme les lauriers maintenant desséchés d'autrefois.

L'auteur des *Iambes* hochait la tête. Il tendit sa main de septuagénaire à l'homme, ami des lettres et respectueux des supériorités intellectuelles, qui lui apportait ce beau hochet, à lui vieil enfant usé par la vie, puis, doucement, tristement, retrouvant dans son émotion une dernière note poétique :

— Je vous remercie et je suis touché, fit-il d'une pauvre voix lente, mais bah! à quoi ça me servira-t-il?

Cela ne fait plaisir d'être décoré que lorsqu'on peut encore être aimé !

Et il y avait tout un monde de petites déceptions, de vagues tristesses, une sorte d'adieu au passé, à la vie, à tout, dans ce regret du temps jadis, des affections disparues et des chimères d'antan.

Donc, pour aller écouter l'évêque d'Autun, le Faubourg tout entier s'est changé en *solliciteur*. M. Camille Doucet a dû écrire bien des lettres à toutes les diverses duchesses de Langeais et je ne plains pas les duchesses de Langeais. Le maréchal et madame la maréchale de Mac-Mahon ont tenu à être là, les premiers. Il y a eu des robes spéciales commandées pour la cérémonie, des toilettes à demi tapageuses, tenant le milieu entre la messe de mariage et le concours hippique. *Étincelle* sera là pour tout décrire comme la critique littéraire pour tout analyser. Le duc de Luynes, revenant au monde, ne reconnaîtrait plus la cérémonie qu'il décrivait autrefois. Il y a je ne sais quoi de plus mondain aujourd'hui, de moins solennel peut-être et à la fois de moins intime, mais de plus bruyant, de plus ouvert à la curiosité et à la publicité, de plus vivant, en un mot, quoi qu'on en dise.

Et, le jour même de cette séance si courue, — courue comme un steeple-chase, — la Chambre rentrera et les préoccupations politiques se détourneront un peu des étonnantes causes célèbres qui viennent de se produire comme pour prouver que le roman d'aventures n'est pas mort.

Quels curieux procès depuis un mois! L'affaire Monasterio, ce vaudeville interrompu et complété par un mélodrame, a pour pendant aujourd'hui l'étonnante comédie du notaire Cliquet, auteur dramatique et faussaire!

« Les *Nuits du Boulevard*, drame en cinq actes, huit tableaux, tiré du roman de M. Pierre Zaccone, par MM. Théodore Henry et Mary Cliquet. » Je vois encore ce titre et ces noms, dont deux sont des plus honorables, sur l'affiche du théâtre des Nations, en août et septembre 1880, M. Ballande jouait ce drame, devenu centenaire, entre le *Pacte de Famine*, de Paul Foucher et d'Élie Berthet, et le *Garibaldi*, de M. Bordone. Il y avait, dans ces *Nuits du Boulevard*, un sixième tableau intitulé *Chez Brébant*, et, tous les soirs, Brébant devait servir un souper dans ce décor représentant un de ses cabinets. Ce souper chez Brébant devait être ce qu'on appelle un « clou ». Et ce « clou », je parierais aujourd'hui que c'est le notaire Cliquet qui l'avait trouvé.

Le souper chez Brébant, vainement promis aux spectateurs, fut pourtant servi au foyer du théâtre, mais aux artistes, et par les auteurs, à la centième représentation de leur drame. Il y avait là MM. Henry Maret, le comte Lepic, Dentu, mademoiselle Rousseil. On ne porta point de toasts, mais M. Stoullig raconta cette anecdote, qui sembla très singulière à beaucoup de gens : Lorsque, trente-neuf ans auparavant, M. Pierre Zaccone arrivait à Paris, passant sa première nuit dans un hôtel du quartier latin, il crut, se réveillant en sursaut, qu'on assassinait quelqu'un dans la chambre à côté. On criait, on hurlait. Ce fut un cauchemar pour

le futur auteur des *Nuits du Boulevard*. Le lendemain, M. Zaccone demandait ce qui s'était passé dans la pièce contiguë à sa chambre.

— On a dû commettre quelque meurtre.

— Ah! on a crié à côté de vous? répondit la maîtresse d'hôtel. Ce n'est rien : c'est M. Ballande!

— M. Ballande! L'homme assassiné s'appelle M. Ballande?

— Pas du tout. C'est M. Ballande, un jeune comédien qui a la foi, et qui, toutes les nuits, étudie ainsi les rôles de son répertoire!

Et les convives du souper de centième de ces *Nuits du Boulevard* s'étonnaient qu'à tant d'années de distance M. Zaccone se retrouvât portant la santé de M. Ballande qui venait de lui jouer sa pièce. Ils eussent été cent fois plus étonnés, les convives, si on leur avait dit que, moins de trois ans après cette petite fête de famille, un des auteurs du drame passerait, comme faussaire, devant la cour d'assises de la Dordogne et étonnerait le monde par ses incroyables aventures.

Le *Notaire de Mareuil!* Voilà un titre. Le roman de Gozlan, le *Notaire de Chantilly*, n'est rien à côté du roman de maître Mary Cliquet, de Mareuil. Ancien clerc de notaire, journaliste, employé de chemin de fer, cavalcadant dans l'état-major du maréchal Prim, directeur de théâtre, auteur dramatique, soldat, fabricant de diplômes de bacheliers et de licenciés en droit, faussaire émérite, impresario ingénieux, la lèvre souriante, la boutonnière étoilée de soies multicolores, sorte de Gil Blas avec moins de scrupules — quoique l'amusant héros de Lesage en eût diantrement peu —

Mary Cliquet semble avoir transporté dans la vie les mœurs stupéfiantes des romans picaresques. C'est Lazarille de Tormes en paletot noir; c'est l'aventurier Buscon en Dordogne. Ces diables de brasseurs audacieux de la bêtise humaine réalisent ainsi avec un prestigieux bonheur, et durant des années, des impossibilités étourdissantes. Le comte de Sainte-Hélène et le forçat Collet sont les chefs de file de ces drôles extraordinaires, auxquels on pardonnerait volontiers leurs tours de cartes à cause de leur dextérité.

Collet, Anthelme Collet, devenant tour à tour le marquis de Collet, grand officier de la Légion d'honneur, général de brigade à Domo d'Ossola, desservant d'une paroisse (Saint-Pierre) et faisant des quêtes pour relever l'église en ruines, puis construisant derrière le maître-autel une chapelle dédiée à son patron et où serait plus tard, disait-il, déposée sa dépouille mortelle, quittant ensuite la soutane de Dominique Pasqualini, « petit neveu du cardinal Fesch, et neveu de Napoléon », pour l'uniforme et se donnant, à Fréjus, comme l'inspecteur général chargé d'organiser l'armée de Catalogne; — Collet, traîné en prison, à Montpellier, par les gendarmes, « avec sa croix et ses habits brodés, » ce Collet extraordinaire, qui fait songer à un *M. Madeleine* mâtiné de Fontanarose, ou à un cousin de Vautrin lâché, avec tous ses appétits et toutes ses ruses, à travers le monde; Collet, promettant des croix et soutirant des écus, est une sorte de Mary Cliquet, un ancêtre de Cliquet, mais un Cliquet épique et romantique. Et de même Pierre Coignard, autre forçat échappé du bagne de Toulon, qui se fit passer, aux yeux pourtant clair-

voyants de Louis XVIII, pour le dernier descendant des comtes de Pontis de Sainte-Hélène.

On croit lire *Monte-Cristo*, les *Mystères de Paris* ou le *Juif-Errant*, en parcourant ces stupéfiantes histoires. Voilà un homme, ce Coignard, qui, sorti des galères, se présente au maréchal Soult comme un soldat d'Amérique et comme un officier de Mina, montre ses croix d'Alcantara, et obtient du maréchal le grade de chef de bataillon. Il se bat bien, suit Louis XVIII à Gand et fait partie des *fidèles*. Le roi revient à Paris, nomme le galérien colonel de la légion de la Seine, et Coignard présente aux Tuileries la fille Rosa-Maria, une aventurière qu'il a ramassée en Catalogne et qui, au service du comte de Sainte-Hélène, un émigré mort récemment, avait dérobé au comte ses papiers dont se servait le forçat Coignard. Fille et bandit vont à la cour, sont bien vus de la reine, et Pierre Coignard va être nommé aide de camp du duc d'Angoulême quand, durant une revue passée place Vendôme, un forçat libéré nommé Darius reconnaît dans un des officiers de l'état-major son ancien compagnon de chaîne. Un petit tic nerveux que le faux comte de Sainte-Hélène a conservé l'a trahi.

Darius va chez lui : « Bonjour, Coignard. » Le faux gentilhomme le prend de haut et fait jeter dehors, par les épaules, le camarade de Toulon. C'est là un pur mélodrame de l'Ambigu, ce qui prouve que le mélodrame est aussi dans la nature. Darius se fâche : « Ah! tu traites comme ça les amis? Tu vas voir! » Il se rend chez le duc Decazes, alors ministre de l'intérieur, et dénonce Pierre Coignard. Supposez le forçat Darius

mourant avant d'arriver à Paris, que serait-il advenu du faux comte de Sainte-Hélène, devenu officier d'ordonnance du duc d'Angoulême?

Mais, encore, à l'heure où ces étourdissantes aventures étaient possibles, on sortait de crises tellement extraordinaires, la société avait subi le tremblement de terre de la Révolution et toutes les classes et tous les titres, comtes de Sainte-Hélène ou marquis de Carabas, étaient étrangement mêlés. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'aujourd'hui, avec cette existence contemporaine, toutes fenêtres ouvertes, avec le télégraphe, le téléphone, la lumière Edison et le reportage, il se puisse trouver encore des coins aussi obscurs et des personnages aussi mystérieux. Mary Cliquet faisant jouer des pièces de théâtre et commettant des faux avec une désinvolture admirable, et mademoiselle de Monasterio escamotée, en plein Paris, comme une muscade par Robert-Houdin! C'est extravagant!

Et c'est qu'aussi bien, si l'audace des aventuriers est sans limites, la bêtise des dupes est sans fond. Il a dupé non seulement le tout-Paris des premières, ce Cliquet, mais encore tout un département prudent et sage, celui de la Dordogne, et cette habileté assure au nom cliquetant de Cliquet tout le clinquant de la gloire. Mais, parmi ceux qu'il a trompés, ne s'en trouve-t-il point qui méritent leur malheur? Il a fait miroiter des Eldorados fantastiques aux yeux de celui-ci, il a flatté la manie nobiliaire de celui-là, qui porte un nom de terre achetée depuis peu et commet la supercherie de se

parer d'un titre, comme Cliquet d'une rosette de fantastiques décorations. Il y a toujours, en pareille matière, de la faute des gens crédules, et la moralité de ces immorales escapades se trouve dans ce mot étourdissant, qu'on ne saurait trop répéter, et qu'un tailleur répondait à un président de cour d'assises. Il s'agissait de juger — il n'y a pas très longtemps — un aventurier du genre de Coignard, de Collet et de Cliquet, un faiseur de dupes qui s'était donné comme un général de division de l'armée du Guatemala ou d'Araucanie.

Le tailleur réclamait quatre mille francs pour un magnifique uniforme, tout brodé d'or, qu'il avait livré au faux Araucanien. Et comme le président demandait à ce trop confiant tailleur comment il avait pu se laisser prendre aux jongleries de l'escroc et le regarder comme un général quelconque :

— Mais, Monsieur le président, répondit le tailleur avec une épouvantable logique, puisqu'il en portait l'uniforme !

Un uniforme qu'il avait fabriqué, lui, l'étonnant naïf, lui, nouveau Pygmalion s'amourachant de sa Galathée sous la forme d'un habit brodé de « général de division.... » ou de « soustraction ».

Et il y a plus de profondeur qu'on ne croit dans ce propos extraordinaire. L'apparence est tout pour les niais, et les audacieux ou les malins qui spéculent sur la sottise, mettent au jeu en se disant que rien n'égale la niaiserie et l'aplatissement des sots; et ces philosophes

pratiques croient bien avoir quatre-vingt-dix chances sur cent de réussir.

Mais le hasard survient qui rétablit la partie, et la morale arrive bottée et coiffée comme le gendarme de Nadaud.

Ne raillons pas trop les dupes, après tout. Qui n'a pas été dupe un peu? Je viens de recevoir le livre, imprimé en Espagne, que l'ex-maréchal Bazaine a publié ces jours derniers. Je ne l'ai pas encore ouvert, mais je me rappelle, en le voyant, ce clair matin de juillet où, dans la gare de Frouard, attendant le train qui devait nous conduire à Metz, nous regardions ce petit gros homme avec qui nous avions voyagé toute la nuit. Le même train nous emportait de Paris en Lorraine. Avec quels espoirs ! Et nous avions les yeux fixés sur ce voyageur en habits bourgeois, portant sur sa redingote un pardessus gris d'été. Sa figure bonasse et mâle à la fois semblait un peu empâtée sous le chapeau de soie, mais devait paraître martiale sous le képi brodé de chêne d'or. Il avait un jonc à la main et traçait du bout de sa canne sur le sable des lignes quelconques que nous prenions naïvement pour des plans de bataille.

C'était Bazaine.

Auprès de lui, deux jeunes gens, ses neveux, deux bons soldats, l'un officier d'artillerie, l'autre de chasseurs à pied — tous deux vibrant de jeunesse et de foi — nous donnaient confiance.

Je le revois, ce coin de terre lorraine, tandis que j'écris ; je le revois en regardant ce livre qui me vient d'Espagne — et le clair lever du jour, et le ciel d'un bleu

tendre, et les rayons de soleil sur les coteaux couverts de vignes, et la silhouette géante du Mont-Saint-Quentin (qui s'appelle comment aujourd'hui?), tout réapparaît pour moi, baigné d'espoir dans une lumière d'aurore. Les collines semées de toits rouges, la Moselle où nos troupiers pêchent à la ligne, les cavaliers campés sur les talus des forts, la sonnerie française des clairons dans Metz l'inviolée : voilà, voilà tout ce qu'évoquent ces feuillets de papier broché.

Ah! quelle confiance nous avions dans ce gros petit homme à visage paterne qui remuait du sable dans la gare de Frouard!

Quelques jours plus tard, comme l'inaction de ces milliers d'hommes parmi lesquels nous vivions nous étonnait, nous demandions anxieux, des nouvelles à quelqu'un de l'intimité du commandant en chef, et on me répondit (le mot n'a pas quitté ma mémoire) :

— Voulez-vous savoir ce que le maréchal disait, il n'y a encore qu'un moment? « *Nous ne sommes pas organisés. Nous allons passer par une série de petits Leipzigs... Mais j'arriverai à un grand Iéna.* »

C'était le 29 juillet 1870.

Hélas! ce sont *les Leipzigs* qui ont été grands.

Non, ne raillons pas trop les dupes. Quelquefois, trop souvent, les nations tout entières sont dupes; mais elles mériteraient de l'être encore si elles ne se corrigeaient pas.

XVIII

Semaine funèbre. — Les derniers morts. — Michel Masson. — Jules Sandeau. — Les *Lettres d'un Voyageur*. — Le style de George Sand et l'auteur d'*Une Vie*. — L'exposition des *Portraits du siècle*. — La philosophie de la mode en matière de portraits. — Georges Bizet et *Carmen*. — La vieillesse de Michel Masson. — Émile de la Bédollière.

27 avril 1883.

Voici une semaine marquée d'un trait noir, comme au charbon. Beaucoup de morts, et leurs noms se pressent sous la plume. Physionomies diverses, souriantes et aimables, qui disparaissent en même temps, qui s'en vont dans une promiscuité ironique ou touchante. C'est le vieux Michel Masson, le doyen des gens de lettres, ce petit homme souriant, aux cheveux d'argent bouclés, et qui s'en allait, naïf et bon comme un enfant, à travers la vie; c'est M. G. Arosa, belle tête blanche, amateur d'art passionné, dépensant son argent à photographier les dessins de Delacroix, dont il était fou, et les frises du Parthénon, dont il était enthousiaste. C'est madame Blanqui, la veuve de l'économiste, membre de l'Institut, dont le charmant sourire, spirituel et indulgent, sous

les cheveux poudrés d'une douairière élégante du dix-huitième siècle, me sont encore présents; c'est la veuve de Thomas Couture, qui meurt après avoir assisté à la revanche de son mari devant l'opinion; c'est le bon et brave Émile de la Bédollière, le chansonnier et le journaliste, qui passait d'un entrefilet du *Siècle* ou du *National* à un couplet de facture ou à un rondeau de banquet, gros petit homme souriant et sans fiel et se chansonnant lui-même dans un refrain qu'il répétait volontiers au dessert :

C'est l'abbé
La Bédollière
L'abbé
Qui sera flambé!

Et c'est, après tous ces morts, Jules Sandeau qui disparaît, emportant avec lui un des secrets de ce drame d'amour à trois personnages qui ne porta d'abord que deux noms : *Lui et Elle.*

Il n'en parlait jamais, ou fort peu, de ces belles heures de jeunesse, légèrement mouillées de larmes, qu'il avait vécues avec George Sand dans quelque modeste appartement du vieux Paris. Mais madame Sand en avait elle-même fixé le souvenir dans une admirable page de ce beau livre, plein de douleurs, qui s'appelle les *Lettres d'un Voyageur*, et qui n'a, pour moi, de comparable pour l'éloquence poignante que les sermons de Bossuet, les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand et — ceux qui les ont lues me comprendront — certaines pages des admirables *Memoranda* ou des étonnantes Lettres intimes de M. Barbey d'Aurevilly.

C'est dans une lettre à François Rollinat que le *Voya-*

geur, jetant un regard sur son passé, évoque l'image disparue de Sandeau :

« Il m'importe peu de vieillir, dit George Sand, il m'importerait beaucoup de ne pas vieillir seule. Mais je n'ai pas rencontré l'être avec lequel j'aurais voulu vivre et mourir, *ou, si je l'ai rencontré, je n'ai pas su le garder.* Écoute une histoire et pleure.

» Il y avait un bon artiste, qu'on appelait Watelet, qui gravait à l'eau-forte mieux qu'aucun homme de son temps. Il aima Marguerite Le Conte et lui apprit à graver à l'eau-forte aussi bien que lui. Elle quitta son mari, ses biens et son pays pour aller vivre avec Watelet. Le monde les maudit; puis, comme ils étaient pauvres et modestes, on les oublia. Quarante ans après, on découvrit aux environs de Paris, dans une maisonnette appelée *Moulin-Joli*, un vieux homme qui gravait à l'eau-forte et une vieille femme, qu'il appelait sa meunière, et qui gravait à l'eau-forte, assise à la même table. Le premier oisif qui découvrit cette merveille l'annonça aux autres, et le beau monde courut en foule au Moulin-Joli pour voir le phénomène. Un amour de quarante ans, un travail toujours assidu et toujours aimé; deux beaux talents jumeaux; Philémon et Baucis du vivant de mesdames Pompadour et Du Barry. Cela fit époque et le couple miraculeux eut ses flatteurs, ses amis, ses poètes, ses admirateurs. Heureusement le couple mourut de vieillesse peu de jours après, car le monde eût tout gâté! Le dernier dessin qu'ils gravèrent représentait le Moulin-Joli, la maison de Marguerite, avec cette devise : « *Cur valle permutem Sabina divitias operosiores ?*

» Il est encadré dans ma chambre au-dessus d'un portrait dont personne ici n'a vu l'original. Pendant un an l'être qui m'a donné ce portrait s'est assis avec moi toutes les nuits à une petite table, et il a vécu du même travail que moi... Au lever du jour, nous nous consultions sur notre œuvre, et nous soupions à la même petite table, tout en causant d'art, de sentiment et d'avenir. L'avenir nous a manqué de parole. Prie pour moi, ô Marguerite Le Conte ! »

Je trouvais hier dans un article d'un très remarquable écrivain, le premier parmi les nouveaux venus, M. Guy de Maupassant, qui nous donnait hier sous ce titre : *Une Vie* un des livres les plus profonds et les plus fermes dans leur simplicité, que nous ayons pu lire depuis longtemps ; — je rencontrais dans une étude du romancier sur les *Femmes de lettres* une opinion qui me semble être, sur George Sand, celle de la jeune école littéraire :

« Le Beau littéraire n'est point, dit M. de Maupassant, ce que la femme cherche. La première des femmes-écrivains, George Sand, ne semble jamais avoir été effleurée par ce mal étrange, par cette torture des artistes que travaille l'amour, l'appétit, la rage du style. » Non, elle n'a pas besoin de se torturer pour arriver à ces pages émues et vibrantes. Elle ne cherche point le pittoresque, mais la musique du style. Elle se préoccupe beaucoup moins de la couleur que de l'âme des choses. Elle éveille, comme un écho, le *quelque chose* de secret et de douloureux que chacun de nous

a en soi. Et dans un mot, dans une phrase — comme l'auteur d'*Une Vie* lui-même quand il retrace les impressions d'une vaincue de l'existence retrouvant ses souvenirs, ses meubles de jeune fille dans la poussière d'un grenier, — George Sand fait passer toute une poésie, tout un monde de sentiments et de mélancolies : « *L'avenir nous a manqué de parole.* » Comment mieux dire et qu'ajouter après cela ?

Je sais bien que madame Sand, comme Sandeau, comme d'autres maîtres délicats et profonds, Feuillet et Cherbuliez, encourt l'interdit de l'école nouvelle, un interdit qui, si on allait au fond de la pensée des sectaires, n'épargnerait point Alphonse Daudet lui-même qu'ils déclarent pourtant admirer, et avec raison. Mais la simplicité survit à toutes les contorsions et à toutes les modes. Et telle page de la *Maison de Penarvan*, tel paysage du *Docteur Herbeau*, gardent, après des années, tout leur charme, comme certains pastels que le temps a pâlis un peu, mais qu'il a respectés.

Et si George Sand, en vieillissant, songeait parfois à la destinée de Marguerite Le Conte, peut-être Sandeau pensait-il aussi à la compagnonne des premières heures, à celle à qui il avait légué son portrait suspendu au-dessous de la gravure du Moulin-Joli par Watelet et sa vieille amie.

Certes, ils n'oubliaient ni l'un ni l'autre. On le voit à de petits riens, rencontrés dans leurs livres comme des wergissmein-nicht au bord d'un ruisseau. Ils donnent le même nom à un cheval, à une ferme ; ils incarnent leurs souvenirs dans un personnage de roman, fût-ce une jument qui passe. Colette qui, dans les *Lettres*

d'un Voyageur, broute lentement l'ortie autour des murs du cimetière de Nohant, c'est la Colette du *Docteur Herbeau* qui va trottant le long des haies, avec des liserons de neige se penchant sur les *traînes* pour voir passer la bonne jument et le bon docteur.

Paul de Musset a rouvert la plaie des amours anciennes en écrivant *Lui et Elle* et en montrant George Sand forçant, pendant une absence de Sandeau, le tiroir du jeune homme pour reprendre les lettres d'antan. Je laisserai dormir ces inutiles, cruelles, navrantes querelles. La mort est venue emportant tout dans un pan de linceul ou plutôt dans un manteau de gloire.

Ah! que ces discussions d'ailleurs sont peu de chose, non seulement devant l'éternité, mais devant le temps, devant les années! Il y avait parmi des lettres adressées à Gustave Planche et qu'on mit en ventes publiques voilà quelques années une page de Jules Sandeau, le plus attirant des analystes de la passion, blotti, si je puis dire, en Bretagne, et y écrivant *Madame de Sommerville*, comme pour oublier *Marianna*, que le public n'oubliait pas. Il est là, solitaire, laborieux, pensif, et, à propos de son mariage, il écrit à Planche : « Oui, mon cher Gustave, je suis marié, marié selon mon cœur et selon mon goût, heureux bien au delà de mes espérances, car je ne devais guère espérer une si belle fin à une si triste et si misérable jeunesse... »

Pas si triste, puisque la misère de cette vie avait dicté à Jules Sandeau tant de pages poignantes, éloquentes, qui ne périront pas.

Jules Sandeau et ses beaux romans m'ont toujours

fait penser à un arbre dont les branches sont violemment secouées et tordues par l'orage, mais dont les racines restent solidement plantées dans une terre généreuse. Le vent dans les branches, c'est la passion; les racines, c'est le devoir.

Il y a, à l'Exposition des *Portraits du siècle*, ouverte hier à l'École des beaux-arts, un très curieux portrait de George Sand — de la George Sand du temps d'antan — par Eugène Delacroix. Il fait partie de la collection de M. Ch. Buloz. George Sand est vue de profil, vêtue en homme, une large cravate autour du cou, le haut collet de sa redingote lui remontant derrière les cheveux. C'est la George Sand du temps de *Marianna*.

Cette exposition est, au point de vue historique et social, si je puis dire, d'un intérêt capital. Il y a là des curiosités toutes particulières au point de vue biographique : un *Paganini*, par Delacroix, par exemple, fantastique, effrayant, spectral, avec une face démoniaque et des mains blanches comme celles d'un mort, crispées sur l'archet comme des pattes de faucheux qu'on aurait coupées. Et le portrait de Dumas fils enfant, un cerceau à la main, de longs cheveux blonds tombant sur sa figure aux yeux profonds, par Louis Boulanger! Et le Lamennais d'Ary Scheffer assis, les mains croisées sur la poitrine, le dos courbé, le profil attentif, comme un prêtre écoutant une confession! Et le Rémusat de Paul Delaroche, avec son fin rictus narquois et affable, tel que nous l'avons connu,

l'âge n'ayant fait que poudrer les cheveux, en respectant le bon sourire.

Il y a là le Victor Hugo d'Achille Devéria, le portrait exquis de madame Arsène Houssaye, la mère d'Henry, par Diaz, un très étonnant petit cadre de Théodore Rousseau représentant Théodore Rousseau lui-même, chevelu, maigre, olivâtre, romantique comme un *bousingot* du temps de Pétrus Borel. L'impératrice Eugénie, qui, maintenant, avec ses cheveux blancs, semble, drapée de deuil, froide et belle comme une tragique figure d'Eschyle, réapparaît là blonde, une touche de rose pour narine, vue de profil, par Wintehalter, entre la princesse Malthilde par Hébert et la comtesse de Pourtalès par Jalabert.

Pour l'histoire, encore une fois, cette exposition est tout à fait précieuse. Le Barère de David, le Robespierre jeune, l'adorable portrait de la maréchale Lannes, douce comme la fille du roi Lear, le roi de Rome de Lawrence ouvrent le chapitre, et les portraits contemporains des Henner, des Carolus Duran, d'Élie Delaunay, de Chaplin ou de Bastien-Lepage le terminent. Eh bien, voici ce qui me frappe dans la succession de ces portraits qui vont de 1783 à 1883, — tout un siècle presque tenant dans un rez-de-chaussée et un premier étage du quai Malaquais. Il y a cent ans, on peint les hommes politiques, les grandes dames, et les comédiennes montrent leur nez rose entre l'éventail d'une duchesse et l'habit de velours d'un maréchal ou l'habit de drap noir d'un homme du Tiers. Sous l'Empire, les soldats au menton rasé et aux favoris corrects apparaissent, l'air bourgeoisement triomphant et paternelle-

ment héroïque, entre de jolies créatures roses aux robes de gaze. Une filleule de madame Chaudet incarne toute l'époque : elle est là en robe blanche et, fièrement, porte sur son épaule blanche, comme Hercule sa massue, le sabre de son père, un sabre français qui est presque un glaive romain. Avec la Restauration et le règne de Louis-Philippe, les hommes d'État, M. Molé, M. Guizot, la main dans son gilet, M. Thiers, montant à la tribune, déjà vieux, avec sa houppette blanche, et toujours jeune, Casimir Périer et ses fils; les gens de lettres, les poètes, Balzac dans sa robe de moine, Lamartine, Delphine de Girardin et le tout-puissant Bertin l'aîné prennent le premier rang. Sous le second Empire, ce sont les jolies femmes que les peintres se disputent. Aujourd'hui, ce sont les comédiens et les comédiennes. Voyez la salle toute contemporaine; il y a bien le duc d'Aumale de Bonnat — un chef-d'œuvre — le portrait hors de pair de Dumas par Jules Lefebvre, il y a bien le petit cadre de Paul Baudry représentant Edmond About en tenue de voyage, il y a bien le général Chanzy d'Henner et le prince de Galles de Bastien-Lepage; mais les comédiens et les comédiennes dominent tout, emportent tout : mademoiselle Sarah Bernhardt, madame Pasca, Coquelin aîné, Coquelin cadet, madame Jeanne Savary, apparaissent entre la reine Marie-Amélie, M. Vacquerie, M. Albert Wolff, la duchesse de Mouchy, madame Charles Buloz et le général de Galliffet. C'est très significatif. M. Gervex a même donné place dans ces Portraits du siècle à une belle personne aux cheveux d'or, mademoiselle Valtesse de la Bigne, qui semble sourire spirituellement de ces grands hon-

neurs officiels. Signe des temps, dirait un philosophe, un grognon. Je ne fronce pas trop le sourcil, mais je note le fait comme un curieux symptôme.

Entre tous ces portraits, celui du père et de la mère du pauvre Édouard Manet, qui figure aussi là avec son portrait de M. Zola, a particulièrement attiré l'attention. On le regarde avec un certain attendrissement, le peintre étant guéri, dit-on, ce que les médecins ne croient guère, mais guéri, dans tous les cas, avec un pied coupé. Il y a aussi un portrait, en robe de deuil, de madame Georges Bizet, par Élie Delaunay, qui expose en même temps le vivant et *lisant* portrait de M. Legouvé. — J'avais aperçu, la veille, madame Bizet écoutant, toute émue, du fond de sa loge, la musique de *Carmen*. Le portrait est saisissant d'expression.

Ce jeune maître, Georges Bizet, il me semblait le revoir aussi, pendant que les airs andalous de la petite *Cigarera* s'envolaient à travers le théâtre, avec leurs accompagnements de castagnettes. Il était la gaieté même ; il semblait robuste, destiné aux longues luttes fécondes. C'est pendant qu'on jouait *Carmen* qu'il tomba comme foudroyé.

Et, chose singulière, ce beau garçon qui ne nous semblait pas, à nous, mélancolique, avait eu, des années auparavant, une espèce de pressentiment de sa fin. Il avait vingt ans et il était pensionnaire à la Villa Médicis lorsqu'un peintre de talent, l'auteur de la *Mort de saint François d'Assise*, mourut, et le futur auteur des mélodies de l'*Arlésienne* et de *Carmen* écrivait à sa mère :

Rome, 17 février 1859.

Chère maman,

« Nous sommes tous bien tristes, car nous venons d'apprendre la mort de Léon Benouville.

« Donnez-vous donc du mal pour avoir le prix de Rome, luttez au retour pour vous faire une belle position, et cela aboutira peut-être à mourir à trente-huit ans ! Ce n'est pas gai. Benouville était décoré depuis cinq ans, et l'Institut l'aurait certainement nommé d'ici à peu d'années... Enfin nous sommes tous mortels ! »

Eh bien ! Bizet est mort à trente-six ans. Il avait eu le prix de Rome... Il était décoré depuis deux mois quand il est mort. Il serait certainement aujourd'hui de l'Institut. Le pauvre garçon avait comme entrevu sa destinée dans celle de Léon Benouville.

On a repris et on applaudit *Carmen*. On reprendra, quelque jour, l'*Arlésienne* de Daudet. Georges Bizet, du moins, a eu sa revanche — mais une revanche posthume — de la destinée.

Le vieux Michel Masson, dont l'image me revient, souriante, tandis que j'écris, n'avait pas à souhaiter de revanche. Il fut très aimé et il meurt à quatre-vingt-trois ans. Ceux qui ont parlé sur sa tombe, Halévy et Gonzalès, ont eu la même idée : célébrer ce vieillard pimpant par une oraison qui ne fût point funèbre. Les *Bons Vieux* de Greuze n'inspirent que des idées riantes.

J'ai conté, un jour, dans une des causeries de la *Vie à*

Paris, comment Michel Masson, apprenti chez un lapidaire du quartier de la Grève, avait appris à lire. Son patron, M. François Perdereau, avait été pris d'un mal assez fréquent chez les ouvriers lapidaires, la colique de plomb, et il était resté deux mois à l'hôpital de la Charité.

— Ah! si je pouvais avoir la colique de plomb aussi! soupirait le petit Michel Masson. En deux mois, je pourrais lire et étudier bien des livres tout à mon aise, et le patron ne me reprocherait pas de brûler, la nuit, son huile et ses chandelles!

Alors le petit apprenti se fit chimiste. Il mêla dans de l'eau de la poussière de cuivre et de plomb, avala le tout, — et fut emporté, empoisonné, à l'hôpital. Il y resta six mois, car l'intoxication se compliqua d'une maladie nerveuse; mais, quand il en sortit, il avait dévoré toute une bibliothèque, il n'avait pas perdu sa demi-année d'hôpital.

Ah! le brave homme que ce petit Michel Masson qui avait, lui aussi, inventé le naturalisme, à son heure, et dont les *Contes de l'Atelier* et le *Maçon* ne devront pas être oubliés quand on écrira l'histoire du *Roman populaire!*

Il n'avait jamais gagné beaucoup d'argent, et seulement au théâtre. Encore cet argent lui fut disputé, à la fin de sa vie, et je n'ose dire par qui : par son fils. Il s'était remarié, et son modeste ménage allait doucement, honnêtement, la femme peignant des éventails, le mari — un mari de près de quatre-vingts ans, — travaillant à des opérettes et à des drames militaires tout en berçant un marmot nouveau-né.

Un jour, je vis arriver chez moi Michel Masson qui m'apportait une idée de pièce.

— Une idée étonnante! me dit-il en tirant de sa poche son mouchoir et en s'essuyant le front. Je vous la laisserais traiter comme vous l'entendriez et je ne paraîtrais pas... je ne voudrais pas paraître... Si je paraissais, on me saisirait la moitié de mes droits d'auteur, et j'ai besoin de tout pour vivre!

Il ajouta rapidement — et le mot était touchant sur les lèvres honnêtes du vieil homme :

— Oh! c'est une idée hardie.... risquée même.... Mais aujourd'hui on peut tout se permettre... Il est vrai que, de mon temps, Scribe a bien écrit *Héloïse et Abélard*. Voici donc mon idée... C'est un drame... Ça se passe en Portugal... C'est un roi qui ne peut pas avoir d'enfant... Alors...

J'écoutais, avec stupéfaction, le scénario extraordinaire que m'apportait là l'auteur de *Daniel le Lapidaire*, et il avait l'air si convaincu et si content de son *idée* de drame portugais, le bon Michel Masson, que je n'osais ni l'arrêter ni lui avouer que c'était effrayant, son idée, et *impossible*, comme on dit, même en un temps qui ne craint pas les gravelures.

A la fin, je lui laissai entendre que son drame, son fameux drame, deviendrait plutôt et plus facilement une opérette.

Il ne se déconcerta pas :

— Une opérette? Eh bien, j'y avais songé! j'en parlerai à Lecocq! Mais j'ai un autre sujet si celui-là ne vous plaît pas... un sujet patriotique..., actuel : *Le siège de Strasbourg*.

Pauvre vieux rêveur de quatre-vingts ans poursuivant encore des chimères — ces papillons de ces grands enfants qui s'appellent des romanciers ou des dramaturges !

Il aura partagé avec Émile de La Bédollière l'étrange bonne fortune de lire, par avance, les articles nécrologiques consacrés à sa mémoire. Il y a un ou deux ans, on annonça la nouvelle de sa mort, comme aussi celle de La Bédollière, et les faiseurs de catalogues mortuaires de la fin de l'an placèrent parmi les disparus de l'année l'auteur de *Daniel le Lapidaire*. Michel Masson, qui avait écrit le *Maçon* en collaboration avec Raymond Brücker, le *convertisseur* de Paul Féval, avait, avec Auguste Luchet, publié un très curieux roman révolutionnaire, *Thadéus le Ressuscité*, histoire d'un pendu. Eh bien ! le ressuscité ce fut lui pendant de longs mois encore, et Gonzalès avait gardé dans son tiroir le joli discours composé, deux ans auparavant, pour son ami Masson. Le discours a pris sa volée hier. L'heure arrive toujours de ces harangues suprêmes. Mais Michel Masson avait assez d'esprit et de vigueur pour enterrer ses enterreurs.

Et de même La Bédollière. On l'avait dit mort. Il avait répondu en chantant un fredon nouveau. Quel qu'en fût l'air, la chanson était triste. Il meurt accablé, après une vie de travail. La goguette ne l'empêchait pas d'être fidèle à son poste, au journal. Il a écrit des monceaux d'articles, publié sur la guerre d'Orient, sur la guerre d'Italie, sur Paris, sur les environs de Paris, des livres énormes. Il a signé une *Histoire de la Mode* et une *Histoire de la Garde nationale*. Il a fait des acadé-

miciens, des sénateurs, des ministres. Ce Warwick, que M. Vacquerie met admirablement en scène dans son beau drame de *Formosa* et qu'il montrait, en un acte shakspearien qu'il a coupé, maniant les foules et brassant les hommes, ce *Faiseur de Rois*, le Warwick moderne, c'est le Journaliste. Et comme les rois qu'il a faits l'oublient vite, après leur couronnement!

Il est toujours dangereux et souvent niais de parler des autres et de *faire les autres.* Il vaut mieux parler des idées que des hommes. D'autres tournent la difficulté en ne parlant que d'eux-mêmes : ce sont les malins.

Ah! pauvres journalistes que vous êtes, chevaux de fiacre du succès dont l'abatoir attend les os quand vous avez cessé de traîner le char des autres! Que de gens en sa vie a obligés La Bédollière ! Or, il n'y avait pas trois acteurs au convoi de Jules Janin, il n'y avait peut-être pas deux peintres aux funérailles de Théophile Gautier. Y avait-il un seul député aux obsèques de La Bédollière?

XIX

Le *Vernissage*. — Ce que devient le Salon. — De la valeur vénale des œuvres d'art en 1845. — *Mercuriale* des tableaux. — Les sculpteurs. — Ce que coûte une statue. — M. Bartholdi et la *Liberté éclairant le monde*. — Une visite aux ateliers de la rue de Chazelles. — Où en est l'œuvre de Bartholdi. — La critique et les artistes. — Les 60,000 francs de M. Éd. de Beaumont. — Ce que peut coûter un article de journal. — Édouard Manet. — Les cinquante ans du *Charivari*. — Un anniversaire chez Pierre Véron. — Le *Guide de l'adultère*. — Le premier numéro du *Charivari*. — Les plaisanteries de 1833. — *Carillons du Charivari*. — Débuts d'Alfred de Musset.

4 mai 1883.

Le *Vernissage* a eu lieu, comme les autres années, avec cette solennité fausse qui n'est, à vrai dire, qu'une bousculade; — et, comme tous les ans, ce sont les spectateurs et les spectatrices bien plus que les tableaux qu'on y est allé voir. Cohue de *high life*. Formidable poussée de curiosité comme à une « première » à la mode. Le *tout-Paris* noyé dans une foule. Vingt mille personnes à la fois se précipitant pour regarder, à travers la poussière, les toiles entassées dans les salles. Des poignées de main, des coups de chapeau, des coups de coude, des rencontres, la banalité des compliments, la

sensation d'une marée montante où le recueillement, le goût de l'art, la volupté de regarder paisiblement une marine, un paysage, une idylle, sont comme engloutis sous le nombre. Avec cela, le mercantilisme montrant le bout de ses ongles un peu partout, dans le débit d'un tas de volumes — d'ailleurs agréables, coquets, illustrés, — où les jugements sont imprimés d'avance, avant l'ouverture, comme des petits paquets tout faits. L'annonce des magasins de nouveautés qui ont fourni les tentures s'étalant avec des étiquettes dorées. Voilà le Salon, une des séductions annuelles de Paris, une des grandes fêtes du *chic*, tenant désormais le milieu entre le Concours Hippique et le Grand-Prix.

Et je ne m'attriste pas plus qu'il ne faut de ce mouvement quasi commercial, inévitable comme un fait. La faute n'en est à personne, pas même aux artistes; la faute en est à ce temps-ci. En somme, comme le dit M. Renan dans la préface de ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, l'état social à l'américaine vers lequel nous marchons laissera bien quelque place à de rares artistes épris du rêve et à des gens d'esprit.

Mais l'*américanisme* ira vite en peinture!...

Je retrouvais hier dans un recueil des plus rares, le *Bulletin de l'Alliance des Arts*, que dirigeait, en 1845, M. Paul Lacroix, un travail des plus intéressants du savant bibliophile : *De la valeur vénale des ouvrages d'art exposés au Louvre*, à propos du Salon de 1845. C'était au Louvre qu'on logeait le Salon, il y a trente-huit ans.

En 1845, la valeur vénale des tableaux n'avait pas atteint les proportions étonnantes d'aujourd'hui. On

venait de vendre, à l'Hôtel Bullion, un Herrera le vieux, digne d'un Musée, pour *trois francs soixante-quinze centimes*. C'était encore ou c'était déjà, en ce temps-là, Meissonier qui vendait le plus cher. Son *Corps de garde*, sa *Partie de piquet*, son *Jeune homme regardant des dessins*, trois chefs-d'œuvre exposés au Salon de 1845, étaient estimés 3,000 francs pièce. Chaque dessin de l'admirable *Histoire de Samson* par Decamps valait 1,000 fr. environ. Alfred de Dreux vendait ses tableaux 3,000 fr. En vente publique on n'en eût point donné 500 francs. L'esquisse du *Serment du Jeu de Paume*, de David, ne venait-elle pas d'être mise sur table à 2,500 fr. sans trouver acquéreur?

Dieu, que c'est instructif, ce vieil article de Paul Lacroix! Je le mets avec une certaine malice sous les yeux des nouveaux. Un paysage de Jules André, le peintre des papillotages élégants, valait alors 300 francs. Baron, vendait 500 francs ses *Oies du frère Philippe*. H. Bellangé était des privilégiés. On lui donnait 1,000 ou 1,500 francs pour ses toiles, M. Belloc faisait payer un portrait 800 francs, Court demandait pour une figure 3,000 francs.

Benouville, le paysagiste classique, trouvait quelques centaines de francs à peine pour ses œuvres. Les paysages avec animaux de Rosa Bonheur étaient cotés 150 ou 200 francs. Brascassat, plus heureux, faisait payer les siens 1,000, 2,000, 3,000 francs. Sa *Vache attaquée par les loups* était estimée de 6 à 8,000 francs. On criait à l'engouement avec raison. Calame avait aussi des admirateurs. Un Russe lui achetait 8,000 francs son *Orage*. Comte-Calix vendait ses toiles de 390 à 400

francs. Corot, avec une grande toile, trouvait à peine acheteur à 500. En revanche, les paysages orientaux de Dauzats se payaient 2,000 francs. Alexandre Dumas avait mis le peintre du Sinaï à la mode.

Les toiles inappréciables, admirables d'Eugène Delacroix, le *Marc-Aurèle*, ne se vendaient pas. Pour 500 francs, Delacroix donnait alors un tableau qui en vaut 100,000. Diaz faisait payer un portrait 1,000 fr., pas un centime de plus, pour un portrait d'Hippolyte Flandrin.

J'aurais trop de chiffres à relever, dans cette espèce de catalogue commercial dressé par le bibliophile. Les paysages de Français 500 fr. ; les tableaux bretons de Guillemin, 2 à 300 fr. ; les grandes toiles de Paul Huet, 1,000 francs ; la *Mort de Manon Lescaut* de Jean Gigoux, 2,000 fr. ; un beau paysage de Troyon, 800 fr. ; l'*Auto-da-fé* de Robert Fleury, 6,000 fr. ; une *Étude de femme nue* du même maître, 600 fr.

Nous sommes loin, quoi qu'il en soit, des prix stupéfiants d'aujourd'hui et on peut mesurer par ces citations, sèchement mais profondément éloquentes, comme tous les chiffres, le chemin parcouru par l'art... dans la voie commerciale. Et, de tous les artistes actuels, ceux qui se plaignent le plus sont précisément ceux qui vendent le plus cher ! J'en sais qui, avec un talent considérable, ont une violente peine à joindre, comme on dit, les deux bouts. Ils piochent et se harassent, voyant la vogue aller à d'autres, qui ne les valent pas toujours. Et précisément ce sont ceux-là qui gardent le plus ardemment peut-être les dernières flambées de ce feu sacré à demi éteint sous le vent de la Réclame.

Qui montre, en effet, le plus de vaillance, le plus de foi dans l'idéal — triste mot dont on se moque volontiers? Ce sont les sculpteurs, et, de tous les artistes, les sculpteurs, certes, ont la vie la plus rude, les déboires les plus cruels, les travaux les plus pénibles. Quand ce ne sont point les parias, ce sont les ouvriers de l'art. Ils peinent comme des maçons. Ils tombent parfois brisés à côté de ce marbre qui les tue. Et quand ils ont passé dix ans sur une œuvre, sur une *Ève*, comme Hiolle, sur une Fontaine monumentale, comme Charles Degeorge, ils touchent quinze mille francs peut-être, soit quinze cents francs par an, quinze cent francs absorbés par les frais de praticiens et de modèles. Encore ceux-là ont-ils des « noms », comme on dit !

Mais les débutants ! Un sculpteur médaillé — médaillé, c'est-à-dire remarquable jusque dans cette école de sculpture qui est l'honneur de l'art actuel — et à qui l'État achète son marbre, reçoit 1,800, 2,000 fr. pour prix de sa figure. Or, il a pour plus de 1,500 fr. de frais ! S'il n'a pu vivre en faisant des bustes, pendant qu'il exécutait son marbre, comment a-t-il vécu ? Après un an de labeur, il se trouve face à face avec un succès stérile, quelques sous pour payer ses modèles — et, au bout du compte, des dettes.

La vie de l'ouvrier est plus fortunée. Les salaires du menuisier sont plus certains.

Aussi, j'admire ceux qui se livrent à ce monstre, la sculpture, ceux qui remuent, animent, font palpiter la pierre ou le bronze.

Je suis entré, l'autre jour, dans les ateliers de la rue de Chazelles, où M. Bartholdi achève de diriger les travaux de cette colossale statue de la Liberté qui se dressera sur un îlot, au milieu de la rade de New-York, en face de Long-Island. Il y a près de dix ans que M. Bartholdi a commencé son œuvre; il y a huit ans qu'un banquet réunissait des Américains et des Français pour fêter son idée. Maintenant l'œuvre touche à sa fin. On a pu voir la tête géante de la liberté dans les jardins de l'Exposition, au Champ de Mars.

Le bras qui tient le flambeau autour duquel douze personnes pourront circuler, a déjà fait le voyage d'Amérique et il est revenu au parc Monceau. Dans six ou huit mois nous verrons debout, cette statue qui, déjà dressée à mi-corps, dépasse de sa haute taille les maisons voisines.

Quand on songe que la *Bavaria* de Munich n'a que quinze mètres de haut, le gigantesque Saint-Charles Borromée vingt-deux mètres, que la colonne Vendôme, de la base au sommet, a quarante-quatre mètres, et que la seule statue de la Liberté sera plus haute de deux mètres et quelques centimètres, on demeure stupéfait. Le colosse de Rhodes, en prenant le maximum des proportions que la tradition lui attribue, semblerait un gamin à côté de cette géante qui pèsera — tout est calculé — 200,000 kilos, fer et cuivre.

S'imagine-t-on cette statue, ce phare énorme apparaissant, comme *une* Adamastor de salut, au-dessus de la mer, dans les tempêtes? Le vent souffle sur le plateau de Montsouris à peu près avec une égale force que dans la rade de New York. C'est peut-être à

Montsouris qu'on dressera, avant de l'expédier en Amérique, cette merveilleuse création du travail humain. Ce qui est certain, c'est que Paris la verra dans toute sa hauteur prodigieuse. Le terrain des ateliers Gayet-Gauthier, où l'on a déjà exécuté la réédification de la colonne Vendôme, le dôme de l'Opéra et le *Vercingetorix* de Millet, est vendu ; le chantier doit être libre de toute construction dans six mois, et dans six mois la *Liberté* de Bartholdi sera, me dit-on, achevée. Ce jour-là, l'énergique et sympathique auteur du *Lion* de Belfort et du *Vigneron alsacien* pourra se reposer sur son œuvre faite : une des œuvres du siècle.

En attendant, il est curieux d'assister à la naissance même, si je puis dire, de cette statue, et une excursion aux ateliers de la rue de Chazelles vaut bien une visite aux *Portraits du siècle* ou au Salon des Champs-Élysées.

Rue de Chazelles, dans le bruit des marteaux frappant sur les feuilles de cuivre, la statue s'achève, par fragments énormes, et c'est, de tous côtés, comme la dissection de quelque habitante de Brobdingnac par des charpentiers ou des ouvriers marteleurs. C'est par silhouettes de fragments : morceaux de sein, de draperies, de bras, de mains, que les menuisiers fabriquent une charpente de bois, couverte de lattis, puis une sorte d'empreinte, de moule en bois nommé *gabarit* sur lequel les chaudronniers appliquent une pièce de cuivre qu'ils battent de façon à obtenir la silhouette exacte de la charpente enduite de plâtre. Et ces fragments de statue, ces pièces de cuivre, on les réunit, de distance en distance, par des ferrures autour de l'ar-

mature intérieure en charpente de fer. Ainsi, peu à peu, grandit la statue. La tête est achevée, le bras droit est fini ; à mi-corps la Liberté est sortie de terre et, l'été dernier, vingt-cinq convives ont pu tenir à l'aise et déjeuner dans son mollet droit. Le reste, le sein, les épaules, les draperies de la poitrine, est encore dans la forge, mais le travail s'achève. Des doigts gigantesques, des index de près de deux mètres et demi, sont là, tout fondus, contre la muraille. On se croirait au pays de quelque féerie, dans l'usine où des nains fabriqueraient un géant de métal.

A deux pas du parc Monceau, où le printemps sème des fleurettes, où les pigeons gris courent sur l'herbe verte, à côté des enfants qui ne leur font pas peur, c'est une antithèse curieuse, saisissante, que celle de cette forge en travail, où soixante êtres humains sont attelés à ce labeur écrasant que vient inspecter d'un coup d'œil cet homme énergique, aux traits virils et francs, qui a déjà donné des lambeaux de sa vie et des sommes de sa propre fortune à cette œuvre, qui fera sa gloire. M. Bartholdi est le type même de ces vaillants, de ces enamourés de l'Idée que la critique éprouve une profonde et consolante joie à saluer.

Au surplus, — puisque nous parlons de la critique, — il sera peut-être piquant de connaître à quoi elle peut être bonne et en quoi elle peut être nuisible.

Il y a quelques années, un homme de talent, qui est un fort galant homme, grand amateur d'armes précieuses, vivant seul, en garçon, en philosophe, avec ses

vieilles épées, M. Édouard de Beaumont, exposait au Salon un tableau représentant, après un pillage, des reîtres groupés autour de femmes nues. Le tableau ne me plut guère, au moins comme sujet, et j'en dis mon sentiment tout net, me servant, dès ce temps-là, d'une épithète dont on a beaucoup abusé depuis : *pornographique*. Peinture pornographique.

L'an dernier, l'éditeur Jouaust, en m'apportant un volume de son magnifique *Molière*, illustré par Louis Leloir, me dit en me montrant un livre intitulé *les Femmes et l'Épée* :

— Voilà un ouvrage dont vous devriez bien parler, ne fût-ce que pour consoler son auteur de lui avoir fait perdre soixante mille francs!

— Qui, moi? soixante mille francs? A son auteur?

— Certainement. C'est Édouard de Beaumont, l'aquarelliste. Il avait reçu d'un Américain une commande pour quatre tableaux, en 1872. Vingt mille francs de tableaux. Le premier fut exposé au Salon. Vous avez imprimé qu'il était indécent et libertin. Votre article tomba sous les yeux de l'acheteur et Beaumont reçut tout aussitôt de son client l'ordre de considérer comme non avenue la commande des trois autres toiles. Ci : 60,000 fr. perdus. L'artiste ne vous en a pas voulu, vous aviez écrit ce que vous dictait votre goût ou votre conscience. Mais vous lui devez bien de réparer un peu ce passé. Dites un mot de son livre. Plaie d'argent n'est pas mortelle, mais ce sera du sparadrap sur la blessure.

Soixante mille francs! Perdus pour un article de journal! J'étais stupéfait et, je l'avoue, désolé.

On ne réfléchit pas assez que la question de critique

se double, hélas! parfois d'une question de pain, — ou de confitures, — pour le critiqué.

J'ai beaucoup songé à mon aventure et au cas de M. de Beaumont, que je n'avais, que je n'ai jamais vu, — qui est un maître élégant, exquis, affiné — et je me suis promis, depuis lors, de ne plus écrire de Salon et de ne parler jamais des artistes que pour dire comment leurs œuvres peuvent me plaire ou m'émouvoir. Ce ne sera jamais un long travail. Ils sont rares aujourd'hui, dans cette immense cohue de peintres, les artistes qui ont le don de l'émotion et s'imposent par des qualités supérieures.

Quant aux autres, qu'ils débitent à leur gré leurs articles de vente! La critique n'est que trop souvent, malheureusement, leur collaboratrice et leur complice.

Manet aura eu ses couronnes, lui aussi, mais mortuaires. Il n'a pas pu se rendre compte de l'effet produit par les excellents portraits de son père et de sa mère à l'Exposition du quai Malaquais. L'homme était charmant, avec son fin sourire, sa moustache blonde retroussée. Un Parisien avec l'air d'un porte-enseigne de Van der Helst. Il avait de l'esprit, du plus fin, un esprit narquois, mordant, malicieux, point méchant. Ce fut l'apôtre du *plein air* et le prophète des *Tachistes*. Il étudia beaucoup plus Goya que son maître Couture. Manet est quelque chose comme un Espagnol, moins féroce que l'auteur des *Caprichos*, plus fin, avec les mêmes gris argentés et les mêmes noirs vigoureux. C'est un Goya boulevardier.

Il sera très regretté et il était fort aimé. Cette agonie cruelle, cette opération qu'on croyait avoir réussi, il y a huit jours, ajoutent aux tristesses de sa mort. Pauvre Manet! Les chroniqueurs, qui ont hâte d'arriver *premiers*, l'avaient déjà, il y a un mois, enterré d'avance.

Car c'est, hélas! un besoin du journalisme actuel de tout dévorer à l'état de primeur, même la mort. Il faut être un esprit original, comme Pierre Véron, pour songer qu'il y a du *passé* en matière de publicité et qu'*hier* a existé un peu. Le rédacteur en chef du *Charivari* a eu cette idée de célébrer l'anniversaire de la cinquantième année de son journal. Il donne une fête en l'honneur du *Charivari*, du *Charivari* à demi centenaire, et Altaroche, qui a peut-être écrit le premier article du *Charivari*, sera là pour assister à la soirée.

Pierre Véron qui, allègrement, sans avoir l'air d'y toucher, écrit depuis vingt ans, feuillet par feuillet, l'histoire de Paris au jour le jour, Paris artistique ou, comme il dit, *Paris vicieux*, Pierre Véron qui, hier encore, donnait le plus amusant des livres, et le moins dangereux, sous ce titre ironique, le *Guide de l'éducation*, Véron est, certainement, de tous les Parisiens actuels, celui qui trouve le moyen de réunir, chez lui, autour des artistes les plus illustres, le public le plus *selected.* « C'est chez Véron, nous disait un soir Charles Edmond, qu'on entend la meilleure musique de Paris. » Ce qui est vrai. On y peut écouter, le même soir, une chansonnette de Judic, une romance de Faure, une poésie de Bartet, un monologue de Coquelin, et, comme intermède, y voir Rosita Mauri danser la *Sabotière.*

C'est une des originalités de Paris, les soirées de Pierre Véron, comme son *Guide de l'adultère* en est un des amusements. Et vivent donc le *Cinquantenaire du Charivari* et la fête donnée par le chroniqueur toujours jeune en l'honneur du vieux journal!

Cinquante ans! Il a cinquante ans; il a même cinquante ans passés, le *Charivari*, cinquante ans et six mois, et son premier numéro, tout armé en guerre, date du 1er décembre 1832.

Il était de format tout petit et, du premier coup, commençait contre la royauté de Juillet la campagne qu'avait menée le *Nain Jaune* de Cauchois-Lemaire contre la Restauration. Charles Philipon, que nous avons encore connu, avec sa tête blanche et son profil de casse-noisette, groupait autour de lui Altaroche, ce bon et fin Altaroche qui pourrait mieux que personne raconter l'histoire de ces temps, Louis Desnoyers, — les *trois hommes d'État du Charivari*, comme on les appelait ou comme ils s'appelaient — et, plus tard, Louis Huart, Taxile Delord, Clément Caraguel. Et à l'assaut!

Dès le premier numéro, la petite troupe fusille à bout portant l'ennemi. Une lithographie de J.-J. Grandville montre le *Charivari* faisant, à côté d'un tambour, le *boniment* sur un tréteau : « Suivez, suivez, suivez la foule! C'est l'instant, c'est le moment, c'est la minute! Ça commence! 365 lithographies par an! On ne paye qu'en s'abonnant! Entrez, entrez, entrez, Messieurs et dames, entrez! »

Et le texte éclate et fait rage comme une volée de mitraille. C'est M. Thiers qu'on attaque tout d'abord,

dès le premier article, dès la première ligne : « L'homme du monde qui, dans un temps donné, peut lancer le plus de mouchards et le plus de paroles dans la circulation, c'est le ministre de l'intérieur. C'est lui aussi qui peut parler le plus longtemps sans penser. Une idée lui suffit d'ordinaire. Une idée et un verre d'eau sucrée. Avec cela, M. Thiers garrulera vingt-quatre heures, comme, avec une once de métal, un lamineur habile vous fera vingt-quatre lieues de fil. »

Ah! je ne m'étonne pas que M. Thiers professât, en ses dernières années, un souriant dédain pour les attaques de la presse. Il devait être blasé sur les injures, depuis le *Pilori*, le *Charivari* et tous les pamphlets de sa jeunesse!

Il est stupéfiant, ce *Charivari* d'il y a cinquante ans, et je ne crois pas qu'on puisse imaginer un journal plus violent et plus âprement injuste. Le maréchal Lobau, M. Barthe, Casimir Périer, M. de Montalivet, apparaissent là, sous les traits de fantoches sinistres, défigurés par Traviès ou par Daumier, calomniés par le crayon, caricaturés dans leurs noms, dans leurs personnes : M. d'Argout, c'est « M. d'Argot, premier nasillard du roi. » M. de Montalivet devient M. de Montaugibet. M. Royer-Collard devient une vieille marquise, madame de Roger-Colas. Et le duc d'Orléans! en artilleur, couronné de lauriers, on le raille jusque dans son rôle militaire à Anvers. Vient-on de tirer sur Louis-Philippe au pont Royal? Le *Charivari* publie le « portrait de l'Assassin » : un mouchard chargeant d'une balle de mie de pain un petit pistolet d'enfant, et « le portrait

de l'Assassiné » : le roi, gros, gras, souriant, triomphant, superbe.

Ah ! nous nous plaignons parfois des piqûres des moustiques-gazetiers d'aujourd'hui ! Mais elles caressent ces piqûres comparées aux morsures enragées des charivaristes d'il y a cinquante ans !

Et le *Carillon* qui, par petites phrases courtes et malignes, termine chaque numéro du *Charivari*, tinte railleusement aux oreilles des puissances. Je cite au hasard :

« — Les sceaux sont bien aventurés si M. Barthe ne sait pas mieux les garder que ses opinions.

» — Nous ne trouvons pas extraordinaire, pour notre part, que la balle du pistolet du Pont-Royal n'ait *attrapé* personne.

» — Un journal ministériel nous dit que M. Thiers a un grand fonds d'éloquence ; malheureusement M. le ministre de l'intérieur est forcé, par état, de tenir ses fonds secrets.

» — M. Soult s'est écrié qu'il ne voulait pas être pris pour un charlatan. On sait bien qu'il n'est pas de ces gens qui peuvent dire : « Rien dans les mains, rien » dans les poches ! »

» — M. Soult regarde déjà comme prise la citadelle d'Anvers. Il est de ceux qui disent : Aussitôt vu, aussitôt pris !

» — On ne dit plus aujourd'hui *tirer au blanc*, mais *tirer au roi !*

» — M. Soult trouve que le mot *imprenable* n'est pas français.

» — On parle de transporter la demeure royale à Villejuif. »

Et le *Charivari*, acharné en politique, n'est pas très calme en littérature. Il n'épargne point Victor Hugo, dont on vient à peine d'interdire le *Roi s'amuse.* Il s'exprime ainsi sur un livre de vers dont il signale l'apparition, et qui est tout simplement le *Spectacle dans un fauteuil*, de Musset, c'est-à-dire *Namouna*, la *Coupe et les Lèvres* et *A quoi rêvent les jeunes filles :* « M. Alfred de Musset est un grand jeune homme blond qui fait des volumes jaunes... Ses sixains sont lourds et traînants... Tout cela constitue un matériel de parlage énorme au travers duquel peu de choses étincellent, si tant est même qu'une étincelle puisse jaillir de cet indigeste fatras ! »

Et voilà. Ce n'est pas plus difficile que cela d' « éreinter » un volume qui vient de paraître et un poète immortel qui vient de débuter. Je comprends les colères, les écœurements, les désespoirs de ce névropathe de Musset. Se sentir « quelque chose là » et avoir contre soi les jaloux, les envieux, les sots, les moustiques, les pucerons, les gens d'esprit sans compter les sots et la vermine ! C'est à désespérer quand on n'est pas un fort. Mais comme elle s'amuse, la Postérité, de ces étonnants arrêts des critiques !

XX

Un *pas d'armes* en 1883. — Le Cirque Molier. — Le muscle à la mode. — La fête des inondés de Murcie. — Louis Viardot. — Un souvenir de 1877. — M. Grévy et Gambetta. — Ivan Tourguéneff. — Madame Eva Gonzalès-Guérard.

11 mai 1883.

Je ne vois de tout à fait nouveau, dans la vie parisienne, en ces derniers jours, que cette représentation particulière donnée dans un cirque de la rue Benouville par de jeunes amateurs du trapèze, de la corde raide et des haltères. Peu de jours auparavant, quelques-uns des tenants, de ce qu'on a appelé un peu romantiquement le *Pas d'Armes du Cirque Molier*, avaient figuré dans une pantomime, à l'Hippodrome. Il y a là, ce me semble, un curieux symptôme. Autrefois, on jouait la comédie de société, et on pouvait citer tel gentleman qui ferait un acteur incomparable. Aujourd'hui, on s'attache à endosser publiquement le maillot du clown, et l'aventure paraît toute naturelle et toute simple.

A dire vrai, la gymnastique a été trop longtemps

négligée dans notre éducation française pour qu'il me déplaise beaucoup de voir quelques jeunes gens à la mode faire, dans leurs plaisirs, la part du biceps. Peut-être est-il plus utile de s'occuper de la régénération par les livres, mais la régénération par le biceps a bien sa valeur aussi. Les élèves d'Oxford, qui rament chaque année sur la rivière, ne désapprennent point le grec pour apprendre à durcir leurs bras. Un peu de cricket n'enlève rien à beaucoup de latin, et peut-être les habitués et les écuyers du Cirque Molier veulent-ils montrer à leurs contemporains comment on comble une lacune dans l'instruction d'un peuple.

Pour être exact, ils ne visent point si haut. Ils ne songent qu'à se divertir. M. Molier, qui est un cavalier de première force, s'est épris de la passion du cirque ; il en a fait construire un, pour son usage personnel, rue Benouville, et il l'a décoré avec les portants espagnols et les bouts de palais moresques brossés autrefois pour la kermesse de *Paris-Murcie*. Là, dans ce cadre espagnol, les visages des demi-mondaines apparaissent blonds ou bruns comme ceux des manolas aux fenêtres andalouses (les fenêtres d'Espagne étant plus grillées et moins accessibles), M. Molier donne des représentations privées où M. de La Rochefoucauld, un des maîtres du trapèze, et M. Ravault, font assaut de force ou d'adresse. C'est un coin tout particulier de notre vie parisienne. Les invitations sont recherchées, les lettres d'entrée sont courues comme des billets de *vernissage* — et plus rares — et des cavaliers couverts d'armures de fer font, au Cirque Molier, des joutes héroïques, comme au beau temps des tournois.

Je me suis aperçu qu'on raillait un peu, çà et là, ces *pas d'armes* moyen âge dont s'amuse une fraction du monde du sport. J'y vois, avec plaisir, une protestation contre nos anémies. Le salut, la guérison de cette fameuse *névrose moderne* dont on nous rebat les oreilles, tiennent peut-être — qui sait? — dans la piste du Cirque Molier. Ces chevaliers du trapèze pourraient bien avoir résolu le problème : Tout par les barres fixes et les cercles en papier! Évidemment il y a, comme en toutes les choses du moment, un grain de vanité théâtrale dans ce besoin de *paraître*, de se montrer, d'être applaudi, qui talonne ces écuyers amateurs et ces clowns improvisés, mais, au fond, le physique en profite, ils nous apprennent à développer nos thorax et à durcir nos jarrets. Ils ont un idéal comme un autre qui est le culte du cheval, l'amour de l'escrime et la santé corporelle. Ils apportent à tout cela trop de mise en scène, mais c'est la mode, cette mode qui pousse les amateurs d'armes à se costumer en Méphistophélès ou à endosser des pourpoints de reîtres d'Albert Dürer pour *faire assaut*. En dépit de tout, ces horsemen et ces gymnasiarques mondains rendent un service et montrent la voie à suivre. Aux trapèzes, Messieurs!

Et il y a une certaine abnégation dans leur engouement. Ce cirque de la rue Benouville doit bien coûter une vingtaine de mille francs par an à M. Molier, qui l'a fondé pour son plaisir. Le prince de Galles était bien, au temps passé, l'ami du clown Grimaldi. Pourquoi nos Parisiens du sport — sport et Bourse mêlés — ne seraient-ils point les rivaux de Medrano et de Bradbury?

Louis Viardot, qui avait écrit l'*Apologie d'un incrédule*, croyait pourtant lui aussi à la charité, à l'amitié, et à une infinité de choses auxquelles ne croient pas certaines gens qui les proclament et les exploitent. J'aime assez certains incrédules de beaucoup de foi, comme par exemple M. Renan, qui fait profession de ne pas aimer grand monde et qui est le plus aimable et le plus croyant des sceptiques. On vient de pousser les hauts cris parce qu'il a dit ingénument et doucement, sans phrases, en grand écrivain qu'il est, que l'amitié est un beau mot qui recouvre souvent peu de chose. Je voudrais bien savoir comment entendent le dévoûment ceux qui reprochent, avec tant de fracas, à M. Renan d'être tout simplement un philosophe apaisé et regardant en curieux vieillir tout le monde.

Viardot aussi se vantait de ne point croire. Il croyait à sa façon. C'était un critique érudit, un traducteur de premier ordre et un écrivain qui pensait. Je le vois avec sa barbe blanche, robuste encore, rappelant un peu Victor Hugo au premier aspect, octogénaire comme lui.

Le souvenir de Louis Viardot est lié pour moi à un souvenir en quelque sorte historique. Ce fut chez lui qu'au mois de novembre 1877 se réunit le comité électoral présidé par Gambetta, qui avait patronné la candidature de M. Grévy dans le 9e arrondissement de Paris. Il s'agissait de décider M. Grévy, élu à la fois député du Jura et député de Paris, à opter pour Paris. Des raisons de stratégie politique imposaient cette mesure.

Le 6 novembre, il y eut une réunion chez Louis Viardot. M. Grévy y assistait, revenant du Jura. Dans le salon de Viardot — salon terminé par une sorte de serre et où l'admirable madame Viardot avait chanté tant de fois — dans cette espèce de musée tout plein de tableaux de maîtres, de marines hollandaises, de portraits flamands, sous le médaillon même de Pauline Viardot vue de profil et chantant, Gambetta avait pris place dans une façon de chaire et présidait la réunion.

M. Grévy, debout, la redingote boutonnée, le crâne et les joues rouges, avait reçu et remercié, un à un, les membres de son comité, souriant, affable, rustique, parlant lentement, sans phrases, avec un léger accent franc-comtois qui donnait plus de précision encore à sa parole.

Je vis là, pour la première fois, apparaître une dualité, une espèce de lutte qui devait continuer plus tard. M. Grévy ne voulait pas opter pour le 9e arrondissement de Paris. Gambetta l'en priait, tantôt caressant, tantôt pathétique, adjurant le député sur tous les tons, et faisant signe du clin de l'œil à quelques auditeurs, comme pour dire : « Il cédera ! » Et M. Grévy ne cédait pas.

Louis Viardot, au nom de Victor Hugo, retenu par une réunion du Sénat, insistait dans le même sens que Gambetta. « M. Grévy est notre chef vénéré, disait Gambetta, et, dans notre pensée, en succédant à M. Thiers comme député, il devait lui succéder comme président de la République. Cette République, il la représente — et il la couvre — devant l'opinion ! » Mais M. Grévy ne cédait pas.

Il remerciait son comité, M. Grévy, il rappelait qu'il n'avait engagé que son nom devant les électeurs parisiens, et il déclarait qu'ayant promis à ses amis du Jura, dans plus de vingt réunions, de rester leur représentant afin, que, là-bas, son élection ne fût pas, non point compromise, mais entamée, il ne pouvait opter pour Paris. Sa parole était engagée.

Ah! le duel de l'enfant du Quercy et du *montagnon* du Jura!

— Allons, dit Gambetta, on verra, on s'entendra avec les chefs autorisés de la gauche, on députera des membres du Comité de Paris aux membres du Comité du Jura, on leur demandera de céder M. Grévy à Paris, c'est-à-dire à la France. D'ailleurs, il y a dix jours pour l'option après la vérification des pouvoirs!

Alors, gaîment, et de sa voix de cuivre :

— Et, dans le temps où nous vivons, dix jours, c'est beaucoup! ajouta Gambetta.

— Je veux être seul à disposer de ma parole, conclut M. Grévy.

Une terre-cuite représentant Voltaire chauve — un buste de la main de Houdon sans doute — souriait, en face de Gambetta, à Gambetta qui souriait aussi, toujours.

Que c'est loin, tout cela! Six ans! Louis Viardot est mort, Gambetta est mort, et Tourguéneff, qui habitait aussi cette maison de la rue de Douai, maintenant en deuil, Tourguéneff se débat, ignorant même que Viardot n'est plus, et l'étonnant écrivain de tant de raison et de netteté divague en proie au délire cardiaque.

Fumée! c'est le titre d'un de ses meilleurs livres. Quelle fumée que la gloire!

Fumée aussi, la beauté! Et je ne songe point sans amertume à la cruauté de cette mort qui prend, dans tout l'épanouissement de la vie, cette belle Eva Gonzalès dont était si fier le père qui la pleure, et qui semblait vraiment une déesse, un soir dans un bal chez Offenbach, lorsqu'elle y parut superbe, en Diane, avec un croissant sur ses magnifiques cheveux noirs.

Banville, en ses *Camées parisiens*, avait jadis ciselé l'image de cette jeune fille, baignée d'une lumière de jeunesse, et dont il disait : « Il y a une innocence et une loyauté adorable dans ce beau regard qui va droit devant soi sans hypocrisie et qui ingénument est avide de voir. » On le retrouvera, ce portrait, dans la *Lanterne magique*, un livre de profils parisiens, qu'Éva Gonzalès ne devait point lire et qui paraissait le jour même où disparaissait celle qui avait un moment servi de modèle idéal au poète.

Un proverbe oriental, dont Gautier se servait souvent, dit : « Quand la maison est achevée, la mort y entre. » Quand le nid est fini, le malheur peut venir. Éva Gonzalès avait épousé un graveur de talent, M. Henry Guérard, qui achève l'illustration d'un ouvrage admirable, l'*Art au Japon*. Ils étaient heureux. Un enfant apportait au ménage son sourire rose. La maison était achevée : la mort y est entrée. Je ne plains que ceux qui restent : ce père qui se traînait hier derrière un cercueil, ce mari qui est seul auprès d'un

berceau et cette jeune sœur, Jeanne, qui s'était donnée toute à sa sœur aînée et travaillait à côté d'elle, laissant, en riant, courir ses pastels ou ses pinceaux.

Lanterne magique que la vie, en effet. Pièce curieuse! Et pièce triste.

XXI

MADAME DROUET.

13 mai 1883.

La femme en cheveux blancs qui vient de disparaître demeurera associée, dans l'histoire littéraire, à l'impérissable souvenir de Victor Hugo. C'est une figure qui avait sa majesté et un esprit qui avait son charme. Un reflet de cette politesse exquise du poète, cette haute politesse de patricien français d'une autre époque, semblait se retrouver dans la parole, dans le geste, dans l'accueil de madame Juliette Drouet, assise d'ordinaire, en ce petit hôtel de l'avenue d'Eylau devenue l'avenue Hugo, au coin droit de la cheminée, en face de Victor Hugo. Madame Drouet apparaissait là souriante, le profil antique, la chevelure superbe, plus belle peut-être dans sa vieillesse qu'elle ne l'avait été même lorsque Pradier, le statuaire, sculptait ses traits pour en faire cette statue de Strasbourg qui se dresse sur la place de la Concorde.

Madame Drouet était de Vannes. Elle avait, toute

jeune, débuté sur la scène, passé par l'Odéon, créé, à la Porte-Saint-Martin, le rôle de la Negroni dans *Lucrèce Borgia*, et on peut lire encore, au tome premier d'un livre édité en 1839 et intitulé les *Belles Femmes de Paris par des Hommes de lettres et des Hommes du Monde*, un portrait, fin comme un camée, non signé, mais qui est de Théophile Gautier :

« Son costume (le costume de la Negroni) était d'un caractère et d'un goût ravissants : une robe de damas rose à ramages d'argent, des plumes et des perles dans les cheveux ; tout cela d'un tour capricieux et romanesque comme un dessin de Tempeste ou de della Bella. On aurait dit une couleuvre debout sur sa queue, tant elle avait une démarche onduleuse, souple et serpentine. »

« La tête de mademoiselle Juliette, ajoutait Gautier, est d'une beauté régulière et délicate qui la rend plus propre au sourire de la comédie qu'aux convulsions du drame ; le nez est pur, d'une coupe nette et bien profilée ; les yeux sont diamantés et limpides, peut-être un peu trop rapprochés, défaut qui vient de la trop grande finesse du nez ; la bouche, d'un incarnat humide et vivace, reste fort petite, même dans les éclats de la plus folle gaieté. Tous ces traits, charmants en eux-mêmes, sont entourés par un ovale du contour le plus suave et le plus harmonieux ; un front clair et serein, comme le fronton de marbre blanc d'un temple grec couronne lumineusement cette délicieuse figure ; des cheveux noirs abondants, d'un reflet admirable, en font ressortir merveilleusement, par la vigueur du contraste, l'éclat diaphane et lustré. Le col, les épaules, les bras,

sont d'une perfection tout antique chez mademoiselle Juliette ; elle pourrait inspirer dignement les sculpteurs et être admise au concours de beauté avec les jeunes Athéniennes qui laissaient tomber leurs voiles devant Praxitèle méditant sa Vénus. »

Oh ! poésies d'antan que l'âge avait respectées et que la mort rend macabres !

Rapprochez de ce portrait de Gautier le camée parisien de Théodore de Banville parlant, dans sa *Lanterne magique*, de « ce visage de reine, sérieux et calme, magnifiquement couronné par des cheveux qui sont du même blanc satiné que les pétales d'un lis. » C'était la charmeuse que décrivait Gautier, c'était l'aïeule, l'indomptée Bretonne, amie des mauvais jours, compagnonne du Deux-Décembre, que nous saluions il y a si peu de temps encore.

Il est trop tôt pour dire quel fut, à cette heure douloureuse de 1852, le rôle de celle que Victor Hugo présentait, un jour, devant nous, à Herzen en lui disant :

— Je vous présente le véritable auteur de la *Légende des Siècles*, des *Travailleurs de la Mer* et de tout ce que j'ai écrit depuis Décembre, madame Drouet, qui m'a protégé alors et sauvé.

Il y avait tout juste cinquante ans, un demi-siècle, qu'elle vivait dans le rayonnement ou dans l'ombre de Victor Hugo. Elle lui était admirablement dévouée. Tous, ou presque tous les manucrits de Victor Hugo que le poète a légués à la Bibliothèque nationale étaient par elle recopiés avant d'être envoyés à l'imprimerie, et c'est sur cette copie que l'on *composait* ces ouvrages. Dans les dernières semaines de sa vie, madame Drouet

montrait encore ce dévoûment d'une façon touchante. Malade, condamnée, et condamnée à mourir de faim, elle épiait la moindre toux de Victor Hugo, qui avait pris un rhume cet hiver, et se levait pour lui préparer elle-même, elle, moribonde, de la tisane. Je ne cite le trait que pour prouver l'attachement de la disparue à l'homme qui, d'ailleurs, l'associait à ses triomphes.

Bastien-Lepage achevait de madame Drouet, de celle qui fut l'admirable Juliette décrite par Théophile Gautier, un portrait superbe, en ces derniers temps, un portrait effrayant de vérité morbide et merveilleux d'exécution. C'est madame Drouet pâle, minée par la maladie, sa face creuse auréolée encore de ces magnifiques cheveux blancs qu'elle avait eus toute jeune, passant rapidement du noir à la couleur de la neige. Admirable portrait un peu sec et d'un réalisme effrayant, qui restera comme l'antithèse de la lithographie d'autrefois et de la statue de Pradier.

Un jour dans un feuilleton de théâtre, j'avais, à propos de la reprise de *Lucrèce Borgia*, rappelé le souvenir de Juliette Drouet, si belle dans la robe de pourpre de la princesse Negroni. Je reçus de Victor Hugo une lettre où se trouvait ce *post-scriptum* qui peut servir d'épitaphe à la disparue :

« Je vous remercie pour la femme vaillante qui, à la gloire et à l'éclat du théâtre, a noblement préféré l'obscurité du dévoûment. »

XXII

Paris-Misère — Une fête au profit de l'œuvre de l'Hospitalité de nuit. — Charité de printemps et charité d'hiver. — Les asiles de nuit et les logements insalubres. — Le rapport de M. Maze. — Les chiffres de M. Martin Nadaud. — Pauvres de Paris. — Les chiffonniers de Clichy. — Le *Petit-Mazas*. — Un coin de la rue Marcadet. — Les 30,000 chiffonniers de Paris. — Un *biffin* érudit.

18 mai 1883.

On a beaucoup parlé de la misère, ces jours derniers; on donne demain à l'Hôtel Continental un bal au profit de l'œuvre de l'Hospitalité de nuit, et la Chambre va discuter bientôt le rapport de M. H. Maze sur l'assainissement des logements insalubres. Voilà des questions intéressantes au degré suprême. Le malheur est qu'on les va traiter au moment des lilas. Ce printemps exquis, tout à coup épanoui, avec ses floraisons de fleurettes, ses grappes blanches, sa neige de pâquerettes sur les pelouses, ce radieux printemps va faire quelque tort aux plaidoyers en faveur des pauvres diables. On ne croit pas aux misères quand il fait si beau. La charité elle-même, l'admirable et divine charité, est un sentiment si égoïste qu'elle est stimulée

par les intempéries dont elle peut souffrir personnellement. C'est surtout par les temps de neige et quand on grelotte soi-même qu'on se prend à songer à ceux qui peuvent avoir froid. Mais par ces beaux temps clairs où, pour un peu, on passerait la nuit dans les bois, « sous la rose clarté qui tombe de la lune » — car elle est rose, la lueur lunaire — on a moins de compassion pour les pauvres diables, et le bal au profit de l'Hospitalité de nuit risquerait d'être délaissé pour quelque promenade nocturne autour du lac, s'il n'y avait les vendeuses de fleurs, costumées en fleurs elles-mêmes, pour attirer la foule, et la plus choisie des foules, à l'Hôtel Continental.

Ce sont les comédiennes du Théâtre-Français qui, comme l'an dernier, loueront aux malheureux leurs sourires. On serait tenté de leur dire à toutes, en vidant son porte-monnaie : « Pour vos beaux yeux, Mademoiselle ! » quitte à recevoir la réponse fameuse et prévue : « Et pour les pauvres, maintenant ? »

Et, le lendemain, il y aura quelques matelas de plus dans ces asiles de nuit que veut, à travers Paris, multiplier la charité. J'ai reçu naguère, et j'ai égaré malheureusement, une brochure savante où un érudit, dont j'ai oublié le nom, prouvait que les *asiles de nuit* remontent jusqu'au moyen âge. Il y a toujours eu, pour les misérables errants, des refuges à Paris comme des *work-houses* à Londres. Mais c'est depuis peu d'années seulement que la philanthropie a mis son ardeur à assurer ainsi, pour la nuit, un oreiller et une paillasse aux pauvres diables. On a déjà fait beaucoup, on fera plus encore. Hélas ! on a tant et tant à faire !

Prenons, par exemple, la question poignante des logements insalubres. Il est évident que l'éloquent rapport, rempli de faits probants, de M. Maze, va amener le vote d'une loi relative à l'assainissement de ces taudis. Mais tout sera-t-il fini parce que le Parlement aura adopté quelques articles et déterminé, pour les propriétaires, parfois aussi pauvres que leurs misérables locataires, quelques pénalités?

Je vois, dans le rapport fait il y a un an par M. Martin Nadaud, qu'il y a, en France, — dans notre France heureuse et riche, qui s'amuse tant de crainte peut-être de s'ennuyer trop — 219,270 maisons *sans la moindre fenêtre*. Pas d'air, point de lumière. Une porte et des murailles sordides. Des tanières, en un mot. La Bruyère peindrait avec la même pitié qu'autrefois les *êtres farouches* qui vivent dans ces repaires. Et M. Nadaud compte, en moyenne (car ces pauvres ont plus d'enfants que les riches), six êtres humains, vieillards ou nourrissons, par habitation. C'est-à-dire qu'il y a en France un million trois cent mille six cents créatures qui ont pour logis ce qu'ont les chiens : une niche.

M. Maze signale, après M. du Mesnil, à Roubaix, des logements meublés, dits ateliers, dans lesquels deux escouades d'ouvriers occupent les mêmes lits, l'une pendant le jour, l'autre pendant la nuit, sans que le matériel soit changé. Mais il ne faut pas aller si loin que Roubaix, ruche de brique et de charbon, qui fait songer à la cité de Dickens, « Cokeville », pour trouver de ces garnis abominables. A Paris, à cent mètres du boulevard, dans les ruelles du quartier Quincampoix, il est de ces hôtels où, pour quelques sous, couchent

les maçons, les maçons qui s'en vont à leur travail, à l'aube. Eh bien, par les nuits d'hiver, il est de pauvres diables qui attendent, l'onglée aux mains, que ces maçons soient partis pour se glisser, au rabais, dans leurs draps encore chauds. Ils font queue devant le logeur, comme devant un théâtre. Ils battent la semelle en attendant le sommeil. Ils appellent, dans leur argot, les compagnons maçons qui leur cèdent ainsi leur couche *les bassinoires*.

Elles n'existent plus guère les *caves* de Lille que signalaient aux *humanitaires* Adolphe Blanqui et Villermé et que flétrissait Hugo dans ses vers ; le quartier Martainville, à Rouen, est en partie assaini ; mais, à Paris, la cité des *Kroumirs* et la cité *Jeanne Darc* subsistent comme les bouges du West End de Londres et de *Barakia*, à Berlin.

J'ai vu de près les misères en tous pays, les haillons sinistres du Wapping anglais, les pouilleux, fiers comme Artaban, des ruelles d'Espagne ; la misère la plus féroce est encore la misère allemande, la misère berlinoise, brutale et pleine d'épouvante, sans l'ironie de la misère anglaise, parfois jetée comme une dentelle déchiquetée sur une fraîche épaule d'Irlandaise, sans le pittoresque picaresque de la misère castillane. Mais Paris a aussi sa misère sinistre. Du côté de Clichy, les fortifications une fois franchies, il y a, pour le législateur qui veut se rendre compte de l'insalubrité des logements, plus d'une découverte à faire. C'est là que les taudis abondent, les détritus et les chiffons meu-

blant seuls les baraques de planches ou de boue. On nous a montré un de ces coins farouches dans le drame que joue la Porte-Saint-Martin, le *Pavé de Paris*. Mais la réalité, l'*âpre vérité*, disait Stendhal, comme elle dépasse en horreur tous ces décors de théâtre !

Je les ai parcourus plus d'une fois, ces quartiers de misère. Chose stupéfiante, le bonheur y loge parfois. Ces dolents aiment leurs logis sombres. Dans une de ces cités dantesques, il est un coin où logent les plus riches, — les plus riches ! — et qui, pour cela, s'appelle le *Palais-Royal*. Je me rappelle, au seuil d'un de ces repaires, un pauvre vieux, blême et toussant, humant un rayon de soleil égaré là par hasard et nous répondant, comme nous le plaignions :

— Oh ! ce n'est pas humide ici ! On y est *très bien !* On a le soleil !

Plus loin, dans une ruelle du boulevard de la Révolte, au *Petit-Mazas*, même impression de contentement, d'orgueil de *propriétaires* chez ces locataires d'ignobles bouges.

Là, des tanières, de vraies tanières. Au ras du sol, des maisonnettes trouées d'une porte. Toutes n'ont pas d'autre ouverture. Les fenêtres se payent plus cher. Ce sont de ces logis dont M. Martin Nadaud a compté, en France, plus de deux cent mille.

En face de ces bouges, des trous hideux creusés pour faire écouler l'eau qui entrait dans les taudis. Puis des haies vertes. De pauvres charmilles pour dîner, si l'on veut, en plein air, et au bout de ce boyau, en marchant sur des débris, lapins vidés, têtes de saumons, on trouve un espace vide, une sorte de place d'où l'on voit

tout un coin de banlieue : un convoi qui passe allant au cimetière Saint-Ouen, le sifflet de vapeur et le panache de fumée du chemin de fer de Ceinture, les fortifications, la butte Montmartre, et, derrière, la vague fumée de Paris.

On appelle cette cité le *Petit-Mazas*, sans doute parce qu'elle est composée comme de cellules. M. O. d'Haussonville en a parlé dans ses études, si approndies, sur la pauvreté et les salaires à Paris.

Et l'on aimerait, en coudoyant ces tristesses, les soulager, donner, semer des secours. Hélas ! il faudrait être un lord Seymour, un lord Hertford ou un Monte-Cristo pour faire, en donnant, une œuvre efficace. Donner à l'un sans donner à l'autre, c'est allumer des jalousies. Et, quant à les soulager tous, ils sont une foule malheureusement !

L'un de nous, quand, par un ironique matin d'avril, criblant toutes ces hideurs de sa lumière de printemps, nous avons visité une de ces cités, donna à une pauvre veuve qui habite là, avec un tas d'enfants, comme l'image même de la misère peinte par Pelez, une pièce blanche.

La concierge de la cité — car il y a une concierge — vit briller l'argent et nous dit •

— Vous avez bien tort. Ils ne manquent de rien. Le propriétaire est bon. Il reçoit leurs loyers cinq sous par cinq sous.... quand ils en ont.

— Mais cette malheureuse femme a l'air si pauvre. Elle doit être très bonne.

Et, la concierge montrant ses dents brisées :

— Oui, très bonne. Elle m'a donné un coup là ! Et voyez !

Ce sont là les dessous de Paris, et Paris est, — en dehors de ses fortifications, — ceinturé, si je puis dire, de misères pareilles.

Ces pauvres gens des cités dolentes sont des chiffonniers pour la plupart, mais, à côté d'eux, rue Fragonard, par exemple, vers le boulevard Bessières, il y a de pauvres filles qui, à l'heure où les ramasseurs de chiffons rentrent dormir, faisant de la nuit le jour et du jour la nuit, se lèvent et errent avec toutes les hideurs de la nuit sur le visage, un réveil éreinté, une lividité féroce sur la face, et vont, les pantoufles traînantes, boire le gros vin dans les gros verres.

Les chiffonniers sont moins sinistres que ces effroyables Circés de banlieue. Il y a à côté de ces cités à chiffonniers des espèces de docks où ces ramasseurs de débris vont vendre au détail leurs trouvailles à des marchands qui les revendent en gros.

Rue Marcadet, j'ai visité un de ces magasins, qui se double aussi d'une série de logis loués à de pauvres gens.

Le loueur nous disait qu'il aime mieux les chiffonniers que les ouvriers : ils payent mieux, font vivre des fabriques, le verre, la fonte, les papeteries. Comme ornement à sa cité, ce brave homme a planté sur une de ses maisonnettes un buste de Louis-Philippe et celui d'un musicien que je n'ai pas reconnu, le nez étant brisé. Le loueur, fort intelligent, est un musicien lui-même. Il se nomme Lapierre, et construit de ses mains les logis qu'il loue. Le jour, propriétaire et loueur, le

soir (ô antithèses parisiennes!), il est musicien aux Folies-Dramatiques.

Il accompagne les refrains de la *Fille de madame Angot*, tout en se rappelant peut-être qu'il a parmi ses logis — d'ailleurs très propres — une chambre où un nommé Lachaise a assassiné une femme, sa maîtresse. Le lieu du crime est devenu une étable à porcs et, à l'endroit où la femme est morte, une pie sautillait, l'autre jour, fantastique comme le corbeau perché sur le cadavre de Gérard de Nerval.

Et, dans cet établissement de la rue Marcadet, un revendeur de chiffons entasse dans des hangars tous les détritus de la vie parisienne, tout ce que rejette, gâche et méprise, et remâchera pourtant Paris, non seulement les « chiffons » proprement dits, qui se divisent en deux catégories : les mérinos, les chiffons de choix, valant 200 francs les 100 kilos, et les ordures, valant 7 francs les 100 kilos, mais tous les débris, toutes les défroques, toutes les souquenilles, toutes les miettes de la desserte de Paris : les vieilles pantoufles, le vieux papier, le zinc des bouteilles de Saint-Galmier, les fragments de fonte, les morceaux de cuivre, les bouts de fer, les chapeaux défoncés; un tas de hideurs, de saletés, de choses ignobles et sans nom, qui seront recuites, refaites, ruminées, resservies et rachetées, ces vieilles semelles, par exemple, servant à faire encore celles des meilleures chaussures, des bottines que vous portez, Madame, avec lesquelles vous faites petit pied, coquettement.

Le terrain est loué là 2 francs le mètre et appartient en partie, à M. Mathieu Bodet, en partie au duc de Cas-

tiglione : on aperçoit, devant, les ifs sombres d'un cimetière. Il n'y a que les débris humains enterrés là qui, moins heureux que les débris de Paris, ne peuvent ni resservir ni revivre !

Je n'ai point, sans raison, parlé des chiffonniers. On s'occupe maintenant d'en connaître le nombre. Il paraît que l'autorité trouve qu'ils pullulent. Légalement, officiellement, le nombre ne devrait en être que de six mille. Il n'y a à Paris que six mille chiffonniers patentés, médaillés. Mais, peu à peu, depuis douze ans, les révolutions jetant hors du métier et du logis bien des pauvres gens, le nombre des chiffonniers s'est accru dans des proportions considérables.

On en compterait, paraît-il, quarante mille, si l'on voulait. Pour prendre un chiffre moyen, non exagéré, mettons qu'il y a à Paris trente mille individus vivant des détritus mêmes de Paris. Ce sont de braves gens tous ou presque tous. Des vaincus, des philosophes. Au lendemain de 1870-71, bien des ouvriers n'ayant plus ni d'ateliers ni les trente sous du siège prirent le crochet et ramassèrent le chiffon. Au retour des amnistiés, beaucoup aussi, dépaysés, le métier oublié, se firent *biffins*. C'est le nom qu'ils se donnent, les chiffonniers. Et ainsi, il y a trente à quarante mille ramasseurs des débris que jettent dans la rue les millions d'êtres qui vivent de la vie de Paris.

Pauvres êtres, mais honnêtes gens. Il y a parmi eux comme une morale de corporation, un esprit de corps. C'est très significatif et très étrange. Dès qu'un homme

est reconnu, chez eux, coupable d'un délit, il faut qu'il parte. On ne dénonce pas, mais on le chasse. La police peut, à coup sûr, mettre la main sur un de ces exilés du chiffon : il a quelque méfait sur la conscience, et les autres chiffonniers, en aucun cas, ne voudraient sembler en demeurer les complices.

— J'ai vécu cinq ans avec les chiffonniers de Clichy, nous disait un inspecteur de police. En cinq ans, je n'ai jamais eu à me plaindre d'eux. Ils sont honnêtes. Ils peuvent boire peut-être un bon coup, mais, les mauvais coups, ils n'en font pas!...

Et, philosophiquement, l'inspecteur ajoutait (je ne me porte pas garant de son observation, basée pourtant sur l'expérience) :

— J'aimerais mieux, pour mon argent, fréquenter des chiffonniers que des banquiers !

Les chiffonniers n'auront point leur part dans la recette que les fleurs de mademoiselle Bartet, de mademoiselle Reichemberg, de mademoiselle Muller ou de mademoiselle Tholer assureront à l'œuvre de l'Hospitalité de nuit. Ils n'ont pas besoin d'asiles de nuit, puisque c'est la nuit qu'ils travaillent. Mais peut-être, harassé au milieu du chemin, sentant au poids de la hotte s'ajouter le poids des années, quelque vieux *biffin* aux jambes tremblantes s'arrêtera peut-être, Juif-Errant de la misère et du chiffon, à la porte d'un de ces asiles, sonnera, donnera son nom, étendra son corps brisé sur un lit acheté avec la tombola, les violettes ou les roses de l'Hôtel Continental, et alors, comme le vieux mineur de Dickens, qui voyait, du fond de la mine où il expirait, briller au-dessus de son agonie une petite étoile,

le chiffonnier verra sourire quelqu'un de ces jolis visages dont il aura peut-être contemplé les traits, dans son taudis, sur quelque lambeau de journal illustré ramassé au coin de la borne : Julia Bartet, Blanche Barretta, mademoiselle Durand, blonde comme une moisson...

Et c'est parce que vous aurez, en souriant, vendu vos lilas, vos camélias et vos roses que ce pauvre diable — et bien d'autres avec lui, à côté de lui, dans un de ces asiles qu'il faudrait plus nombreux encore, — pourra dormir et rêver peut-être qu'il voit aussi, grâce à vous, au-dessus de son sommeil, des étoiles !

Je disais que ces chiffonniers sont des philosophes. Il en est, dans le nombre, qui sont des érudits. La vie de Paris a de tels enlisements et de tels naufrages, qu'on rencontre un peu partout d'étonnantes épaves. J'avais, un jour, demandé à un chiffonnier des renseignements sur son état. Il me les donna non de vive voix, mais par écrit, et je pourrais citer son travail, qui est un *Mémoire* des plus curieux, mais le trait significatif et inattendu, c'est que ce petit écrit porte en épigraphe deux citations : une en italien, tirée du Dante ; l'autre en grec, extraite d'Aristophane. Du grec ! Quelle douceur ! Et avec quelle jouissance et quelle fierté cet enfoncé de la vie parisienne a dû les tracer, les caractères grecs qui lui rappelaient son éducation première, son passé, un cher *autrefois* disparu !

Pour en revenir aux logements insalubres, on va donc appliquer aux contrevenants l'article 463 du Code

pénal et punir d'amendes qui, pour les récidivistes, pourront atteindre le chiffre de 3,000 fr. les propriétaires de locaux malsains. Évidemment il y a, en cette question de salubrité, quelque chose à faire, comme on dit, et l'amende est un moyen comme un autre, mais combien de ces propriétaires misérables de locaux délétères pourraient répondre :

— Je ne demande pas mieux que d'assainir mon logis, mais fournissez-moi les moyens de le faire !

L'amende, soit. Une allocation quelconque, un peu d'argent, la charité au besoin, une charité faite par tout le monde, conséquemment par personne, c'est-à-dire par l'État ou la commune, vaudrait mieux, je pense, et serait plus efficace. On n'a guère le droit de critiquer le genre d'existence d'un homme que lorsqu'on lui donne l'occasion et la possibilité d'en changer.

Toutes les lois du monde, hélas ! ne chasseront ni les miasmes des ruisseaux ni la misère des taudis. Au physique, de l'eau, de l'eau à profusion, un gaspillage d'eau, quoi qu'en dise M. Alphand, une profusion d'eau emportant les immondices ; au moral, des secours, des secours nombreux, un gaspillage de dons et une profusion d'humanité, voilà les deux seuls moyens efficaces d'arracher à la phtisie, au choléra, à la mort lente, ces malheureux qui vous répondent, pourtant, lorsqu'on va visiter leurs tanières :

— Mais on est bien ! on est bien ! On a du soleil !

XXIII

HENRI RIVIÈRE.

29 mai 1883.

L'émotion ne sera point de longtemps calmée autour de cette mort d'un galant homme, d'un écrivain rare et d'un vaillant soldat que nous nous honorons d'avoir eu pour ami. Au mois de septembre 1881, Henri Rivière était nommé au commandement du vaisseau *le Tilsit* et de la station navale de Cochinchine avec le titre de chef de division. Il nous envoyait alors son livre sur le rôle de la marine pendant l'expédition du Mexique, que nous analysâmes ici même, et, en partant, il nous écrivait :

— C'est peut-être mon dernier voyage. Mais j'ai envie de revoir la mer!

Il éprouvait, en effet, ce marin, très aimé dans notre monde littéraire, très entouré dans les salons, une sorte de nostalgie de la vie du bord. Il aimait ses matelots;

il se savait adoré de ces humbles. Après s'être réimprégné de la vie de Paris, il ressentait le besoin de reprendre son existence de rude labeur, à l'abri du pavillon tricolore, comme, après une expédition longue ou périlleuse, il avait une âpre envie de se retremper dans la causerie de Paris. C'était comme de l'électricité nouvelle que venait chercher ce soldat avant de repartir pour l'inconnu.

Il y a trois ans environ, lors de la catastrophe de Clichy-Levallois, les journaux annoncèrent que parmi les morts on avait reconnu le corps du commandant Rivière, et presque tous comparèrent le sort de l'auteur de *Caïn* à celui de Dumont-d'Urville, mourant dans un voyage de Paris à Versailles après avoir fait le tour du monde. La nouvelle était fausse, heureusement; Henri Rivière n'était pas mort, et la destinée, plus clémente dans sa cruauté, lui gardait une mort plus utile, un trépas plus glorieux.

Une mort utile! — Il semble que Rivière l'ait vue venir, cette mort. Il était là-bas, depuis un an, comme un condamné, faisant face à des hordes avec une poignée de braves gens. Il demandait du secours, moins pour lui que pour son drapeau, et ceux qui savaient, par ses lettres, combien était périlleux son poste d'honneur, s'étonnaient qu'on ne comprît pas ici, à Paris, qu'il y avait là pour nos armes un péril; pour notre nation, un devoir.

Est-ce que l'amiral Jauréguiberry, ministre de la marine, n'a point déchiré, avec colère, le projet de loi demandant des renforts pour le Tonkin en décembre ou janvier dernier? Et n'a-t-il pas déchiré ce papier et

donné sa démission parce que M. Jules Grévy s'opposait à cet envoi de troupes? Ceci n'est plus de la chronique : c'est de l'histoire.

Les faits sont accomplis. Henri Rivière a payé de sa vie les lenteurs des autres. Mais, qu'on relise le livre consacré par M. Léon Garnier aux derniers écrits de Francis Garnier, son frère, qu'on rouvre le volume posthume du jeune officier tombé là-bas, et on verra si toute cette tragédie n'était pas prévue et prédite d'avance. Quelques-uns, en France, pèchent vraiment par trop d'ignorance, qui devraient savoir où est le danger et où est l'honneur.

Rivière a dû mourir comme un héros, sans phrases, ainsi qu'il a vécu et combattu. L'an dernier, il nous écrivait, répondant à un souvenir que, dans la *Vie à Paris*, nous donnions au lettré, à travers l'espace :

« Dites-vous bien qu'il est plus difficile d'écrire un roman que de prendre une citadelle et de faire de l'histoire à coups de fusil. Q'est-ce qu'on risque à se battre? De mourir. Au moins il n'y a personne pour vous siffler. »

Il avait, ce fin causeur, — dont j'entends encore la parole lente, mesurée, narquoise et cordiale à la fois, tombant de ses lèvres souriantes, — une simplicité attirante, une bonté mâle et un courage sans bruit. Grand, élégant, la taille un peu épaissie par la cinquantaine, les cheveux et les favoris longs, il était, paraît-il, sur le champ de combat ce que nous l'avons vu aux « lundis » de Pailleron ou dans tel accueillant hôtel de l'avenue Hoche chez M. Arman de Caillaves où nous avons passé une soirée avec lui pour la dernière fois. Flegmatique,

souriant, aimable, il restait, fumant son cigare sous les balles, et disait à ses marins, doucement :

— Attaquez !

Au mois de janvier dernier, en envoyant comme panier à paperasses à Alexandre Dumas un énorme tonnelet laqué par ces Annamites qui l'ont tué, Henri Rivière écrivait gaiement :

— Pour monter à cheval, au moyen d'un tabouret, je suis un peu comique; mais, une fois en selle, ma parole, je crois que j'ai l'air héroïque!

Pauvre charmant homme! Et bon! Et d'un talent considérable. *Pierrot* et *Caïn* sont deux études d'une psychologie profonde et d'une originalité saisissante. Lorsque parurent ces deux nouvelles, ce fut, parmi les lettrés, des exclamations de surprise. Edgar Poë avait en France un parent. Je me rappelle le cas spécial que faisait Sainte-Beuve de l'auteur de *Pierrot*. On ne rendait pas tout à fait justice à Rivière, parmi les littérateurs, parce qu'il était officier de marine. Quelques-uns, amis à outrance de la spécialité, le prenaient pour un « amateur ».

Et chez les marins, son talent d'écrivain faillit longtemps lui nuire.

— Je me demande, nous disait-il, — non sans une certaine ironie toujours souriante et calme, — si un ministre de la marine osera jamais confier un bâtiment à un conteur!

On devait savoir pourtant, depuis Louis de Bellemare (Gabriel Ferry), mort dévoré par les flammes en restant, le dernier, à son bord incendié, que les gens d'imagination peuvent aussi être des gens de cœur.

Bref, il appartenait à l'écrivain précis, pittoresque, saisissant, ami d'un certain fantastique scientifique, d'une sorte de terreur et de dramatique physiologique, si je puis dire, il appartenait à l'auteur du *Meurtrier d'Albertine Renouf*, et de ce dernier roman si curieux, un peu touffu, très entraînant, les *Batailles de la Vie*, de prouver que la même main qui tient une plume loyale peut aussi manier une épée vaillante.

C'est un deuil pour la marine que cette mort; c'en est un aussi pour les lettres. Dans ses livres de Souvenirs, dans ses récits de batailles, dans ses sortes de Mémoires militaires sur la Nouvelle-Calédonie, Henri Rivière ne parlait jamais de lui, donnant avec une bonne grâce chevaleresque et paternelle la première place, en ses histoires, à ses compagnons d'armes, à ses officiers et surtout à ses simples matelots et à ses fusiliers marins. S'il s'oubliait lui-même, l'histoire ne l'oubliera pas. Par la langue et par le cœur, ce fut un vrai Français.

Et maintenant, sachez bien que ces périls qui nous semblent extraordinaires parce qu'ils nous apparaissent aujourd'hui sous la forme sanglante d'une catastrophe, sont de tous les jours pour ces enfants de la marine que nous vîmes, il y a treize ans, donner l'exemple aux remparts et défendre, poitrine nue, le pavillon de Paris assiégé ! Songeons que cette existence est leur existence, que cette mort qui vient d'en atteindre un trop grand nombre les menace tous et toujours et à toute heure. Pensons à ces enfants perdus de la patrie et de la gloire et, très humblement, saluons !

XXIV

Trois expositions. — Les peintres japonais. — Les cent chefs-d'œuvre. — L'iconographie de J.-J. Rousseau. — Une visite au musée Rousseau. — Carnets de notes et notes de musique. — Le masque et le suicide de Rousseau. — Therèse Levasseur, meurtrière de Jean-Jacques. — Le jeu de Paume et le 20 juin. — Le conservateur du nouveau musée. — M. Charles Vatel, Charlotte Corday et la Du Barry.

22 juin 1883.

Paris a beau en être à l'heure d'*exportation* où il envoie ses ténors en Hollande, ses étoiles en Suède, ses jeunes premiers en Angleterre et ses vieilles premières dans les casinos des bains de mer, c'est encore, à tout prendre, la seule ville au monde où l'on pourrait voir, dans une matinée, une exhibition originale comme l'exposition iconographique de Jean-Jacques Rousseau, un *Salon* de peintres japonais comme celui qu'on inaugure au Palais de l'Industrie et une exposition de choix comme la réunion qu'on nous présente, rue de Sèze, sous ce titre : les *Cent chefs-d'œuvre*. On ne se plaindra pas, cette fois, qu'il y ait là trop de peinture. Des maîtres, comme Théodore Rousseau, Delacroix, Dupré,

Corot, Géricault, ne sont pas encombrants et, en mettant le pied dans la galerie où on a accroché, côte à côte, quelques-unes de leurs maîtresses pages, on a la sensation de respect qu'on éprouverait en entrant pour la première fois dans un Louvre. Je ne nommerai pas le compagnon de voyage qui, pénétrant avec moi dans la *Tribune* de Florence où sont réunis des chefs-d'œuvre illustres de l'art humain, regardait le plafond et me disait, pour toute réflexion esthétique :

— C'est joliment plus haut que chez moi, ici !

Je doute qu'il pût avoir même le temps de regarder le plafond en entrant rue de Sèze, et, si le *Doreur* de Rembrandt ne le prenait point par le collet dès l'abord, et ne le forçait pas à l'admiration, il faudrait désespérer de la puissance absolue de l'art. Ce merveilleux *Doreur* appartient au jeune duc de Morny.

L'exposition japonaise est moins éclatante. Je sais fort bien que ce n'est qu'un embryon de Salon et que la société des artistes du Japon, fondée à Tokio sous le nom de la *Riuskikaï*, doit avoir à montrer d'autres spécimens de l'art de l'extrême Orient. Ce premier *Salon* japonais n'est qu'un essai, tenté trop rapidement ; et, dans l'intérêt même des artistes de Tokio, on eût pu attendre, du moins à mon sens. On a tendu, dans une des salles de cet admirable Musée des Arts décoratifs, qui grandit en intérêt et en valeur, quelques aquarelles déroulées, des grisailles sur soie, des gouaches sur fond or, qu'avec toute la bonne volonté du monde les visiteurs parisiens du palais auront beaucoup de peine à ne point prendre pour des rouleaux de papier peint. Comme rouleaux de papier, c'est exquis. Un

cabinet de toilette décoré de paysages de M. Guoksen serait ravissant, et je m'imagine un salon parisien tendu de ces rouleaux où les cerisiers doubles en fleurs, les oies volant à tire-d'aile, les vols d'hirondelles, les bambous et les paquets de fleurs des champs donneraient une aimable sensation de naturalisme poétique et d'art impressionniste. Mais, comme tableaux, ces rouleaux, que les Japonais enroulent lorsqu'ils sont seuls et qu'ils déroulent aux jours de réception en les changeant, du reste, selon les saisons ; comme œuvres d'art pur, ces compositions sembleront toujours un peu sommaires. C'est là comme la négation même de l'art poussé dans ses retranchements. Ce sont d'exquis balbutiements de poésie. Mais, tout naturel qu'il est, le chant de l'oiseau vaut-il l'accent plein d'âme d'une Malibran ?

Après tout, il y a dans ce premier Salon japonais le noyau d'une institution qui pourra porter ses fruits, et je n'en parle ici qu'au point de vue tout parisien du curieux. Il n'a que vingt pas à faire, ce curieux, pour aller de l'exhibition des rouleaux japonais à cette exposition des manuscrits, autographes, livres et souvenirs de Jean-Jacques Rousseau qu'on a inaugurée l'autre jour. M. J. Grand-Carteret, qui a organisé ce petit musée temporaire, a fait de son mieux pour donner à cette exposition posthume un attrait et une émotion. Il y a sans doute trop de gravures connues, de portraits de seconde main, mais les idolâtres de Rousseau pourront faire à souhait un pèlerinage au Pavillon

de la Ville de Paris, comme nous allions, autrefois, chercher des pervenches aux Charmettes. C'est moins joli que les Charmettes, ce pavillon de brique et de fonte, mais c'est moins loin. Et voilà qu'on y trouve la pauvre couchette de Jean-Jacques, en bois de hêtre, à demi taroté par les vers, et le baromètre peint en vert et la petite table à deux tiroirs où se voient encore des gouttes d'encre tombées peut-être de la plume qui écrivit la *Nouvelle Héloïse!* La petite ville de Montmorency a prêté ces *reliquiæ* qui portent des cachets rouges à ses armes comme des scellés mis sur les meubles d'un mort.

Ce qui manque le plus à cette exposition, si intéressante à bien l'étudier, c'est un *Catalogue* qui serve de guide aux visiteurs. M. Grand-Carteret devrait le rédiger et le publier; lui seul peut le faire. Il y a là des raretés qu'on regrettera plus tard de ne point trouver décrites quelque part. Les *copies* de musique, faites par Rousseau de sa belle écriture propre et nette, — qui ressemble, chose curieuse, à celle de Louis Blanc, son disciple, attirent et retiennent. — Le pauvre grand homme! On le revoit courbé sur ce papier à musique, là-haut, dans la mansarde de la rue Plâtrière! Il est misanthrope; il est fou, mais il a tant de raisons de ne point sourire! Voltaire, le mondain, se moque de lui et rime des verselets railleurs contre l'hypochondriaque, et Jean-Jacques, tout en copiant et recopiant des opéras et des romances, s'enfonce chaque jour plus avant dans sa mélancolie et sa haine des humains.

On voit, aux Champs-Élysées, une copie de l'*Olimpia* de Pergolèse; sur de petits cahiers des *memoranda*

comme ceux-ci : « Note de la musique que j'ai écrite pour M. le marquis de Folleville, pour M. Desjobert. » — « Vingt-cinq chansons à la comtesse Aymon, que j'ai composées pour elle sur des paroles dont elle m'a fourni la plus grande partie. » Et sa musique est là, chiffrée, telle que la méthode Galin-Paris-Chevé la comprendra plus tard, en faisant revivre l'invention de Rousseau. Ce qui est admirable, c'est la conscience avec laquelle toute cette musique est copiée. On sent qu'il s'est appliqué, le copiste de génie ! On le paye : il fait de son mieux.

J'ai, çà et là, à travers les vitrines, relevé quelques notes curieuses peut-être pour la biographie de cet homme étrange, et, dans tous les cas, inédites : A la première page d'un exemplaire de la *Dissertation sur la musique* (1743), Rousseau a écrit :

« L'année même où je publiai cette Dissertation, je fis un essai de mes nouveaux caractères et j'enseignai la musique ainsi nottée à mademoiselle Desroulains, Américaines (*sic*), qui ne connaissoit pas une notte de la musique ordinaire. Au bout de six mois elle déchiffroit et chantoit toute sorte de musique nottée sous mes chiffres et peu de temps après lui ayant appris à traduire en musique ordinaire pour le plaisir de la voir chanter sur l'une et l'autre notte avec la même facilité la *Violette,* ariette pour clavecin. »

La violette ! les pervenches ! le clavecin ! C'est tout Rousseau. Je dirai presque que c'est tout un siècle, un siècle exquis où l'on trouvait charmant d'être *sensible,* un siècle poli, aimable, élégant, plein d'effusions où la nature, la maternité, la musique revenaient à tout mo-

ment sur les lèvres, et emplissaient les cœurs. Nous rougirions de ces sensibilités féminines. Nous trouverions indignes de nous ces bergeries du sentiment, ces tendresses et ces pâmoisons. Mais n'oublions point que, parmi ces femmes qui jouaient des ariettes sur le clavecin et ces hommes qui les écoutaient en soupirant, beaucoup purent assez vieillir les unes pour monter, sur l'échafaud, tête haute, les autres pour aller mourir à la frontière l'épée au poing. C'étaient des Français !

Sur un des vieux livres exposés aux Champs-Élysées, je lis encore ceci :

M. Vitruvii Pollionis De Architectura (Lyon, M. D. LIII) et, écrits à la plume, ces mots : *Ad dominam de Warens.* Le latin et les pervenches ! C'est encore une femme du temps passé que madame de Warens. Jean-Jacques lui a donné une étrange immortalité, mais encore vaut-il mieux, pour les collégiens, rêver à la Didon de Virgile ou à la madame de Warens de Jean-Jacques qu'à mademoiselle Cora Pearl dont les *saut-de-lit* multicolores ne sont plus maintenant payés à la lingère, qui plaide, se défend, donne des acomptes et *lutte*, et qui a pourtant fait flamber bien des cerveaux — flambez cerveaux et sautez finances ! — en d'autres temps moins semés de rides !

Madame de Warens, c'est encore l'amour, ou c'est l'illusion de l'amour. Mais la courtisane !

Je voudrais, je le répète, qu'on profitât de cette exposition iconographique de Rousseau pour dresser le catalogue de ces images et manuscrits de l'écrivain qu'on a rassemblés là. Telle miniature représentant Isaac Rousseau, père de Jean-Jacques, mériterait

d'être reproduite. Quant au portrait de Rousseau par Latour, et où le philosophe ressemble si curieusement à M. Vacherot, il est très connu.

Mais laissera-t-on, sans les analyser, repartir pour Genève, qui les a libéralement prêtés, les petits carnets de notes couverts de l'écriture de Rousseau et d'où, j'imagine, plus d'une pensée inédite pourrait être extraite ? Le carnet de notes de l'ecrivain, c'est l'album de croquis du peintre. Sa pensée s'y formule souvent avec plus de précision et de netteté.

A la page ouverte du carnet portant cette inscription : « *Notes et fragments.* Donné à la ville de Genève par madame Amélie Streckeisen, née Moulton, » j'ai rencontré cette *note* de Rousseau :

« J'ai un profond respect pour la République de Genève, j'en ai pour chaque souverain en particulier, quoique je leur dise quelquefois des vérités un peu dures. Et plût au ciel, pour leur propre avantage, qu'on osât les leur dire plus souvent et qu'ils daignassent quelquefois les entendre ! »

M. Castellant, qui, je crois, habite Montmorency, a profité de cette exposition des *reliquiæ* de Rousseau pour apporter une singulière version sur la mort de Jean-Jacques. Selon lui, le philosophe ne serait pas mort en tombant de sa chaise et s'ouvrant le crâne ; il ne se serait pas suicidé, il aurait été assassiné. Par qui ? Par Thérèse Levasseur. Le trou qu'on voit distinctement au front du moulage de plâtre pris par Houdon sur le visage de Jean-Jacques — moulage qui appar-

tient à M. Benjamin Raspail et dont un second exemplaire figure dans les galeries du Jardin des Plantes — ce trou serait la trace de la balle d'un pistolet tiré à bout portant par Thérèse sur Rousseau, qui la voulait chasser.

Rousseau se serait aperçu de la liaison de la misérable avec un valet d'écurie, et, à la suite d'une épouvantable scène, la liaison de l'amoureux de madame d'Houdetot avec la maîtresse du palefrenier se serait terminée par un meurtre. M. Castellant n'en doute pas. Il en donne pour preuves ce qui se répétait alors dans tout le pays. C'est là un roman tragique, intéressant, mais c'est un roman. Je reconnais que Thérèse Levasseur avait tous les défauts — dont le plus terrible était de se trouver déclassée avec Rousseau et de le déclasser lui-même — mais, de ses vices, tirer la conclusion qu'elle était capable d'un crime, c'est aller trop vite en besogne. Le vol de pruneaux reproché à Jean Hiroux dans le fameux procès drôlatique rentre dans ce genre d'accusations.

Quelques années après la mort de Rousseau la Convention, après avoir entendu le rapport de Roger-Ducos au nom du comité des secours publics, vota un supplément de pension de 300 livres à la « citoyenne Marie-Thérèse Levasseur, veuve de J.-J. Rousseau », qui, « accablée sous le poids de l'âge et des infirmités », touchait déjà 1,200 livres par an, il est probable que si le bruit dont M. Castellant se fait, un peu tard, l'écho avait couru à Montmorency ou à Ermenonville, quelque orateur aurait pris la parole, dans l'Assemblée, pour refuser la pension à la veuve.

En septembre 1794, lorsque Lakanal se fit, au nom du comité de l'instruction publique, rapporteur du projet de fête publique qu'on allait célébrer en l'honneur de Rousseau, avec un cortège composé d'artisans, de botanistes, de mères vêtues à l'antique, les unes tenant leurs enfants par la main, les autres en portant de plus jeunes sur leurs bras, avec cette bannière portant l'inscription, saluée par des airs du *Devin du Village:* « Il rendit les mères à leurs devoirs et les enfants au bonheur, » — lorsque l'orateur célébra « l'ami de la nature » qu'on allait porter au Panthéon, quelqu'un demanda, pour la veuve de J.-J. Rousseau, une invitation à assister à la translation des cendres de son mari.

Lakanal répondit :

— D'après les renseignements que j'ai pris dans les lieux où Jean-Jacques a passé ses dernières années, et d'après les sentiments qu'il paraît avoir éprouvés dans les derniers jours de sa vie, je crois que la Convention a assez fait pour la veuve de Jean-Jacques en lui accordant une pension.

Et plusieurs voix de réclamer l'ordre du jour.

Mais, si la réponse de Lakanal veut dire que Thérèse rendait Rousseau effroyablement malheureux et que le « chantre de Julie » éprouvait de la honte à se voir accolé à cette créature, la réplique ne signifie point que la veuve de Jean-Jacques ait pu même être soupçonnée de l'avoir tué.

En examinant le crâne troué de Rousseau, on trouve en effet trace d'une balle ; mais, si c'est du plomb qui fracassa le front de Rousseau, c'est que l'hypocondria-

que chercha dans le suicide la fin et la guérison de sa folie persécutrice. Il est probable qu'il s'est tué ; il est présomptueux d'affirmer qu'on l'a tué.

C'est lors de cette discussion relative au costume que devaient revêtir les conventionnels pour assister à l'apothéose de Rousseau que Collot-d'Herbois fit entendre ce mot stupéfiant et trop peu connu :

« Notre costume est dans la sincérité de nos regrets ! »

Le petit problème biographique : Rousseau s'est-il suicidé ? nous entraînerait, du reste, trop loin. Mais les événements récents et les *recommencements* divers remettent une à une ces discussions du passé « à l'ordre du jour », et voilà qu'à quatre-vingt-quatorze ans de distance la séance du Jeu de Paume redevient une actualité. C'était un samedi, le 20 juin 1789, où, trouvant la salle des séances entourée de gardes-françaises et les portes fermées, les députés du Tiers se rendirent, pour délibérer, au Jeu de Paume de la rue Saint-François. Il pleuvait ; il a failli pleuvoir hier. Les représentants de la nation, pour aller accomplir leur acte héroïque, avaient pour la plupart un parapluie ouvert. « Je veux bien être tué, disait Sainte-Beuve, se battant en duel avec Dubois un jour de pluie, mais je ne veux pas être mouillé ! » Et il ouvrait son parapluie.

Bailly, qui marchait à la tête des députés, devait, ce me semble, recevoir hardiment la pluie, se contentant de rester couvert. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en dit rien dans ses *Mémoires*. On négligeait volontiers, en son temps, les petits détails pittoresques. En revanche, Bailly nous dit fièrement comment il prêta

le serment fameux, à la place même où Saint-Marceaux a dressé sa vivante statue : « J'en prononçai, dit-il, la formule à voix si haute et si intelligible, que mes paroles furent entendues de tout le peuple qui était dans la rue ; et sur-le-champ, au milieu des applaudissements, il partit de l'Assemblée et de la foule des citoyens qui étaient en dehors des cris réitérés et universels de : Vive le roi ! »

C'était au cri de *Vive le roi !* qu'on déclarait la guerre à Louis XVI, et pourtant l'heure n'était pas loin où un orateur parlant au roi et disant : « Je mets aux pieds de Votre Majesté, » un autre allait interrompre en criant : « A bas les pieds ! »

Et maintenant la salle du Jeu de Paume, restaurée à l'antique par M. Guillaume avec son coq doré de Caïn qui ressemble vraiment à un coq Louis XVI, ce berceau de la liberté est un Musée et M. Charles Vatel, qui a commencé ce musée même, encore naissant, en était nommé hier publiquement conservateur. Nul mieux que lui n'est digne de veiller sur ces reliques. C'est un fanatique de curiosités révolutionnaires, un chercheur, un érudit, un amoureux de Charlotte Corday et de la Du Barry : — l'héroïne et la charmeuse. Je l'ai connu brillant, accueillant, montrant dans son vaste appartement d'avocat ses tableaux, ses miniatures, ses autographes, ses vieux livres, heureux de la joie passionnée du collectionneur et dormant dans le lit même de Charlotte Corday. Puis, qu'est-il arrivé ? Il s'est retiré dans un village de Seine-et-Oise, emportant avec lui les précieux débris de sa belle collection, son tableau de Bailly, ses dessins, ses pièces rares; il

s'est enfermé dans un jardinet, vivant parmi des paysans et, tout en préparant un ouvrage sur Hoche, continuant dans sa retraite de rural un gros livre, plein de détails imprévus, une *Histoire de madame Du Barry*, d'après les papiers personnels de la comtesse de Louveciennes, dont il a hérité par miracle, mademoiselle de la Neuville, héritière de la Du Barry, l'ayant institué son légataire universel. Pas un sou dans cet héritage; mais douze ou quinze cents pièces historiques! L'érudit aimait mieux cela. Et le brave homme qui, l'an dernier, pour une rente viagère, eût donné sa belle collection d'objets d'art, de bustes, de portraits, et tous ces manuscrits de la Du Barry, a trouvé plus généreux de les offrir, lui devenu pauvre, à la bibliothèque de Versailles. C'était bien le moins qu'on nommât l'aimable et généreux chercheur, conservateur du nouveau Musée qu'il aura contribué à former.

XXV

La maladie du comte de Chambord. — Le château de Chambord. — Victor Hugo. — Les fêtes de 1820. — Une chanson populaire et une prédiction du duc de Wellington. — Ci-gît le lis. — Un mot de Villemessant. — L'authencité des mots et celle des tableaux. — *Trouillebert* et *Corot*. — Les *Fromentin*, les *Dupré*, les *Courbet* et les *Diaz*. — M. Kreyder et Théodore Rousseau. — Soyons sceptiques ! — Le *faux* et le *vrai*. — Le départ.

6 juillet 1883.

L'an dernier, à pareille époque, nous visitions pour la seconde fois le château de Chambord et, devant ce colossal chef-d'œuvre, dont les balles allemandes ont moucheté les murailles et éraflé les sculptures, devant cet immense palais vide, une impression nous venait : c'est que nous visitions quelque chose comme le tombeau d'une monarchie, l'Escurial des Bourbons, un Escurial sans sépulcres, mais plein d'ombres.

La sensation de vide qui nous étreignait ne laissait aucun doute au passant : le palais ne serait jamais habité. La vie n'était plus là. Même dans l'arrangement des quelques meubles laissés dans les pièces immenses et mornes, dans la façon dont étaient accrochés,

comme au hasard, les tapisseries faites pour « le Roy » par les mains des grandes dames de France, on sentait que les préoccupations de l'homme à qui ces dons avaient été envoyés n'étaient pas à Chambord, mais ailleurs, et qu'il ne regardait point ce coin de patrie comme son *home*. Tel lit sculpté pour lui par des ouvriers tourangeaux n'avait jamais été garni de matelas. Telle garniture de cheminée, chef-d'œuvre d'un artisan en fer forgé, traînait là, posée dans le salon où se voient encore les petits canons offerts, je crois, au comte de Chambord enfant par la ville de Bordeaux. Nulle part la sensation d'une demeure choyée, d'objets aimés. Le Roy les avait-il vus seulement, ces chenets, ce lit, ces tapisseries brodées à son chiffre, à ses armes? Il avait, presque furtivement, il y a peu d'années, passé quelques heures, une ou deux nuits, s'il m'en souvient, à Chambord, puis il était reparti, avide de retrouver à Frohsdorf son fauteuil d'habitude, son salon préféré, ses livres. Le prince qui portait le nom même de ce palais n'aura jamais été — comme les visiteurs qui ont cherché tour à tour dans la demeure déserte les fantômes de François Ier, de Molière et de Maurice de Saxe — qu'un passant à Chambord.

Il est mourant, et les imprimeurs de placards hâtifs ont déjà fait crier la nouvelle de sa mort par les rues. Il faut rendre aux journaux qui combattent l'idée monarchique qu'ils auront gardé une attitude faite de respect devant l'agonie de ce dernier des Bourbons de la branche aînée. Le jugement de bien des Français sur celui qui, un moment, put être de fait, comme il l'était de nom, Henri V, sera sans nul doute celui de Victor

Hugo qui chantait à dix-huit ans, adolescent comme il l'a dit, la naissance de l'*enfant du miracle* et qui, vieillard, a salué l'homme de cinquante ans :

Qui sait tout abdiquer, hormis son vieil honneur ;
Qui cherche l'ombre, ainsi qu'Hamlet dans Elseneur,
Et qui se sentant grand, surtout comme fantôme,
Ne vend pas son drapeau, même au prix d'un royaume.

Il faut reconnaître que l'histoire est une succession bien étonnante de dénouements inattendus et de faillites soudaines. Lorsque, le 29 septembre 1820, celui qui, dans l'espérance des légitimistes, devait être Henri V, naissait ; lorsqu'à quatre heures du matin Paris se réveillait au bruit des coups de canon tirés pour annoncer la venue d'un héritier au trône, lorsque le chevalier Galard de Béarn, lieutenant des gardes du corps, puis le marquis de Rochemore, maître des cérémonies de France, vinrent faire part au corps municipal assemblé à l'Hôtel de ville de la naissance de cet enfant, quelles illusions et quelles joies! Les vendeurs de papier débitaient par les rues une chanson composée en hâte sur l'air du *Premier Pas*, comme leurs petits-fils clamaient hier la nouvelle de la mort :

« C'est un garçon!
J'ai, dans mon allégresse,
Compté deux fois douze coups de canon,
Dans tout Paris on s'agite, on s'empresse,
C'est un garçon! »

Il est vrai qu'à l'heure même où les salves d'artillerie retentissaient dans Paris le duc de Wellington, qui les entendait, dit à quelqu'un :

— Voilà le glas de la légitimité !

La prédiction, qui est singulière sur les lèvres de cet homme, est rapportée tout au long dans les *Mémoires du duc de Raguse*. Marmont la note avec un point d'interrogation posé devant l'avenir.

Mais le mot de Wellington n'était point connu, et c'était la chanson seule qu'on répétait.

Les Dames de la Halle et les charbonniers de Paris allaient saluer le roi aux fenêtres des Tuileries. Il y en avait, dans le nombre, qui avaient salué de même Louis XVI lors de la naissance du Dauphin, et peut-être en eût-on trouvé, en cherchant bien, qui avaient escorté, dans la hideuse promenade à travers Paris, la tête poudrée de la princesse de Lamballe. Rien n'est plus ironique, en des temps troublés comme les nôtres, que ces démonstrations populaires. Et, peu de jours après, sur le pont Louis XVI, un feu d'artifice était tiré où des feux et des soleils entouraient de lumière l'allégorie d'un Berceau Royal posé sous les armes de France.

Ce Berceau, c'était celui de l'homme qui agonise maintenant à Frohsdorf. Dix ans après, dans un salon de Rambouillet, Odilon Barrot, presque au pouvoir, disait à Charles X sur la route de l'exil : « Sire, conservez bien ce royal enfant ; il importera un jour aux destinées de la France ! »

Et l'enfant partait pour l'exil. Une lithographie, répandue à des milliers d'exemplaires, a popularisé son portrait et celui de sa sœur. *Henri et Caroline en Écosse*, la princesse en robe à manches à gigots, le prince en petite veste courte et en patalon blanc à

pont. Le baron de Damas dirigeait, à Holy-Rood, l'éducation du duc de Bordeaux et l'enfant grandit, loin de son pays, parmi des vieillards. Il y a dans les *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand une inoubliable page. L'écrivain va visiter, à Prague, les exilés qu'il a servis. On le reçoit dans un grand salon glacial où le crépuscule du soir entre lentement. Au fond de la pièce, près de la fenêtre, le duc d'Angoulême joue silencieusement aux dames avec la duchesse. Celui qu'on appelle déjà Henri V vient, avec un sourire intelligent et doux, causer avec l'homme illustre qui disait à sa mère : — « Madame, votre fils est mon roi ! » Mais le petit roi sans royaume parle bas comme pour ne point troubler la partie de ces ombres qui jouent, dans un coin. On n'entend, dans le vaste salon, que le bruit monotone de soie ou d'os, des pions glissant sur le damier. Il semble, à lire cette merveilleuse page du grand styliste, qu'un frisson glacé s'empare de vous : on croit assister à une partie jouée par des fantômes.

Et pourtant l'enfant s'élevait dans ce milieu terne et gris ; et, devenu homme, il avait, malgré cette éducation sans joie, des éclairs de gaieté française ! Dans un vieil article d'un curieux ouvrage, le *Livre des Cent et un*, le comte Achille de Jouffroy s'écriait, en parlant de ce prince, qui avait onze ou douze ans alors :

— Pourquoi est-il né ?

Et il montrait Charles X mourant sur le trône et Louis-Philippe y montant affermi et légitime. « Pourquoi est-il né ? » Ce sont là des points d'interrogation bien inutiles et dont le sort ne se préoccupe guère.

On pourrait presque, cependant, devant cette destinée

accomplie, répéter la parole du comte de Jouffroy et dire encore : « Pourquoi est-il né ? »

Peut-être pour emporter, immaculé, le drapeau fleurdelisé qui fut celui de sa maison et rallia longtemps les soldats de France. On pourra l'enterrer avec lui, comme les soldats de Montcalm ensevelissaient leur étendard dans la neige blanche :

« Ci-gît le lis. »

Le comte de Chambord, qui ne fut roi qu'en exil, eut du moins la pensée généreuse de protester à la face du monde à l'heure où les batteries prussiennes bombardaient la ville où il était né. Qu'il l'appelât la ville de saint Louis et qu'il lui tînt rancune d'être la ville de Voltaire, pour lui c'était Paris, et il se souvenait des feux d'artifice des Parisiens devant les obus des Allemands.

Et c'est pourquoi plus d'un Français, qui ne nommait point cet homme son roi, se souviendra que c'est un Français qui meurt là-bas.

Il faut reconnaître que bien des royalistes ont souvent gardé rancune au comte de Chambord de son attitude que Victor Hugo salue comme chevaleresque et qu'ils accusaient d'être assez égoïste. Ce diable de Villemessant, qui avait un légitimisme à lui, pleurant comme un enfant sur les malheurs de Marie-Antoinette, à une représentation du *Chevalier de Maison-Rouge*, puis s'essuyant les yeux tout à coup en disant : « Après tout, maintenant, elle serait morte aussi bien ainsi qu'ainsi ; » Villemessant, au retour d'un

voyage à Frohsdorf, disait de sa grosse voix à qui voulait l'entendre :

— Monseigneur?... C'est un terre-neuve qui n'ose pas se jeter à l'eau !

Le mot a dû être répété bien des fois, tout bas, même parmi les fidèles. C'est de ces mots dits à l'oreille qu'est faite la véritable histoire, et que se grossissent les *Mémoires* qui donnent la clef de toutes choses à l'avenir. Gambetta en eut un certain nombre sur ses collaborateurs, qui éclaireront, un jour, bien des caractères. Seulement, il faut se défier des *mots* qu'on colporte ; il en est beaucoup d'*inauthentiques*, comme de faux Corot et de faux Diaz.

Ah! la plaisante aventure que celle du Trouillebert pris pour un Corot, vendu pour tel, et qui a, tour à tour, figuré dans la galerie des marchands les plus célèbres ! Dieu me garde de me mêler de l'affaire, mais elle me semble inventée tout exprès pour rendre la foule étrangement sceptique en matière de tableaux.

Comment ! voilà les experts les plus fameux, les revendeurs les plus célèbres, ils achètent et revendent un Trouillebert pour un Corot, et ils ne voient pas, ils ne devinent point que leur Corot est un Trouillebert ! L'œil d'Alexandre Dumas a été plus fin ! Évidemment le Trouillebert était un bon tableau, et voilà M. Trouillebert, un brave artiste hier inconnu, malgré son nom, qui, du jour au lendemain, devient célèbre, non pas parce qu'il fait des *Trouillebert*, mais parce qu'on le voit capable de faire des *Corot*.

— Tiens, tiens, se disent les amateurs, qui, en fait de question d'art, voient tout d'abord la question d'argent, puisqu'on prend les Trouillebert pour des Corot, qui me dit qu'un temps ne viendra pas où l'on prendra des Corot pour des Trouillebert ?

L'amateur moderne a des raisonnements de cette sorte. Il place son argent sur des tableaux. Il en achète comme il achèterait du vingt pour cent. Ce n'est pas l'œuvre même, c'est la signature qui lui importe. Et si on le menace de la *conversion*, si les Corot deviennent des Trouillebert et les Courbet des Pata, l'amateur se fâche.

M. Pata est un peintre tout à fait remarquable qui a trouvé le secret de la peinture solide de Courbet, comme Trouillebert a saisi le charme quasi impalpable de Corot. M. Pata ne vend point des Courbet, il vend des Pata, mais que de revendeurs font des Courbet avec des Pata comme d'autres font des Corot avec des Trouillebert !

Il y avait un peintre de scènes algériennes, Paul Delamain, mort aujourd'hui, qui, avant Eugène Fromentin, étudia et saisit, moins finement que le maître, le cheval arabe et les burnous kabyles. Delamain mort, on a acheté nombre d'études et de tableaux de Paul Delamain, on a graté la signature, on a mis le nom de *Fromentin* et les Delamain se vendent couramment pour des Fromentin, en Amérique.

C'est le *truquage*, comme on dit eu termes de métier.

Il en est de même de certains *Victor* Dupré. On a substitué au prénom de *Victor* le prénom de *Jules*, et

tel Jules Dupré transatlantique est un Victor Dupré débaptisé !

J'ai vu, un jour, Jules Dupré entrer, rue de Clichy, chez un marchand qui exposait un *Jules Dupré* d'il y a trente ans avec la gravure de Louis Marvy à côté, pour bien prouver l'authenticité de l'œuvre.

J'avais signalé ce tableau à l'artiste.

Nous disons au marchand :

— Il est bien de Dupré, votre tableau ?

— Parfaitement. Voici la signature. Mais je ne le vends pourtant pas garanti !

— Et vous avez raison, répond le peintre, car le tableau n'est pas de Jules Dupré !

— Mais, Monsieur...

— Et Jules Dupré, c'est moi !

— Alors, je ne dis plus rien, fit le marchand, mais, si vous n'étiez pas vous, je vous assurerais bien qu'il est de vous !

L'aventure est des plus fréquentes. Diaz avait pertinemment où il y avait une fabrique de Diaz. Les faux les plus patents s'étalent aux devantures des boutiques. Je ne parle pas, bien entendu, des maisons hors de pair, et la mésaventure du *Trouillebert* n'est qu'un accident. On peut se tromper après tout, et une fois n'est pas coutume. Mais la falsification des tableaux est pratiquée sur une aussi grande échelle que celle des vins, et il n'y a pas de laboratoire municipal pour la dévoiler.

Je crains que l'anecdote du Trouillebert, qui est assez drôle, ne plonge les acheteurs de toiles en d'affreuses réflexions. Il n'y a donc plus à croire à rien ni à personne ? Je sais un brave garçon de beaucoup de

talent, le peintre de fleurs Kreyder, qui a travaillé quelque temps dans l'atelier de Théodore Rousseau, à Barbizon. En repartant pour Paris, Kreyder avait, chez Rousseau, oublié quelques-unes de ses toiles, de ses études. Il n'a jamais songé à les réclamer ; mais quelle a été sa surprise lorsque, plus tard, il a vu passer en ventes publiques, avec la signature de Théodore Rousseau, les études que lui, Kreyder, avait laissées chez son maître.

Il n'a pas réclamé. Il n'y gagne rien, mais cela l'amuse.

Le plus simple décidément est d'acheter l'œuvre d'art à l'artiste lui-même.

— Et encore, dirait M. Prudhomme, qui est défiant, faut-il être là quand il peint son tableau !

Mais, s'il s'agit d'un mort ?

— Bah ! les tableaux des morts finissent toujours par devenir authentiques !

Et, au moment même où tant de provinciaux, sans compter les Hongrois de Hongrie, nous arriveront par le chemin de fer, nombre de Parisiens monteront en wagon et s'éparpilleront un peu partout, comme des oiseaux dénichés. L'heure présente est l'*heure des malles*. Les layetiers et emballeurs sont les maîtres de la situation. Bien des Parisiens, qui sont chez eux fort à l'aise, et des Parisiennes, qui ont le Bois pour prendre le frais, vont aller s'enfourner dans de méchantes bicoques et rissoler au bord de la mer.

Tous les ans, le nombre augmente des plages, grandes

ou petites, qu'on invente, des hôtels qu'on ouvre, des casinos qu'on bâtit, des rivages qu'on *lance*, à la grande joie des affamés de villégiature et des assoiffés de bains de mer. Le Parisien s'y laisse prendre, déserte son logis, s'encaque dans un petit chalet où il étouffe, s'emprisonne dans un jardinet dont il pourrait replier la pelouse comme un mouchoir et s'en va bayer aux mouettes comme on bayerait aux corneilles ; bref, de mondain devient ondin. Madame, en son rôle d'ondine, fait quatre toilettes par jour. Monsieur taille le baccarat au Casino jusqu'à trois heures du matin, et Bébé seul hume un peu de santé à creuser des trous dans le sable. S'habiller, se déshabiller, se rhabiller, se montrer, se remontrer, passer la main au tapis vert, potiner, babiller et bâiller, c'est ce qu'on appelle *prendre les bains de mer*. Et, le plus curieux, le plus stupéfiant, c'est que cette existence écrasante, qui épuiserait un clown, remet au vert un anémié et redonne du ton à une cocodette. Le vent de mer passe par là, humecte les cheveux et rougit les lèvres. Il retrempe et sale les éclopés de l'hiver, et — chose fantastique — après cent vingt toilettes au bout du mois et cent cinquante heures de baccarat, le couple mondain le plus avarié se trouve fortifié, goudronné, radoubé, capable de fournir encore une campagne d'hiver parisien, la plus écrasante des campagnes. Mystères de l'atmosphère iodée et de la brise saline! C'est de l'hydrothérapie paradoxale, de l'homœopathie attachée au rivage : le repos arrivant par la fatigue.

Et, pâles, exténués, broyés par les réceptions, les conducteurs de cotillons, — les hirondelles d'hiver, —

se précipitent déjà vers les *sleeping-cars*. L'*heure des malles* a sonné encore une fois. On part. On expie la lassitude passée par une lassitude nouvelle. Vive la mer !

Je rencontre, hier, un de ces *ondins* qui vont, chaque année, demander un peu de reverdissement aux plages à la mode :

— Mon cher, me dit-il, savez-vous pourquoi je soupire après les lames de l'Océan?

Il avait l'air enchanté de ce qu'il allait dire.

— C'est que j'ai reconnu que ce sont les seules lames qui n'usent pas le fourreau !

Si c'est là tout l'esprit et toute la philosophie de mon inutile, on ne regrettera pas de le voir partir.

XXVI

Paris-Ischia. — Le tremblement de terre. — 1783 et 1883. — M. de Humboldt. — Le choléra. — Les vacances. — Distributions de prix. — *Fanfare !* — L'entrée dans la vie. — Le discours de M. Ernest Renan. — *L'impossible.* — Le bonheur. — Le vingtième siècle. — Villégiature. — Paris aux eaux. — Un nouveau sport. la course de crabes. — Les mariés de Montrouge. — Un *re-mariage.* — Le monument de Courbevoie. — Le groupe de Barrias. — Le 20 janvier 1871. — Deux frères : souvenir.

10 août 1883.

Je ne sais quel voyageur anglais, qui n'est pas Arthur Young, a remarqué qu'à Paris, si un passant venait à tomber contre terre, vingt bras pour un se tendaient afin de le ramasser. Nous avons certes nos défauts, mais une de nos qualités est encore d'être sensibles. Devant un malheur, notre premier mouvement est bon. O pauvre et douce *sensibilité* de nos pères, sensibilité trop raillée, vieux mot charmant, vertu trop rare, tu n'es pas tout à fait morte encore, et je suis heureux que tu te rencontres quelquefois autre part que dans les dictionnaires !

L'émotion causée par l'épouvantable catastrophe

d'Ischia n'est point calmée parmi nous, et la presse — qui marque le pouls de l'opinion — s'est tout aussitôt mise à battre la fièvre. Mais elle ne s'est point contentée de gémir. Elle imaginera des surprises pour arriver à trouver des secours. Elle fait, devant une question de charité, ce qu'elle devrait bien faire dans toutes les questions de patriotisme : elle fusionne, elle oublie ses querelles, elle n'a plus d'opinions, elle n'a qu'un sentiment, qui est de soulager la misère des pauvres gens. J'aime beaucoup ces coude-à-coude, et je les voudrais plus fréquents : on apprendrait peut-être à se connaître un peu mieux et à se calomnier un peu moins. Pauvres gens d'Ischia ! Ils auront ainsi rapproché bien des adversaires dans un dévoûment commun.

Pourquoi de telles épouvantes s'abattent-elles avec une sorte de sinistre ironie sur les coins de terre les plus souriants? Pompéi était une sorte de ville d'eaux du passé, heureuse dans le raffinement de son luxe. Le *high life* italien se donnait rendez-vous dans Ischia, que nous entrevoyions à travers nos souvenirs lamartiniens. Il y a je ne sais quoi de plus lugubre encore dans ce malheur écrasant ces séductions. Je me rappelle le bon Auguste Villemot, un soir qu'au théâtre de l'Ambigu un spectateur des fauteuils d'orchestre recevait sur le crâne, pendant la représentation d'un mélodrame, une lorgnette d'écaille tombée des hauteurs des secondes galeries.

Tandis qu'on emportait le pauvre diable, Villemot disait :

— Ce serait déjà désagréable de recevoir, chez soi, une lorgnette sur la tête ! Mais ce doit être plus en-

nuyeux encore au théâtre, où l'on est venu pour s'amuser !

Ils étaient à Ischia pour se divertir, prendre les eaux, humer le frais, regarder, au loin, sur l'eau bleue, les voiles latines, les voiles blanches des pêcheurs, ces malheureux engloutis sous les décombres, morts en jouant du Chopin ou en écoutant de la musique d'Offenbach. Ces antithèses ont une tristesse plus sombre encore. Il semble que de telles catastrophes ne soient plus d'un temps qui paraît avoir dompté la nature — comme si on la domptait jamais ! « La terre, vieille de tant de siècles, disait Gay-Lussac, conserve encore une force intestine qui agite la masse entière. » Un borborygme de Cybèle et voilà des milliers et des milliers de morts ! Que sont nos polémiques, et qu'est-ce que la *question Boland* à côté de cela ?

Le sol volcanique de l'Italie la condamne à ces sinistres périodiques. Il y a tout juste cent ans, la Calabre et la Sicile tremblaient comme a tremblé hier Ischia, et le désastre qui, vingt-huit ans auparavant, avait atteint Lisbonne s'abattait sur Messine, sur Reggio, sur Polistema. Les morts aussi se comptaient par milliers, il y a un siècle, mais encore étaient-ils moins nombreux qu'aujourd'hui. De telles catastrophes, l'oscillation de la terre qui nous porte, dérangent complètement les idées et frappent de stupeur. M. Zürcher a cité, à ce propos, un passage des écrits d'Humboldt où la sensation qu'éprouve alors l'imagination humaine est éloquemment analysée : « Ce qui nous saisit, dit Humboldt, c'est que nous perdons tout à coup notre confiance innée dans la stabilité du sol. Dès notre enfance, nous

étions habitués au contraste de la mobilité de l'eau avec l'immobilité de la terre. Tous les témoignages de nos sens avaient fortifié notre sécurité. Le sol vient-il à trembler, ce moment suffit pour détruire l'expérience de toute la vie. C'est une puissance inconnue qui se révèle tout à coup ; le calme de la nature n'était qu'une illusion, et nous nous sentons rejetés violemment dans un chaos de forces destructives. »

Les fourmilières que détruit le coup de pied d'un passant sont aussi solides, à tout prendre, que les villes que nous bâtissons. Simple affaire de proportions, voilà tout. Ces tremblements de terre doivent donner à réfléchir à Lilliput. Mais, du moins, contre l'aveugle nature, Lilliput se groupe, s'associe, multiplie ses efforts et, en fin de compte, son dévoûment triomphe de la brutalité des choses. Autant que la solidarité humaine peut effacer un deuil, l'effroyable deuil d'Ischia sera consolé.

Et, encore une fois, voilà pourquoi j'aime Paris! C'est qu'il n'a rien d'égoïste ; c'est qu'il parle beaucoup moins du choléra dont on le menace que de la catastrophe qui a frappé autrui. Le choléra? Il en sourit. Il s'habitue à la visite de cet hôte incommode, que les gendarmes arrêteront sans doute à la frontière comme un malfaiteur qui n'aurait point ses papiers en règle. Ce mot peu récréatif, *choléra,* qu'on ne peut éviter en ouvrant son journal, donne, il est vrai, à toutes les feuilles européennes, un vague aspect de gazettes médicales. Mais la rencontre inévitable de ce même

nom, gai comme un spectre, a cela de bon qu'elle habitue les yeux — et les courages — à une épreuve que nous éviterons, j'espère. L'important, en pareille aventure, est de se tenir l'esprit allègre et de chasser les papillons noirs.

Au reste, nous en sommes loin. Et que vais-je évoquer cette face macabre? Si les râles d'Ischia ne traversaient point la mer, nous serions, ici, tous en fête. Les vacances maintenant ne sont-elles pas commencées? Distribution de prix partout, et les parents, même les plus célèbres, ont des pâleurs de joie en entendant nommer ces enfants qui portent leurs noms. Demandez à M. Cresson, l'éminent avocat, ou à M. Berthelot, ou à Alphonse Daudet, à M. Deschanel ou à M. Janet, si un accessit au Concours général remporté par leur fils ne les caresse pas plus doucement qu'un succès personnel. J'ai vu le maréchal Niel, au retour de la campagne d'Italie, devenir blême de contentement en assistant à la Sorbonne au couronnement de l'élève Niel, lui qui n'avait pas eu un frisson sur l'épiderme devant les boulets russes ou les balles autrichiennes. Les écoliers sourient, battent des mains, frappent des pieds lorsqu'au nom d'un lauréat ils s'égosillent à crier *fanfare!* Mais les parents ne sourient point; ils ont parfois les yeux mouillés. Que de souvenirs pour eux, que de revanches aussi dans ces couronnes de papier vert que l'enfant vient de conquérir!

— Il sera ce que j'ai été! se dit le lauréat de jadis demeuré le lauréat de la vie.

— Il sera ce que je n'ai pas pu être! songe le vaincu de l'existence.

Et tous les espoirs à la fois, ceux des illustres et ceux des ignorés, se posent, comme un vol d'oiseaux, sur la jeune tête blonde ou brune avec la couronne de papier!

Il ne faut point compter d'ailleurs que ces fanfares auront beaucoup de lendemains. Il en est des solennités de ce genre comme de ces feux d'artifice où, la gerbe du bouquet une fois retombée, éteinte et disparue, il ne reste qu'une carcasse de bois, grise de cendres, qui ressemble à un squelette poussiéreux. Adieu, les fusées! Et adieu, la musique! Il s'agit, désormais, de se colleter avec la vie. Et dans la vie, — jeunes élèves, — il y a plus de sifflets que de fanfares et plus de pommes cuites que de lauriers verts. Il est utile de ne pas trop compter sur les rêves, et la fable des *Bâtons flottants* peut aussi s'appliquer à l'existence courante. De loin, c'est un plumet, ce sont des galons, des festons et des manteaux de pourpre! De près, ce n'est rien ou pas grand'chose. Les plus sceptiques mêmes et les mieux avertis trouvent parfois le moyen de s'y heurter à des désillusions.

— Vous allez, — disait le vieux savant Babinet, spirituel en diable, — dans un cabaret de barrière et vous demandez du lapin. Vous croyez qu'on va vous donner du chat, n'est-ce pas? Vous y comptez? Eh bien! pas du tout, c'est du rat!

Il en est ainsi de la vie, jeunes élèves. N'espérez pas trop de chat, ne redoutez pas le rat. Quant au lapin, — pas trop d'ambition, — n'y comptez point.

Ce n'est pas tout à fait ce qu'a dit M. Ernest Renan dans son exquise et séduisante allocution aux collé-

giens de Louis-le-Grand, tapageurs des mois derniers devenus les triomphateurs du concours actuel, M. Renan leur a coulé doucement dans l'oreille un peu de sa philosophie charmante : « Le soleil n'est jamais pâle; quelquefois seulement il est voilé. » Quelle réponse au cri amer du pauvre Swift, ce génie malade et puissant : « Avez-vous jamais vu un beau jour dans votre vie, vous? »

— Quand on se plaint de la vie, ajoute M. Renan, c'est presque toujours parce qu'on lui a demandé l'impossible.

Oui, sans doute. Il faudrait pourtant s'entendre sur ce mot. Qu'est-ce que l'impossible? Pour de pauvres gens, très bornés dans leurs vœux et d'ambitions très humbles, l'impossible, ce n'est certes pas le superflu, c'est à peine souvent le nécessaire. Faut-il leur dire qu'ils placent trop haut leurs rêves et qu'ils ont grand tort de se plaindre?

Tous les gens de la terre ne sont point des sages comme M. Renan, et, par malheur, les sages tels que M. Renan sont très rares. Pour un trop grand nombre, si la vie est une promenade, comme le dit le philosophe, c'est une promenade par les chemins où les cailloux sont coupants, les buissons hargneux, les ornières profondes, et où souvent quelque vipère se glisse sous les pierres où l'on a buté ou sous les fleurettes qu'on voulait cueillir. Mais j'avoue qu'il serait trop méchant de faire un pareil tableau de la vie à des adolescents, un jour de distribution de prix. Schopenhauer guette les lauréats à la porte; n'ouvrons pas à deux battants à son pessimisme les portes du lycée! Cuivres, sonnez!

Allez, fanfares! Entrez dans la vie en musique et sur des airs de marche ou de victoire. Vous compterez vos lauriers dans vingt ans, et vous verrez s'il est vrai, comme le prétendaient les anciens, qu'ils préservent de la foudre!

La pensée, du reste, était bonne de ne point décourager ces débutants et de parler à leur raison et à leur juvénile optimisme. Il y a trop de révoltés, de mécontents et de violents. On s'adresse trop souvent aux appétits et on a trop dit à tous : « Montrez vos dents! » Il n'est point mauvais qu'un esprit apaisé vienne parler non pas même de résignation, mais de satisfaction. Et quelle bonne promesse, et quel mot où il semble qu'on entende le bruit que fait un voile qui se déchire : « Vous verrez le vingtième siècle!... »

Le dix-neuvième en est à compter ses déceptions et ses faillites. Il regarde déjà, courbé et vieillissant, le siècle futur comme nous regardons ces lauréats qui grimpent sur l'estrade, éperonnés d'espoir. Ce vingtième siècle, ce sera le vengeur du nôtre. Le droit y sera tout puissant; on y musellera la force ou quelque Pasteur des peuples l'aura domptée comme la rage. La science, souveraine maîtresse, laissera un peu de ciel bleu à la poésie. Plus de guerres, plus de misère, la fraternité et la pitié naissant entre les peuples, sans que besoin soit d'une catastrophe qui fasse taire les haines, comme le désastre d'Ischia. Du bonheur à pleines mains, et la paix, la profonde paix, entre les nations maîtresses de leurs destinées et de leurs frontières

désormais sacrées. Voilà pourtant ce qu'on peut entrevoir dans ces cinq mots d'Ernest Renan :

« Vous verrez le vingtième siècle! »

Reste à savoir si ce siècle, qui n'est point né, tiendra les promesses que nous faisons pour lui et s'il n'aura pas, lui aussi, ses banqueroutes d'espérances, comme le siècle qui va finir et qui, *bone Deus*, a encore tant d'œuvres à faire, avant d'expirer!

Il est bien l'heure de philosopher, car Paris est vide. Fugues partout. Les hôteliers de la côte ou des Pyrénées, rendus mélancoliques par le mauvais temps, commençaient à être las d'attendre les Parisiens. Les Parisiens sont partis. De Trouville, où la fashion règne, à Douarnenez, où l'on se promène en espadrilles, il n'est plages baie ou crique qui n'ait son lot d'échappés de Paris. Les bons bourgeois vont à Roscoff ou dans les petite, stations normandes, les élégants à Dinard ou Paramé, ou Arcachon, lès *suprêmes* à Deauville. Et là, loin de Paris, quelle joie de retrouver Paris! « Nous aurons Judic! » Quand on a dit cela, on a tout dit. On passe sa vie au Casino, on en sort à deux heures du matin, on joue, on bâille. On soupire après la rentrée à Paris pour se reposer de tant de repos. Quand on n'a pas de courses de chevaux, on invente la course de crabes

La course de crabes! Elle est née, l'an passé, d'un caprice de désœuvrés, et elle sévit maintenant à peu près partout sur le littoral normand. La Bretagne, plus timide, n'a pas encore de courses de crabes. Ce sport tout particulier consiste à mettre sur le sable

rangés en lignes, un certain nombre de ces crustacés et à les maintenir jusqu'au moment où, les paris étant terminés, *le jeu étant fait* sur ce tapis gris ou jaune, il ne s'agit plus que de lancer les crabes vers une ligne quelconque tracée ou un but planté dans le sable. Rapides, marchant de côté, dressant leurs pinces, les crabes se précipitent dès que le starter a donné le signal, et chaque joueur parie sur l'un d'eux comme il parierait sur un cheval. Si l'un des crabes, en chemin, rencontre une pierre et se tapit dessous ou s'enfonce dans le sable, on dit qu'il *se dérobe.*

Sur la carapace granuleuse de ces animaux parfois le parieur met une fortune. Tel crabe a fait gagner « à son propriétaire » deux cent mille francs, en manière de plaisanterie. Je prévois le moment où les amateurs auront des viviers comme on a des écuries. On inventera je ne sais quel moyen pour « entraîner » les crabes. On ira en chercher de stupéfiants, décapodes fantastiques, dans des mers inconnues. Quelle singulière récréation, voir courir, grouiller, se battre en chemin, ces hideuses bêtes! Quelle passion étonnante que le jeu poussant à parier sur un animal comme sur une carte! Et quels jolis personnages de vaudeville que le bookmaker de la « course de crabes », le monsieur qui aura trouvé la fortune en faisant courir des crustacés!

Les *mariés de Montrouge* fourniraient facilement aussi un sujet de comédie à un auteur comique. Voilà des gens qui sont mariés par un maire qui n'est pas maire, ce qui revient à dire qu'à la rigueur ils ne seraient

pas mariés du tout. L'opérette a déjà usé la *situation*. On y a vu un maire révoqué sans le savoir mariant des fiancés qui croient à la légalité de son écharpe et se réveillent comme devant, étrangers l'un à l'autre. L'opérette est dans la nature et parfois même dans la loi, voilà tout ce que cela prouve. Mais, parmi les *mariés de Montrouge*, combien y en a-t-il qui volontiers profiteraient de la tangente pour s'échapper et consentiraient à ne point se trouver mariés le moins du monde !

D'autres, au contraire, se remarieraient volontiers plutôt deux fois qu'une, et c'est ce qui — chose improbable — est arrivé naguère à deux époux qui avaient à se reprocher des torts graves.

La femme avait-elle eu un moment d'oubli? Le mari était-il coupable? Je l'ignore. Mais le certain, c'est que le ménage était lézardé. Il n'y avait plus qu'à se séparer, et l'on se sépara, en effet, d'un commun accord, sans le secours des tribunaux. Pas d'avocats, pas de papiers timbrés, pas de plaidoiries, ce qu'on appelle si drôlement une *séparation à l'amiable*. Puis, un beau jour, un renouveau de sympathie fleurit au cœur de ces deux êtres ainsi divisés et le mari dit à la femme :

— Grand Dieu! que je voudrais pouvoir effacer le passé !

— Et moi, répondit-elle avec un gros soupir, que je voudrais qu'il n'existât pas !

— Malheureusement il existe !

— Oui, il existe, hélas !

— Eh bien, si je proposais de l'oublier complètement !

— L'oublier ?

— Au point qu'il n'en restât aucune trace !

— Ah ! ce serait trop beau ! Mais comment ?

— Si nous allions, non pas comme des mariés qui se pardonnent, mais comme des fiancés qui s'unissent à l'église, ainsi que nous y allâmes un jour — tu t'en souviens ? — et si nous demandions pour une situation nouvelle une nouvelle bénédiction ?

— Nous ferions cela ?

— Nous le ferions !

— Et quand donc ?

— Quand tu voudras !

Et c'est ainsi (je n'invente rien) que se remarièrent, avec beaucoup de joie, deux époux un moment séparés, et qui ont été tout à fait heureux dans leur nouveau ménage ; qui le sont même tellement, qu'il leur est arrivé parfois de dire : « Du temps de mon premier mari... » ou : « De ma première femme, » et d'ajouter ensemble :

— Voilà, du reste, un temps que je ne regrette pas !

Il y a plus de philosophie pratique qu'on ne pourrait croire dans l'extravagante idée de ce mari qui *réépouse* sa moitié.

La parenthèse est grande entre ces mariés de vaudeville et les morts d'il y a treize ans dont on va, dimanche, honorer la mémoire en inaugurant le monument de la Défense de Paris. Depuis des semaines, au rond-point de Courbevoie, se dresse, sous un voile de toile bise, le groupe superbe qu'a pétri le sculpteur Barrias. Il semble de loin que, sous les plis, apparaisse

quelque spectre, qu'un cadavre aux membres raidis soit là-bas debout. La toile, collée sur les figures de bronze, fait l'effet d'un suaire. En haut se montre la pique du drapeau que tient la figure allégorique de Paris, drapée dans sa capote de siège à gros collet comme la *criméenne*. Dans quatre jours, le voile enlevé laissera voir la couronne murale de cette fière allégorie et le combattant blessé au pied qui charge encore son chassepot. Maigre visage d'enfant de Paris dont les traits vaguement rappellent ceux d'Henri Regnault, le camarade de Barrias à Rome.

De loin, ce groupe, réellement beau, aperçu au milieu du rond-point, semble petit. Cela tient peut-être à la toile qui le couvre, peut-être aussi au piédestal sur lequel on l'a érigé et qui n'était point fait pour lui. Une telle œuvre valait un piédestal nouveau et moins massif, approprié aux proportions des deux figures de bronze.

Que de bruit, il y a treize ans, autour de ce piédestal et quel silence ensuite jusqu'au jour où des ouvriers sont venus hisser là le groupe du sculpteur ! J'ai vu cette pierre former le centre d'une sorte de parc d'artillerie, le soir de l'attaque sur Buzenval. C'est là que se ralliaient, le lendemain matin, dans l'aurore grise et froide d'un jour boueux de janvier, les mobiles frissonnants, enveloppés de la peau de bique, les gardes nationaux tout fiers de leurs fusillades de la veille et les troupiers harassés par cinq mois de siège. Je revois encore des blessés arrêtés là et adossés au piédestal regardant l'un son fusil brisé, l'autre sa main saignante. « J'ai tout de même pas de chance, disait un petit

garde national de Montmartre qui faisait halte au rond-point pour souffler : la première fois que je *vas* au feu, je perds mon commandant et mon capitaine ! » Le commandant, c'était Rochebrune ; le capitaine, un de ceux qu'on a enterrés côte à côte sans presque savoir leurs noms. On les mit, allongés dans leur bière, les uns contre les autres, on appela Disdéri qui les photographia en tas, d'un seul coup ; et elle-même est effacée maintenant cette photographie jaunie : tout ce qui reste de ces morts inconnus.

La cérémonie de Courbevoie sera la fête de ces morts.

Je me rappelle encore, en écrivant, un funèbre souvenir de ces journées dures. Nous revenions, le soir du 20 janvier, de Buzenval à Paris en traversant Rueil. quand, devant la porte de la mairie de Rueil — ce Rueil plein de cadavres alors et qui a un Casino maintenant — notre attention fut attirée par un jeune sergent de mobiles qui, debout, les yeux rouges de larmes, se tenait, son képi à la main, humblement, en suppliant, devant un gros homme à figure réjouie et importante qui, sa casquette sur la tête, lui répondait :

— C'est impossible !... tout à fait impossible... Voyons, laissez-moi !

— Ce n'est pourtant pas difficile, répondait le petit sergent, très pâle, très triste, en montrant une grande tapissière où l'on apercevait un vague entassement de corps, des membres raidis, des fronts tout blancs, des taches rouges qui étaient des pantalons, et d'autres taches, plus rouges ou déjà noires, qui n'étaient pas

des pantalons. — Non, ce n'est pas difficile, Monsieur ! Je vous dis qu'il est là ! Là !

Et sa main s'étendait vers la tapissière pleine de cadavres.

Nous nous approchons. Ah! jamais nous n'avons remercié comme ce jour-là les vains galons de notre képi ! Nous demandons ce dont il s'agit. C'est un des employés de la mairie, le portier, je crois — je ne sais au juste — qui refuse au petit mobile — vingt ou vingt-deux ans, l'air d'un enfant — d'arrêter pendant cinq minutes la tapissière qu'on emmène et qui emporte, pour les jeter en tas peut-être, les morts à demi gelés ramassés sur le champ de bataille.

— Pas même cinq minutes, Monsieur ! Deux minutes, je vous en supplie ! Il ne sera pas long à descendre ! Je sais où il est... C'est le cinquième du côté du cheval ! Il n'y en a qu'un autre par-dessus lui !

Et le pauvret étendait toujours la main vers la tapissière.

— Ah ! s'il fallait une fosse à part pour tous les soldats, on n'en finirait pas, par exemple !

Je l'entends encore, la grosse voix qui répondait à la voix plaintive du petit mobile. Elle était brutale, sans merci, gonflée d'importance aussi comme celle de tout *fonctionnaire* devant un pauvre diable ou d'un pékin devant un soldat vaincu.

Nous nous approchons :

— De quoi s'agit-il ?

— C'est, dit le mobile tout blême, tremblant, — saluant encore, — c'est que c'est mon frère qui est là dedans, mon frère aîné. Il a été tué hier. J'ai passé la

nuit, puis la journée, à le chercher et, quand je le retrouve, c'est là dedans, et on l'emporte et on ne veut pas me le laisser prendre pour le faire enterrer dans un coin, tout seul. Je voudrais l'avoir, pourtant ! Quand nous sommes partis, maman nous avait fait jurer de ne pas nous quitter. Même bataillon, même compagnie. Et c'est vrai, nous ne nous étions pas quittés, jamais. Eh bien ! qu'est-ce qu'elle dira, maman, que je l'ai laissé prendre, voler, que je n'ai pas fait mon devoir et que je n'ai même pas su trouver un coin pour l'y mener, elle, après et lui dire : *Tiens, il est là !*

Ah ! le pauvre garçon, et qu'il fallait être Son Importance Monsieur le Fonctionnaire Quelconque pour n'être pas remué par cette pauvre voix d'enfant et de brave enfant ! Car, s'il pleurait ce jour-là, il s'était hardiment battu, la veille, ce malheureux qui tremblait de n'avoir pas fait son devoir aux yeux de sa mère.

Furieux, contraignant l'employé à ôter sa casquette devant ce soldat qui lui parlait tête nue, nous ordonnâmes alors qu'on laissât le cadavre du frère au frère vivant et qu'on donnât une fosse spéciale au pauvre mort, dans la terre boueuse.

Je n'ai jamais revu ce *mobile* de Rueil, mais j'entends encore sa voix dolente répétant :

— Que dira maman quand je reviendrai, sans savoir où *il* est, à Fontainebleau, au *pays ?*

Le *pays*, c'était une maison près de la grande forêt, à cet enfant qui venait de défendre la patrie, côte à côte avec celui dont il réclamait le corps comme s'il eût demandé une faveur énorme.

Et je songerai à ce sergent de Seine-et-Marne, et je

reverrai sa tête nue et son képi noir de poudre tourné et retourné entre ses pauvres doigts tremblants et maigres — pendant que les discours retentiront au bas du groupe de bronze de Barrias.

Peut-être l'homme à la casquette, S. M. l'Employé, sera-t-il là pour applaudir aux péroraisons !

XXVII

Villégiature. — Paris charmant. — Les plaisirs de l'été. — Théâtres entr'ouverts. — La causerie à la Librairie nouvelle. — Henri Rivièree poète. — Les *Loisirs de Voyage.*

17 août 1883.

A l'heure présente, les gares de chemins de fer prennent un aspect bariolé qui rappelle un peu l'habit d'Arlequin. Rouges, jaunes, tricolores, avec des majuscules alléchantes ou des chromolithographies tentatrices, elles jettent aux yeux la poudre de toutes les plages françaises. *Dix jours à la mer! Courses de Caen! Courses de Dieppe, Régates de Granville!* Il y a comme un *rinforzando* dans le grand mouvement de villégiature qui emporte les Parisiens sur tant de rivages, comme une marée humaine. Et pourtant, c'est ou jamais, le moment favorable pour voir Paris. Il appartient véritablement à l'homme de goût. Point de foule : on y peut aller et venir à l'aise. Les cochers, qui ne sont pas pris d'assaut, comme en hiver, sont presque polis. Les boulevards ont un aspect aimable de kermesse

sans grand tapage. Une vague teinte bronzée dore déjà les arbres des Champs-Élysées où des musiques, discordantes de près, presque caressantes de loin, passent à travers les feuillages. C'est l'heure clémente pour le Parisien qui veut jouir de son Paris sans être bousculé. A l'hôtel Drouot, on peut espérer, par ces jours caniculaires, qu'on va rencontrer, par grand hasard, un bibelot de prix égaré dans les ventes quasi désertes de l'été, et chez les marchands de tableaux (les amateurs ayant tous pris la fuite), on risque presque de rencontrer, avec un peu de chance, un Corot qui soit vraiment un Trouillebert authentique.

On quitte trop vite Paris l'été. C'est alors qu'il est charmant. Liberté complète. Le chapeau de feutre mou est possible, et on peut risquer l'ombrelle de toile écrue, comme au bord de la mer, sans être ridicule. C'est un Paris sans façon et sans pose, ce qui n'est plus du tout la vertu de Paris, depuis ces derniers hivers. Le soir, on a, sous les étoiles, les plus belles promenades du monde, et on ferait beaucoup de chemin avant de rencontrer quelque part des allées comparables à celles au Bois. On flâne et respire à son aise. On n'a point les théâtres, il est vrai, et quand la moindre féerie est affichée, comme *Peau d'Ane*, tout ce qu'il y a de parisien à Paris s'y précipite avec un appétit de *première* et une soif d'acide carbonique et d'odeur de toile peinte qui montrent bien de quelle passion est éprise cette ville pour les comédiens. On étouffe dans les clubs sans doute, et l'on ne joue plus guère qu'aux casinos, au bord de la Manche ou de l'Océan; mais la causerie, qui vaut bien le baccarat, a des refuges à Paris, et le

dernier salon demeuré ouvert est ce salon en plein vent qui s'appelle la Librairie Nouvelle.

Il y a là un coin du Paris d'été tout particulier, très intéressant. C'est là, en cet angle du boulevard et de la rue de Grammont, que *touchent Paris*, comme des marins toucheraient terre après une traversée, tous les Parisiens dispersés aux quatre vents du ciel. En cinq minutes de Librairie nouvelle, on a humé et retrouvé Paris. Il s'édite là, dans le quasi plein air du magasin ouvert à tout venant, une gazette parlée qui vaut tous les bavardages des reporters. La mondaine, avant de se mettre en route, descend de son coupé, lorgne les volumes nouveaux, en choisit un et l'emporte à Deauville ou à Trouville. La débutante, les accessits féminins du Conservatoire, viennent en chapeaux de paille, encore timides, demander le dernier monologue paru, qu'elles iront débiter devant l'inattention des baigneurs dans les casinos de villes d'eaux. Elles tirent de leur porte-monnaie quelque franc qui y tient trop à l'aise et s'échappent parfois rougissantes. Nous les retrouverons dans un demi-monde meilleur !

Achille, Renoul et Ménard, le trio qui préside à la vente des livres, et que tout Paris connaît et qui connaît tout Paris, en a vu de toutes les couleurs, parmi ces clients et ces clientes ! L'an dernier, à pareille époque, Gambetta rassemblait la foule devant la librairie où il entrait, demandant à Achille Heymann la *Correspondance* de George Sand et l'*Ecclésiaste* d'Ernest Renan. Un autre jour, ce sera sir Charles Dilke qui, traversant la France et se rendant chez lui, dans le Midi, viendra, sa valise à la main, entre deux

trains, faire provision des nouveautés françaises. Gustave Claudin, le « vieux Parisien » toujours alerte, a écrit jadis une amusante monographie de cette Librairie nouvelle — la « parlotte » d'été, l'Académie du plein air — où Méry jadis et Xavier Aubryet, Saint-Victor, Dumas fils, Delaage et tant d'autres ont débité tant de paradoxes et conté tant d'histoires !

C'est lui qui conte que Blanche d'Antigny, cette belle créature, blonde et blanche comme un Rubens, qu'un caprice de Nestor Roqueplan inventa et qui nous tomba, un beau jour, de Russie, comme un aérolithe ou plutôt comme un magnifique bloc de neige, pétri par un maître, entre à la Librairie nouvelle et demande les *Récits mérovingiens* d'Augustin Thierry.

— Et pourquoi, mon Dieu ?

— Ah ! pourquoi !... Hervé m'a confié le rôle principal de *Chilpéric* et je tiens à « entrer dans la peau » de mon personnage !

Blanche d'Antigny lisant les *Récits mérovingiens* pour créer une opérette, voilà une de ces ironies purement parisiennes qu'on note au passage et qu'on n'inventerait pas.

C'est à la Librairie Nouvelle qu'hier, en passant, j'ai entendu pousser par un personnage des plus graves cette exclamation stupéfiante :

— Comment, Henri Rivière, le commandant Rivière, avait fait des vers autrefois ? Alors, rien ne m'étonne plus !

C'est la révélation d'un ami, sur *Henri Rivière intime*, qui vaut au brave officier le dédain posthume du per-

sonnage que je me garderai bien de nommer. D'ailleurs il s'appelle *Légion*. « Il avait, dit M. de Maurceley, en parlant de Rivière, publié un petit recueil de vers tiré à un petit nombre d'exemplaires pour les camarades d'école et les amis d'alors. »

En chasse, bibliophiles ! Et je vous dirai ce que ne dit pas l'ami du commandant. Le titre du volume de vers, qui fut parfaitement mis en vente pour le public, était *Loisirs de Voyage*.

Et je trouve dans l'*Artiste* de 1853 le compte rendu de ce précieux et ignoré petit livre : *Loisirs de Voyage*, poésies par M. Henri Rivière.

« Voici un petit volume de vraie poésie qui se recommande surtout à l'attention des trop rares lecteurs de vers par la position particulière de son jeune auteur. Ces rêveries harmonieuses et colorées, ces chants sincères, ont été littéralement créés au roulis des vagues, sous l'inspiration permanente de cette solitude pensive de la vie du marin. Dans tous ces vers, les uns ont été ébauchés sur le pont du vaisseau, dans les nuits constellées des tropiques ; les autres ont été le premier salut du poète aux rivages étrangers qu'il abordait. Nous n'avons qu'un regret, c'est que M. Henri Rivière, jeune enseigne de vaisseau, n'ait pas demandé plus souvent à sa muse fraîche et souple la traduction poétique des impressions qu'a dû recueillir, en des lieux si divers, la vie habituelle du voyageur. Quand on sait voir et peindre comme lui, on a dans son âme un original tout composé de ces éléments. M. Henri Rivière nous le doit : ce sera son second recueil, nous l'espérons. »

Le *second recueil* du *jeune enseigne* ne devait jamais paraître, et Rivière abandonnait bientôt les vers pour la prose.

Mais quand ses chefs lui disaient, d'un petit air dédaigneux :

— Pourquoi écrivez-vous donc des romans ?

L'auteur des *Loisirs de Voyage* devait sourire à part soi et songer :

— Que diraient-ils donc s'ils savaient que j'ai écrit des vers ?

Aujourd'hui, tout est révélé.

— *Alors rien ne m'étonne plus!* comme dit l'homme grave que j'ai entendu. Il devait mal finir !...

Et voilà un renseignement de plus pour le livre que prépare M. Delaunay sur le glorieux et malheureux Henri Rivière.

XXVIII

Reprises parisiennes. — Goritz et la guerre. — L'ouverture de la chasse. — La chasse autrefois et aujourd'hui. — La finance et le comte de Charolais. — Toussenel et Cherville. — A quoi sert la chasse. — Question de mise en scène. — Le luxe au théâtre et le luxe dans la vie. — Où est le bonheur. — Maisons neuves. — La mise en scène chez le médecin. — Le *Médecin*, par le docteur Dechambre. — Une dépêche de M. Pasteur. — Les médecins et le choléra. — Trousseau. — Une anecdote de Villemot. — Les rebouteux. — La science et l'art. — Devoirs des médecins entre eux. — Les ingrats. — La France isolée.

31 août 1883.

Ce n'est pas la première fois que je constate cette vérité devenue banale : tout ce qui arrive en ce monde semble y être déjà arrivé! La vie n'est qu'une série de reprises qu'on a raison de ne pas applaudir toujours.

Hier, en ouvrant un vieux volume des *Lettres parisiennes* de Mme de Girardin, il me semblait, à quarante-cinq ans de distance, que le vicomte de Launay m'entretenait des actualités présentes. Un enterrement à Goritz, des bruits de guerre, un scandale littéraire. 1836 semble la préface de 1883 ou 1883 le recommencement de 1836. Seulement, alors, c'était Charles X

qu'on enterrait, et il ne s'agissait point de savoir si les princes d'Orléans se rendraient aux funérailles, c'était, au contraire, la famille d'Orléans qui s'inquiétait de savoir si Berryer partait pour Goritz. La guerre se reduisait à un duel entre M. Thiers et M. Guizot ; le scandale seul était, à plus de quarante ans de distance, produit par le même personnage. M. de Viel-Castel publiait un roman-pamphlet intitulé *le Faubourg Saint-Germain*, comme on publie aujourd'hui ses Mémoires, et, s'il n'y avait point procès en ce temps-là, il y avait le même tapage et les mêmes colères qu'aujourd'hui.

Les choses se suivent et se ressemblent. On ne trouverait pas, dans l'histoire, beaucoup d'événements qui ne soient point des redites. Seulement tout s'accélère de plus en plus et suit un courant plus rapide. Les mœurs ont pris un temps de galop. La chasse, par exemple, la chasse, qui est, pour bien des Parisiens, la grosse préoccupation du moment, diffère aujourd'hui de la chasse d'autrefois autant qu'un tramway peut différer d'un coucou. Elle a suivi le mouvement, elle est devenue une affaire de *chic*, et on la pratique beaucoup moins pour la santé ou les joies qu'elle donne que pour les affaires qu'elle rapporte.

Où est le temps des *ouvertures* à la Henri Monnier, où l'on entendait cent coups de fusil tirés sur un lapin dans la plaine Saint-Denis, lequel lapin ne s'en portait pas plus mal ? On vit même, en 1830, ce spectacle inattendu : tout un bataillon de la garde nationale, en uniforme, se déployant dans la plaine de Vanves et *faisant l'ouverture* comme il eût fait l'exercice.

C'était l'heure de la chasse naïve et sans façon, la

chasse à la bonne franquette, la chasse en blouse de paysan, la chasse à la Dumas, la chasse où les propos salés servaient d'apéritif le matin et de dessert le soir. On n'en était pas arrivé à faire du vieux *déduit* gaulois un *sport* anglais et à se costumer pour égorger un lièvre. On chassait à peu près librement et la féodalité des chasseurs ne s'était pas encore emparée des bois comme un syndicat qui accaparerait des terrains.

Il faut avouer que les néo-châtelains, qui ont droit de chasse et font pousser sous les châtaigniers ou les chênes les écriteaux ornés de prohibitions, sont très féroces à l'endroit de leurs privilèges.

Un de nos amis, le plus indulgent des hommes, très spirituel et aussi bon chasseur qu'il est fin lettré, le marquis de Cherville, m'écrivait l'autre jour avec désespoir qu'il ne savait trop comment, lui qui n'a point gagné de millions à la Bourse, il pourrait arriver à chasser cette année.

— J'ai déjà eu, nous disait-il, pour avoir promené mes chiens dans un chemin, maille à partir avec un garde qui, avec une courtoisie exquise, m'a prévenu que, si j'avais le malheur de les laisser entrer dans un champ, il leur flanquerait un coup de fusil. Au temps jadis, j'eusse écrit au maître de cet imbécile, qui l'eût aussitôt mis à la porte pour avoir compromis la plaque armoriée de son baudrier par une insolence inutile et peu justifiée, puisque mes bêtes et moi nous étions sur le terrain du roi. De nos jours, cela aura valu probablement à cette brute une gratification. Mon principal voisin est un grand propriétaire terrien qui se montre, paraît-il, terrible aux pauvres diables, et l'on m'an-

nonce, dans le pays, non sans une nuance de satisfaction malicieuse, qu'il me sera impossible de sortir, la chasse une fois ouverte!

Ainsi, voilà le lot d'un Français ami de la chasse et de l'hygiène. Il cherche en vain un coin de bois à louer pour pouvoir y accomplir les deux heures de marche quotidienne que lui prescrit son médecin.

On a beaucoup ressassé l'histoire du comte de Charolais tuant un vilain pour un lapin, et celle des équipages de chasse du roi qui, à travers les bois de Verrières, de Fontainebleau, de Rambouillet, de Compiègne et de Saint-Germain, forçaient 2,651 cerfs en vingt-cinq ans, — un peu plus de cent par année, — la petite meute du roi passant à travers toutes les récoltes et les ravageant, comme il est dit dans La Fontaine ; — ces équipages n'étaient pas plus hargneux et armés en guerre contre le pauvre monde que les gardes des rois de la chasse d'à présent.

Les journaux de Seine-et-Oise sont, sans aller plus loin, remplis chaque semaine des exploits des gardes d'un gros financier, qui a loué une partie du parc de Versailles. Des allées où les enfants passent, des fourrés où les promeneurs s'égarent! Des nids de verdure, où l'on aimerait à se perdre un livre à la main! — Un instant : attention à vous. Il y a presque péril de mort! Les gardes du baron Hirsch sont là tout près, le fusil chargé. Le *Petit Versaillais*, un journal du pays, conte que, l'autre jour, une ordonnance traversait à cheval l'avenue qui conduit du boulevard de la Reine à la porte Saint-Antoine. Deux beaux chiens de chasse suivaient, appartenant à des officiers. L'un d'eux

entre sous bois ; il revient bientôt avec la patte cassée et un œil crevé. L'autre disparaît dans une haie : il est tué raide. Le brigadier de gendarmerie a déclaré que M. le baron Hirsch donne à ses gardes un franc de prime par bête fauve abattue, avec prescription d'assimiler aux fauves tous les chiens rencontrés dans *sa chasse*.

Mais *sa chasse*, c'est une propriété de l'État. Mais on devrait pouvoir prendre le frais dans *sa chasse* sans courir le risque de recevoir des grains de plomb dans le visage ! Un officier, la semaine passée, se promenait avec son enfant dans une allée en contre-bas d'un taillis. Tout à coup, quelqu'un tire. Le plomb fait pleuvoir des feuilles criblées sur la tête du petit, et l'enfant a peur. Le garde, interpellé par l'officier, répond simplement : « J'ai tiré sur une fouine. Quand j'en rencontre, j'ai ordre de tirer ! »

Comme cela, en plein jour, au hasard, sans se soucier des promeneurs ? C'est une belle chose que le droit de l'argent. Ne parlons donc plus trop haut des brutalités des grands seigneurs du temps jadis. Ils avaient des galanteries que leurs remplaçants n'ont pas. L'an passé, Toussenel, qui a tant fait pour la chasse et qui l'adorait, disait à quelqu'un que sa plus désagréable privation était de ne plus manger de gibier. Ce quelqu'un est journaliste et raconta les regrets de Toussenel dans le *Sport*, en donnant l'adresse de l'écrivain. Quelle belle occasion pour la féodalité des chasseurs de prouver qu'elle peut avoir du tact et du goût ! Toussenel ne demandait rien, mais comme il avait raison de ne rien demander ! Il reçut en tout *une* bourriche, et

c'est un homme de lettres qui la lui a envoyée. Notre ami Cherville ne nous pardonnerait pas, cette fois, de nommer cet homme de lettres-là.

La chasse donc, accaparée et comme syndiquée ainsi, n'est qu'une succursale de la Corbeille et un chapitre en action ajouté au *Moyen de parvenir*. On a une chasse, non pour brûler de la poudre aux moineaux, mais pour jeter de la poudre aux yeux. Et les financiers n'en sont pas seuls là! Voilà que les avocats s'en mêlent. Le Palais suit la Bourse au grand trot. On invite ses clients, on fait une battue et on *lève* des clients en faisant lever les lièvres.

Nous sommes loin de ces avocats sans fracas, vivant entre leurs livres et leurs dossiers, dans quelque bureau seulement orné d'une grande bibliothèque d'acajou, surmontée de quelques bustes de légistes célèbres. L'avocat nouveau n'attend pas les *causes*, il les poursuit. On ne résiste pas à un avocat qui a une belle chasse. L'éloquence du luxe est irrésistible aussi. C'est même, de toutes les éloquences, celle qui gagne le plus sûrement une cause.

La chasse, pour l'avocat qui *force* les procès comme il forcerait un cerf et pour le financier qui vise aux actionnaires comme il tirerait aux pigeons, est donc une pure question de mise en scène et, dans cette discussion sur le luxe au théâtre qui a rempli les journaux depuis quinze jours, il me semble qu'on a un peu négligé une des faces du problème. Qu'on guerroie contre le luxe au théâtre, Dumas au nom de la morale et Sarcey au nom-

de l'art dramatique, soit, quoique, à dire vrai, on ne fera pas qu'on revienne jamais aux mises en scène primitives, que le public trouverait maigres à côté des tableaux pleins de goût de M. Perrin et de ses collègues. Mais, ce qu'il faudrait vaincre, terrasser, annihiler, c'est le luxe et la *mise en scène à la ville*, puisque le théâtre ne fait, en réalité, que nous montrer ce luxe tel qu'il est devenu dans le monde d'aujourd'hui.

Pauvre théâtre ! On a tôt fait de l'accuser! Mais le théâtre est l'image de la vie, et si nos comédiennes ne se contentent plus de la robe de mousseline de mademoiselle Mars jouant *Marie*, c'est que nos Parisiennes de 1883 ne porteraient plus volontiers les jupes de jaconas de nos mères. En vérité, du temps des comédies sentimentales de madame Ancelot, croyez-vous qu'on pût voir, même aux bals des Tuileries, les robes de six mille francs qui balayent à présent le parquet du moindre agent d'affaires, le jour où l'on *raoute* chez lui?

— Mon cher, me disait un jour M. de X..., qui a dépassé la cinquantaine, ma mère était très belle et avait le droit d'être coquette. Il y avait une trentaine de mille livres de rentes au logis, qui en valent cinquante aujourd'hui; eh bien ! la robe de velours de ma mère était de... coton! Et les meubles ! J'ai gardé dans ma chambre le secrétaire et l'armoire à glace de ma grand'tante, dont le mari était pair de France ! Un épicier aujourd'hui n'en voudrait pas.

Le fait est qu'avec notre furie de bimbelots, ou plutôt de bibelots, comme on dit, notre rage de vieux cabinets italiens ou moresques, de faïences, de plats his-

pano-arabes, de cuirs de Cordoue, de tapisseries, nous passerions pour fous aux yeux de nos grands-pères. Et si l'on voulait représenter, au théâtre, un salon tel qu'il était, il y a un demi-siècle, du temps des comédies de Scribe, ce serait, j'en suis certain, un effet de fou rire. Car ce besoin de luxe, cette débauche de tentures et de rideaux, de décorations de toutes sortes, nous les réclamons partout, et aussi bien au théâtre que dans la vie. Tout se tient dans une même époque. Jamais Chateaubriand n'eut un cabinet de travail comparable au fumoir d'un journaliste d'à présent. Le vicomte d'Arlincourt, qui avait cent mille francs de rente, pousserait les hauts cris devant la table de travail de M. Zola.

Eh! oui, le théâtre est atteint d'une pléthore de luxe. Mais à qui la faute? A la vie même. C'est au modèle qu'il faut s'attaquer et non au décalque. La *note* du jour est là; le théâtre a pris la *note* — et *note* est le mot juste, puisqu'il s'agit de tapissiers et de couturières.

Chaque fois qu'on reprend la *Dame aux Camélias*, il faut enfler le chiffre des bancknotes dont il est question dans la pièce : les personnages, sans cela, paraîtraient *pingres*. On offenserait une choriste des Bouffes en lui offrant les sommes dont il est question dans la version première du drame de Marguerite Gautier. Ce n'est donc pas seulement la mise en scène qui subit des modifications et qui crève de luxe, c'est le texte même des œuvres qui doit se mettre au ton du jour sous peine de rappeler ces *élégants* des romans de Paul de Kock qui éblouissent des grisettes avec leurs trois mille

francs de rente et séduisent des grandes dames qui ont, à l'année, leur loge à l'Ambigu.

Que ce luxe soit un mal, je ne dis pas le contraire. On vivait très bien et très heureux, autrefois, dans des mobiliers qui n'étaient point du *temps*, et, pour dormir du sommeil du juste, il n'est pas besoin d'un lit Henri II. Mais le *fait* est là! On ne discute pas avec un fait, on le subit. Il est certain que la sagesse serait de se contenter de peu. La philosophie le répète depuis des siècles et des siècles à l'oreille de l'homme. L'homme répond à la philosophie : « Vous avez raison ! » Et, tournant les talons, il ne se contente que de *trop*.

Un peintre napolitain, qui connaît Ischia, M. Rossano, me disait, à ce propos, que peut-être l'effondrement de Casamicciola n'était pas le pire des malheurs pour la petite île. Le plus grand malheur, ce sera la reconstruction des blanches cabanes sans façon remplacées par de petites villas plus pimpantes où les pêcheurs de la côte et les braves gens de la ville rêveront d'avoir des meubles plus élégants. Le désastre étant subi, ils en tireront tout le parti possible, c'est-à-dire qu'ils voudront du *neuf* et se mettront, eux aussi, à la mode. Graziella a déjà renoncé à son costume grec qui lui allait si bien. Elle rêvera aussi de *bibelots* comme une Parisienne. Avec un sou de figues et six sous de poisson, les gens d'Ischia vivaient heureux au temps jadis! Je souhaite qu'en leur portant secours on ne leur porte pas, en même temps, le goût et la *note* modernes, et, pour bien faire, on devrait remplacer les cabanes par des cabanes!! A Ischia comme à Paris, je me défie des maisons

neuves, où naissent les mœurs nouvelles comme les microbes d'une épidémie !

La mise en scène et les nouvelles mœurs chez les avocats me conduiraient tout droit à la mise en scène chez les médecins, à ce besoin d'apparat qui, d'ailleurs, ne date point d'hier, puisque, dans ses préceptes, Hippocrate recommande aux médecins de son temps de fuir « le luxe des mouchoirs de tête en vue de gagner des malades, et les parfums recherchés. » Je me hâte de dire bien vite que ce n'est pas en étudiant Hippocrate que j'ai rencontré ce précepte où le luxe nous semble renouvelé aussi des Grecs, comme le jeu d'oie, mais en consultant un livre spécial d'un médecin que je ne connais pas, M. le docteur Dechambre, dont l'ouvrage, des plus curieux, le *Médecin, devoirs privés et publics*, nous est recommandé par le docteur Lereboullet.

Et lui aussi, le docteur Dechambre, constate que, comme l'avocat, le médecin moderne vise au luxe. « J'ai connu les appartements de Dupuytren, dit-il, de Marjolin, de Lisfranc, de Fouquier, de Chomel, d'Andral. Ils étaient larges suffisamment, décorés convenablement, aménagés pratiquement, en rapport de tout point avec l'usage professionnel et le rang. C'étaient des appartements judicieux. Aujourd'hui à peine satisferaient-ils des praticiens de la classe moyenne. » Toujours le *paroistre*, la mise en scène, ou plutôt le goût, ce diable de goût qui envahit toutes les classes, qui est une vertu sans doute, mais une vertu terrible, une

vertu ruineuse, une vertu qui jette non pas son bonnet, mais son argent par-dessus les moulins.

Du reste, il faut lire cet ouvrage du docteur Dechambre. Ce code du médecin est aussi le code du client, et l'on y apprend à la fois comment se doivent comporter les malades qui appellent un médecin et les médecins qui accourent — ou se traînent en rechignant au chevet des malades. La médecine, après tout, est une actualité, grâce à ce spectre vert ou bleu du choléra, et tel qui se moque d'ordinaire des médecins, leur demande avec une amicale anxiété si la quarantaine est bien observée dans les ports, ou si le melon et la mayonnaise de homard ne sont point, par le temps qui court, cholérigènes. Cholérigènes ! C'est étonnant comme les malades, imaginaires ou non, apprennent vite le langage scientifique !

Quoi qu'il en soit, les médecins sont à leur poste et le fléau n'a qu'à se bien tenir. On ne fuira pas. L'histoire, cette commère, accuse l'illustre Gallien de s'être éloigné de Rome pour fuir la peste, et il est certain que Sydenham fit rapidement ses paquets pour fuir Londres pendant l'épidémie de 1665. On cite encore une ville du nord de l'Italie qui fut désertée par nombre de médecins, en temps de choléra. En revanche, d'autres, comme Desgenettes, s'inoculent le bubon d'un pestiféré à Jaffa, ou, comme Chervin en Espagne, couchent dans les draps de gens atteints de la fièvre jaune et disent : « Vous voyez bien qu'on n'en meurt pas ! » Les élèves de M. Pasteur et la plupart de nos médecins français sont de la race de Chervin et de Desgenettes.

Braves, savants et artistes en même temps. Je dis

artistes. On n'a pas assez remarqué certain adjectif de la dépêche de M. Pasteur à M. J.-B. Dumas : « Très curieuses observations. » Or, il s'agit de recherches sur les cholériques. Mais c'est un homme de l'art qui parle, un artiste en venins. Où d'autres diraient : Très poignantes, très lugubres, très émouvantes, M. Pasteur écrit : « Très curieuses. »

Trousseau, qui fut un savant, — non point de la taille de Pasteur, il est vrai, — disait avec un esprit charmant, fait pour nous donner le frisson :

— La médecine n'est pas *une science* dont les résultats sont certains : c'est *un art* dont les jouissances sont imprévues !

Voilà qui est fait pour nous rendre sceptiques, et il est dur un peu de n'envisager les docteurs appelés à notre chevet que comme des *artistes* qui se plaisent à étudier les bizarreries morbides de la nature. Mais on ne peut empêcher les gens de dire parfois toute leur pensée. L'opinion de Trousseau me rappelle l'anecdote que racontait si drôlement Auguste Villemot, avec sa bonhomie habituelle :

« Un homme, victime d'une explosion, est apporté chez un médecin — n'était-ce pas le docteur Ricard? — littéralement embroché par un morceau de fer. La broche entrait par le ventre, ressortait par le dos. On a vu de ces cas à la fois comiques et désespérés dans les féeries.

Le docteur tâte le pouls au malade.

— Vous êtes blessé gravement, Monsieur, lui dit-il, car vous avez la fièvre !

— Je sais bien que je suis blessé; j'ai trois pieds de fer dans le ventre!

— C'est la première fois que pareille indisposition vous arrive? demande le docteur.

— La première fois, oui, Monsieur!

— Vous devez être embarrassé pour vous coucher sur le dos?

— Très embarrassé.

— Et sur le ventre?

— Également.

— Il vous est certainement plus facile de vous coucher sur le côté?

— Oui, docteur; un peu plus facile.

— Très bien. Je vois ce que c'est. C'est une broche qui vous passe à travers le corps. Reste le traitement à suivre. Deux cas se présentent : ou laisser la broche, et alors il y a à craindre des accidents inflammatoires mortels, ou extraire la broche, et il y a chance pour que vous ne surviviez pas à l'opération. Votre sort est entre vos mains, choisissez le mode de traitement. Quant à la science, elle a ses limites! Mais elle s'intéressera également à celui des deux partis que vous prendrez! »

Il paraît que l'auteur de cette facétie est le docteur Ricard.

La médecine a ainsi fourni, depuis des siècles, des *joyeux devis* aux conteurs et des comédies aux satiriques, mais, au bout du compte, Molière a eu tort et grand tort de tant railler les médecins. Il a habitué les

gens à se moquer des savants et ne les a pas guéris du tout de leur passion pour les charlatans. Tel qui dit volontiers : « Je ne consulte jamais un médecin! Pourquoi faire? Ils ne savent rien, » a la foi la plus profonde dans les orthopédistes, les rebouteux et les marchands de vulnéraire. Le zouave Jacob, qui va passer en police correctionnelle pour avoir illégalement pratiqué la médecine, a rencontré plus d'admirateurs que Claude Bernard, qui fut un grand homme. Tel guérisseur de panaris, qui a causé par la suite un nombre incalculable d'ablations de doigts atteints de gangrène par les chirurgiens patentés, a excité des enthousiasmes et fait naître une foi que n'inspirerait pas M. Vulpian ou M. Potain.

Passe pour les *rebouteux*. Certains d'entre eux ont une adresse incomparable de masseurs. Ils ne connaissent rien à la science, mais ils pratiquent *un art*, comme disait Trousseau. Ce qui n'empêche point qu'un bon chirurgien vaut tous les rebouteux de la terre et que, s'adresser au zouave Jacob pour se faire remettre une épaule démise, c'est aller chez un boulanger pour le prier d'écrire une partition d'opéra.

On trouvera des renseignements utiles, à ce propos, dans le livre du docteur Dechambre, et comment le médecin doit être, envers les clients, dévoué, doux, patient, bienfaisant et ferme à la fois. Ce sont ses devoirs envers le public, et il nous est agréable de les voir énumérer par un docteur.

Ce qui est plus délicat et nous paraîtra, à nous, malades, un peu ironique, c'est le devoir du *médecin vis-*

à-vis de ses confrères. Il paraît — c'est à peu près ce que dit M. A. Dechambre — que le médecin appelé en consultation par une famille et qui s'aperçoit que le docteur d'habitude soigne le malade en dépit du sens commun, ferait une action presque indélicate au point de vue de la confraternité s'il disait tout net que ce docteur est un maladroit. S'il prescrit un nouveau traitement, il doit présenter cette différence « comme un effet naturel de la maladie. » En un mot, tromper la famille ou le malade pour ne point laisser apparaître que le docteur habituel est un âne.

On m'avait conté — et je n'y croyais pas — cette historiette, qui n'est, après tout, que la mise en action de ce devoir médical : un malade est abandonné par son médecin. Celui-ci a déclaré qu'il ne reviendra plus. Rien à faire qu'à jeter le drap sur le nez du moribond. On appelle un médecin nouveau. Le malade guérit. Quand il est sur pied, il rencontre son docteur, le premier, celui qui lui a prédit « le trépas ».

— Comment, c'est vous? dit le médecin, je vous croyais bien mort. Et qu'avez-vous fait pour vous tirer de ce mauvais pas?

— J'ai suivi les conseils du docteur V..., qui m'a soigné, sauvé !...

— Lui?... Ah! fait le premier médecin. Et moi qui le croyais mon ami! Il a fait cela?... Eh bien, vrai, de sa part, ce *n'est pas gentil!*

En résumé, et malgré toutes les plaisanteries du monde, si, comme on l'a dit,

Un frère est un ami donné par la nature,

on pourrait affirmer que, la plupart du temps, « un médecin est un ami donné par la maladie. »

Et quel ami ! Celui qui vous soulage et qui vous sauve ou tente de vous sauver, différent en cela de la plupart des amis, qui essayent de vous perdre !

Il me semble que la France, à en juger par les articles qui ont commenté le fameux entrefilet pessimiste de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, ne peut, au total, compter que sur des amis de cette seconde catégorie. Pauvre et cher pays ! Sa plus grande illusion fut toujours de se croire aimé. Comme après tout il n'a ni jalousie ni haine, comme il est tout feu tout flamme, qu'il a tête folle et bon cœur, il n'a jamais pu comprendre qu'on le haït et qu'on le jalousât. C'était pourtant ainsi, et le malheur, loin de désarmer les jaloux, n'a guère fait que les irriter. Qu'est-ce qu'un peuple qui se permet de vivre quand on le croit mort, de se redresser quand on l'a vu abattu et de produire encore des tableaux que l'on pastiche, des livres que l'on vole et des pièces de théâtre que l'on pille?

Haro sur ce revenant !

Il ne me déplaît pas de voir ce beau concert d'ingratitudes et d'insultes se déchaîner sur ce coin de terre. J'aime mieux les menaces que le dédain. Et à tout cela je ne répondrais volontiers que par le plus profond oubli, le silence et le travail ; ou encore par la charité comme à propos de l'Italie, dimanche.

XXIX

La fin du monde. — Une prédiction mahométane. — Ischia et Java. — La bourrasque. — Le scandale d'hier : l'affaire Clovis Hugues. — Les agences de renseignements. — Tricoche et Othello. — Léon Halévy. — Un lettré. — *Martin Luther*. — Le professeur. — Ah ! si nous avions Halévy ! — Ivan Tourgueneff. — Les nihilistes. — Prosper Mérimée. — Herzen. — *Pères et Enfants*. — Les regrets d'un entrepreneur de pompes funèbres.

7 septembre 1883.

Il paraît — ceci est très sérieux — que la fin du monde approche. Les dévots musulmans n'ont jamais caché à ceux qui les écoutent que la catastrophe, si c'en est une, arrivera avec la fin du treizième siècle de l'ère mahométane, qui sera close tout juste le 8 novembre prochain. Nous avons encore à peu près deux mois à respirer.

Le *Graphic* analysait, l'autre jour, une proclamation venant de la Mecque et publiée par le *Times* de l'Inde, proclamation qui a profondément ému le monde musulman, et qui, à tout prendre, intéresse tous les mondes. Un pèlerin fanatique, du nom de Mohammed-Salib, déclare que le prophète Mahomet lui est apparu

en rêve, au mois de mars dernier, et l'a charitablement averti du prochain cataclysme final. Vingt signes avertisseurs, pas un de moins, doivent se produire avant ce que ce bon Mohammed-Salib appelle le Grand Jour, et vous trouveriez, en Orient, plus d'un Musulman qui vous soutiendrait avoir déjà reconnu un de ces signes précurseurs du dénouement. Le dernier de ces signes sera la venue d'Iman Mahdi avec ses troupes portant des étendards noirs, et un vent terrible qui emportera les âmes. Après le règne de Mahdi, la trompette sonnera deux fois, les morts ressusciteront et le jugement commencera. Ces choses inédites se passeront aux environs de la Saint-Martin, dans sept ou huit semaines.

Il est évident que ces pauvres mahométans doivent être terrifiés par tout ce qui leur arrive. Les étendards noirs de Mahdi ressemblent fort aux drapeaux du choléra, et le vent terrible est aussi venu qui, s'il n'emporte pas les âmes, a cassé chez nous et déraciné les arbres. On jurerait vraiment qu'il y a quelque ressort brisé dans la grande machine universelle. La mort est partout. La ruine de Casamicciola devient bénigne comparée aux épouvantes de Java. Des montagnes s'enfoncent, des îles nouvelles surgissent de la mer qui bouillonne. On croirait à quelque prodigieux changement de décor dans quelque féerie. Mais le metteur en scène, cette fois, a la main malheureuse : il tue vraiment trop de machinistes.

L'ouragan qui souffle sur nous depuis dimanche est de peu d'importance à côté de ces désastres, et pourtant, à l'heure où le vent hache les branchettes des acacias et emporte les brindilles des saules, je songe à

ces marins que la mer secoue, là-bas, et qui s'agitent dans la nuit et dans l'écume. Mon Dieu, le *Times* de l'Inde a peut-être raison, et le fanatique à qui Mahomet vient de parler aurait le secret et le fin mot de toutes ces tourmentes que je ne m'en étonnerais guère.

La terre a tant vu de sottises qu'elle doit être lasse de tourner; elle s'agite, elle se secoue comme un cheval se cabrerait. Elle veut en rester là, et je sais des pessimistes qui ne lui donneraient pas tout à fait tort.

Elle est habituée aux scandales, la terre, et, à tout prendre, elle les étouffe finalement, les uns et les autres. Elle en a eu un nouveau l'autre jour, qui est cette affaire Clovis Hugues dont les tribunaux auront à s'occuper. Quoi! voilà deux êtres qui vivent heureux et qui s'aiment; l'un est un poète d'un vrai talent, l'autre une femme d'une grande beauté; j'imagine qu'ils ne demandaient, en dehors du tapage de la vie publique, d'autre existence que la vie silencieuse et calme du foyer, et parce qu'il a plu aux gens à gage d'une agence subalterne et louche de calomnier pour gagner quelques sous, il faut que la joie de ces époux se change en colère et qu'ils s'occupent et se préoccupent d'un outrage quasi anonyme que la fermeté de l'un et l'honnêteté de l'autre pouvaient à la fois dédaigner!

Je ne veux point parler du fait même qui a révélé au public l'existence de ces laboratoires de renseignements où l'on tripote les réputations comme des mixtures. Je veux simplement appeler l'attention sur ces agences d'Augias où peuvent traîner les noms les plus honorés

les plus illustres, les plus purs, sur des paperasses qu'on s'imagine graisseuses, et que des mains presque toujours sales ont couvertes de leurs dénonciations qui, presque toujours, sont des mensonges. On a écrit la comédie bouffonne de ces agences où, pour votre argent, on vous donne du scandale au plus juste prix. Mais qui écrira le drame plein d'angoisses, plein de larmes — et parfois de sang — de l'agence Tricoche et Cacolet tragique ? Imaginez Iago se faisant collecteur de renseignements dans l'intérêt des familles en général et d'Othello en particulier. Songez à ce trafic qui s'accomplit dans l'ombre sous couleur de morale ! Othello apprend par des petits papiers ce que Desdémone a fait dans sa journée et qu'elle a passé trois heures chez sa couturière qui a des moustaches et s'appelle *Cassio*, et ces petits papiers ont été rédigés tant bien que mal, chez le marchand de vin du coin, sur les renseignements d'une fruitière qui ne fournit pas la maison Othello et d'une femme de chambre qu'on a cassée aux gages.

Ce qui n'empêche pas la tête d'Othello de se briser et sa main de remplacer par le revolver, qui est plus moderne, l'oreiller usé depuis Shakespeare. Oui, c'est effrayant, la confiance, le bonheur, le repos, toutes les joies, toutes les pudeurs livrées à ces courtiers en renseignements qui pouvaient être tolérés quand ils ne donnaient aux négociants entre eux que des notes sur le crédit probable de tel ou tel commerçant (et encore pouvaient-ils hâter la ruine du pauvre homme !), mais qui sont odieux lorsqu'ils se mêlent du foyer de famille et se glissent sous le toit conjugal. Je mets en fait qu'une cervelle faible, un être déséquilibré et facile-

ment jaloux peut devenir fou ou commettre un meurtre comme Chalenton, si Tricoche et Cacolet lui soufflent éternellement à l'oreille le doute et, multipliant les prospectus, le poussent à se servir de leur agence : Célérité ! Discrétion !

— Pourquoi m'envoie-t-on ce papier ? Que se passe-t-il autour de moi ? Est-ce qu'on aurait deviné un secret qui m'échapperait ?

On entend d'ici le monologue. Elle est navrante, dans ce cerveau malade, la *tempête sous un crâne*. Tricoche et Cacolet font ainsi parfois l'œuvre de ces lâches qui prennent l'État pour complice, font servir la poste à leur vilenie et envoientavec des joies parfaitement ignobles, mais probablement très profondes, des lettres anonymes à leurs ennemis — ou simplement à leurs connaissances. Volupté singulière, paraît-il, que celle qui consiste à insulter sans danger, à distance, hors de la portée de la main ! Ceux qui ont cette vocation-là sauront désormais que l'emploi de leurs facultés est tout trouvé : Cacolet et Tricoche, ces policiers que renierait la police, leur tendent les bras !

Ludovic Halévy, s'il écrivait aujourd'hui avec Meilhac la comédie de l'agence de scandale, y mettrait probablement plus d'amertume. On pouvait rire encore, et de bon cœur, au temps de Tricoche et de Cacolet. Que d'épreuves depuis, publiques et privées !

Nous avons suivi, par l'allée du cimetière, le cercueil couvert de fleurs et de soleil du père de notre ami. Les chants du rituel hébraïque, le cortège de ces enfants

de chœur, vêtus de bleu de ciel, donnaient aux funérailles une poésie attendrie. C'était un homme d'une haute valeur qui s'en allait ainsi, un homme de lettres dans toute la force et la dignité du terme. J'avais, la veille, ouvert un de ses poèmes d'autrefois, *Luther*, qui faisait dire, lorsque le livre parut, au critique de l'*Artiste :* « Somme totale, Dieu est grand, Luther un pro« phète de bon aloi et Léon Halévy un poète. » Et l'auteur de *Luther* méritait ce nom. Dans une épopée vraiment belle, il évoquait là tout ce monde géant de la Réforme ; il montrait ce duel étonnant de la force et de la pensée ; d'un côté, le pape, les rois, Henri VIII et François Ier, un empereur, Charles-Quint ; de l'autre, un moine. Et c'était Wittemberg, la diète de Worms, les apostrophes de Martin Luther aux iconoclastes... Aujourd'hui que nous en sommes aux choses simples, pour ne pas dire aux tableaux de genre, nous ne comprenons plus ces résurrections grandioses. Elles gardent pourtant leur valeur.

Ils sont à retenir les vers de Léon Halévy faisant songer et parler Luther du fond d'une cellule :

Ce terrain que dévore un seul exploitateur,
Cultivé librement serait bien plus fertile !
Gloire, gloire au travail ! La terre au plus habile !
Secouons du passé l'importun souvenir.
Marchons à l'âge d'or : il est dans l'avenir !

Et cette réponse de Luther à Mélanchton qui lui prêche la douceur, lui montre le danger qui gronde :

Mélanchton, j'ai déjà réfuté ce langage.....
.....Il m'a flétri, ce pape ; il m'abreuva d'outrages.

Par la main du bourreau fit brûler mes ouvrages!
Eh bien! je lui rendrai ses mépris insultants!
Son pouvoir est fondé sur le glaive et le temps,
Le mien sur le bon droit et sur la conscience.....
..... Moi je brûle un écrit, lui veut brûler un homme.

Puis, à côté de ces scènes de polémique orageuse, que de scènes touchantes entre Martin Luther et cette Catherine Bora qu'il arrache au cloître :

... Ah! vous ne savez pas
Ce que la nuit du cloître enfante de combats,
Ni les rêves brûlants qu'une tête en délire
Dépose sur le marbre où notre flamme expire!....
... Souvent, dans les réduits du cloître solitaire,
Je murmurais les noms et d'épouse et de mère;
La prière et l'autel consolaient seuls mes jours:
Car prier, c'est aimer!... Et je priais toujours!

L'auteur dramatique se retrouve partout dans ces traits et partout aussi, dans les vingt-quatre chants du poème de *Luther*, l'historien, le lettré, le savant qui devait traduire Machiavel et écrire l'*Histoire des juifs anciens et des juifs modernes*. Léon Halévy venait alors de quitter le professorat, trouvant injuste que M. Guizot ne lui eût point gardé sa chaire de professeur de littérature à l'École polytechnique.

Léon Halévy avait en effet suppléé Arnault, qui lui-même succédait à Andrieux dans cette chaire de littérature à l'École polytechnique, où son amour des choses classiques — je parle d'Arnault — et son goût particulier pour Laïus, roi de Thèbes, ont fait inventer un mot spécial pour le discours français. Toujours, avec une fidélité rare au fils de Labdacus, Arnault revenait dans ses leçons sur Jocaste, sur Œdipe et sur les mal-

heurs de Laïus Chaque fois qu'un sujet de composition était donné, les élèves pouvaient être à peu près certains de voir reparaître Lycus, Amphion, toute la famille de l'infortuné Laïus.

— Allons, bien, se disait-on, voilà le *laïus* qui recommence !

Et de là l'expression de *piquer un laïus* et de *laïus* pour indiquer une composition de rhétorique, expression qui a franchi les murs de l'École polytechnique et doit faire encore partie de l'argot de tous les écoliers.

Léon Halévy, qui avait trente ans, qui était spirituel, très fin et très aimable dans son érudition, eut tôt fait de reléguer Laïus et les *laïus* au second plan et, tout en demeurant strictement classique, lui aussi, dans son enseignement, il y mêla ce grain de sel et d'esprit qui met en appétit les intelligences.

Il était fort aimé, fort applaudi, et, lorsque le professeur titulaire mourut, on fut tout étonné que le ministre nommât, au lieu du jeune suppléant qui occupait si brillamment cette chaire depuis trois ans, un député de la Loire-Inférieure, M. Dubois, le fondateur du *Globe*, érivain d'une valeur rare, mais d'une pitoyable éloquence.

L'auteur de *Marius à Minturnes* mourut en 1834, Halévy pouvait espérer qu'il lui succéderait. Mais quoi ! le jeune professeur était israélite et Dubois (de la Loire-Inférieure) était député. Léon Halévy fut mis de côté.

Depuis Dubois (de la Loire-Inférieure), Rosseuw Saint-Hilaire, M. E. Havet, Louis de Loménie et M. Perrens ont occupé la chaire où Halévy était monté, et la tradition de l'École polytechnique demeura si obstiné-

ment fidèle à ce cours éclatant et charmant de trois années, que les élèves, en écoutant leurs maîtres, disaient longtemps après encore :

— Ah! ce n'est plus Halévy!... Quel dommage!... Ah ! si nous avions Halévy !

Et l'on se rappelait alors, et l'on citait les phrases, les traits de ces leçons d'Halévy qu'on n'oubliait pas !

Lui, pendant ce temps, publiait une *Histoire résumée de la littérature française*, traduisait Euripide, écrivait des fables, harassait son courage de travailleur et sa curiosité de lettré et élevait ses enfants, voyant grandir ce fils qui devait être sa fierté. Léon Halévy, à la mort de son frère Fromental, faillit être — et méritait d'être — secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts; il se présentait en concurrence avec Beulé, Hector Berlioz et M. Ravaisson. Il était tout juste qu'il succédât à son frère. Beulé fut élu.

— Et pourtant, disait hier un membre de l'Institut, Léon Halévy avait vingt promesses !

Vingt promesses, ce n'est pas assez. Léon Halévy ne succéda pas plus à son frère comme secrétaire perpétuel qu'il ne succéda à Arnault comme professeur. L'important pour la renommée de ce savant, qui fut un maître, c'est d'avoir mérité de laisser un souvenir d'honneur, de probité et de talent partout où il aura passé et en tout ce qu'il a touché.

Pourquoi chercher d'autre éloge à faire de lui que ce regret traditionnel des polytechniciens, pendant près de quarante ans :

— Ah ! si nous avions Halévy !

Le vent terrible dont parle la prophétie mahométane a déjà emporté plus d'une âme haute. M. Ivan Tourgueneff, Jean, fils de Serge, est mort à soixante-six ans, et l'arbre abattu est de cime altière. Je revois encore cet homme, si admirablement beau et fort, avec sa barbe qui me parut blanche ou très grise, quoiqu'il n'eût pas quarante-huit ans quand je le vis pour la première fois. C'était à Bade, et notre ami Louis Dépret, l'humouriste de *C'est la vie*, qui a écrit sur Tourgueneff comme sur Dickens et sur Longfellow des pages très fines, nous présenta au grand romancier russe. Nous admirions profondément l'auteur de *Pères et Enfants*, qui n'était guère connu alors en France qne d'un petit nombre de délicats. Il passait ses étés à Baden-Baden avec Viardot, Maxime Du Camp, et je le vois encore promener sa haute taille et son visage calme, impassible et pourtant charmant comme d'un olympien sympathiqne, dans les allées de Lichtenthal. Que c'est loin, tout cela! Nous avons vu Tourgueneff presque coudoyer là le roi de Prusse, et ce n'était pas le futur empereur d'Allemagne que les Badois regardaient le plus. Il y a un monde entre ces souvenirs et l'heure où j'écris.

Ivan Tourgueneff, qui devait se faire en Russie l'introducteur de notre littérature qu'il aimait, — une certaine littérature du moins, — avait été lui-même présenté en France par Prosper Mérimée.

« Tourgueneff fut, pour la vieillesse de Prosper ce que Stendhal avait été pour sa jeunesse, » nous

disait finement un savant de beaucoup d'esprit. L'admiration qu'avait en 1833 Mérimée pour l'auteur de *Rouge et Noir*, il l'avait, en 1863 pour l'auteur de *Pères et Enfants*. Cet « observateur fin et subtil », comme il appelait Tourgueneff, lui plaisait, et il louait avec une vivacité cordiale, la vérité, le coloris, la grâce naïve, le pittoresque et la poésie du peintre des mœurs russes. Il aimait, en Tourgueneff, non seulement l'auteur, mais l'homme. Il se *livrait* avec lui et lui disait un jour, par exemple, en parlant de celle qu'on a depuis connue et reconnue sous le pseudonyme de l'*Inconnue :*

— Je passe pour un sceptique et je suis sentimental comme un poète souabe.

L'apparent désenchantement et le dédain qu'avait Tourgueneff pour une infinité de banalités devaient séduire aussi ce dédaigneux. Lorsque le romancier russe écrivait *Pères et Enfants*, où il mettait en présence deux générations d'hommes, il ne flattait ni les enfants ni les pères et se moquait aussi bien des lecteurs déjà vieillis d'Hegel que des jeunes disciples de Schopenhauer.

C'est là qu'il créa, pour peindre le positif et pessimiste Bazarof, ce mot de *nihiliste* dont se firent honneur et une parure ceux qu'il devait étudier encore dans un de ses derniers livres : *Terres vierges.*

— Un bon chimiste est vingt fois plus utile que le meilleur poète, dit Bazarof en ses axiomes.

Et quand on lui demande si « l'art lui semble une chose absolument sans valeur », il réplique avec un sourire de mépris : « L'art ? L'art de gagner de

l'argent et de guérir radicalement les cors aux pieds! »

— Aujourd'hui, dit-il encore, il nous paraît utile de nier, et nous nions.

— Tout?

— Absolument tout.

— Et c'est là ce qu'on nomme nihilisme?

— C'est ce que l'on nomme nihilisme, répète Bazarof, d'un ton provocant.

J'avais, lorsque parut ce livre, eu la bonne fortune de rencontrer un des hommes les plus intéressants de ce temps-ci, Alexandre Herzen, qui vivait loin de la Russie, non pas volontairement, mais en exil. Herzen, dont je vois encore les admirables yeux noirs illuminer sa figure énergique, ne pardonnait pas à Tourgueneff d'avoir appliqué à une partie de la jeunesse russe cette épithète de *nihiliste*.

Et, lui, l'homme d'action, jugeant trop sévèrement le rôle de Tourgueneff, qu'il regardait seulement comme un dilettante lettré :

— Il lui sied bien, disait-il, de baptiser les autres *nihilistes*, lui qui, en presque toutes choses, est un athée et ne croit à rien?

Je ne sais trop si, lorsque le patriote Herzen parlait ainsi, Tourgueneff avait déjà résumé son impression sur la vie dans l'admirable livre, résigné et désolé, qu'il appelait : *Fumée*.

Fumée! C'était le mot suprême et le *credo* de ce puissant esprit. Tourgueneff pourtant croyait à la liberté, et les Russes des générations nouvelles ne s'y trompaient guère. Ils l'acclamaient lorsqu'il se rendait en Russie. Son dernier voyage fut une longue

suite d'ovations. Les étudiants des Universités se rendaient en corps au-devant de lui pour le saluer. Autant de stations, autant de triomphes. Lui, modeste, s'en étonnait. Mais il était seul à en être surpris.

On n'oubliait pas que s'il n'avait pas, « de l'autre rive », comme disait Herzen, sonné *la cloche*, il avait pourtant risqué le repos de sa jeunesse, non point, comme on l'a dit et comme les journaux le répètent, lorsqu'il avait publié les *Mémoires d'un Seigneur russe*, mais lorsqu'il avait loué Nicolas Gogol mourant.

Certes, les *Mémoires d'un Seigneur russe* étaient bien faits pour attirer l'attention des puissances sur l'âpre vie du serf traînant dans ses isbas une vie triste, monotone, pénible, abrégée souvent par la *consolation* que donne le kwass.

Il y avait, dans ce maître livre, à côté de paysages puissants, d'une inoubliable mélancolie, à côté de l'évocation des vieilles superstitions de la forêt et du steppe, des scènes vivantes, originales, d'une intimité pénétrante. La haute société de province y coudoyait les pauvres diables de village et la pitié vous prenait au cœur devant le spectacle des morts silencieuses de ces serfs étendus sur la loge de leur poêle, dans un air vicié et suffocant de fumée.

La Russie d'Ivan Tourgueneff, c'est bien la *Vierge de cristal* qu'a chantée le prince Elim Metscherski, le poète des *Roses noires*, mais c'est la vierge pâle, triste et traînant sa ramée sur la neige, comme le bûcheron de La Fontaine.

Il l'aimait beaucoup, ce qui est fort naturel. Il aimait aussi profondément la France. Non point qu'il n'eût à ses heures — c'est une remarque de Charles Edmond qui, lui, est deux fois Français — ce demi-sourire de l'étranger qui regarde toujours un peu la France comme une maîtresse aimable et non comme une compagne vénérée. Tous les étrangers, même les meilleurs, ont, à un moment donné, ce demi sourire-là. Ah! *povera Gallia!* qu'elle est isolée! On vient d'écrire un volume : *John Bull et son île*. On pourrait en écrire un autre : la *France et son radeau*. Chez Tourgueneff, un des hôtes préférés de ce radeau, le sourire en question était bienveillant, discret, sérieux comme toute sa personne. Oui, encore une fois, il nous aimait, il aimait ce pays et du fond de l'âme sans en faire parole. Ivan Tourgueneff parlait fort peu du reste. On le vit un soir, invité dans une maison qui en faisait parade, se montrer d'une courtoisie parfaite, comme d'habitude, mais ne pas desserrer les dents pour dire un mot. Il devait avoir la représentation en horreur.

Ce temps est si lugubre, que les mauvais plaisants cherchent à l'égayer par des plaisanteries parfois macabres. Ce que je vais rapporter, quoique macabre en effet, n'est pourtant pas une plaisanterie.

Il existe encore un vieillard, ancien décorateur, dessinateur et entrepreneur des pompes funèbres, que les récits des funérailles du comte de Chambord viennent de plonger dans une douleur toute particulière — une douleur d'artiste.

Ce bon vieillard est navré !

— Quand je pense, disait-il l'autre soir, avec un désespoir sans bornes, qee je n'ai pas eu la bonne fortune de régler tout cela! Il y a de ces fatalités dans ma vie. Depuis Louis XVIII, pas un souverain n'est mort en France. J'aurais voulu montrer ce que je peux faire en enterrant un souverain, n'importe lequel, je n'ai pas d'opinions politiques. Passe pour Charles X, j'y avais renoncé; il était en exil, on ne le reverrait plus ; mais Louis-Philippe, c'était un bon roi, un honnête homme... Il avait toutes les chances de mourir sur le trône... et, comme il était vieux, je vous avoue que j'avais fait préparer le char d'avance — un char superbe. Eh bien, Monsieur, 1848 est arrivé, et savez-vous à quoi il a servi, ce char ? A transporter les victimes des journées de juin!

Je n'invente rien et, cette confidence n'a de prix que parce qu'elle est scrupuleusement respectée.

O ironies, éternelles ironies des destinées! Est-ce que le char funèbre du duc de Morny n'a pas servi de char funèbre à M. Thiers?

M. X..., dont je note en passant les lamentations, ne sait-il pas que lorsque Wafflard et F. Langlé cédèrent leur exploitation des pompes funèbres — ou lorsque Wafflard la céda à Langlé, j'oublie le détail absolu — il fut introduit, et cela est historique, un article spécial dans l'acte de cession :

« La précédente administration se réserve toutefois les funérailles du prince Jérôme. »

Il est de ces traits stupéfiants que ni le roman ni le théâtre n'oseraient inventer.

XXX

Pense à Batavia ! — Un philosophe pratique. — Les malheurs en tas. — Les malheurs individuels. — Robinson Crusoé et ses compagnons. — Henri Conscience. — Paul Siraudin. — *Le train de Paris*. — Mistress Langtry. — Une actrice pour la montre. — Les *interviewers*. — François Lozès. — Gambetta et ses meubles. — Une table de nuit. — Les *Amours de Napoléon III*. — Victor Uugo et le *Rhin*.

14 septembre 1883.

Les jours se suivent et deviennent dramatiques. On meurt beaucoup. Les catastrophes de 1883 ne sont, en outre, paraît-il, que le prologue des tremblements de terre de 1886. Au milieu de ces points noirs un homme d'infiniment d'esprit, qui sait prendre les épines par les roses et les malheurs par leur côté philosophique, a imaginé de faire servir à la consolation de ses amis toutes les mauvaises nouvelles qui nous arrivent.

Si on lui parle de la mort d'Henri Conscience, il répond :

— C'est fort triste, mais c'est peu de chose comparé à Batavia !

Pense à Batavia! est devenu pour lui un refrain pratique et comme un soulagement très rapide aux douleurs courantes.

— Il paraît, lui dit-on, qu'on a découvert un cadavre à Saint-Ouen!

— Diable! c'est tragique, mais pensez à Batavia! Les cadavres s'y comptent par milliers!

— Nos soldats ont un bien mauvais temps pour les grandes manœuvres!

— Certes. Mais qu'est-ce qu'une averse de plus ou de moins? Et Batavia!

Batavia — pense à Batavia! — peut devenir ainsi, par comparaison, une sorte de baume pour toutes blessures.

— Siraudin est mort!

— Oui. Mais Batavia!

— La Chine, au loin, expédie à la frontière le fameux Li-Hung, à moins que ce ne soit le célèbre Ti-Hang!

— C'est peut-être menaçant. Mais songez à Batavia!

Et, à tout prendre, on a beau songer à Batavia, cette catastrophe, dont les détails nous arrivent de plus en plus épouvantables, finit par moins nous émouvoir qu'un incident bien dramatique qui serait arrivé sur le boulevard. La mort du seul contre-amiral Pierre semble plus pénible. Les malheurs en bloc paraissent moins affreux qu'un malheur privé. Au théâtre, lorsque les morts sont trop multipliées dans une tragédie, quand au dénouement, les meurtres s'amoncellent, preste, l'émotion s'en va. Une agonie

unique causera toujours plus de sensation qu'une hécatombe. Explique qui pourra ce phénomène extraordinaire. Cinquante mille personnes qui disparaissent à la fois vous font l'effet d'une simple unité. Et, encore, non! non pas! L'unité, l'individu, sera toujours plus intéressant que la masse et son malheur nous paraîtra plus navrant.

— Voici Robinson Crusoé, par exemple, a dit fort joliment quelqu'un. De tout l'équipage de son navire, c'est évidemment lui qui nous tient le plus au cœur. Et pourtant, dans le naufrage qu'il subit, c'est lui, c'est ce Robinson qui a le plus de chance. Tous les autres meurent. Il survit. Ce qui n'empêche point qu'on s'inquiète fort peu des autres matelots, et du capitaine, et du vaisseau, et qu'on n'ait de pitié que pour Robinson. — « Pauvre Robinson Crusoé! » Soit. Mais a-t-on jamais entendu quelqu'un s'écrier: « Pauvres compagnons de Robinson Crusoé! » Et cependant ils avaient eu plus de malheur que lui!

Eh! sans doute. Seulement, Robinson est seul; les autres meurent en bloc. C'est toujours un tort d'aliéner sa personnalité et de faire, même en mourant, — surtout en mourant, — partie d'un groupe.

Je ne m'attendrirai donc point sur la fin d'Henri Conscience.

— Songez à Batavia! me dirait-on bien vite aussi.

Batavia, c'est précisément le titre d'un des romans du conteur flamand. Henri Conscience meurt très honoré après une vie d'ovations que de plus grands que lui ne rencontrèrent que rarement. On a frappé des médailles à son effigie lorsqu'il publia son centième

ouvrage, on lui élevait, il y a quelques semaines, une statue. Quand je disais qu'il est imprudent d'appartenir à un groupe! Henri Conscience eût écrit en français qu'il n'aurait pas cette personnalité tranchée, toute spéciale, toute flamande, et qui intéresse un peuple entier. Le flamand d'ailleurs est une langue et a sa littérature spéciale. Émile Souvestre, contant ses histoires en dialecte breton, à Morlaix, aurait peut-être, en Bretagne, sa statue comme Henri Conscience a la sienne en Belgique. Il faut décidément se singulariser, s'originaliser, si je puis dire, et marcher seul. En fait d'écoles littéraires, — songez-y! — la meilleure est peut-être celle de Robinson Crusoé.

Alfred de Musset, qui était de cet avis, disait un jour au poète Émile Deschamps :

— Pourquoi marchez-vous dans le sillon d'Hugo? Vous passerez toute votre vie pour un disciple. Faites comme moi : affranchissez-vous et allez seul.

Voilà bien pourquoi Mistral a eu raison d'écrire *Mireille* en provençal, et Henri Conscience de publier ses romans en langue flamande. Ils sortent du groupe. Ils laissent l'équipage braver le flot et se sont construit une habitation spéciale dans leur îlot. On les salue de loin quand on passe.

Paul Siraudin, l'auteur dramatique, loin de rêver une île à lui seul, ne songeait qu'à rester, au contraire, dans ce tas nombreux de gens de toutes conditions, de tous âges et de tous métiers qui s'appellent des « Parisiens ».

Il était, comme Nestor Roqueplan et comme Auber, de cette race spéciale qui ne peut vivre qu'à Paris. Son existence tout entière tint entre Brébant et les coulisses du Palais-Royal, en passant par les Variétés. Quand, la fortune lui manquant, il se retira aux Batignolles, il lui sembla qu'il s'exilait au bout du monde. Pour un provincial, en effet, Batignolles, c'est Paris; mais, pour un Parisien, Batignolles, c'est la province.

« Proposez, disait Auguste Villemot, cet autre Parisien bourgeois, proposez à Siraudin de le faire hospodar de Valachie, il refusera, ou, s'il accepte, au bout de trois mois il fera gouverner sa province par son concierge et reviendra tout doucement à Paris lire à M. Dormeuil une « balançoire » pour Grassot et mademoiselle Duverger. »

On peut dire que, dans la vie, Siraudin avait saisi, comme une occasion, la réputation par les cheveux — ceux qu'il n'avait pas. Sa calvitie a plus fait pour sa renommée que son répertoire, qui est amusant. Les cheveux de Siraudin étaient un de ces *truismes* parisiens, un de ces petits paquets tout faits que les générations de chroniqueurs se lèguent les unes aux autres. Il est de ces plaisanteries inévitables, de ces rebâchages de drôleries dont Paris s'amuse pendant vingt ans consécutifs. Même surannées, elles produisent encore leur effet, comme ces mots dont Scribe saupoudrait parfois ses comédies en disant : « Ils ont déjà été applaudis cent fois ; ils le seront bien encore. »

Paris avait adopté Siraudin et sa calvitie comme il devait, plus tard, avaler ses marrons glacés. Hélas! le confiseur, chez Siraudin, fit quelque tort à l'homme

de théâtre sans beaucoup servir au négociant. Aussi bien ce gai boulevardier, très fin, fort érudit, bibliophile expert, était-il devenu assez amer à la fin de sa vie. Il avait, sous ce titre : *Mémoire des autres*, commencé des confidences qui n'étaient guère que des *Mémoires contre les autres*. Curieux, d'ailleurs, comme tout ce qui touche au passé et tout ce qui raconte aux nouveaux venus des événements et des hommes d'hier qu'ils ignorent si parfaitement.

Bref, Siraudin était et demeura, jusqu'à son arrêt aux Batignolles dans le *train de Paris*, ce train infernal qu'il ne faut point manquer, qu'on ne rattrape jamais, et qui laisse sans pitié tant de gens en gare. N'entre pas qui veut dans ces wagons spéciaux. Il nous arrive, par exemple, d'Angleterre, aujourd'ui, une comédienne qui, si elle le voulait, révolutionnerait Paris par sa beauté, mais ne réussirait peut-être point à faire partie du *train de Paris*. C'est mistress Langtry, qui vient de gagner, sans aucun talent théâtral, deux ou trois millions en Amérique.

On nous annonçait naguère la visite à Paris du tragédien Henry Irving qui devait jouer Shakspeare chez nous comme il le joue en Angleterre. Un artiste étonnant et admirable, cet Irving! En attendant, l'Angleterre nous envoie mistress Langtry, qui n'est qu'une jolie femme; mais, disons-le tout de suite, une des plus jolies femmes de l'Europe.

Mistress Langtry, qu'on appelle le *lis de Jersey* et qui est, en effet, née à Jersey, est fille d'un pasteur, — dont le rang vient, je crois, au-dessous de l'évêque. Elle était encore, il n'y a pas longtemps, une

femme du monde et du grand monde qui brillait seulement dans les ventes de charité et les *fancy fairs.* Elle y faisait du reste sensation. On se ruinait pour lui acheter, au profit des pauvres, une broderie ou un bout de tapisserie. Elle était si belle, qu'elle eut l'idée, tout à fait anglaise, de mettre en valeur sa beauté : elle entra au théâtre. D'études aucunes, de diction aucune, de talent, je le répète, aucun. Et pourtant, en Angleterre, mistress Langtry est aussi célèbre que peut l'être, en France, Sarah Bernhardt. Lorsqu'elle joue, ou plutôt lorsqu'elle se montre, on augmente le prix des places. Une stalle vaut au moins quatre livres alors, cent francs au bas mot.

La photographie de mistress Langtry, qui, d'ailleurs, ne donne point, paraît-il. une idée suffisante de la beauté du *lis de Jersey*, figure partout, à côté de celle du prince de Galles et de la charmante princesse Alexandra. De Londres à New-York, c'est une fureur : on se bat pour admirer mistress Langtry. *The Jersey Lily* réalise, avec ses beaux yeux seuls, une fortune considérable.

Et voilà donc que mistress Langtry, la jolie femme aussi photographiée que miss Maud Branscombe, est à Paris pour le moment. Tout aussitôt une nuée de reporters, de chroniqueurs et d'*interviewers* s'est abattue rue Bassano, où s'épanouit ce lis britannique. Madame Langtry n'a reçu personne. Elle n'a entr'ouvert sa porte que pour un reporter du *Morning News*, un journal anglais de Paris, et elle lui a, d'un air ennuyé, déclaré qu'elle avait été beaucoup trop *interviewée* en Amérique pour se laisser *interviewer* encore à Paris.

Que les *interviewers* se le tiennent pour dit; qu'ils se rattrapent sur le marquis Tseng ou sur le meurtrier de la rue du Regard; qu'ils *interviëwent* le lieutenant Bettini, si la fantaisie leur en prend, mais qu'ils renoncent à *interviewer* mistress Langtry. Le *lis de Jersey* fait *assavoir* aux Parisiens qu'il est venu chez nous tout simplement pour se commander des robes nouvelles et pour écouter nos comédiens français.

Là-dessus, le reporter du *Morning News*, qui, en bon *interviewer*, décrit le plastron collant et les gants de Suède de mistress Langtry, lui pose cette question à brûle-corsage :

— Est-il vrai que vous vouliez débuter à Paris et que vous preniez des leçons de M. Régnier, de la Comédie-Française?

— Non, a répondu dédaigneusement le lis de Jersey, ce sont des histoires de journaux. Je n'aurais pas besoin de leçons pour voir s'ouvrir les portes des théâtres de Paris!

Ah! que voilà bien un mot de jolie femme! Et que mistress Langtry a raison! Mais, où elle se trompe peut-être, c'est quand elle croit que ces portes resteraient ouvertes longtemps à Paris. Nous ne sommes point chez les Yankees et on ne joue pas seulement la comédie pour les lorgnettes. L'exhibition de mistress Langtry attirerait évidemment les curieux, mais elle ne les retiendrait pas longtemps. C'est la différence des goûts et des races. On peut être laide ou pire comme une Dorval et passionner le public en France. On ne saurait le séduire si l'on n'est que belle et si le seul art qu'on pratique est l'art de se faire admirer.

Et pourtant quel joli surnom et quel joli titre sur une affiche : *Le Lis de Jersey!*

Lambert Thiboust eût dit bien vite à Siraudin :

— *La faisons-nous ?*

Le vieux Lozès, François Lozès, le dernier de la dynastie fameuse des maîtres d'armes de ce nom, est mort dans sa propriété de Saint-Bertrand de Comminges, qui n'avait pas moins — disait-il — de trois kilomètres de longueur sur la Garonne. C'était un brave homme, actif et gai, que ce Lozès, adorant ses élèves, les suivant de l'œil dans la vie, tout fier de les voir se débrouiller et arriver, et se vantant d'avoir donné les leçons à ceux qui devenaient célèbres. Que de généraux, d'ingénieurs fameux, ont reçu l'enseignement de Lozès, quand ils étaient polytechniciens! Lozès avait sur eux ses opinions. La façon dont ils faisaient jadis un *coupé* dégagé lui inspirait des réflexions comme celle-ci :

— Je savais bien qu'il ferait un fameux soldat! Il avait des coups droits irrésistibles!...

Ou :

— Qu'il ait été battu, c'est tout simple. Il fallait voir comme il se fendait mollement!

C'est le mot de l'empereur d'Autriche sur Napoléon, son gendre, après Waterloo : « Il devait finalement être vaincu : il avait une si mauvaise écriture! »

François Lozès était riche. M. Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, qui avait été son élève, le rencontre un jour, comme le

maître d'armes sortait du lycée Louis-le-Grand.

Le père Lozès se frottait les mains.

— Eh! bonjour, mon bon monsieur Bertrand, je viens de toucher le mois de mes élèves!

Il était enchanté, rayonnant, et, avec son accent gascon :

— Mon bon monsieur Bertrand, je gagne plus que le proviseur, té!

C'était vrai. Et voilà qui est significatif et documentaire, comme on dit à présent, sur la situation des professeurs, du corps enseignant dans notre France. Un maître d'armes, qui touche par mois dix francs par élève et qui en donne cinq à son prévôt, gagne, en fin de compte, plus que le proviseur du lycée, qui est un homme remarquable, souvent éminent et hors de pair, et qui n'aura jamais de château sur la route de Montréjeau à Luchon, puisqu'il n'enseigne pas, lui, les contre de quarte.

François Lozès, en faisant des fouilles dans sa propriété de Saint-Bertrand de Comminges, y avait trouvé, déterré, un buste de personnage romain qu'il offrit au musée de Toulouse. Le buste y doit être encore.

— Mais, disait le maître d'armes, au lieu de mettre le nom du bonhomme, ils ont mis mon nom à moi sur le socle!... Ce qui fait que la postérité me verra peut-être tout autrement que je ne suis!

Lozès était tout fier d'avoir donné des leçons à Gambetta, ce Gambetta dont on exploite singulièrement le nom dans les environs des Jardies.

Ce n'est point de la commune de Ville-d'Avray que j'entends parler. Une des rues qui longent la maison

où Gambetta mourut s'appelait la rue du Chemin-Vert. La commune de Sèvres a décidé qu'elle se nommerait rue Léon-Gambetta ; mais, comme ce chemin appartient d'un côté à Sèvres et de l'autre côté à Ville-d'Avray, et qu'il limite les deux communes, il en résulte que d'un côté la rue s'appelle rue Gambetta et de l'autre rue du Chemin-Vert. Ce n'est là qu'un détail. Ce qui est plus ironique et plus triste, c'est que les marchands de bric-à-brac des environs trafiquent des souvenirs, plus ou moins authentiques, de Gambetta, à l'usage des Anglais et des badauds.

J'ai vu l'autre soir, dans la grande rue de Sèvres, une table de nuit ronde, en acajou, à dessus de marbre style Empire, portant en grosses lettres cette inscription : *Table de nuit de M. Gambetta.*

Comme je passais, le marchand de vieux meubles disait à deux dames qui marchandaient la table de nuit et la trouvaient médiocre :

— Vous avez raison ! Oh ! il n'avait que de très vilains meubles !

J'aime à croire que, selon les opinions des clients, le marchand varie les épithètes. Un meuble peut être tour à tour *hideux* ou *simple*, selon les sentiments politiques. Mais il y a dans cette *réclame* macabre je ne sais quoi de sinistre et de blessant. Véridique ou non, une pareille étiquette est choquante.

Moins choquante que la fameuse affiche polychrome qui représente un Napoléon III en manches de chemise buvant du champagne avec des filles, tandis qu'une jolie femme blonde, dont le profil ressemble terriblement à celui de l'Impératrice, s'éloigne, au fond, en

causant avec un prêtre. Ces imageries déshonorent Paris. Il ne s'agit ici que de morale publique et de goût. L'ancien « collaborateur d'Eugène Suë » qui a publié jadis ces *Amours de Napoléon III*, aurait bien pu laisser dormir ses écrits dans l'oubli qui les enveloppait. Il y a mercantilisme blessant dans ces rééditions posthumes. Un jour, dans une auberge des bords du Rhin, Victor Hugo, n'ayant rien à lire, prit, par désœuvrement, sur une planche poudreuse, de petits bouquins à demi déchirés. Cela s'appelait les *Amours secrètes de Napoléon Ier*. Le poète essaya de lire, mais il rejeta bien vite les livres maculés loin de lui avec une colère mêlée de dégoût.

Les afficheurs des *Amours de Napoléon III* feront bien de lire, dans un des volumes du *Rhin*, ce que Victor Hugo dit des *Amours de Napoléon Ier*.

Mais bah ! qu'est-ce encore qu'une affiche? Et qu'est-ce qu'une chromolithographie sur les murailles de Paris? « *Pensez à Batavia*, » comme dit l'autre.

Et, par ma foi, cet autre, qui est un homme d'esprit, a bien raison.

XXXI

Les *premières premières*. — L'air du bureau. — Paris se retrouve. — Modes nouvelles. — La reprise de *Froufrou*. — Sarah Bernardt. — Les répétitions. — Le souper des chats. — Les grandes manœuvres. — Décorations militaires. — Aimée Desclée. — Thérésa. — Ce qui est *bien parisien*.

21 septembre 1883.

Reprise de *Froufrou!* Sarah Bernhardt dans *Froufrou!* Et tout aussitôt Paris a retrouvé une de ces *salles de premières* dont la composition fait la joie des lorgnettes, une de ces salles où M. Renan ne se montre que lorsqu'il s'agit d'une comédie de Pailleron, Meissonier lorsqu'on joue Dumas, une de ces représentations où Émile Augier ne vient guère où Sardou, qui est à Nice lorsqu'il n'est plus à Marly, ne vient pas, une de ces *salles* où l'on n'a jamais vu Henner, où Gounod n'apparaît qu'à de rares intervalles, où Dumas lui-même ne se rend que de temps à autre, ce qui n'empêche point que, selon l'expression consacrée, *tout Paris* s'y donne rendez-vous.

Tout Paris, moins la fleur de Paris.

Mais c'est pourtant à cette brillante reprise de

Froufrou qu'on a pu se rendre compte de cet ardent amour du théâtre qui est le péché mignon ou la vertu maîtresse du Parisien. Il y avait, dans l'atmosphère de la salle, comme une fièvre heureuse. Enfin on se retrouvait devant un rideau de toile peinte! On respirait enfin l'odeur de gaz et de poudre de riz qui se dégage d'une salle de spectacle ! J'ai déjà noté l'autre jour cette joie qu'éprouve le Parisien à voir se rouvrir ses théâtres. Il l'aime tant, ce damné théâtre, que, dans ses villégiatures les plus sauvages, s'il ne rencontre pas un casino et un programme de concert, s'il n'a pas l'occasion d'entendre l'air des *Bijoux* de *Faust* chanté par une *fleur sèche* du Conservatoire ou quelque monologue nouveau récité par un plagiaire de Coquelin cadet, il étouffe, il s'ennuie, il ne trouve aucun charme au paysage le plus pittoresque, aux *sites faits à souhait pour le plaisir des yeux*, comme on disait au temps des descriptifs sans empâtement.

Le théâtre ! Mais le Parisien ne choisit une plage que d'après la composition de la troupe du casino. Y a-t-il, sur le rivage, des galets ou du sable? Peu lui importe. Ce qui est plus grave, c'est la question de savoir si Judic ou madame Grivot y viendront donner des représentations. Prenez au hasard un *baigneur* revenant de Normandie ou un malade venant de faire ses vingt-huit jours de Vichy, et demandez-lui s'il a passé une bonne saison, il vous répondra : *Excellente!* ou *Exécrable!* selon qu'il aura ou n'aura point vu là-bas les représentations de quelque *étoile*.

Ce dialogue, entendu tant de fois, est d'une absolue vérité :

— Eh bien, vos rhumatismes vont-ils mieux? les eaux vous ont-elles réussi?

— Tout à fait. Nous avons eu la troupe des Variétés et de bons sujets d'Opéra-Comique. J'ai passé une saison charmante.

Il est si profondément chevillé dans l'âme du Parisien, ce goût forcené du théâtre, que les derniers cabotins de passage, jouant dans une grange, lui paraîtraient divertissants. Aussi, dès que les affiches nouvelles apparaissent sur les boulevards, avec quelle fièvre le Parisien court aux bureaux de location et aux agences! Il renaît, il respire, il revit. Sa boulimie de spectacle va donc pouvoir quelque peu se satisfaire. Et puis, quel montant vous ont ces « premières premières »! On se lorgne, on se salue, on s'étudie. Les *petites mouettes*, retour de la mer, analysent sur le visage des rivales les changements que quatre ou cinq mois ont pu apporter.

— Oh! comme elle a maigri!

— Comme elle a engraissé!

— Mais elle est grosse comme un muid!

— Mais elle est sèche comme un hareng!

— Elle a changé de cheveux!

— Elle se coiffe autrement!

Et, après le détail des modifications physiques, le chapitre des chapeaux et celui des modes. — « Tiens, on porte encore des chapeaux huguenot! — Et des chapeaux Garat! — Voyez donc : une toque Louis XI. — Et, sur les épaules, de petits mantelets, comme des carricks! — La couleur des étoffes? — Oh! corail rose, lie de vin, loutre, cela dépend! — Beaucoup de vestes bretonnes, comme à Quimper! »

Il semble qu'en ces premières de septembre, qui sont les primeurs de la saison, chacun s'attache à reprendre « l'air du bureau ». Tout le monde a comme une allure nouvelle et voyageuse. Les teints sont généralement hâlés. Le vent de mer et le soleil des champs ont un peu bronzé les visages. Cela ne va pas mal aux Parisiennes remises au vert. Dans six mois, le hâle aura diantrement disparu !

Quant à la soirée de lundi dernier, elle était d'autant plus intéressante qu'il s'agissait de Sarah Bernhardt. A la portion du *tout Paris* qui revenait des bains de mer ou d'une partie de chasse, se mêlait visiblement l'élément étranger, américain ou anglais, en visite à Paris. Corrects, les Parisiens avaient passé la cravate blanche; les étrangers s'étaient contentés du chapeau de feutre mou. Ce feutre indiquait le spectateur en tournée; la cravate blanche, le spectateur de retour. Les deux éléments n'ont pas été longs à s'amalgamer pour applaudir l'exquise comédie et faire une ovation à Sarah Berhardt.

Le *Times*, l'autre jour, le *Times*, qui a ses heures de paradoxe, écrivait, à propos de la mort du comte de Chambord :

« Il n'y a plus désormais en France que trois personnalités bien tranchées et d'un tempérament supérieur : M. Ernest Renan, Paul de Cassagnac et Louise Michel. »

Galanterie pure pour Victor Hugo, Pasteur, Berthelot, Lesseps, Marcel Deprez et tant d'autres. Le *Times*, d'ailleurs, à son point de vue même, oubliait made-

moiselle Sarah Bernhardt, à moins qu'il ne voulût donner à entendre que *Fédora* est une personnalité universelle. Le fait est que, partout, chez les photographes de toutes les nations — et la devanture du photographe est aujourd'hui le Panthéon courant des gloires, Panthéon au collodion tout exprès inventé pour nos renommées modernes — chez tous les vendeurs de photographies de tous pays, à côté de M. de Bismarck et de M. Gladstone, entre Tennyson et le comte Andrassy, à côté du tsar Alexandre et de l'empereur Guillaume, mademoiselle Sarah Bernhardt apparaît, et *Froufrou*, la *Froufrou* nouvelle, semble représenter, personnifier la France. Je ne connais pas d'existence comparable à celle de cette toquée de génie qui a suspendu, non seulement à ses créations dramatiques, mais à ses moindres gestes, à ses fantaisies et à ses caprices, l'attention du monde entier. Étonnante sur la scène, stupéfiante hors du théâtre. L'air mourant et le corps en acier, capable de harasser, dans une tournée, une troupe entière sans avoir une heure de défaillance, arrivant par le train, dans des villes inconnues, une heure avant d'entrer en scène sans savoir où est le théâtre, comment il est bâti, quelle est sa sonorité ou sa dimension, et, gaiement, toujours gaiement, montant sur ces planches sans y avoir mis les pieds auparavant et se lançant vers l'ignoré avec des voluptés de baigneuse qui se jette à la mer.

Toujours gaie, ai-je dit?... Oui, le rire et la belle humeur semblent l'existence même de cette Muse tragique. Livide, elle fera frissonner une salle et, leste, redevenue toute rose, dans les coulises, elle fera rire jusqu'au pompier. Ce pompier, qui l'écoute, l'adore d'ailleurs,

comme l'adorent tous ceux qui l'approchent. Les répétitions de *Froufrou* étaient extraordinaires pour cela. Avant de faire pleurer, on s'amusait. Des fusées de gaieté éclataient : c'était Froufrou qui riait en répétant avec mademoiselle Antonine la grande scène de la dispute avec sa sœur. Tout en soupant, sur le pouce, elle réglait l'agonie de madame de Sartorys. Cette agonie poignante, elle la mimait de manière à donner des frissons, et cela entre deux petites bouchées de jambon.

Et des inventions d'enfant! Comme elle soupait, tous les soirs, à la même heure, le chat du théâtre se glissait sur la scène, ramassait les miettes du festin. Sarah le remarqua. Elle attendit désormais le chat pour souper. Et le matou, peu égoïste, paraît-il (on a peut-être calomnié les chats), amenait peu à peu des amis, des voisins, une amoureuse peut-être, et, comme Richelieu jouait avec les siens, Sarah Bernhardt soupait avec cette nichée de chats. Elle a rêvé d'aller, aux Indes, tuer des tigres. Ce souper de félins était peut-être le succédané de son rêve. Théophile Gautier disait que, ne pouvant avoir des tigres, il avait des chats. « Les pachas aiment les tigres, moi j'aime les chats : les chats sont les tigres des pauvres diables. »

Imaginez le croquis : Sarah debout, mordant à belles dents dans son pain, puis le semant à terre, riant des miaulements de ses hôtes et, à travers tout cela, les éclairs de l'admirable tragédienne et les mélancolies parisiennes de Froufrou !

Ce charme qu'elle a sur ceux qui l'entourent, elle l'a sur le public, qui lui pardonne tout et qui l'adore. Est-elle d'ailleurs responsable de ses fantaisies?

— Pourquoi diable vous êtes-vous mariée? lui disait Sardou, pendant une répétition de *Fédora*.

— Pourquoi ? Mais parce que c'était la seule chose que je n'eusse point faite.

Elle a commencé ses *Mémoires*, et ce sera un événement si elle les achève. Mais elle pourrait bien jouer quelque jour un drame écrit par elle et qui serait ou sera ses *Mémoires* mêmes mis en action. Elle y a songé; elle a jadis composé une pièce, *l'Épingle d'or*, très émouvante, paraît-il, incomplète peut-être, mais animée de ce diable au corps qui est la vie du théâtre, une pièce fiévreuse, hardie, singulière, vivante de la vie de l'aimable femme, et je ne répondrais pas que Sarah Bernhardt ne se réveillât, un beau matin, en se disant que l'*Épingle d'or* ou tout autre drame, la *Vie d'une Comédienne* ou le *Roman d'une Comédienne*, par exemple, serait un éclatant succès et une fortune pour son théâtre — et pour elle aussi, qui a fait la fortune de tant d'autres.

Sarah Bernhardt jouant une pièce de Sarah Bernhardt! Nous assisterons, quelque soir, à ce spectacle, j'en mettrais ma main au feu. Et la charmeuse saura doublement séduire et entraîner le public; on n'a pas besoin d'être grand clerc ni grand prophète pour prédire le résultat.

Le bon Andersen, qui fut le grand conteur danois comme Henri Conscience restera le grand romancier flamand, écrivait sur son *Journal de voyage*, à Paris, avec une candeur adorable :

« Mon Dieu ! je vous remercie de m'avoir fait la grâce de vivre jusqu'à ce soir. Ce soir, je verrai mademoiselle Rachel dans *Phèdre!* »

Je ne saurais mieux montrer la popularité de la nouvelle Froufrou qu'en citant ce mot d'un capitaine à ses réservistes, après la revue d'honneur qui terminait les grandes manœuvres de ces jours derniers :

— Eh bien ! Messieurs, je ne suis pas mécontent ! Retournez à Paris. Vous avez mérité d'aller revoir Sarah Bernhardt !

Le capitaine y mettait-il quelque intention narquoise? Je l'ignore. Je ne crois pas. Les soldats avaient marché de leur mieux, avec beaucoup d'entrain, sous l'œil attentif des attachés militaires étrangers. C'est même toujours un spectacle qui ne manque pas d'une certaine ironie que celui de ces états-majors de nationalités diverses assistant, — chez tous les peuples, — aux manœuvres d'une armée. Ils me font penser vaguement au sabre de M. Prudhomme : ils sont là, cavalcadant, officiellement désignés pour observer les soldats, pour féliciter les généraux — et, au besoin, pour les combattre.

Je me représente mal un tireur qui, pouvant avoir demain une affaire avec un manieur d'épée, l'inviterait à étudier avec grand soin quelque assaut intime comme pour lui livrer tous les petits secrets de son jeu. Ces choses arrivent, je le sais, et passent même pour de la galanterie, — au besoin pour de la chevalerie, si l'on veut aller loin.

Mais le diable soit de la chevalerie qui consiste à prendre des notes sur tel ou tel corps, telle ou telle

arme spéciale, et à les envoyer sous forme de mémoires à son gouvernement. C'est l'habitude, encore un coup, et j'espère même, à dire le vrai, que nos attachés militaires ont partout mis leur lorgnon exactement et poussé leur cheval de très près.

L'habitude en question n'en est pas moins bizarre ou, comme on voudra, mélancolique. Cette politesse des petites guerres se change trop souvent en brutalité dans les grandes et l'empereur Guillaume disait le fin mot de toutes ces amabilités lorsque, après les manœuvres auxquelles avait assisté le général Skobelef, il demandait brusquement — et pourtant avec une certaine bonhomie — au héros de Chipka :

— Eh bien, nous avez-vous bien examinés jusqu'aux boyaux?

Le plaisant, c'est que, pour récompenser les attachés militaires de cet examen, on leur donne, parfois et assez souvent, une décoration en manière de remerciement : « Vous avez fait votre devoir d'ami qui prend toutes ses précautions pour le jour où il deviendrait ennemi; c'est parfait; voici donc pour votre peine une croix d'émail et un bout de ruban. » L'attaché militaire s'incline, pique le ruban sur sa poitrine, remercie, salue encore et s'en va ajouter un post-scriptum à ses notes sur le meilleur moyen de battre l'armée qu'il vient de voir défiler. C'est ce qu'on appelle familièrement la camaraderie de la petite guerre. Tous camarades, ces beaux cavaliers des états-majors, jusqu'au jour où ils échangeront des estafilades.

De toutes les sottises de la guerre, la plus irritante peut-être est, à mes yeux de bon bourgeois qui trouve

odieuses ces charcuteries souvent nécessaires, celle qui consiste à se porter des toasts après qu'on a analysé la manière la plus commode de se porter des coups.

Mais, en parlant de Froufrou, pourquoi ai-je pensé à Desclée? Et il m'a semblé la revoir, à cette première dans sa robe blanche en regardant hier son buste, souriant d'un sourire triste, là-haut, au cimetière, tout près de Dorian debout sur les fascines du siège, et de Michelet endormi ; en face de Soulié, à dix pas de Balzac, au Père-Lachaise. La tombe de Desclée a des fleurs toutes fraîches, comme celle de Musset a des bouquets de violettes d'un sou, cueillis au matin d'hier à peine. Une couronne bleue se mêle aux touffes de marguerites blanches et aux festons de lierre qui montent autour du monument, sans prétention comme celle qu'il recouvre. Sur la couronne on déchiffre ces mots : *A ma fille*. Mais d'autres affections, d'autres dévoûments veillent aussi sur la tombe où on ne lit que deux dates, celle de la naissance et celle de la mort, ce nom : *Aimée Desclée*, et ces titres : *Froufrou*, *Marceline*, *Une visite de Noces*, la *Princesse Georges*, la *Femme Claude*. Au-dessus, le buste, et cet œil étonné, ce sourire attristé, cette grâce restée juvénile. Comme elle nous a émus, que de larmes elle nous a arrachées, la pauvre femme ! « Il ne reste rien de ce qui fut cela, » a-t-on dit sur sa tombe.

Si, il reste quelque chose ; son nom, ce nom qui a comme des harmonies d'amour mystérieux, *Aimée Desclée*, et ses lettres aussi, ses lettres qu'on devrait

publier et qui nous livreraient une âme d'artiste bien moderne, une âme de femme du dix-neuvième siècle, avec ses inquiétudes, ses soubresauts, ses déchirements, son intelligence et son honnêteté retrouvée jusque dans la chute. C'est alors qu'elle grandirait encore, la pauvre grande Desclée!

M. Émile de Molènes a donné quelques fragments de ces lettres précieuses dans un livre qui restera : *Desclée, biographie et souvenirs.* « La récapitulation de tout ceci, — écrivait un jour la comédienne, lasse de la vie — c'est que je finirai certainement sous une coiffe empesée. Je ne pense jamais à me tuer; je consens très volontiers à mourir. Au couvent, je deviendrai certainement extatique, j'adorerai mon Christ; peut-être me le rendra-t-il. Là seulement je serai enfin contente de mon sort; c'est peut-être une vocation contre laquelle je lutte. Personne n'a d'intérêt à ma conservation et ma suppression pourra du moins faire quelques heureux ou du moins quelques heureuses. Une place vacante !... A qui le tour ? »

Elle eut encore un mot terrible devant l'agonie. La maladie se prolongeait trop, avec des tortures inexprimables.

— On m'avait dit que j'allais mourir! criait Desclée. Pourquoi est-ce que je ne meurs pas? Est-ce que la mort m'a encore trompée, comme la vie?

Je songeais à toutes ces souffrances — et aussi à ces triomphes — en contemplant, au cimetière, le buste de bronze de Froufrou! Un souffle! Et c'est fini!

— Place vacante! A qui le tour?

Ces tombes d'actrices ont des visiteurs tous les ans,

tous les jours. Au cimetière israélite, le mausolée de Rachel avec son diadème de reine de tragédie sculpté au-dessus de l'entrée, — diadème qui n'a plus de front pour le porter — ce monument est littéralement couvert de noms entrelacés, écrits au crayon, gravés au couteau, noms de débutants, de débutantes, — noms alsaciens ou israélites d'apprenties tragédiennes, qui viennent les inscrire là comme un hommage à cette souveraine de théâtre.

Desclée ne fut pas une reine, elle fut une femme, elle fut la Femme, la Parisienne avec toute sa grâce, la Française avec tout son charme un peu névrosé. Et quand on pense qu'elle faillit quitter le théâtre, n'être jamais ni Froufrou ni la princesse Georges ! Comme cette admirable Fargueil qui, écrasée d'ennuis, écœurée, laissa un moment là Paris pour la province — Fargueil dont on va saluer une dernière fois l'apparition — Desclée avait abandonné le Gymnase et couru l'étranger. En Italie, elle rencontra M. Paul Bondois, un artiste étrange, une intelligence rare que nous vîmes ici dans une création singulière, *l'Ange de Minuit*, de Plouvier. Et Paul Bondois donna une âme à cette fine Parisienne attristée. Il y a là comme un roman à la *Consuelo*, un roman à la Sand, un « roman à faire ». Quand Desclée revint, celle dont Montigny avait dit : « Ce ne sera jamais qu'une cabotine ! » était une incomparable, une immortelle actrice. Quant à Paul Bondois, il est mort poitrinaire il y a trois ou quatre ans.

Mais, puisque Sarah Bernhardt en dépit de sa fièvre nerveuse ne réussit pas à faire oublier l'inoubliable et adorable Desclée — j'en profite pour demander qu'on

nous rende, enfin, avec ses Lettres, ses Confidences, le testament de ses souffrances, l'âme même de celle qui repose au sommet de la colline, sous les fleurs, et pour qui il semblait qu'on eût trouvé ce nom de sylphe parisien : Froufrou !

Mais que vais-je là évoquer Desclée? On n'a parlé, ces jours derniers, que de Thérésa. La réapparition prochaine de la chanteuse populaire sur la scène de l'Alcazar a ranimé les souvenirs des chroniqueurs et reporté leur esprit au temps où Thérésa publiait ses *Mémoires* pour répondre au mot injuste de Fiorentino : C'est la Rigolboche de la chansonnette! » Enfant de Paris, Thérésa a gardé la *note* de Paris. Dans ces représentations extraordinaires où l'on convie, sur les théâtres les plus divers, des artistes d'un talent supérieur, deux femmes ont seules obtenu toujours le même succès, qu'elles apparussent sur les planches de l'Ambigu ou sur la scène des Italiens, et ces deux femmes, d'une race si différente, c'est Déjazet et Thérésa, l'une parlant à l'esprit, comparable à de la mousse de champagne, l'autre, même dans ses brutalités, allant droit au cœur, comme du vin chaud.

Il faudrait ajouter maintenant madame Judic, qui n'a jamais non plus manqué son effet devant les blasés ou devant le peuple.

« Le jour où j'aurai perdu ma voix, il me restera mes *Mémoires !* » disait Thérésa dans le livre qu'elle avait dicté. Thérésa a toujours sa voix vibrante qui chantait la *Marseillaise* en 1870, après avoir lancé la

Femme à barbe. « Personne n'a, pour chanter, une meilleure méthode que Thérésa si ce n'est madame Viardot, disait un jour Gounod. Elle phrase comme personne au monde. »

Et les Parisiens du boulevard vont, avec plaisir, revoir la faubourienne. Thérésa fait partie de Paris. On se demande parfois ce qui est *parisien* et ce qui ne l'est pas, et j'ai tenté souvent de l'expliquer. Thérésa est *Parisienne* et toutes les autres chanteuses de cafés-concerts ne sont point *Parisiennes.* On les abandonne à leur quartier. Paris ne se dérange pas pour elles. Et pourquoi?

L'an dernier, un jour de Toussaint, les ouvreuses de loges du théâtre de l'Ambigu trouvèrent, dans une baignoire du théâtre, une énorme couronne mortuaire oubliée par un spectateur. Une couronne d'immortelles dans une salle de spectacle ! Les gens qui l'avaient perdue s'étaient dit : « Nous irons la porter à nos morts demain ; en attendant, allons nous amuser, ce soir ! » Eh bien, dans ce seul trait, qui n'est peut-être possible qu'à Paris, il y a toute une révélation sur le caractère d'une ville. Ce qui est *parisien ?* Aller écouter un drame avec une couronne pour les tombes ; faire du théâtre un apéritif du cimetière ; installer la baraque de la femme-colosse à côté de l'étalage de bouquets funéraires, mettre la grosse caisse de la foire parmi les boutiques de deuil, voilà ! Ce qui est « bien parisien », c'est ça !

Ce qui est plus *parisien* encore, c'est la nouvelle cou-

ronne *d'immortelles* qu'on annonce pour le prochain jour des Morts : la *Couronne Mascotte !*...

Couronne *Mascotte!* Il n'y a pas d'ironie et de *parisinismes* plus grands.

XXXII

Le *Salon* des fruits. — Pommes, poires et potirons. — M. Lockroy père, arboriculteur. — Un verger au cinquième étage. — Beauvallet et son ânesse. — Un déjeuner en l'air. — Dioclétien. — Le père de Balzac. — La rage et les chiens enragés. — Le monument du Niederwald. — Ce que deviennent les palais. — Une visite aux ruines des Tuileries. — Marly. — Les chasses d'autrefois. — Alphonse XII et M. Grévy. — Costumes de chasse. — L'étiquette. Un colonel de uhlans. — Souvenir de Berlin. — Trois empereurs et neuf uniformes. — Le portrait de Seveste. — Un mot de *Scapin.* — La misanthropie de Ducis.

28 septembre 1883.

Paris a encore un Salon nouveau, mais ce n'est pas, cette fois, un Salon de peinture. Il s'agit d'une exposition de fruits et de légumes, et les potirons énormes, aux panses rebondies, les turbans aux colorations fantastiques, pareils à des coiffures de mamamouchis, les concombres aux tons d'un jaune pâle ou d'une couleur dorée, les poires géantes, les pommes qui ressemblent à des joues, les raisins qui font songer à la fameuse grappe du pays de Chanaan s'étalent, amenant l'eau à la bouche des visiteurs, dans ce pavillon de la Ville de Paris où nous visitions, il y a quelques semaines, l'ico-

nographie de Jean-Jacques Rousseau. L'utile après l'agréable.

Je conçois toutes les passions ; elles ont toutes leur raison d'être. La gallinoculture, ou éducation des poules, l'ostréiculture, l'apiculture et la pisciculture ont leurs fanatiques comme l'éducation de la race cuniculine ou plus vulgairement l'art d'élever des lapins, de mégisser leurs peaux et d'en confectionner des fourrures. Ces diverses passions ne poussent peut-être pas l'homme aux grandes choses, comme par exemple, l'amour de la gloire, mais elles le portent aux grosses choses, qui ont bien leur prix. Une grosse poire, une pêche admirable, des prunes géantes, des amandes d'un vert attirant, sont des victoires qui ont bien leur prix. La renommée de fin maraîcher, de bon vigneron ou de savant herboriseur ne tenterait probablement pas Don Quinchotte, qui ne rêve que de moulins à vent, mais elle séduisait évidemment le sage et très spirituel Sancho. Il est juste de glorifier les artistes éminents — éminents est le mot courant — qui sont la gloire de ce pays-ci, mais il n'est pas mauvais qu'on célèbre ces autres artistes en horticulture, agriculture ou jardinage qui sont aussi des peintres et des sculpteurs en leur genre, colorent une poire avec la collaboration du soleil et pétrissent à leur fantaisie les légumes du potager.

Une semblable exposition a d'ailleurs son *vernissage*, tout comme le Salon. Les maraîchers et les amateurs s'y rendent avec des anxiétés pareilles à celles des artistes. On n'y entend point parler de *taches*, de *touche*, de *ton*, de *pâte*, de *flou*, de *naturalisme*, d'*idéalisme* ou d'*impressionnisme*, non : mais d'*outillage*, de

porte-graines, d'*engrais*, de *soufrage*, de *méchage*. Chaque chose a son temps.

On ne se douterait guère, au surplus, que parmi ces maraîchers et ces « amants de Pomone », pour parler comme les poètes d'antan, figure un Parisien de cœur et d'âme, un comédien d'un talent puissant, qui est aussi un auteur dramatique cent fois applaudi, et qui a trouvé le moyen, en 1883, de cultiver son jardin, comme Candide, et de gagner des prix et des médailles aux expositions maraîchères du haut d'un cinquième étage d'une maison de Paris.

C'est M. Philippe Lockroy, le père du député populaire et du redoutable polémiste, M. Édouard Lockroy. Si jamais il y eut, en plein Paris d'aujourd'hui, un fait original, une bizarrerie incroyable et vraiment admirable, quelque chose de fantastique et d'étonnant, mélange de Poë et de Murger, qui fait penser que l'impossible n'est décidément point français, c'est l'établissement de ce jardin suspendu, sur une terrasse parisienne, dans une rue fréquentée de la grande ville. Je ne la nommerai point, cette rue, tout le monde irait lorgner le jardin, et M. Lockroy ne me pardonnerait pas d'avoir signalé son invention au monde, qui compte trop de curieux.

Oui, sur une terrasse longue de quelques mètres et large d'un mètre environ, M. Lockroy père a planté des poiriers comme Mélibée et il les cultive, là-haut, sous les toits, près des étoiles. Il en a choisi les espèces ; il a greffé là-haut des pommiers de prix et il en obtient des produits supérieurs — supérieurs est le mot — qui lui valent, de temps à autre, des explosions

d'admiration et des récompenses aux exhibitions publiques.

Ne parlez plus à cet homme réellement distingué et de la race affinée des grands artistes d'autrefois, ne lui parlez pas ni de littérature, ni de théâtre ; peu lui importe le théâtre ! Il ne songe qu'à ses arbres fruitiers, grandissant là-haut à son cinquième étage. Il se rappelle bien qu'il y a eu des soirées de fièvre où l'on acclamait l'acteur Lockroy jouant *Marie Tudor ;* il se souvient des tonnerres de bravos qui accueillaient ses drames à lui, comme *Perrinet Leclerc ;* il n'oublie pas qu'il a signé une des meilleures drôleries du répertoire d'Arnal, *Passé minuit ;* il sait qu'il a, avec Dumas, donné la *Conscience* et, pour Maillart et Massé, écrit les livrets des *Dragons de Villars* et de la *Reine Topaze.* Bah ! tout cela est loin, et tout cela ne vaut pas la grande joie, la joie profonde, de cueillir près des nuages quelque doyenné extraordinaire ou quelque reinette phénoménale. L'auteur du *Chien du jardinier* n'est plus que jardinier et contemple avec un certain dédain, du haut de son potager unique au monde peut-être, les pauvres Parisiens qui s'agitent au-dessous de lui sur le trottoir.

C'est singulier, et c'est charmant, cette existence d'artiste octogénaire retiré dans ce verger de Sémiramis et n'existant plus que pour ses rivaux de jardinage, après avoir passionné des générations. Jamais feuilleton de Janin ou de Gautier n'a causé à Lockroy une joie pareille à celle qu'il éprouve lorsque certains journaux spéciaux parlent de ses poires et de ses produits. Il ferait bon marché de sa renommée de dra-

maturge, mais de sa gloire de maraîcher, non pas ! Il a inventé, pour abriter du vent ses arbres fruitiers, des remparts mobiles qui, sur sa terrasse, changent de direction avec les vents eux-mêmes. Il a ses allées favorites, dans son potager idéal.

Un jour, son fils va déjeuner avec lui, là-haut, dans ce jardin, dessiné du reste admirablement. Dîner sous les pommiers, entre deux plants de fraisiers, à Paris, au cinquième étage, c'est une aventure qui n'est point commune.

Beauvallet père, le tragédien, avait trouvé plaisant d'élever, dans sa mansarde, une ânesse et de nourrir toute la maisonnée du lait produit par une prairie artificielle installée sur le parquet. Mais c'était là une simple plaisanterie d'artiste, une charge de rapin.

Le jardin suspendu de M. Lockroy père est, au contraire, une invention des plus sérieuses et, le mot me vient sous la plume, des plus fructueuses. Demandez à ses rivaux.

Édouard Lockroy déjeunait donc sur la terrasse, en plein verger, lorsqu'une odeur particulière, un peu trop champêtre, vint à passer sur l'omelette.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le député. Qu'est-ce que cela sent ?

M. Lockroy haussa doucement les épaules.

— Ce n'est rien !

— Ce n'est rien, mais ça a une odeur...

— Toute naturelle, répondit l'horticulteur. Tu sais bien ta chambre, la chambre que tu occupais autrefois ? Eh bien, j'y ai fait déposer un peu de fumier que je viens de recevoir ! La terre en avait besoin !

Après cela, parlez de Dioclétien cultivant ses laitues ! Ce comédien étonnant faisant, parmi les exposants, des envieux, avec ses pommes élevées à la hauteur d'un cinquième étage, me paraît un philosophe de la force même du fameux empereur. Il est heureux, aussi profondément heureux, qu'un homme peut l'être. A qui lui parlerait de ses succès, il répondrait en souriant modestement : « Oui, je ne suis pas mécontent de mon chasselas ! » Il a été une des gloires du théâtre ; il est aujourd'hui une des sommités de l'horticulture. Je ne sais si ses poires figurent, cette année, parmi les fruits admirés au pavillon de la ville de Paris, mais il m'a semblé curieux de signaler à l'attention un arboriculteur d'une originalité aussi profonde et d'une renommée aussi grande.

Que M. Lockroy, qui fuit le bruit après en avoir tant fait, me pardonne cette indiscrétion !

Il y a là, d'ailleurs, dans ce simple fait, une nouvelle preuve d'atovisme. Le fils, avec son esprit de fine trempe française, a bien le je ne sais quoi d'indépendant et d'original du père. Il y aurait à rechercher ainsi, chez les pères, la trace, l'origine des qualités rares des enfants. Je la trouverais chez le père d'Édouard Lockroy ; je viens de la rencontrer chez le père de Balzac.

Il existe du père de Balzac une série de brochures, parfaitement dédaignées, très rares, et qui sont d'un intérêt capital pour la psychologie d'Honoré de Balzac, comme on dit aujourd'hui. Les curiosités passionnées, les ardeurs réformatrices du fils se retrouvent dans les

écrits, les idées, les polémiques du père. M. Balzac, — qui ne signait point *de Balzac*, comme son fils, mais *Balzac* tout court, sans particule, — M. Balzac, administrateur de l'hospice général de Tours et un moment adjoint au maire de sa ville, a passé son temps à écrire l'*Histoire de la Rage*, et, comme M. Pasteur, les moyens d'en préserver l'espèce humaine; il a étudié les moyens de prévenir les crimes, d'augmenter la population, « de restaurer les mœurs, de simplifier l'ordre judiciaire, de perfectionner l'état social sur plusieurs points et d'alléger les charges du Trésor public ». Rien que cela à la fois.

Tout ce qui alimente les polémiques présentes, tout ce qui semble une actualité aujourd'hui, la question de la recherche de la paternité et celle des récidivistes, tout ce qui nous passionne ou nous distrait, le père de Balzac l'a traité, étudié, brassé, dans ces écrits qui me font mieux comprendre le cerveau d'Honoré de Balzac que ses écrits mêmes.

C'est dans l'ordre de cet esprit fumeux, préoccupé, chercheur, que le romancier grandit, en cette maison de Tours où un dentiste occupe aujourd'hui la chambre natale. Toutes les chimères semblaient se heurter dans la tête du père. Qu'en diraient les amis des chiens et les partisans de la ligue antivivisectionniste? M. Balzac, considérant que le chien est plus redoutable avec son virus rabique qu'avec son venin la vipère, demande un projet de loi entraînant la destruction totale de la race canine.

Prenant pour moyenne le chiffre de cinq cents individus mourant annuellement de la rage, Balzac père

arrive à calculer que, depuis deux mille ans, c'est donc environ un million d'hommes que le chien a fait disparaître de la terre et, en comptant que chacun d'eux pouvait fonder une famille et donner le jour à des enfants et petits-enfants, il arrive bien vite à un chiffre formidable de morts ou de *non nés*.

« Si, dans ses voyages, dit-il avec fureur, le capitaine Cook nous racontait qu'un peuple de sauvages se laisse assassiner depuis deux mille ans par des chiens, qu'il en supporte plusieurs autres maux, et jusqu'à la peste, et qu'il était originairement exempt de tous ces fléaux ; que, néanmoins, il ne prend aucune précaution contre ces animaux ; qu'au contraire il les met dans son intimité, les caresse, les embrasse, nous crierions à l'exagération, au mensonge ; nous ne pourrions jamais croire à l'insouciance de ces sauvages. »

Il a peut-être raison, le vieux Balzac ; mais regardez les bons gros yeux honnêtes de ce chien qui vous contemple avec une admiration béate, une sorte de passion stupide, et tous les beaux discours de l'ennemi des chiens seront effacés par une caresse de l'animal. Alphonse Karr a beau dire que le chien aime l'homme comme il aime le beefsteack, je ne vois pas que les chiens aient encore autant dévoré de gens que l'homme ami du roatsbeef a avalé de bœufs.

J'ai surtout cité ces élucubrations, d'ailleurs généreuses, pour montrer, une fois de plus, que rien, décidément rien, n'est nouveau sous le soleil.

Dans quelques jours, l'Allemagne va inaugurer sur le Niederwald la statue gigantesque, écrasante d'attitude, de la *Germania*. Le canon tonnera, soulignant devant un parterre de rois les hymnes de Richard Wagner. O revanche du *Tannhauser!*

Le spectacle sera grandiose et assez sauvage, car ce n'est pas la *Germania* pensive, mère des idées, *Officina generis humani*, comme M. Demogeot nous apprenait à la nommer avec approbation de M. Duruy, ce n'est pas elle qu'on verra se dresser là-bas, mais l'Allemagne armée, maussade et peut-être agressive.

Eh bien! le spectacle même n'est pas nouveau, et ce monument élevé à la force, le père de Balzac, qui, en vérité, semble avoir inventé toutes choses, l'avait déjà rêvé, lui aussi. O cervelle en éternelle ébullition! Le Tourangeau voulait et proposait sérieusement qu'on élevât, pour perpétuer la grandeur de l'Empire français, un monument gigantesque « égalant, s'il se peut, ou approchant au moins le plus possible le colosse de Rhodes » et devant « résister aux révolutions politiques et aux injures de tous les temps, comme les ouvrages des Égyptiens. » Ce monument énorme contenant un escalier intérieur, des cabinets de repos et une statue colossale, élevée sur un massif en marbre, devait être, d'après les vues de Balzac père, bâti soit entre les Tuileries et le Louvre, dans la grande cour, soit au milieu du Champ-de-Mars.

Que serait-il advenu du colosse si l'idée du provincial avait été mise à exécution? Tous les êtres et tous les régimes, quels qu'ils soient, rêvent de dresser ainsi à leur propre gloire des monuments impérissables,

et, que ce soit la dent du temps ou l'ongle des hommes qui l'effrite, peu à peu le monument mordu et entamé s'écroule. Nous savons la date précise de l'érection de cette géante statue de la *Germania*. Les historiens à venir diront ce qu'elle sera devenue par la suite des âges.

Cette suite des âges pourrait être parsemée de monuments élevés à la modestie. Elle réserve tant de surprises à tout le monde ! Ne soyons pas trop fiers tous tant que nous sommes. On eût bien étonné le vieux Balzac, partisan de cet édifice plus durable que l'airain, si on lui avait prédit le sort de ces Tuileries qu'il voulait orner d'une pareille masse de pierres. J'ai visité, l'autre jour, l'emplacement où fut le palais. Tout a disparu. C'est, pour le moment, une sorte de plaine où, çà et là, se dressent comme autant de pierres tombales, ou comme les menhirs de Carnac, des débris de sculptures, des fûts de colonnes et des statues brisées. Volney eût trouvé là un sujet de chapitre à ajouter à ses *Ruines*. L'aspect de ces *reliquiæ* est assez mélancolique. Il vous vient, en les contemplant, des accès d'éloquence facile et des ressouvenirs de rhétorique,

Admirable matière à mettre en vers latins.

Et les amateurs se précipitent sur ces débris pour s'en faire une parure. Comme cette cendre boueuse d'Alexandre qui sert peut-être, dit Hamlet, à boucher le tonneau de quelque vigneron, les débris du palais des rois orneront la pelouse d'un boursier retiré ou la villa d'un négociant enrichi. Au vent et au hasard

ces sculptures, excepté celles que l'État se réserve pour ses collections! Les pilastres de Philibert Delorme ne sont plus désormais que des colis. M. Sardou en a acheté une trentaine de caisses pour Marly, M. Pozzo di Borgo plus encore et M. Carvalho ornera quelque castel des frontons plus modernes de Percier et de Fontaine.

On pouvait pourtant sauver cela. Murailles et sculptures, tout était solide, et ces chicots de pierre ont été durs à arracher. M. Garnier eût pu utiliser ces murs, les encastrer en un monument superbe où l'on eût exposé les tableaux de nos peintres et les statues de nos sculpteurs. Toujours est-il que de ce palais où la monarchie avait fait place, un jour, à la Convention, il ne reste rien aujourd'hui que les caves, en partie comblées déjà.

Élevez donc des monuments, palais ou figures allégoriques comparables au colosse de Rhodes! Que la *Germania* dresse sa tête géante au-dessus des sapins des Vosges! Tout cela dure moins parfois qu'un sonnet ciselé, à l'écart, par un poète. Le *Divan* de Gœthe est plus assuré de traverser les siècles.

Lorsqu'il ira chasser, dans peu de jours, à travers les tirés de Marly, que le roi d'Espagne se fasse montrer par quelque garde tout ce qui reste du château de Louis XIV, de ce Pavillon du Roi, où nul homme, sinon fils ou petit-fils de France, n'était admis. Il n'en reste rien. Rien ne subsiste de ces douze pavillons qui représentaient les douze constellations s'inclinant devant

le Roi-Soleil comme les astres dans la vieille complainte de *Joseph :*

J'ai vu dans les sombres voiles
Onze étoiles,
La lune avec le soleil,
Qui faisaient la révérence
En silence
Tout le long de mon sommeil !

De tout cela, encore un coup, pas une trace. De l'herbe, des ronces, quelques pierres. Un peu de l'Abreuvoir, au bout du parc, à l'endroit où Saint-Simon, solitaire, allait prendre des notes de chroniqueur pour se décharger de sa bile de misanthrope ou de contempteur. Mais on peut librement jouer aux barres ou passer en fiacre à travers ce salon du Roi où venaient humblement faire figure, saluer, quêter un sourire, ceux des petits invités de Marly qui n'étaient pas admis à coucher, qui retournaient ensuite soit à Paris, soit à Versailles, et qu'on appelait sous Louis XV les *salonistes* ou les *polissons* de Marly. De ce salon, où fut un moment placé l'axe du monde, rien n'a survécu.

De Marly, il reste moins que de Ninive.

Le roi d'Espagne, pas plus que les rois conviés aux fêtes du Niederwald, ne se pique sans doute de songer à ces lendemains de l'histoire. Il ne doit point faire de Bossuet sa lecture favorite, et les prédicateurs de ce temps-ci n'auraient pas, j'en ai peur, la hardiesse de lui dire, comme le pauvre missionnaire à Louis XIV : « Je ne vous fais pas de compliments, Sire, je n'en

ai point trouvé dans l'Évangile. » Peut-être ce genre d'éloquence sacrée est-il même détruit, comme Marly.

Mascaron, prêchant à la cour au temps où le grand roi rêvait encore des conquêtes, se mit avec courage à flétrir les conquérants et les compara même tout franchement à des voleurs. « Notre maître n'a pas été content de la comparaison, » dit à ce propos madame de Maintenon, qui trouva l'éloquence du père, « hors de sa place ».

Il n'y aura ni de père Mascaron au Niederwald, ni surtout à Marly, où M. Grévy invite Alphonse XII à chasser, mais à chasser à la moderne, en *knickers besrok*, sans le costume de cérémonie des chasses que vit autrefois la forêt, lorsque madame de Montespan, et madame de Bourbon, et la duchesse de Chevreuse, et madame de Thianges, en chasseresses, montaient à cheval pour courre le cerf à la suite des invités. Le costume moderne a ses galanteries sans doute, mais il est moins brillant que le justaucorps montant et la perruque sur les cheveux que portaient alors les dames en équipage de chasse. Le plus joli, c'est que le costume paraissait indécent. Pourquoi ? Parce qu'il n'était point décolleté ! Le curé prêcha même contre le peu de décence d'une telle mode et tout le monde, y compris Dangeau, fut de l'avis du curé indigné de Marly. « Observez, dit ce diable de Voltaire, qu'alors l'habit décent de la cour était d'avoir la gorge et les épaules entièrement découvertes, la chute des reins bien marquée, les bras nus jusqu'au coude, un pied de rouge sur les joues. L'habit de chasse cachait tout cela et les dames étaient sans rouge. Le curé avait raison. »

Il ne faut point trop sourire de ces questions de costume, qui sont comme la friperie de l'étiquette, puisque nous venons d'en souffrir quelque peu dans notre amour-propre national. L'empereur d'Allemagne n'a-t-il point nommé colonel, à titre honorifique, du régiment de uhlans en garnison à Strasbourg le roi d'Espagne, son hôte ! Alphonse XII s'est même empressé d'endosser l'uniforme de lancier, qui lui va moins bien peut-être due celui de torero qu'il revêt de temps à autre à Madrid. Nous avons peut-être exagéré l'affaire de ce *travesti*. Ce n'est pas la mode, chez nous, de jouer ainsi aux soldats et d'offrir un régiment à des voyageurs de distinction, comme on leur offrirait un lunch au buffet ; mais, en Allemagne et ailleurs, cela rentre dans la politesse coutumière et cela n'engage même pas à grand'chose.

Le prince de Galles, l'autre jour, se faisait photographier dans son uniforme de hussard prussien. Il est aussi colonel allemand, le prince de Galles ! Mais il ne viendrait à personne l'idée de l'appeler hussard de Blücher. Peut-être, il est vrai, *son* régiment n'est-il point caserné en Alsace.

Mais j'ai vu un échange d'uniformes plus étonnant encore que ceux-ci, et, pour moi, Français, et enclin à apercevoir un peu trop vite le côté des choses graves qui prête à la raillerie, — la raillerie, notre défaut national, — cet échange de tuniques bleues, vertes ou blanches, semblait rappeler certains détails d'opérette. Oui, j'ai vu, lors de l'entrevue des trois empereurs à Berlin, en 1872, l'empereur d'Allemagne, l'empereur d'Autriche et le tsar revêtir tout à tour,

et dans la même journée, les uniformes des souverains à qui ils rendaient chacun visite : l'empereur Guillaume allant, costumé en Autrichien, voir l'empereur François-Joseph, puis, en Russe, le tsar ; et l'empereur d'Autriche s'habillant en Moscovite pour aller visiter l'empereur de Russie, puis en Prussien pour aller saluer l'empereur Guillaume. Pure affaire d'étiquette, encore une fois, mais qui n'allait point sans un certain petit accent ironique. Retrouver avec un casque à pointe le souverain qu'on avait vu passer, une heure auparavant, avec un chapeau à plumes, cela n'étonnait pas les Berlinois, habitués à ces déguisements officiels ; mais, je le répète, cela nous rappelait un peu, à nous, plus sceptiques, les vaudevilles à tiroirs que représentent parfois nos petits théâtres. La différence, c'est que le vaudeville, à Berlin, cachait un drame.

Eh bien, à dire vrai, il n'y a pas autre chose qu'une question d'étiquette dans l'acte du roi d'Espagne se faisant habiller en uhlan par son valet de chambre. La petite galanterie perfide qui consiste à avoir choisi, pour l'offrir à Alphonse XII, un régiment en garnison à Strasbourg est sans doute une imagination ou, mieux encore, un oubli de nos voisins, lesquels cherchent, comme chacun sait, toutes les occasions de pacifier les esprits et de nous faire oublier nos tristesses.

Vont-ils trouver que nous n'oublions pas d'ailleurs assez profondément lorsqu'on accrochera au foyer de la Comédie-Française, avec la croix d'honneur qu'on attacha à ses rideaux blancs, le portrait du pauvre Seveste, peint par Édouard Detaille ? Seveste eut, lorsqu'on le rapporta de Buzenval à l'ambulance du

Théâtre-Français, un mot sublime de mélancolie railleuse.

Il était tout sanglant, le brave garçon, enveloppé de linge et porté par des infirmiers. Mademoiselle Favart était là — ou Édile Riquier, qui devint pâle en apercevant le moribond. Lui se mit à sourire.

— Eh bien, quoi ! dit-il, voilà : je viens jouer la dernière entrée des *Fourberies de Scapin* au naturel !

Mais je sais qu'il ne faut pas trop rappeler ces souvenirs. Ils troublent parfois la digestion de certaines gens. Ils font regarder comme rabâcheurs ceux qui y insistent. Et puis, la piété envers les morts pourrait passer pour de l'entêtement belliqueux aux yeux de ceux qui trouvent tout naturel que le missionnaire Shaw réclame une indemnité, comme jadis le pharmacien Pritchard. Haro sur le baudet ! Ah ! les Anglais sont bien aimables !

— Lorsque je vois ce qui se passe, disait un jour un homme qui ressemblait cependant beaucoup plus à Philinte qu'à Alceste, — c'était le bon Ducis — il me prend des envies de me sauver dans la lune, d'en ouvrir la fenêtre, et de cracher sur le genre humain !

XXXIII

Octobre. — Housses et persiennes. — Les livres de la saison. — En France et en Angleterre. — Exposition de bijoux. — Les sifflets. — Le marquis d'Argenson. — Placards et journaux de la rue. — Le patriotisme de Gavroche. — La *blague* et la bohème. — Le *zutisme*. — Ceux qui s'amusent. — La raison de la raison. — De la composition d'une foule. — Un souvenir de 1848. — Une Ligue pour la conservation des œuvres d'art. — Victor Hugo et les démolisseurs. — M. Garnier et les Tuilleries. — Les jardins de Versailles et leurs réparations. — Architectes et dentistes. — La *vivisection* des tableaux. — Un Van Dyck revu par un restaurateur. — Barye et ses lions. — Les *ratisseurs*. — Coiffures à la française. — Un causeur est un baromètre.

5 octobre 1883.

Octobre m'apparaît sous les traits d'un domestique un peu chauve, qui époussette, sur les meubles, la poussière de l'été. Il entre dans l'appartement clos, remet les meubles en place et donne de l'air au salon. Dans la rue, les persiennes s'ouvrent une à une, comme des paupières qui se lèveraient sur des yeux endormis depuis de longs mois. Le sommeil est fini, en effet. Les fauteuils et les chaises ont quitté ces housses qui sont les bonnets de coton des meubles au repos. Octobre, soigneusement, a ôté le voile de gaze qui enveloppait

le lustre, et les bougies, s'il leur plaît, peuvent flamber!

Mais *Octobre* est, comme Maître Jacques, un homme à tout faire. Il se montre aussi sous les traits plus fringants d'un commis de nouveautés qui agence, derrière la glace, le grand étalage des modes d'hiver, et au besoin il revêt l'aspect plus sérieux d'un libraire, qui met en montre les livres attendus. *Octobre*, en tant que libraire, n'aura pas cette fois d'occupations bien absorbantes. Je ne vois guère à l'horizon, chez nous, que les *Mémoires de Mme de Rémusat* qui doivent nous intéresser cet hiver, et aussi *Tristesses et Sourires* de Gustave Droz qui rentre en scène et remet sa carte au public et, dit-on, à l'Académie. Tandis que les Anglais nous annoncent un formidable lot de livres piquants ou graves, nous n'avons guère en perspective que les ouvrages du jour de l'an. Il y a, chez nos voisins d'outre-Manche, sans parler des autres, un mouvement considérable dont nous ne nous doutons point. L'étranger ne nous intéresse pas sous la forme *livre*. En revanche, on peut voir, exposés dans un des grands magasins de l'avenue de l'Opéra, une série de colliers, de bracelets et de pendants d'oreilles posés sur un coussin portant cette inscription : bijoux fabriqués à New-York appartenant à madame Langtry, cette mistress Langtry dont je parlais l'autre jour. Nous ne semblons guère nous inquiéter de ce qui est exotique que lorsqu'un grain de scandale s'y mêle, et cette exhibition américaine prouve combien certaines gens connaissent l'humeur gobemouche du Français.

Le Français, et par-dessus tout le Parisien, a un grand défaut, c'est qu'il ne connaît au monde que le

coin de terre qu'il habite. Il a toujours péché par inconséquence et par ignorance. Point méchant, cordial au contraire, facile à entraîner et à duper, il va où le vent le pousse, où sa fantaisie le mène, sans trop savoir quel est son but. C'est par ignorance plus encore que par niaiserie et par impolitesse qu'ont péché aussi les malotrus qui ont commis l'odieuse et périlleuse gaminerie — périlleuse non pour eux, mais pour la nation — de traiter comme ils l'on fait l'hôte de la France. Histoire de rire. Le patriotisme, en effet, a une dignité et une fierté que n'ont pas de telles gouailleries, et l'on n'efface pas les défaites par une descente de la Courtille.

— Voici donc où nous en sommes venus en France, écrivait dans ses *Mémoires* le marquis d'Argenson. La toile tombe, tout spectacle disparaît. Il ne reste plus que des sifflets qui sifflent.

Certes, je comprends toutes les indignations, toutes les fureurs, toutes les folies du patriotisme; mais je n'en comprends pas la bêtise! Que nous nous entre-dévorions sur notre radeau, c'est déplorable et souvent écœurant, mais que nous continuions nos pugilats lorsqu'un homme qui représente une nation met le pied sur ce radeau, c'est là ce qui me cause un amer dépit, au point de vue tout spécial et, je le reconnais, très arriéré, très absurde et niaisement chauvin de l'amour-propre français. Rien n'est ridicule comme ces gens qui se disputent devant leurs hôtes, et si, lorsqu'ils se jettent les plats à la tête, l'invité est éclaboussé, ce n'est pourtant pas lui qui se trouve sali.

Ah! misérable chose que la politique, si elle consiste

à compromettre une nation pour démolir un ministère et faire détester et accuser un peuple pour atteindre un homme !... Comme il faut déplorer cet absurde esprit, qui est le contraire de l'esprit, et qu'on appelle l'esprit de parti.

C'est le malheur de notre France que l'on y soit de son parti avant d'y être de son pays.

Les autres nations comprennent merveilleusement que devant l'étranger tout dissentiment doit se taire.

Une chose qui m'a toujours frappé dans mes voyages, c'est que, lorsqu'on rencontre un Anglais, un Allemand, un Italien, un Espagnol, avant d'être monarchiste ou républicain, libéral ou rétrograde, il est Anglais, Allemand, Italien ou Espagnol. Vous n'avez pas affaire en lui à un homme de parti, mais à une unité détachée d'une nation. L'Allemand peut être Prussien, Bavarois, Saxon, Wurtembergeois, il vous dira avant tout : « Je suis Allemand. » Tout au contraire, un Français s'affirmera, avant toutes choses, comme royaliste ou républicain, libre-penseur ou croyant, bonapartiste, ou intransigeant. La question d'opinion passe, chez lui, avant la question de nationalité. Il dira : « J'ai pour ami un tel... un bon royaliste... un bon républicain... un bon impérialiste... » Ce qui signifie que tout ce qui n'est pas cela est parfaitement exécrable. Quant à dire : un bon patriote, un bon Français, on n'y pense pas, même en voyage. C'est le *vieux jeu!*

Les Espagnols viennent, en ne voyant plus, carlistes ou libéraux, qu'un fils de l'Espagne dans le souverain raillé, de nous donner une leçon dont nous pourrions profiter, et, à tout prendre, si la sottise de quelques-uns

nous donne à réfléchir, l'aventure, pour avoir été absurde, n'aura pas été inutile.

Le malheur, c'est que nous prenons au sérieux et que nous écoutons une quantité de gens on ne sait d'où venus qui — chose extraordinaire — ne sont pas tous de mauvaise foi dans leurs niaiseries. « Nous sommes de bonne foi dans notre mauvaise foi, » disait encore d'Argenson.

Quand je pense qu'un placard anonyme, comme la *Fuite du roi uhlan*, petit papier qu'on vend deux sous, qu'on laisse débiter par les rues, peut avoir une influence quelconque sur des imbéciles qui sont parfois de braves gens et prennent au sérieux l'élucubration signée: « Un misérable » où, se vantant d'avoir mis en fuite un monarque, ce pauvre diable qui a voulu tout simplement gagner quelques sous me fait ironiquement et tristement penser à ces sots qui, voyant les Prussiens évacuer, après le traité de paix, une petite ville normande, disaient fièrement : « Ils s'en vont *avec leur courte honte!* »

Quand je pense encore que tel journal, qui a trop de patriotisme bruyant pour ne point ne nous sembler terriblement imprudent l'*Anti-Prussien*, est crié par les carrefours, fait la guerre à des chapeliers et jette un doute sur la nationalité de pauvres diables d'Alsaciens, en disant que les Allemands de Paris se font volontiers passer pour Suisses ou Alsaciens-Lorrains, quand je me heurte à cette gazette périlleuse, et que je vois la « colère patriotique » servie par tranches et clamée ainsi

par des péripatéticiens qui vendraient tout aussi bien des chaînes de montre, des nudités photographiques ou des cartes transparentes, j'éprouve un sentiment patriotique aussi, mais blessé et navré, de voir cette vertu suprême, le patriotisme, tombée aux mains de ces vendeurs, non du temple, mais du ruisseau, et proclamée par de tels crieurs. D'Assas *annoncé* par Gavroche !

Et encore, si c'était Gavroche !

Ces patriotes de *petits canards*, qui ne voient en toutes choses que l'occasion d'un lazzi et la place d'une nasarde, ont d'ailleurs leur public, et voilà le malheur. Leur *blague*, pour dire le mot, devient un cri de combat. La France a cela de désolant qu'elle ne résiste pas à une drôlerie et se laisse mener, en riant, comme une honnête femme irait au cabaret sans songer au réveil, — par la bohème et par la blague.

Il est bien évident que tous les autres peuples ont une bohème, mais elle n'a point, sur le reste de la nation, l'influence qu'elle a prise, en France, grâce à cette fiente de l'esprit français qui s'appelle, je le répète, la blague. « Blagueurs et blagués, voilà l'histoire moderne ! » dit le Thomas Vireloque de Gavarni. L'histoire moderne en France, oui, sans doute. Il n'est rien que nous n'ayons *blagué* et je ne sais rien non plus de plus redoutable et de plus redouté chez nous que les *blagueurs*. Pour éviter le rire des *blagueurs*, les honnêtes gens, qui ne sont pas toujours les plus braves, feraient toutes les platitudes. Ils ne sont pourtant pas gens à craindre, ces railleurs ; il suffit de tenir leurs gouailleries et leurs goguenardises pour ce qu'elles valent. Mais le Français, qui traiterait volontiers de

croque-mort tout homme dont la raison profonde voudrait contraindre la foule à penser, n'a pas assez d'enthousiasmes pour les fumisteries des plaisantins qui le divertissent. L'opérette restera la véritable caractéristique de ce temps. Politique d'opérette et patriotisme de lazzis. C'est pourtant une maladie mortelle que la *blague*. On pouvait croire que le féroce moxa de 1870-71 nous en avait guéris. Nous avons payé d'une amputation l'atteinte de ce virus qui continue à circuler dans nos veines et produit parfois des éruptions semblables à celles de l'autre jour.

Sans nul doute, les *blagueurs* ne sont pas la France, mais ils amusent la France comme un conteur de balivernes divertit d'abord une femme et, encore une fois, finit par la compromettre. Dans l'ébullition d'une eau sur la flamme, on ne voit que l'écume, et celui qui passe peut se figurer que ce qui bouillonne est ce qui compte. Certes non, mais empêchez donc la blague de jaillir comme la pluie de tomber, empêchez donc tout ce qu'il y a de sous-cutané d'apparaître lorsque le sang s'échauffe! La blague a fini, chez nous, par devenir endémique, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne coure point parfois comme une épidémie. Et c'est pitié de voir un grand pays, si admirablement disposé à tous les sacrifices, si laborieux et, en résumé, si sage, avec le vieux bon sens de sa race au fond du cœur, mais un bon sens timide et un peu trembleur, oui, c'est pitié de voir notre France menée, poussée, fouettée, fouaillée par la blague, par la bohème.

Ajoutez-y ceux qui, de tout ce qui se passe, ne tirent aucun enseignement et, pour tout dire, ne s'inquiètent

guère, laissant tout passer, tout casser, tout lasser, et n'ayant d'autre parti que celui que viennent d'imaginer et de baptiser quelques farceurs amis du paradoxe : le *zutisme*.

Zut! dit le collégien qui a aussi du sang de Gavroche dans les veines. On a donc fondé, en France, dans cette France isolée, menacée, jalousée, calomniée, on a fondé, même en manière de plaisanterie, même *pour de rire*, comme parlent les gamins, une association, un cercle, une réunion, une école — ce qu'on voudra — qui s'appelle les *zutistes!*

Indifférence commune à tant de rêveurs revenus de leurs songes, négation de toutes choses, ou plutôt proclamation d'un gigantesque *va te promener* pour mot d'ordre. Il y a là ce que les journaux allemands, volontiers pédantesques, appellent un cas *pathologique*. « Ah! bah! disent les Zutistes et le Royal-Gommeux, après nous le déluge! » Ce n'était pas la peine, évidemment, de tant reprocher le mot à Louis XV, qui avait, bien avant les *zutistes*, inventé le *zutisme*. On sait que son très honnête successeur l'a payé cher.

Et le payeront-ils aussi, les petits-neveux de ceux qui font partie du Royal-Gommeux ou du Zutisme en question? Il est bien possible que le châtiment très soudain et très brutal soit personnel et non héréditaire. En attendant — je copie cette *information* et ne la rédige pas : — « Le monde de « la haute noce » est résolu à mener joyeuse vie cet hiver. » Grand bien lui fasse! Il est déjà assez solide, assez superbe, assez musculeux, assez vigoureux; un peu de vie joyeuse ne pourra que le rendre un peu plus anémique, un peu

plus poussif et le monde de l'humble vie laborieuse n'y verra pas grand mal. C'est, au résumé, ce petit monde dont nous sommes, ce monde d'honnêtes gens sans fracas, qui ignore les *rastaquouères* d'en haut et les microbes d'en bas, c'est lui, ce monde timide, qui paye et a toujours, en fin de compte, payé les pots cassés par les bruyants, les tapageurs, les *manifesteurs*. Il a vu commettre bien d'autres folies, il a vu passer bien d'autres sottises, ce monde moyen qui est la France, tandis que le demi-monde de toutes catégories n'est que la demi-France ; et, sottises ou folies, il les a toutes réparées. Il réparera encore celles-ci et bien d'autres sans doute. Mais il ne faudrait pas user du dernier crédit qui nous reste. Tant qu'un tapageur est jeune, qu'il est fortuné, que ses duels sont heureux et ses parties de baccarat triomphantes, ce n'est qu'un mauvais sujet aimable à qui l'on sourit. Tête brûlée et bon cœur, il se corrigera, et vive l'enfant prodigue ! C'est tout le contraire quand le viveur vieillit, que les cartes lui sont défavorables et qu'il revient de *dessus le pré* la joue mouchetée et le bras en écharpe. On ne le craint plus ; on est tout prêt à lui nier même sa bravoure et même son esprit.

A ces mots on cria : Haro ! sur le baudet !

Il faut y bien songer : nous n'avons pas assez du rayonnement de Sarah Bernhardt et des chansons de Judic pour conserver une supériorité à la France.

Mais quoi ! ce pauvre pays en a vu bien d'autres et c'est chez lui qu'on a dit que la raison finit toujours

par avoir raison. Il suffit d'attendre. Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

Si je craignais d'ailleurs de trop insister sur un fait déplorable, sans doute, mais qui semble déjà rentrer dans l'oubli, je me demanderais s'il n'est point possible d'analyser de quels éléments est composée une foule qui siffle. « Combien de sots faut-il pour faire un public ? » demande Gœthe dans le prologue de *Faust*. Combien de gens de nationalités diverses faut-il pour faire un quarteron de siffleurs ? C'est une opération de chimie parisienne ou internationale qui nous mènerait un peu loin. Mais, dans tous ces mouvements quasi spontanés, il y a toujours eu comme une purée de boute-en-train très disparates. Quoi de plus clair, en apparence, par exemple, que la marche du « peuple de Paris » sur l'Assemblée nationale au 15 mai ? C'est la démocratie française allant manifester devant les représentants du pays, et contraindre la Chambre à défendre la Pologne. C'est essentiellement, semble-t-il, un mouvement populaire radical. Eh bien, dans la déposition de M. Trouvé-Chauvel, préfet de police, sur les événements de juin 1848, on verra, dans le décompte des gens arrêtés lors du 15 mai, que, sur 130 citoyens, on comptait :

Du parti Barbès, 45.

Du parti Henri V, 36.

Du parti bonapartiste, 58.

Du parti de la Régence, 1.

Je regrette que pareil calcul ne puisse être établi sur

les manifestants de la triste journée du samedi 29 septembre. S'il y avait bien des Français, il s'y devait trouver, je suppose, un certain nombre d'étrangers.

Les étrangers se sont toujours un peu trop mêlés — pour les embrouiller — de nos affaires de famille et ce sont ces hôtes du foyer qui ont plus d'une fois renversé notre pot-au-feu.

XXXIV

La rentrée. — Les collégiens et les mères. — La prison du lycée. — Celles qui souffrent. — Une étape nouvelle. — L'avenir de l'enfant — Les *Lettres d'un dragon*. — La fête du 2 novembre : Alexandre Dumas. — Statues et biographies. — Souvenirs de Dumas. — Une soirée en 1864. — Naples et *Isaac Laquedem*. — Edgar Quinet et Edmond About. — L'art des épopées et le goût des documents. — Les parasites de la statue. — Gustave Doré. — Les *Arts incohérents* et les *Tableaux vivants*.

12 octobre 1883.

Il y a bien des mères qui n'ont pas cette semaine dormi leur sommeil habituel. Pauvres mères ! Leurs vacances sont finies; elles ont mis sur les grosses joues roses des petits le baiser d'adieu et elles ont conduit en voiture leur collégien de fils jusqu'au seuil de la grande porte, là-bas. Elles ont même franchi ce seuil pour recommander le prisonnier à l'économe, au proviseur ou au directeur, au surveillant et jusqu'au garçon de classe. Lui, le lycéen, un peu pâle, les yeux humides et le cœur gros, n'a rien dit et bravement est entré s'asseoir devant le pupitre de bois noir, coude à coude avec les camarades. C'est encore lui le moins à plaindre : il a les récréations et les cris en commun,

les *copains* du réfectoire, camaraderies de hasard qui seront peut-être les amitiés de toute la vie. Mais la mère! Ses récréations sont finies; le diablotin du logis est parti: le démon du foyer est au collège.

Et la mère est rentrée toute triste, trouvant la maison silencieuse, et n'ayant plus d'appétit, devant la table de famille où le collégien ne s'assied plus. Volontiers, elle priverait le père de dessert puisque le gamin n'est plus là. Elle ne goûte plus aux plats que l'exilé préférait. Ce sera pour les premières vacances. Et, à propos, quand sort-il? quand revient-il? Quand le reverra-t-on au logis?

La mère alors interroge le calendrier, additionne le nombre des jours avec des battements de cœur aussi violents que lorsqu'elle était fiancée et comptait les semaines. Comment! elle ne le reverra que dans une quinzaine? Quelle barbarie! Mais, du moins, il lui est permis d'aller l'embrasser au parloir. Et, dès l'heure de la récréation, après le déjeuner, la mère s'en va voir en hâte celui qu'elle a quitté deux ou trois heures auparavant et dont les baisers lui causent comme une fringale. Je veux oublier le nom du philosophe amer qui a écrit cette jolie page d'observation parisienne : *Où va une femme qui sort*. Il a un peu deviné et beaucoup calomnié le femme. Dans le but qu'il assigne à la femme qui sort et qui sort troublée, effarée, enfiévrée, allant vite, vite, comme à un rendez-vous, ce misanthrope a oublié la mère qui va porter des rondelles de chocolat à son lycéen.

Rendez-vous, ai-je dit ? C'est d'ailleurs bel et bien un rendez-vous que se sont donné l'enfant et la mère, sans

que le père en sache rien, ce pauvre père jouant le rôle du mari qui ignore tout et n'entend rien. Le collégien a coulé dans l'oreille de la maman une prière douce : « Tu viendras me voir, dis ? Aujourd'hui ? Aujourd'hui ? — Je te le promets, mon chéri ! — Vrai ? bien vrai ? — Je te le jure ! »

Et voilà un serment auquel elle ne manquerait pas. Ah ! tous les autres rendez-vous du monde seraient de peu d'importance comparés à celui-là ! Aussi comme elle se hâte, comme elle trotte, ou comme elle lève, baisse, relève la glace de son fiacre pour dire au cocher : « Mais dépêchez-vous donc ! »

En effet, chose terrible, la récréation peut être finie quand elle arrivera. Il sera peut-être en classe, elle ne pourra pas le voir ; on ne lui permettra même pas de lui faire un signe à travers les fenêtres, à elle, la mère ! Ah ! les bourreaux que ces professeurs et ces pions ! Mais elle arrive à temps : elle donne le nom de l'enfant, qui ne s'appelle plus de son petit nom maintenant, qui n'est plus Paul ou Jean, ou Georges, ou Pierre, mais qui est un *tel* déjà et porte dès la mêlée du lycée le nom qu'il rendra glorieux ou laissera siffler dans la bataille de la vie, et il accourt, il pousse la porte du parloir, il entre comme un ouragan. Elle s'attendait à le voir tout pâle, avec des yeux gonflés ; pas du tout, il rayonne, il a ses cheveux emmêlés, la gaieté dans le regard et un pied de rouge aux joues... Il embrasse la mère, qui lui glisse dans la poche le chocolat et les raisins secs, et le baba, et tout ce qu'elle a apporté pour le captif, et, tandis qu'elle lui demande, d'une voix inquiète, s'il est bien soigné, si le déjeuner était bon, si

les camarades sont gentils, si le pion, ce pauvre malheureux pion qui sert de cible à ces enfants, n'est pas trop cruel, lui, le collégien, babille, raconte déjà la chronique de la classe :

— Tu ne sais pas ? J'ai le petit Chanteau dans ma classe... Tu sais bien, le petit que nous avons trouvé à Deauville cette année. Et Henri, Henri, le frère de la petite Marthe ; eh bien, il est aussi avec moi !... Nous nous amusons... Ils m'attendent pour continuer notre partie de billes.

Les camarades l'attendent déjà ! Tout le petit corps de l'enfant frétille d'impatience entre les bras de la mère ; les grands cris joyeux de la cour arrivent au parloir, par la fenêtre ouverte, comme les piailleries joyeuses d'une volée de moineaux francs. Elle croyait, la maman, qu'elle lui manquait, à l'exilé et que, loin d'elle, il devait être bien sombre, désespéré, le pauvre petit. Hélas ! non, elle s'aperçoit, au contraire, qu'en venant, elle le dérange. Il est déjà tout à ses billes, à ses jeux, aux camarades, à Henri et au petit Potard ! C'est la première fois que la mère sent que la vie le lui prendra, que le plaisir l'arrachera de ses bras, comme aujourd'hui, et que, plus tard, d'autres passions que celle des billes le lui voleront, à elle, qui ne sera plus qu'une vieille femme alors !

— Allons, mon chéri, va... va t'amuser !

Elle soupire. Le petit corps glisse des genoux de la mère jusque sur le parquet et, rayonnant, le captif s'éloigne, emportant le nouveau baiser que lui a donné la mère.

— Adieu, maman ! Au revoir ! Si tu reviens, apporte-moi des billes d'agate !

Si tu reviens? Certes elle reviendra, mais elle a déjà senti que le collégien n'est plus à elle, tout entier à elle comme la veille. Il y a déjà chez lui une sorte d'affranchissement, chez elle une espèce d'abdication. L'enfant lui appartenait : l'homme est à d'autres. L'homme est à la vie d'abord, et ce n'est pas pour elle-même que la mère le met au monde. Il est à la vie avec tous ses périls, toutes ses injustices, toutes ses tâches, tous ses fardeaux et tous ses devoirs. Ils ne sont pas encore grand'chose, ces devoirs. Ils ne sont que de faciles compositions de grammaire ou de calcul. Ne craignez rien; ils s'agrandiront. Ils auront, plus tard, leur dureté et leur héroïsme. Ce n'est plus au collège qu'on le conduira, un jour — et les années passent si vite que ce jour n'est pas loin, ô mère, — c'est à la caserne qu'on le mènera et le pion s'appellera alors le sergent instructeur. Il y aura bien encore, en ce temps-là, des douceurs cachées dans les poches, des tablettes de chocolat dans la valise et de l'argent blanc dans la bourse brodée par la mère ou la cousine. Mais la discipline sera plus sévère encore et la tâche plus haute. Il ne s'agit que d'apprendre à vivre aujourd'hui. Pauvre petit! Ne s'agira-t-il point, plus tard, d'apprendre à tuer et à mourir?

D'ailleurs, on n'en meurt pas, voilà ce qui console. Tous les braves gens qui ont passé par la caserne — et à plus forte raison par le collège — en ont rapporté des impressions salubres. Le *Journal d'un volontaire d'un an*, de Vallery-Radot, est un peu comme le *memorandum* commun à bien d'autres gentils garçons prêts à faire leur devoir crânement, en souriant, à la

française ! Le fils de Gustave Droz, M. Paul Droz, celui qui, dans la trilogie charmante de *Monsieur, Madame et Bébé*, était Bébé, le bébé choyé, aimé, gâté, qui allait si joyeusement se mouiller, à la chasse, avec son père, — Bébé devenu, joli garçon, Bébé devenu dragon, a publié, sans le signer, un livre d'impressions militaires, les *Lettres d'un Dragon*, où, avec un peu trop de politique, rayonnent hardiment et chantent haut et clair la gaieté et le courage de France. Ce livre du fils, les *Lettres d'un Dragon* et le livre du père *Tristesses et Sourires* auront été bien lus, cette année !

Il faut s'habituer à cela, que le bébé d'hier soit le collégien d'aujourd'hui et le troupier, fantassin ou dragon de demain.

Et, dragon ou lycéen, quand on ira le voir et qu'on voudra le plaindre, il aura toujours en train quelque partie de billes, ou de billard, ou de campagne qui fera dire à ceux qui l'aiment :

— Allons ! il n'est pas à nous tout seuls, il est à d'autres !

Mais c'est, pour la mère, une heure qui ne va point sans tristesse que celle où elle devine, sent et se dit cela. Il lui semble qu'elle vient de faire une étape nouvelle. Hier encore *la maman*, aujourd'hui déjà presque *l'amie*. Elle avait eu aussi un jour où, étant la veille la *fiancée*, elle était devenue la *femme*. On ne marque jamais sans une certaine mélancolie ces étapes diverses et l'on se dit, à chacune d'elles, que l'on a encore et encore un peu moins d'espace à parcourir...

En attendant, et en réalité, cette semaine, ce ne sont

point les vacances des collégiens qui ont cessé, ce sont les vacances des mères...

On est donc rentré. Paris a repris sa physionomie vivante et son aspect attirant. Il a partout des premières à sensation, et on lui en promet une, pour le mois prochain, d'un intérêt tout particulier. Il est décidé que l'inauguration de la statue d'Alexandre Dumas, place Malesherbes, aura lieu le vendredi 2 novembre. Le 2 novembre est le Jour des Morts ; la date est bonne pour célébrer cet immortel.

Je ne sais qui a commis ce paradoxe : « On n'a autant écrit sur la vie de Molière que parce que Molière n'a rien écrit sur lui-même ; la postérité est une curieuse — on pourrait presque dire une portière — qui se plaît seulement à la recherche des mystères. » La vérité est que Molière a été le plus discret des hommes de génie. Ce contemplateur fut un silencieux, au moins la plume à la main. Ses autographes sont moins nombreux que ces portraits que M. Emile Perrin va étudier, en lettré et en peintre à la fois, dans la prochaine séance des cinq Académies. On a retrouvé, à peine et avec peine, quelques signatures de Molière. Le Vrain Lucas qui découvrirait le manuscrit d'une comédie de Molière ferait une jolie fortune, ce manuscrit fût-il aussi authenthique que les rouleaux de papyrus de Saphira. Bref, il faut renoncer à cette théorie qu'on n'écrit la biographie des gens que lorsqu'ils n'ont rien révélé sur eux-mêmes. Dieu sait le nombre de confidences qu'Alexandre Dumas a faites, dans ses causeries, ses jour-

naux, ses préfaces, sans compter les quinze ou vingt volumes de ses *Mémoires !* Dieu sait ce qu'il a fait verser d'encre et combien, de son vivant, on a publié de lui de biographies, calomnieuses lorsque Mirecourt tenait la plume, reconnaissantes lorsque M. Chincholle, alors tout jeune, racontait *Alexandre Dumas chez lui!* Eh bien, toutes ces biographies, tous ces articles de journaux, tous ces récits, toutes ces légendes, tous ces pamphlets, toutes ces louanges, ne suffisent pas à la curiosité publique.

Elle veut connaître encore et de plus près et plus intimement ce magicien remueur de foules, ce colossal amuseur, ce grand homme qui fut un bon homme, et à l'heure qu'il est, à la fois, trois ou quatre volumes tout entiers consacrés à Dumas se publient dans les journaux et vont paraître en librairie. C'est le travail très complet et très littéraire de M. Blaze de Bury, que Dumas fils a dû lire, et, je pense, un peu causer ; c'est le volume un peu triste, mais vivant et intéressant, de M. Gabriel Ferry, les *Dernières années d'Alexandre Dumas ;* c'est dans un journal hebdomadaire, la *Revue critique*, une série de souvenirs personnels de M. Benjamin Pifteau, *Alexandre Dumas en manches de chemise.*

M. Pifteau fut un des secrétaires de Dumas et l'expression « en manches de chemise » est littéralement exacte quand il s'agit de l'auteur des *Mousquetaires.* Dumas travaillait ainsi, le cou nu, libre dans ses mouvements, et Gustave Doré, voulant le représenter tel qu'il était, dans le déshabillé de son inspiration, c'est M. Alexandre Dumas fils qui. devant le sculpteur, a

posé l'attitude du merveilleux conteur improvisant ses grandes histoires.

Joseph Autran raconte, dans ses *Souvenirs*, que, logeant à Monte-Cristo, près de Saint-Germain, à côté de la chambre de Dumas père, il entendait, la nuit, le romancier rire tout haut ; Dumas s'amusait lui-même des inventions qui allaient tant amuser les autres. On a cité de Dumas ce mot qui peindrait tout entier cette nature exceptionnelle : « Ce que je fais n'est jamais ennuyeux ; cela tient à ce que je me porte bien ! » Son fils m'a pourtant conté un trait qui contredirait le mot et, en somme, grandirait le romancier.

Le futur auteur du *Demi-Monde* venait de sortir du collège. Alexandre Dumas l'emmène à la chasse chez un gros fermier de ses amis. Le père et le fils couchaient dans deux petites chambres à côté l'une de l'autre. La nuit, Dumas fils entend du bruit ; il s'éveille et voit son père qui se promène dans sa chambre.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Alexandre.

— Tu vois. Je me promène.

— Tu es malade?

— J'ai de très fortes douleurs d'entrailles; mais j'y suis habitué. J'en ai comme cela toutes les nuits.

— Qu'est-ce que tu fais pour te guérir ?

— C'est incurable.

— Pour te soulager ?

— Rien. Quand cela me prend, je me lève et je marche. Quand c'est très douloureux, je lis.

— Et quand c'est insupportable?

— Je travaille.

C'était vrai.

Dumas fils l'a vu, avec cette maladie d'entrailles qui a duré quarante ans — et, pendant plusieurs années, très douloureuses, — il l'a vu, tant que duraient les insomnies que le mal lui causait, écrire en se tenant le ventre de la main gauche. Et écrire en faisant rire d'Artagnan, gouailler Chicot, papillonner Aramis, voyager, d'aventure en aventure, Ange Pitou !

— Comment pouvez-vous travailler ainsi toujours ? lui demandait un soir quelqu'un.

— Je n'ai que ça à faire !

Walter Scott fut de cette race de laborieux par plaisir qui étonnent les esprits lents et causent quelque honte et par conséquent beaucoup d'envie aux paresseux. Il ne prenait point de notes, sinon de mémoire, casait dans sa merveilleuse cervelle tous les détails historiques et archéologiques dont il avait besoin pour composer ces magnifiques chroniques, *Ivanhoé*, *Quentin Durward*, les *Puritains d'Écosse*, romans que l'historien Prescott déclare plus vrais que l'histoire, et il laissait courir sa main sur le papier. « J'ai souvent, disait-il, l'envie de cesser de penser pour voir si, lancée comme elle l'est, elle n'achèverait point la page toute seule. » Ne vous y trompez pas : on n'acquiert une faculté pareille qu'au prix de préparations lentes, d'un travail acharné et d'une science prodigieuse.

Libre aux *nouveaux* de trouver que les prodigieuses féeries de ce cerveau étaient de grands enfantillages ! Nous sommes trop occupés des petites choses pour comprendre tout le prix de ces épopées et de ces

drames. En littérature comme en peinture, on en est à l'étude des intimités. La fresque d'un Delacroix n'importerait pas plus au public qu'une *sortie de théâtre* d'un peintre parisien. Il en est de même dans les lettres. Nous ne rêvons plus les grandes aventures, et, ce qui nous intéresse, c'est le terre-à-terre de tous les jours. Au clairon des fanfaronnades homériques de ce temps on préfère l'humble chanson pot-au-feu. Je ne blâme pas, je constate. Sans doute les infiniment petits que nous étudions, les petits commis, les pauvres d'esprit, les méconnus, les laborieux, les microbes de la vie commune, ainsi que les nommait, l'autre jour, M. Taine, les martyrs aussi, les parias et les malheureuses *anonymes* ont droit au roman qui est l'histoire des inconnus, mais, quelque talent qu'on déploie dans ces études à la loupe, encore peut-on regretter les beaux jours des grandes illusions et des grands coups d'épée qui correspondent peut-être à la dernière poussée d'héroïsme de notre race.

Tous, tant que nous sommes, nous ressemblons plus ou moins à des huissiers qui dressent l'inventaire avec décès d'une société malade et en liquidation ; eux, les anciens, et surtout Dumas, étaient comme les joueurs de fanfare d'une armée en marche vers l'idéal, les chanteurs qui, sur le navire des Argonautes, charmaient la route et annonçaient le port — la terre heureuse, la toison d'or — et ne prévoyaient pas le naufrage !...

Ce sera donc fête le 2 novembre, la fête du génie en belle humeur.

Elle est belle et vivante, cette figure de bronze, et Gustave Doré aura, lui aussi, son triomphe posthume. Le pauvre garçon, choyé et malmené à la fois par la renommée, attendait cette journée, qu'il ne devait pas voir. Il est mort en portant en sa tête de belles visions : son *Dumas* sortant de la fonte et son *Shakespeare* illustré qui devait être, disait-il, le couronnement de sa vie.

« Gustave Doré, écrivait quelqu'un, l'autre jour, n'a jamais été qu'un artiste *incohérent.* » Voilà un mot du siècle passé qui pourrait bien devenir très à la mode au temps présent. Une réunion de peintres qui sont gens d'esprit, d'esprit rapin — car il est plusieurs sortes d'esprits — viennent d'avoir l'idée d'ouvrir, rue Vivienne, une exposition après tant d'autres, l'*Exposition des arts incohérents.* Exposition de l'art caricatural, de l'art parodiste, serait plus juste. *Incohérent* veut dire ampoulé, incompréhensible, qui ne se tient pas. Littré cite, comme bel exemple d'incohérence, la définition de l'éloquence de Mirabeau par un orateur d'ailleurs fameux lui-même :

— C'est un torrent qai s'allume !

Mais *incohérent* fait bien avec une affiche. Les *Arts incohérents!* Hélas ! ce ne sont pas seulement les arts qui ont leur incohérence aujourd'hui, ce sont les mœurs, les lettres ; c'est la politique, c'est l'esprit public. Les punchs d'indignation — comme qui dirait les agapes des anarchistes antifraternelles — rentrent dans la série des incohérences politiques. Les inventeurs des

Arts incohérents ont peut-être cloué, sans le vouloir, sur le siècle l'étiquette qui lui convient.

Il était certain, du reste, que toutes ces expositions multipliées amèneraient une parodie. Les grands succès engendrent la charge qui les gouaille. Nous avons donc, choisis par les maîtres incohérents, ces super-impressionnistes, ces intransigeants de la drôlerie, un certain nombre d'inventions comiques : M. Dumas fils, costumé en sage-femme et tirant d'un chou, d'un vrai chou, un bébé en carton, et pour titre à cette œuvre : la *Recherche de la paternité ;* M. de La Pommeraye attablé devant un vrai verre d'eau, et d'eau sucrée ; une *Carotte* achetée au marché et cataloguée sous ce titre : « Lettre à mes chers parents » ; une glaneuse toute bleue, surprise dans un champ, un garde champêtre tout rouge et pour sujet : *Une peur bleue et une colère rouge.* Des pavés, des pelles, des pioches et ce titre : *Paris de nos jours.* Tout cela est divertissant et fait songer à ces tombolas où le numéro *tant* gagne un *Souvenir de la Bérésina.* Le gagnant se présente, plein d'espoir : on lui met entre les mains un glaçon authentique.

Ce qui ne me plaît qu'à demi, c'est le tapage fait autour de ces incohérences. Dans un atelier de peintre, un jour de fête, ce serait charmant. Mais, si ce qu'on dit est vrai, si M. Gérôme a poussé les hauts cris devant ces drôleries, je ne saurais l'en blâmer, et il est bien permis à ceux qui font de l'art une religion de ne pas rire en voyant mener la Muse à la guinguette. Assez de gens sont disposés à ricaner devant les choses d'art et à les mépriser. On ne badine pas avec la parodie pas

plus qu'avec l'amour, la parodie étant toujours un peu l'amour de la *blague* et la revanche de la niaiserie — ou même de l'esprit, si l'on veut, — contre le succès.

La réflexion, du reste, n'enlève rien au très amusant spectacle que nous offrent les *Arts incohérents*. La badauderie et même les plus fins Parisiens pourront s'en amuser et la charité y trouvera son compte, puisque M. Lévy, l'organisateur très actif de l'exhibition, en versera le produit aux pauvres après une distribution de médailles en chocolat aux lauréats incohérents. Ce sont aussi des tableaux vivants, ces bizarreries incohérentes, comme ceux que des comédiens et des comédiennes ont aujourd'hui figuré, au Trocadéro, dans une représentation donnée pour les pauvres de l'Orphelinat des Arts. Là encore se fait sentir l'influence de nos peintres. Ce n'est plus un chou ou une carotte au naturel qu'on montre au public, mais c'est mademoiselle Tessandier qui, avec ses yeux noirs, *pose* la *Phèdre* de Cabanel ; M. Christian qui se transforme en personnage de M. Dagnan-Bouveret dans la *Noce chez le photographe*, et dans le tableau de M. Olivier Merson, la *Fuite en Égypte*, c'est mademoiselle Legault qui représente la Vierge. La Vierge Marie ni plus ni moins. Si Veuillot vivait encore, il pousserait même de beaux cris. La Vierge figurant dans une représentation théâtrale ! La Vierge devenant un rôle distribué à une comédienne de Paris ! Scandale, sacrilège, abomination ! Pas du tout : ce serait tout au plus un simple retour aux mystères du moyen âge.

Le tableau vivant, c'est de l'art mort.

Mais, quoi qu'il en soit, les cheveux blonds de mademoiselle Legault ont dû faire merveille sous les voiles blancs de la fugitive. La Vierge ! Voilà un rôle que tout le monde au théâtre ne jouerait pas aussi bien. Mes compliments, Mademoiselle.

XXXV

Un début au café-concert. — Grande dame et chanteuse. — La princesse Pignatelli. — L'esprit parisien. — L'argot. — La *langue verte* au théâtre. — *Beurre* ou *sucre*, souvenir de Charles Pérey. — Un inventeur : M. Marcel Deprez jugé par M. J. Bertrand. — Un *livre à faire :* l'Histoire des brevets d'invention. — Le *rhétoricomètre* et le *merlino.* — Méry et M. Pierre Véron. — Le théâtre scientifique : les *Invisibles.* — Michelet. — Victor Hugo et Balzac. — Le réalisme du microscope. — Une soirée curieuse.

19 octobre 1883.

Mme G. Pignatelli, princesse de Cerchiara, artiste à la Scala! Sous cette signature altière, on a pu lire, ces jours derniers, dans les journaux, une lettre irritée annonçant que la princesse, « ulcérée de l'attitude et des persécutions » du comte Nicolas Potocki, son beau-frère, jetait son écusson par-dessus la rampe et débutait au café-concert. A vrai dire, on n'y croyait pas. On prit le manifeste de la princesse Pignatelli pour une menace inconsidérée ou pour une plaisanterie pure, et, lundi dernier, parmi les gens qui avaient loué comme nous leur fauteuil d'orchestre à la Scala pour assister à ces

étranges débuts, plusieurs se disaient, sans nul doute, malgré l'affiche : Elle ne débutera pas !

Elle a débuté ! On a pu voir, tout à coup, sur l'écriteau qui sert à annoncer les artistes prêts à entrer en scène ce nom : princesse Pignatelli, écrit en grosses lettres, et dans cette haute salle de la Scala, bondée de spectateurs, les uns en cravate blanche, comme un soir d'Opéra, les autres en veston, comme en déshabillé, un frisson a couru et un grand silence s'est fait pour attendre la princesse Pignatelli, fille de la duchesse del la Reginina, venant chanter, sur les planches d'un café du boulevard, entre mademoiselle Duparc et le comique Libert.

Je dois dire que si la princesse avait eu du talent, un vrai talent, toute cette salle, où les journalistes italiens se mêlaient aux reporters parisiens et où le marquis de Caux coudoyait un certain nombre de *curieuses* célèbres, oui, la salle eût applaudi. L'entrée, un peu hautaine et résolue, de la princesse Pignatelli semblait avoir gagné sa cause. Très brune, avec des yeux noirs sévères, un diadème au front, des diamants aux oreilles, fort belle encore dans sa robe rose, — portrait de Bonnat poussé à la splendeur flamande, — la princesse, qui en est à l'*âge des épaules*, s'est présentée comme dans un salon, et on l'a tout d'abord écoutée avec une certaine attention quasi sympathique. Le temps où nous vivons n'est pas indifférent aux audaces, quelles qu'elles soient et quelle qu'en soit la cause. Il paraissait crâne à ce public de s'afficher avec une couronne de princesse authentique. Hélas ! l'attention n'a point duré, ni la sympathie. La débutante avait choisi l'air

de *Mignon*, et, dès les premières mesures, on constatait que, si Mignon connaissait le pays où fleurit l'oranger, sa voix n'était pas faite pour le pays où se sert l'orangeade. On a souri, on a chuté, on a applaudi, on a repris en chœur l'air de la *Fille du régiment :* « Salut à la France ! » que la princesse est revenue chanter en robe de satin rouge. On a rappelé la débutante, on l'a fait paraître et reparaître pour avoir le droit de rire, d'applaudir un peu et de crier beaucoup ; on lui a jeté un petit bouquet démocratique, et toute la soirée, quand les autres artistes sont venus chanter leurs romances ou débiter leurs drôleries, le public, accouru pour voir la princesse Pignatelli et ne voulant voir que la princesse Pignatelli, n'a cessé de réclamer sur l'air impérieux des *Lampions :*

— La princesse ! La princesse !

J'étais même placé près de la loge d'une charmante jeune personne blonde, au nez fin et aux cheveux ondulés comme ceux d'un marbre romain, et qui criait tout nettement, comme s'il y avait eu pour elle une revanche dans ces simples mots ironiques :

— La femme du monde ! La femme du monde !

Et la femme du monde venait incliner son diadème devant la jolie fille et saluer cette salle où la gouaillerie tenait autant de place et faisait autant de bruit que les applaudissements.

C'est une soirée mémorable. Elle marque une poussée nouvelle de l'aiguille sur la pendule détraquée où ce siècle-ci cherche l'heure exacte, qu'il ne trouve plus. Au temps du doctrinarisme, Royer-Collard jetait sa parole fameuse : « La démocratie coule à pleins bords ! » En ce

moment de naturalisme, la parole du doctrinaire a sa variante : « L'aristocratie coule à pleins bocks ! »

Par quelle succession de colères, d'exaltations, de mouvements irraisonnés la princesse de Cerchiara-Pignatelli a-t-elle pris ce parti de bravade et d'aventures ? Il y a là une étude psychologique bien faite, ce semble, pour tenter un analyste. L'étude même pourrait devenir physiologique. Les mots de « persécutions » et de « mauvais traitements » dont se servait, l'autre jour, la débutante pour se plaindre des siens, me font, en effet, je ne sais pourquoi, songer au beau livre de M. le docteur Legrand du Saulle sur le *Délire des persécutions*. Quoi qu'il en soit, voilà la descendante d'une famille illustre sur les planches d'un café-concert. Autrefois, lorsque le dégoût de la lutte ou la révolte, ou la lassitude, prenait certaines âmes, elles avaient le couvent pour gémir ; elles ont aujourd'hui la Scala pour chanter.

Le plus ironique, c'est que, s'il s'agissait de la Scala de Milan, le projet semblerait tout naturel. C'est la bière qui fait ressembler ici les tréteaux à de la petite bière. Ces chanteurs de cafés-concerts gagnent d'ailleurs beaucoup plus d'argent que des comédiens notés et cotés, absolument comme les reporters se font en un mois des appointements que ne connurent jamais en un an les Armand Marast ou les Carrel. Mademoiselle Duparc touche trois cents francs par soirée pour venir gazouiller les amourettes d'une alouette et d'un pinson — cent cinquante francs pour une romance qui dure trois minutes — et, à tout prendre, ce sont peut-être ces appointements qui ont tenté la pauvre femme qui

livre ainsi son nom, sa couronne, ses souvenirs, sa fierté au gros rire sans pitié de la foule qui paye.

Qu'y a-t-il au fond de cette histoire ?

J'imagine — sans insister, car la vie privée a ses pudeurs — que tout se résume dans ce dialogue entre la princesse et les siens :

— Si vous me poussez à bout, je vais vous faire... non vous allez me faire chanter... *Mignon!*

— Vous chantez ? J'en suis fort aise. Eh bien, dansez maintenant.

Au total, voilà qui prouve encore combien le goût ou plutôt la boulimie de la publicité, le besoin qu'aujourd'hui chacun a de faire sonner ses grelots, l'amour du tapage, la soif de la publicité, s'emparent peu à peu de toutes les classes, du monde, du demi-monde et de tous les mondes. On ne vit que pour les journalistes, et lorsqu'on les a conviés à pénétrer partout, à tout entendre, à tout voir, à tout imprimer, lorsqu'on a jeté ses confidences par-dessus les moulins, ses lettres et ses secrets aux quatre vents du ciel, un beau matin on s'avise de menacer ces indiscrets, — qui ne sont que des complices, — de leur « casser la figure ! » s'ils continuent à redire ce qu'on les avait priés de trompeter.

Casser la figure ! Le mot a été dit et imprimé naguère, je n'ai pas besoin d'apprendre par qui. Albert Wolff, qui a de la *parisine* dans les veines, comme en avait Henri Heine, et qui connaît l'esprit parisien sur le bout de l'ongle, a constaté, l'autre matin, que cet esprit parisien s'envolait, s'évaporait peu à peu, essence trop

subtile. Il s'y mêle, en effet, de plus en plus, une malsaine odeur de grossièreté. Vert-Vert semble avoir passé par une écurie et ses gros mots deviennent décidément trop gras. Là-dessus on s'est avisé de déclarer que le théâtre seul était capable de cette invasion de brutalité. On a constaté qu'on y lançait des plaisanteries à faire rougir un loup de mer, plaisanteries qui s'infiltraient dans le langage courant et, par conséquent, dans les mœurs, et on a rappelé que M. Fould, en une circulaire célèbre, avait, un jour, interdit, comme corrupteur, l'*argot* sur les théâtres parisiens.

Le fait est que j'ai connu un temps assez prude, surtout en paroles, et, pour n'en citer qu'un exemple, je me rappelle une anecdote amusante qui montre le chemin rapide que nous avons fait.

On répétait aux Variétés, il y a quelques années, un vaudeville oublié, la *Chanson de la Marguerite*, lorsque le comédien Charles Pérey, arrivé à un certain passage qu'il trouve scabreux, s'arrête, hésite et, finalement, s'écrie, jouant son rôle d'huissier dans la pièce :

— Ah! si tous les créanciers étaient comme vous, le métier d'huissier serait *un sucre!*

A ce mot, l'auteur, mort aujourd'hui comme l'acteur, Henri Thiéry, un bon et bon gros garçon rubicond, devient dans son fauteuil d'orchestre, plus érubescent encore que de coutume et s'écrie :

— Monsieur Charles Pérey, il n'y a pas : *un sucre;* il y a : *un beurre.* Veuillez respecter mon manuscrit!

— Eh! je le sais bien qu'il y a un *beurre!* répliqua le comédien. Mais jamais je ne dirai : *un beurre.* C'est

trop effrayant, ce n'est pas convenable. Je ne tiens pas à être *agrafé*. Je dirai *sucre*.

— Vous direz *beurre!*

Jadis Victor Hugo s'était disputé de même avec mademoiselle Mars, qui voulait, dans *Hernani*, faire modifier ce vers :

Vous êtes mon lion superbe et généreux.

Le *lion* horripilait mademoiselle Mars. Qu'eût-elle dit du mot *beurre?*

Bref, Charles Pérey tenait à son *sucre*, Henri Thiéry à son *beurre*. La dispute s'échauffait. On appelle le régisseur.

Le régisseur n'ose se prononcer.

— Je vais, dit-il, chercher M. Cogniard.

Or, il y avait deux Cogniard, le père et le fils, sans compter l'oncle, qui, je crois, était déjà mort. M. Cogniard père arrive, suivi du fils Cogniard. On leur soumet le cas.

— Moi, dit le père, je crois que Pérey a raison : *un beurre* est dangereux !

— Allons donc ! dit le fils : *un sucre* serait banal. Il faut dire *un beurre!*

— D'ailleurs, insiste Thiéry, *un beurre* est dans le texte. Je veux qu'on respecte le texte. Chacun a son style à soi.

Le vieux Cogniard s'inclina, Charles Pérey obéit. A la première représentation, il dit, non sans faire la grimace : « Le métier d'huissier serait *un beurre!* » Il s'attendait à des sifflets ; toute la salle se mit à rire. Il n'en faut pas plus à une salle.

— Allons, dit Pérey... *beurre* a passé ! Le théâtre est perdu !

Que dirait aujourd'hui Charles Pérey, ce Bouffé de seconde catégorie, en entendant et en flairant tous les *beurres* et tous les argots qui se débitent sur les théâtres? J'imagine qu'il répondrait : « J'avais donc bien raison de m'en tenir au *sucre*, à ce *sucre*, qui était déjà une concession ! » Et peut-être, en effet, le vieux comédien n'avait-il pas tort.

Dis-moi comment tu parles et je te dirai qui tu es.

Il y a quelque chose de cassé, semble-t-il, dans un monde où un tout jeune homme brusquement se dresse et déclare qu'il « cassera la figure » à tout Paris. Je sais un autre adolescent qui n'entra pas autrement, jadis, au Parlement ; mais je me suis laissé conter que celui-là avait préalablement eu la précaution de s'appeler Louis XIV.

Au surplus, nous parlons beaucoup trop, tous tant que nous sommes, de ces tapages de la vie parisienne et pas assez certainement des personnalités qui sont, non des excentricités de boulevard, mais des gloires nationales.

Il y a quelques semaines, un homme, jeune encore, un inventeur, M. Marcel Deprez, faisait, à Grenoble, une expérience décisive sur le transport de la force par un fil conducteur. Il transmettait de la force à une distance de quatorze kilomètres et au moyen d'un fil de cuivre il obtenait, avec un rendement de 60 p. 100, un travail de sept chevaux. Je conserve, comme une pri-

meur, l'unique numéro du journal que M. Deprez fit imprimer ainsi à distance, sous la Halle de Grenoble.

Eh bien, a-t-on parlé beaucoup de ces expériences? Moins que d'un vaudeville de petit théâtre. On en eût mené grand bruit peut-être si M. Deprez eût été étranger. Le laboratoire d'Edison nous paraît vénérable parce qu'il est bâti au delà de l'Océan. Pourtant la ville de Grenoble voulut fêter l'inventeur français comme s'il eût été Américain. Après les expériences, la municipalité et le préfet vinrent inviter M. Marcel Deprez à un grand banquet donné en son honneur.

Un banquet! Le savant, un peu embarrassé, hésitant, répondit qu'il ne pouvait accepter.

Pourquoi? Oh! pour une raison bien simple, banale, mais charmante. Il ne s'attendait guère à une pareille démonstration: il était venu à Grenoble sans habit, presque en paletot de travail.

— Eh bien! soit, répondit le préfet. Vous n'avez pas d'habit; nous n'en mettrons pas non plus! Faites-nous l'honneur d'accepter un banquet en redingote!

Ce n'est rien, mais c'était galant et la manifestation extra-officielle avait son prix. On ne l'a pas assez dit et il a fallu, pour que le nom de Deprez devînt populaire, qu'avec sa bienveillance, sa foi et son autorité M. Joseph Bertrand prît la plume et déclarât comme il vient de le faire dans la *Revue des Deux Mondes*, pour le simple plaisir de dire une vérité, que la France « possède, sans le savoir assez, un inventeur de premier ordre ».

M. Bertrand a pu, dans son travail, citer le nom de Watt sans qu'il parût trop écrasant pour le nouveau

venu, et le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences a fait à ce vivant un honneur réservé aux morts illustres, comme Léon Foucault. Le fait est que M. Deprez, que les reporters vont sans doute *interviewer* un de ces matins, mérite bien une telle distinction. Avec sa haute taille, un peu penchée, ses favoris blonds, son aspect réservé et simple, on ne se douterait pas, en le voyant passer, que cet homme de quarante ans va peut-être révolutionner le monde.

Il a en tête des inventions par centaines et vient de trouver, par exemple, le moyen de mesurer la vitesse d'un boulet de canon. Il le montre, à l'aide d'une lunette, au moment où ce boulet traverse l'espace. Rougi au feu, le boulet semble danser dans la lunette, chacune de ses courbes mesure un certain nombre de mètres et l'instrument vous dit, je suppose, combien de centaines de mètres en une seconde le boulet a pu parcourir. « Un autre jour, dit M. Bertrand, c'était une boussole électrique dont il me confiait le principe. » Il a inventé une balance qui, placée près d'un puits de mine, pourra peser trois cents bennes à l'heure, inscrire le poids de chacune et, à la fin de la journée, se charger elle-même de l'addition.

Le plus étonnant, c'est que cet homme de génie fut *fruit sec* à l'École des mines. Il s'y occupait déjà de ses rêves, cherchait, allait au delà. Il devançait ses concurrents. L'invention était d'ailleurs pour lui une vertu de famille. Le père de M. Marcel Deprez, qui finit par être docteur, avait été lui-même un chercheur, un inventeur et un esprit inquiet du mieux. Il avait, à Péronne, connu Béranger, et travaillait avec le chansonnier à cette imprimerie du libraire Laisney où l'auteur du *Roi d'Yvetot*

apprit, disait-il, la typographie sans apprendre l'orthographe.

Ainsi attendons-nous, grâce à M. Deprez, à voir des machines marcher, à Paris, avec de la force prise au Havre ou en Bretagne. On a tant de fois parlé de mener par un canal la Manche à Paris devenu port de mer. La mer y viendra peut-être, mais par un fil, comme une dépêche. « Nos petits-neveux sont bien heureux, disait Voltaire, ils verront de grandes choses. » Ces merveilles de l'esprit scientifique nous consolent en effet des diminutions de l'esprit parisien ; M. de Lesseps nous fait oublier bien des sottises, et il faut louer et remercier M. Joseph Bertrand d'avoir présenté au public un savant comme M. Deprez, qui honore réellement la France.

De telles inventions sont des revanches aussi !

Mais je veux encore retenir une indication de l'article de M. Bertrand et indiquer aux curieux un *livre à faire*. Depuis la loi sur les brevets d'invention, c'est-à-dire depuis 1844, sait-on combien de projets ont été déposés, combien de brevets pris ? 156,054. Cent cinquante-six mille cinquante-quatre rêves, les uns réalisés, les autres envolés, effondrés, disparus. Quelle histoire, l'*Histoire des brevets d'invention !* Autant dire l'histoire du génie humain et de l'humaine folie. Cent cinquante-six mille espoirs de fortune, de gloire, de progrès ! Un pandémonium d'espérances, un enfer pavé peut-être de belles intentions. Comme il serait captivant de rechercher, parmi ces projets, ceux qui ont abouti, et peut-être comme il serait fructueux de ramasser quelque bribe de renommée parmi ceux que l'expérience semble avoir

condamnés ! Qui nous dit qu'il n'y a point un projet de génie parmi ces cent mille idées dédaignées ou avortées ! Qui écrirait cette histoire des brevets d'invention signerait un livre à la Balzac, un livre effrayant, désespérant, et, pour un de ces inventeurs qui a trouvé le Panthéon, combien ont abouti au cabanon ou à la Morgue !

— Les inventeurs ont bien tort de se tant creuser la cervelle, disait Proudhon. Je donnerais toutes les inventions de Lavoisier pour celle de Noé, qui, le premier, a enseigné à fouler le raisin !

Pierre Véron, le spirituel auteur des *Affolés*, n'a point pris de brevet d'invention, mais il vient pourtant d'inventer, lui, le *rhétoricomètre* qui me semble tout à fait d'actualité, puisque la Chambre va rentrer. Frédéric Thomas avait esquissé le projet, Pierre Véron l'a baptisé. Le rhétoricomètre limite exactement le temps accordé par une Assemblée à un orateur pour prononcer son discours. Tant pis pour les gens à longs développements d'éloquence. Le rhétoricomètre mesure la durée de la harangue et la coupe net, au moment voulu, grâce à un ingénieux et étourdissant carillon comparable à la sonnerie d'un réveil-matin. Le rhétoricomètre est un frein mis à la fureur des flots oratoires. Le nom en est trouvé. Le besoin se fait sentir parfois de cet instrument économique. Reste à combiner et à construire l'appareil. M. Marcel Deprez devrait s'en charger. Mais c'est l'histoire de Méry à qui une dame de ses amis disait qu'un Vatel ingénieux devrait bien inventer, pour la sortie des spectacles, un plat, un mets quelconque, qui chargeât moins l'estomac qu'un

souper froid et fût moins banal qu'une tasse de chocolat ou un bol de bouillon : un plat spécial, un plat de minuit.

— Je sais bien ce que vous voulez, dit Méry très sérieusement : c'est un *merlino*.

-- Un *merlino ?* Vous avez déjà goûté à ce *merlino ?*

— Pas le moins du monde ; mais vous demandez un plat nouveau, chère Madame. Je viens d'en trouver le nom ; il ne reste plus qu'à en inventer la composition.

Le *rhétoricomètre* est de la famille du *merlino*, mais il serait plus utile.

Au reste, tout est à la science — amusante ou profonde — par le temps qui court. Le théâtre des Menus-Plaisirs est devenu, depuis hier, un théâtre scientifique. On y montre, en les grossissant à l'aide d'un microscope électrique, les infiniment petits, les microbes, ces êtres aux formes monstrueuses dans leur petitesse et que l'affiche appelle les *invisibles*.

Les *Invisibles!* Ce pourrait être un titre de drame, et c'est un drame, en effet, que le spectacle de ce combat pour la vie montre dans une goutte d'eau. La projection de la lumière électrique sur la toile blanche tendue sur la scène, en guise de rideau rouge, fait apparaître, à l'état géant, les infusoires et les molécules, l'animé et l'inanimé, et je ne sais pas de féerie, d'imagination de Jules Verne, de rêve d'Edgar Poë qui puisse sembler plus fantastique et plus étonnant que cette réalité. Voilà du vrai naturaliste qui n'est, d'ailleurs, parfois, pas plus ragoûtant que l'autre.

Les *impresarii* du théâtre du boulevard de Strasbourg nous ont montré, tour à tour, un fragment de

charbon, un peu de poussière, un atome de tourbe, et les arborescences ou les facettes de cette poudre quasi impalpable prenaient des aspects de monticules ou de fougères gigantesques. Quel épouvantable réaliste que le microscope! On lui apporte une dentelle de Bruxelles exquise, un travail de fée, et il la transforme brutalement en une sorte de grillage farouche où les fils semblent aussi gros que des barreaux de fer. Il ne respecte guère le travail de l'homme : une rose artificielle devient, avec lui, je ne sais quelle épouvantable toile à torchons; en revanche, un morceau de feuille de rose, le pollen des fleurs, l'œil d'une mouche, l'aile d'une abeille, prennent, à travers ses lentilles, une sorte de poésie nouvelle et la transparence et les colorations deviennent merveilleuses. Il n'est pas de tapis de Perse dont les couleurs puissent rivaliser avec les tons puissants — je m'excuse d'imprimer le nom — d'une punaise.

Une punaise, quelle horreur! Mais une puce, quel prodige! Le démonstrateur du microscope électrique s'est fort égayé sur « ce gibier, le seul dont la chasse soit permise en tout temps », et il nous a montré la puce se livrant sur notre épiderme à une « coupable industrie ». Joseph Prudhomme contre-signerait les appréciations volontairement narquoises du conférencier.

C'est surtout hier, en admirant ces invisibles ainsi grandis, que j'ai compris la religion de Michelet pour son microscope. Il le soignait comme un enfant. Un jour, en Suisse, il rencontra un aimable homme à l'air si honnête, qu'il lui fit, — grande faveur de la part du poète de l'*Insecte* — les honneurs de son microscope.

Le lendemain, Michelet apprenait que cet homme charmant était le bourreau de Berne.

Ce monde des insectes, qu'a fait vivre Michelet, est stupéfiant déjà; mais, ce qui est extraordinaire, étonnant, épouvantable la plupart du temps, c'est la vie des eaux, le microcosme sous-marin, et aussi les invisibles de l'air et encore les cercaires, les vorticelles, les vibrioniens, les volvociens, tout ce monde bizarre, inquiétant, féroce, quasi végétal et quasi animal, fleur et tigre à la fois, s'entre-déchirant, avalant, pullulant et en fin de compte dévorant l'espèce humaine comme les termites rongent un bateau, creusent, à les faire écrouler, les maisons et les villes. C'est l'infiniment petit, c'est le microbe qui nous tue. Raspail le disait, le répétait, le criait en ajoutant trop fréquemment : « Prenez mon camphre ! » Mais enfin il eut la perception de l'invisible, et cet esprit aventureux, qu'on a presque traité de maniaque, pourrait bien avoir raison contre ceux qui le raillaient si plaisamment.

Dans les *Animaux peints par eux-mêmes*, Balzac, attiré lui aussi par ces *invisibles* que Michelet devait appeler « l'infini vivant », s'est diverti à mettre en scène le volvoce, — le volvoce meurtrier comme le choléra — et que Granville, dans un dessin fantastique, représentait hideux, ouvrant une gueule féroce, des yeux d'or rouge et agitant, comme des fouets tragiques, de longues pattes garnies de ventouses, semblables aux tentacules de la pieuvre. Eh bien ! ces créations de l'artiste ne sont pas plus stupéfiantes que les réalités qui s'agitent devant le verre du microscope. Balzac s'amusait à peindre, comme il eût peint Vautrin

ou Grandet, la vorticelle, mystère vivant que ni Bory Saint-Vincent, ni Müller, le Danois, n'avaient pu classer, ignorant si elle était plus animal que plante ou plus plante qu'animal. On retrouve quelques-uns de ces êtres hybrides au théâtre des Menus-Plaisirs. Les zoologistes discutent encore, du reste, depuis Balzac. Pour les uns, le volvoce, par exemple, ou volvox, est une infusoire isolée; pour les autres, c'est une réunion, un groupe d'infusoires : le *groupe volvox*, qui vote comme un seul homme. Ehrenberg a étudié et distingué toutes ces espèces de volvox qui tourbillonnent devant nos yeux ; il a trouvé le volvox globuleux, le volvox doré, le volvox étoilé. Les épithètes sont diantrement poétiques pour de tels monstres.

Les formes des infusoires dépassent toutes les imaginations des *diableries* de Callot. On nous a montré hier une goutte d'eau de la Seine et une goutte d'eau de la Marne. C'est une épouvante animée. Les anguillules du vinaigre, les horribles mites du fromage avarié, sont coquettes comparées aux longs serpents rouges à gueules de dogues ou aux crabes effroyables de ces gouttes d'eau. Ce qui est curieux, c'est que chaque cours d'eau a ses animaux spéciaux. La Marne recèle surtout des larves rondes, tourbillonnantes, des écrevisses formidables ; la Seine m'a paru plus spécialement habitée par des reptiles gros comme des boas. Le serpent de mer est peut-être une fable, mais — tenez-vous-le pour dit et filtrez l'eau — le serpent de Seine est une vérité.

Il faut voir d'ailleurs comment ces monstres luttent, se tordent et se combattent dans leurs mouvements de reptation. La chaleur de la lumière électrique les tue

bien vite, et, tout aussitôt, spontanément, de ces cadavres mêmes naissent des vers ronds comme des disques, qui grouillent une seconde et meurent aussitôt formés. Mais, avant d'arriver à cette décomposition activée par la chaleur, ces horreurs luttent entre elles et nous avons assisté à une bataille de larves, une mêlée d'infusoires, un corps à corps de vibrions, l'invisible prenant corps sous le grossissement du microscope et montrant toutes les hideurs, toutes les férocités, toutes les épouvantes de l'invisible, cet invisible aussi farouche que le monde tangible.

Et, dans ce petit théâtre où s'envolaient naguère encore les refrains du vaudeville, le spectateur stupéfait

> Contemple l'embryon,
> L'infiniment petit, monstrueux et féroce,
> Et, dans la goutte d'eau, les guerres du volvoce
> Contre le vibrion !

Ces vers de Victor Hugo me revenaient à l'esprit devant cette mêlée de serpents mille fois plus petits qu'un cil et cent fois mieux armés qu'un tigre, et je me rappelais aussi une conversation du poète, parlant un jour de son jardin d'Hauteville-House.

— Il y a là, disait-il, un bassin profond dans lequel poussent des plantes aquatiques. Au-dessus, les oiseaux volent et chantent, les libellules passent, les insectes bourdonnent, les abeilles font leur miel, les papillons ouvrent leurs ailes. C'est le monde de l'air, de la poésie et de la lumière. L'homme aperçoit, à l'œil nu, les couleurs d'escarboucle de la cétoine ou la gaze frissonnante et bleue des demoiselles. Au-dessous,

dans l'eau glauque, au contraire, il faut un microscope pour y voir. C'est le monde des monstruosités latentes, des venins cachés, des têtards, des larves, des anguillules, des vers, de tout ce qui est menaçant, invisible et lâche. C'est le monde de l'ombre nageant, rampant ou se tordant sous le monde de l'azur. Et, chez les hommes comme chez les bêtes, on rencontre cette antithèse qui m'a si souvent frappé quand je m'arrêtais devant le bassin de mon jardin de Guernesey. L'air produit l'oiseau, ailé comme une strophe, et l'ombre produit l'invisible, redoutable comme une calomnie.

Le vaudeville se mêle au drame, il faut bien le dire, dans cette représentation des *invisibles*. C'est ainsi que, lorsque le microscope nous a fait assister à l'agonie d'une puce et au massacre des larves *fromagères*, il s'en est fallu de peu qu'un mouvement de pitié ne se produisît.

Quelqu'un à côté de moi a crié : Grâce !

C'était peut-être un partisan de la ligue antivivisectionniste rêvant de protester contre cette vivicombustion.

Ce qui a paru moins gai que le reste du spectacle, c'est la partie anatomique qui l'a terminé. On a fait défiler, une à une, sous les yeux des spectatrices, un fragment de cervelle humaine, un brin de substance grise, un peu de poumon, un morceau de lèvre de femme, le poumon d'un forgeron noir de molécules de charbon, l'os d'un vieillard, des cheveux sains, des cheveux malades. Cela a paru un peu macabre. On en était à Hoffmann avec les monstres de la goutte d'eau ;

voilà qu'avec cette anatomie on en arrivait à Hamlet.

Eh quoi ! l'œil de la beauté, comme on disait jadis, l'ongle rose d'une femme, la lèvre où nichent les baisers, les cheveux parfumés, le satin de la peau de la bien-aimée, c'est cela, ce sont ces rideaux sanguinolents, ces câbles formidables, ce morceau de cuir chagriné ? Il me semblait être Gulliver à Brobdingnac et voir de trop près les jolies épaules, bossuées de rugosités, des filles d'honneur de la reine.

C'est un grand poète de la désillusion que le microscope. Après l'avoir consulté, on en viendrait à ne jamais porter à sa bouche un verre de vin — où flottent comme des végétaux massifs — ou un verre de bière, masse d'or en fusion horriblement chargée de détritus ; on en viendrait à ne pas toucher à un morceau de pain, à prendre la nourriture en dégoût et à fuir les plus adorables femmes qui ont pour chevelures des cordes capables de retenir l'ancre d'un navire et aux prunelles des cavités profondes comme les grottes de Fingal.

Je demandais le nom du savant qui rend ainsi visibles ces invisibilités. — C'est un Autrichien, me dit-on, ce doit être un membre influent de la Société de Tempérance qui voyage pour inspirer aux gens le dégoût des nourritures.

Hélas ! on ne saurait, même en dépit du proverbe, vivre de l'air du temps, d'amour et d'eau fraîche, si le microscope passait par là ! Nos yeux, nos humbles yeux, valent encore mieux, avec leurs ignorances et leurs illusions, comme la poésie, après tout, vaut encore mieux et est aussi vraie que la science !

XXXVI

Saison d'hiver. — La politique. — Une séance de l'Institut. — M. Perrin peintre. — Mélingue et Ledru-Rollin. — A chacun son métier. — Gyp, M. Zola et M. Viaud. — La guerre. — Les Anglais. — Le monde et la bourgeoisie. — *Paulette.* — Dickens. — Les mœurs de la France ! — Ce que Jules de Goncourt entendait, en 1856, par des *vaudevillistes infects.* — Martin Bernard. — Affiches illustrées. — Imageries populaires. — Ce qu'on nous donne pour la Vierge.

27 octobre 1883.

Le thermomètre a beau marquer des degrés inattendus, il n'y a pas à s'y tromper : c'est l'hiver. Je veux dire la saison d'hiver à Paris, le temps des théâtres, des concerts, des réunions, des dîners, de la politique, des polémiques, de tout ce qui est le bruit, l'éclat, la poussière, le froufrou, l'orage et le ramage de Paris. Il pleut de l'eau et il pleut des feuilles. Les allées désertes des squares sont des tapis mouillés et jaunes et les dernières frondaisons dorées tournoient au bas des arbres atteints de calvitie. Le Bois était bronzé et cuivré il y a quelques jours encore ; maintenant il est rouillé et souillé. On y pouvait rêver ou causer, en marchant pas à pas dans les allées ; il n'y a plus à présent qu'à y patauger

si l'on n'a pas le coupé obligatoire ou le *coursier fidèle*. Allons, c'est la belle saison pour ceux qui s'amusent! Accordez les violons, commandez les sorbets, allumez les lustres, répétez les duos et apprêtez-vous à écouter les monologues!

La politique n'est qu'à l'*ouverture*. On *répète* à l'orchestre une succesion d'interpellations, charivaris qui deviendront peut-être une symphonie. A l'Institut, on discourt plus paisiblement et, tandis que M. Cherbuliez lit une page pittoresque et profonde, M. Émile Perrin étudie en public les portraits de Molière. Nul n'était mieux placé que lui pour une telle tâche : il habite chez Molière et il est peintre. Tels de ses tableaux de genre historique sont d'un artiste délicat et lettré. Il affectionnait les sujets littéraires : il peignait Malfilâtre mourant, Corneille pauvre. Le *Malfilâtre* est, je crois, au musée de Caen.

Le *Corneille faisant raccommoder ses souliers chez un savetier* eut une histoire plus curieuse. Remarqué au Salon de 1848, si je ne me trompe, il avait été acheté par Ledru-Rollin. Après l'aventure et l'échauffourée des Arts-et-Métiers, Ledru-Rollin, recherché par la police, s'était réfugié à Belleville, chez le comédien Mélingue, qui avait, dans son atelier, gardé caché l'ancien membre du Gouvernement provisoire. Une fois libre, Ledru-Rollin voulut donner à l'acteur, son hôte, un souvenir de reconnaissance; il choisit, dans son cabinet, ce *Corneille chez le savetier* et envoya le tableau de M. Émile Perrin avec cette dédicace collée derrière la toile : *A Mélingue, remerciement de son ami Ledru-Rollin*. La toile doit être encore dans la maison du

grand artiste qui incarna en chair et en os ce d'Artagnan qu'on va fêter, en bronze, dans dix jours.

Depuis ces temps déjà lointains, le lettré a un peu fait oublier le peintre chez M. Perrin, mais son remarquable travail sur Molière et ses portraits, en donnant l'occasion d'applaudir l'écrivain, a évoqué le souvenir de l'artiste.

Ce n'est point par dédain que l'administrateur de la Comédie-Française a quitté ses pinceaux et dirigé, tour à tour, l'Opéra, l'Opéra-Comique et le théâtre de la rue Richelieu. Il apportait, au contraire, dans ses fonctions nouvelles l'appoint inappréciable de son goût artistique et de sa science du décor et du costume. M. Perrin n'appartient pas à une génération qui, comme celle d'aujourd'hui, semble seulement éprise du profit rapide et de la fortune subite, mépriser son état et oublier le proverbe : *Age quod agis.*

Ce qui me frappe en effet dans le moment présent, c'est l'espèce de dégoût que chacun semble avoir de son propre milieu, de son propre métier, et le besoin qu'il éprouve à traduire ses impressions sur le papier. M. Zola, qui est un bon bourgeois laborieux, avec un fonds de rural, n'a eu rien de plus pressé que de peindre la bourgeoisie à la manière noire. Le pot-au-feu pour lui n'est que *Pot-Bouille;* il n'a vu que l'écume de la marmite. Madame la comtesse de Martel, qui signe *Gyp*, met un visible empressement, et beaucoup d'esprit, à nous dévoiler l'inanité, la vanité et la niaiserie faisandée d'un certain grand monde qui semble exister parfaitement puisque, pour une certaine franc-maçonnerie du *high life*, ces personnages aux

noms fantastiques. Madame d'Allaly, madame d'Hautretan, madame de Galbe, M. de Belle-Prestance, etc., sont connus, reconnus et font, paraît-il, figure dans le monde parisien. Les initiés vous le diront. Enfin M. Viaud, qui porte l'uniforme d'officier de marine, s'attache, avec une sorte de scepticisme d'artiste et un flegme étonnant de descriptif, à décrire le massacre de malheureux Annamites. Ainsi le monde, la bourgeoisie et l'armée ont leurs peintres spéciaux qui sont du monde, de l'armée, de la bourgeoisie et qui les noircissent.

La guerre est évidemment une épouvantable chose, une boucherie, une hideur, une charcuterie repoussante, mais, si elle a ses côtés *inhumains*, elle a ses côtés *surhumains*, et c'est aux porteurs d'épaulettes qu'il appartient de les faire ressortir, surtout lorsqu'ils sont, comme l'officier qui signe *Pierre Loti*, des écrivains de premier ordre. J'aime presque mieux Paul de Molènes, chevaleresque et pensif, aspirant avec des fièvres d'amoureux l'odeur de la poudre, s'enivrant de batailles et oubliant la tuerie pour n'apercevoir dans la mêlée que le devoir et la gloire.

Le temps où nous vivons est déjà assez préoccupé de son bien-être, et chacun y est assez soigneux de sa peau et de son ventre pour que nous ne venions pas dépouiller l'héroïsme de sa dernière auréole et ne montrer en lui que le frère cadet de l'assassinat. A réduire toutes choses à leur terme exact, Kléber ne serait qu'un bourreau et le vieux Martin Bernard emporterait avec lui le renom de dupe, lui qui a cru qu'on pouvait arriver à donner la liberté aux autres en faisant bon marché de la sienne. Eh! certes oui, la guerre est un

crime, un affreux crime qui tue non seulement les vivants dans le présent, mais débilite et fauche des générations entières dans l'avenir, mais si vous, soldat, vous venez étaler les férocités de la guerre, quelle réponse voulez-vous qu'on vous fasse lorsqu'à l'heure du péril vous parlerez de la « guerre sainte » pour la défense de la patrie!

— Ah! bien alors, non! La guerre?... C'est trop dégoûtant! Je ne me bats pas!

Voilà pour les compatriotes.

Quant aux étrangers, vous entendez d'ici ce qu'ils disent. Les gens de Bazeilles traitent nos marins de « barbares », eux qui savent pourtant bien la valeur de ces héros. Et les Anglais! Les Anglais hurlent contre la sauvagerie de nos soldats, eux qui faisaient attacher les cipayes vaincus à la bouche de leurs canons!

Au reste, c'est bien du bruit, je crois, pour quelques pages d'écriture. Mais aujourd'hui l'écriture est toute-puissante, et, depuis qu'on ne redoute plus autant notre épée, on prête plus d'attention encore à notre plume. La France devrait veiller sur ce qu'elle écrit. Le monde entier, penché sur son épaule, lit curieusement et ironiquement ce qu'elle laisse tomber sur le papier, et le monde le commente avec assez peu de sympathie.

Un étranger, un Italien, disait, l'autre soir, en écoutant la comédie d'*Autour du mariage* au Gymnase :

— A la bonne heure! Ce sont bien là les mœurs de la France!

J'ai lu en un journal peu suspect de radicalisme, dans

le feuilleton dramatique de M. Paul Perret, que quelqu'un disait aussi en écoutant Paulette chanter à des désœuvrés une chanson de café-concert, la nuit même de ses noces :

— De pareilles mœurs justifieraient la Commune !

Elles ne justifient rien, mais elles expliquent tout. Et encore la jolie voix de mademoiselle Hading corrige-t-elle par son charme les excentricités de Paulette. Quand, en bas, on perd le respect, et, en haut, la dignité, adieu va, comme disent les marins, et la culbute n'est pas loin !... Ainsi, c'est le monde, ce monde bizarre, fantastique, hystérique, déséquilibré, qui fait des bulles de savon, à minuit, dans la chambre nuptiale d'une grande dame en voyage de noces ? C'est le monde ? Je n'en crois rien, quoi qu'on dise, mais il faut bien s'imaginer que, si ce n'est pas le monde, c'est, du moins, un certain monde, un fragment de monde, un grain de *haute vie*, puisque le monde sourit, les spectateurs qui sont du monde, — lorsque Paulette chantant sa chanson du répertoire des Ambassadeurs — et la chantant fort drôlement — répond à quelqu'un qui lui demande : Où l'avez-vous apprise ?

— Où ? Mais au Sacré-Cœur !

Supposez pourtant quelque radical mettant cette repartie dans un article, un roman ou une comédie ; ohimé ! comme « le monde » s'empresserait de crier à la calomnie !

Eh bien ! le peuple, qui, par ses journaux, sait tout, lit tout et connaît Paulette comme il connaissait mademoiselle de Cardoville du temps d'Eugène Sue, le peuple, du fond de ses assommoirs, a un mépris tout naturel pour

les cabinets particuliers — où l'on reprend en chœur :

Hou ! Hou !
Le vilain jaloux !

Il a de l'envie, soit ; mais, je le répète, du mépris surtout. Eh ! certes, lui aussi a ses vices, et le tord-boyaux qui lui sert de « consolation », le jette aux griffes des maladies nerveuses aussi sûrement que les fantaisies et les folies des désœuvrés détraquent les cervelles des heureux.

Le peuple a ses Paulettes, parbleu, des *Popaulettes* que secouent, avec moins d'élégance, les hystéries de madame d'Allaly, mais le peuple a une excuse : il souffre. — Paulette n'a d'autre raison pour être aussi insensée que d'être trop aimée, trop adulée et trop heureuse. Les pauvres diables, eux, ont pour circonstance atténuante de tirer la vie comme une charrette trop chargée. Ils tombent, ils buttent, cassent les brancards et s'en font quelquefois des armes. Eh ! sans doute. « Il est, dit un vieux proverbe de je ne sais quel pays, difficile aux sacs vides de se tenir debout. »

Quoi qu'il en soit, le monde de Paulette, bien qu'on nous en puisse désigner les originaux dans une salle de *première*, ce monde-là n'est qu'un monde d'exception, ce n'est pas le monde, — pas plus que les clients de l'*Assommoir* ne sont le peuple, tout le peuple, pas plus que *Pot-Bouille* n'est la bourgeoisie.

En vérité, je le répète, nous prenons un malin plaisir à nous présenter au public étranger avec toutes nos verrues et à inviter les passants à venir examiner nos pustules. C'est une habitude nationale. La France est le

seul pays qui, par exemple, ait trouvé spirituel de tailler son propre patriotisme et de l'incarner dans une figure ridicule, *Chauvin*, d'où naquit le *chauvinisme*, maladie qui, paraît-il, est un vice. Vice ou ridicule, je suis prêt cependant à l'adorer comme une vertu.

Et plus les gens ont de talent, ce qui est le cas de M. Zola et de Pierre Loti, plus, à mon avis, ils sont responsables. On a l'air de raisonner comme Joseph Prudhomme quand on parle ainsi, mais Joseph Prudhomme est encore, comme Chauvin, un calomnié et qui avait du bon. On ne me fera pas croire qu'on ne puisse peindre les mœurs de son pays sans le calomnier. « Voyez Dickens, me disait naguère un mien ami. Est-il assez Anglais, Anglais au point qu'en arrivant à Londres on coudoie, à chaque pas, des personnages de Dickens ! Il est non seulement Anglais jusqu'aux moelles, mais prodigieusement grand, avec son humour, son esprit, sa pitié, son génie ! Eh bien, il n'y a ni adultère, ou il est fort dissimulé, ni purulences dans ses romans, qui sont nombreux au point de remplir deux rayons d'une bibliothèque ! Il se divertit volontiers avec les sots, les excentriques, les esprits malades ; il s'indigne avec les coquins, ne dédaigne pas de descendre dans les bouges et de faire toucher du doigt aux lords d'Angleterre les haillons du petit mendiant Joe. Mais jamais, jamais il n'oublie à qui il parle, et qu'il s'est donné pour mission d'enseigner aux grands la pitié pour les petits en s'adressant toujours à ce qu'on appelait autrefois dans notre France les *honnêtes gens !*

Et certes, ce très grand Charles Dickens n'en est pas moins admirable et n'en demeurera pas moins éternellement digne de mémoire ! »

On serait très Français, — comme Dickens a été très Anglais, — en nous peignant l'humble petit bourgeois, la bourgeoisie laborieuse, honnête, supportant tout, connaissant tout, lisant tout, peuple par son labeur, aristocratie par son intelligence, travaillant non à faire fortune, mais simplement à vivre, ce qui n'est pas toujours facile ; se reposant de sa fatigue par une visite au Salon, un concert chez Pasdeloup, une soirée au théâtre ; classe moyenne, celle-là, qui est la France, la vraie France, la France qui vit aussi éloignée du Bois où piaffe Paulette en amazone collante que de la réunion publique où pérorent les artisans dont le seul état est celui de « fondateurs de groupes d'études sociales ». Hélas ! cette France-là fait trop peu de bruit. Elle travaille comme les fourmis, sans tapage. Elle sort peu. Elle manque de « chic ». Elle n'est ni élégante ni mélodramatique. Si elle souffre, c'est tout bas. Si elle a ses passions et ses douleurs, elle manque de *pschtt* ou de pittoresque. Cette France-là produit des ingénieurs qui exécutent d'admirables travaux à travers le monde, des officiers qui, comme Poitevin, à l'Alma, meurent en plantant un drapeau au sommet d'une tour, un jour de bataille ; des peintres qui continuent sans rêver le « petit hôtel » la tradition de l'école française ; des écrivains qui font, en sortant de l'École des chartes, de très beaux livres dont personne ne parle ; — cette France étudie, produit, travaille, vit sobrement, pauvrement parfois, honnêtement tou-

jours. Ouvrière en paletot, elle donne la main à cette France, la France en bourgeron ou en veste de paysan, qui sera demain la France bourgeoise, mais de cette France-là on ne dit mot : elle n'intéresse personne, elle ne compte pas; les dramaturges la dédaignent ; on se demanderait, en la voyant sur le théâtre : « D'où diable sort ce monde-là ? Qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu ? »

Et pourtant, ô étrangers ! *ça*, c'est la France, une France non pourrie, une France saine, loyale, vaillante — et inconnue.

Ce qui n'empêchera pas les amis, les ennemis ou nos ennemis nos amis de répéter en lisant un livre calomnieux ou en assistant à une comédie fantastique :

— A la bonne heure ! ce sont bien là les mœurs de la France !

Est-ce bien aussi la manière de combattre de la France que M. Viaud a décrite ?...

Je vais faire sourire bien des gens, mais M. Viaud est une victime du naturalisme. Il a voulu faire trop vrai. Paul de Molènes, paladin romantique, voyait faux peut-être, mais voyait grand. Il y avait un souffle épique dans ses *Commentaires d'un Soldat*. Pierre Loti a peint d'après nature et vu les choses au microscope. L'œil du poète vaut mieux. Si l'on savait ce qu'il y a dans la goutte d'eau, on ne boirait pas. A plus forte raison éprouve-t-on une nausée à regarder ce qu'il y a dans une goutte de sang !

Paul de Molènes adorait la guerre comme une fiancée ;

Pierre Loti l'étudie comme un modèle nu. Il n'y a pas seulement là deux tempéraments divers d'écrivains, il y a entre ces deux hommes la distance qui sépare 1859 de 1883, une génération confiante, enthousiaste, d'une génération amère, déçue. Où Paul de Molènes ne voyait que les lauriers, Loti ne regarde que les cadavres. L'amour de l'*âpre vérité* a remplacé la foi en l'illusion.

C'est que Stendhal a duré et il a vaincu ! Mais, lorsqu'il décrivait Waterloo, Stendhal le faisait à distance des événements, lorsque le désastre était devenu de l'histoire. On n'écrit pas sur l'heure un bulletin de bataille comme une page de souvenirs et d'art dans un livre, et le rapport de l'amiral Courbet, me montrant « les frères des soldats de Bazeilles » courant au feu sous le drapeau avec l'entrain de braves gens, m'avait fait passer sur la peau un frisson généreux que les admirables descriptions de Pierre Loti ne m'avaient point donné. Et pourtant l'amiral Courbet n'a pas la centième partie du talent de Loti, ce descriptif extraordinaire.

Mais c'est un soldat, cet amiral. L'autre n'est qu'un artiste.

L'Art ! L'Art ! La Majesté de l'Art ! L'impeccabilité de l'Art ! C'est fort beau, l'Art ! Vous êtes soldat, gagnez-moi d'abord des batailles : vous serez artiste, et grand artiste au besoin, auprès !

Quand aux descriptions à outrance des spectateurs en temps de guerre — et à Hué M. Viaud, à qui l'on devrait bien rendre le commandement, permettre de

retrouver, là-bas, au feu « son frère Yves », M. Viaud, qui a fait ses preuves n'était ce jour-là, que spectateur — il faut en prendre et en laisser.

On me rappelait hier certaine correspondance d'un journalist eanglais pendant la campagne de France.

Ce « reporter » qui suivait un état-major allemand, racontait tranquillement dans une lettre qu'un de nos amis a traduite, que les soldats prussiens s'étant mis à casser, briser et piller dans une propriété privée, lui, le paisible historiographe, tenté par l'occasion et grisé par le tapage, s'était mis à piller, casser et briser, tout comme les camarades.

Et cet aimable philosophe ajoutait : « C'est la guerre ! » expliquant d'ailleurs physiologiquement comment la *folie du pillage* donne facilement sur les nerfs de l'homme, fût-il neutre comme cet Anglais l'était.

J'aime à croire d'ailleurs que ce voyageur médiocrement sentimental se vantait un peu et qu'il n'avait rien pillé du tout.

Cette rare vertu, le respect du labeur d'autrui, la vision nette du talent du voisin, cette faculté d'admirer a pourtant grandi plus d'un caractère, et je la retrouve dans cet homme que ses compagnons ont escorté au cimetière et dont je parlais l'autre jour.

J'aurais à ajouter plus d'un trait à l'esquisse de la physionomie de Martin Bernard, ce burgrave de la liberté.

Tout en fumant sa pipe, avec son parler lent, l'ancien

conjuré de 1839 racontait volontiers sa vie, ses chimères et ses songes :

— Quand je pense que j'ai débuté, avant 1830, par être féru de libéralisme bonapartiste, devenant — comme les jeunes gens d'alors — livide de colère ou rouge de honte, au nom de Waterloo ! Je penchais alors vers Benjamin Constant. Puis un rideau s'est levé : j'ai connu les vieux conventionnels qui vivaient encore alors, et la Révolution m'est apparue. Nous nous montrions Lakanal, Barère, ces scories du volcan. Pour la première fois, nous pénétrions dans les « saintes écritures ». Je m'en fis une Bible !...

Et ce grand sexagénaire, maigre, à barbe longue, avec un aspect militaire, devenait éloquent lorsqu'il évoquait ce passé.

— Nous sommes loin de tout cela ! ajoutait-il, *vieilles barbes*, maintenant, qui n'osons même pas évoquer nos souvenirs.

Il blâmait le 15 Mai, qui fut fatal à sa cause.

— A Lyon, quand je l'appris, sans savoir aucun détail, je me dis : « Barbès est arrêté ! » Hélas ! il allait au danger par instinct.

C'est Martin Bernard qui m'a dit ces deux mots qui peignent une génération :

— On venait chez nous chercher des papiers : on y trouvait des balles !

Et :

— Le plomb des soldats de Louis-Philippe nous tuait, l'échafaud du roi frappait, ses agents arrêtaient, mais ses juges croyaient à notre parole d'honneur !

Avez-vous remarqué ce mot : « Je m'en fis une

Bible? » Comme tous ceux de son temps, ce mort fut respectueux de sa foi politique. Il aimait religieusement la liberté. Ils ne connaissaient pas, ces romantiques de la République, les ironies qui débilitent et les parodies qui dégradent. Encore une fois, on a l'air d'un Géronte en protestant contre les niaiseries qui s'étalent à nos yeux. Et pourtant je demanderai ce que peut se dire un Renan, esprit pensif, bercé par le vent de la mer bretonne, ou un Havet, lorsqu'il voit affichée dans la rue une « Bible amusante » et ornée de gravures qui sollicite les regards par ses caricatures et ses bouffonneries? Je regardais tout à l'heure, sur une muraille, l'imagerie qui sert d'annonce à cette *Bible* en goguette. Au milieu s'étale, dans sa nudité paradisiaque, Ève debout près du pommier légendaire autour duquel s'enroule le serpent. Mais voilà où la stupéfaction commence : ce serpent, en qui le mythe incarne Sammaël, le prince des démons, ce serpent, qui, selon quelques peintres, avait pris les traits d'une jeune fille pour séduire la mère des humains, ce serpent, sur l'affiche, porte le rabat et la calotte du prêtre. C'est un jésuite, ce serpent! Un jésuite au Paradis terrestre! Et ce pour la plus grande joie des badauds qui passent!

Ce qui me navre, en pareil cas, c'est le manque d'esprit et la grosseur ou la grossièreté du sel. Quand Voltaire s'amuse, il est encore Voltaire. Même dans *Saül*, il reste un lettré et sa science pétille au bout de chaque vers. Mais ces drôleries de carrefour, cette propagande de trottoir, ont je ne sais quoi d'attristant, et certains industriels prennent décidément la foule pour plus crédule qu'elle n'est en réalité. N'y eût-il dans la Bible

que sa poésie, profonde comme le désert, l'humanité devrait s'arrêter respectueusement devant ce testament d'une race. Ah ! bien oui ! M. Renan a déjà remarqué que Gavroche, en fait d'exégèse, a la prétention d'en savoir plus que lui !

Nous ne lisons pas assez, nous qui tenons trop à demeurer des délicats, nous ne connaissons pas ces livraisons dont se nourrit le gros public et que dévore, à déjeuner, la petite ouvrière en grignotant ses pommes de terre frites. Il y a pourtant, dans cet ordre de littérature, des découvertes intéressantes à faire. Un seul exemple. L'autre jour, je vois affichée chez un libraire de faubourg la *Guerre des Dieux*, de Parny, avec des illustrations sur bois. Tirage : cent mille exemplaires, dit la couverture, cette honnête couverture qui porte cet avis en toutes lettres : « *La fille n'en permettra pas la lecture à sa mère!* » Ceci est déjà charmant. Mais il y a mieux.

J'achète l'ouvrage et, en tant que public, en tant que passant, que lecteur, que badaud, que benêt, je déclare que j'ai été volé — bien et dûment volé — et que tous ceux qui ont acheté cette drôlerie sont volés comme moi et qu'encore un coup on prend le client pour un mortel trop bête. Savez-vous ce que sont les gravures De vieux bois ayant déjà servi dans des publications précédentes et qu'on accommode aux besoins de la propagande actuelle. On prend une fresque italienne représentant des tritons jouant avec des nymphes et on appelle cela : la *Vierge Marie chez les dieux païens*. Une image de Castelli et la *Danaé* du Titien se transforment subitement en tableaux bibliques. Mais le plus piquant,

le plus étonnant, le plus amusant ou le plus mélancolique de tout, c'est... C'est un portrait de la Du Barry, par Flameng, emprunté à la *Révolution* de Louis Blanc, et qui devient — je vous le donne en mille...

Imaginez la Du Barry dessinée d'après le buste exquis de Pajou, la Du Barry en perruque poudrée, l'épaule nue, le sein découvert, la Du Barry entourée d'un encadrement de petits amours bouffis, avec couronne de roses et flûte et musette — et savez-vous ce qu'on imprime au bas de cette image champêtre de la reine de Louveciennes? Savez-vous ce que cette Du Barry représente?

— *La Vierge Marie travestie en Vénus!*

La courtisane transformée en Madone!

Je m'imagine la colère ou la stupéfaction d'Évariste Parny, qui avait de l'esprit et du goût et du tact, si on lui avait prédit qu'un jour son poème grivois, illustré ainsi, servirait d'appeau pour empocher les gros sous de M. Homais.

Eh bien, je le répète, vous êtes volé, monsieur Homais! On vous fait prendre des vessies pour des lanternes et la Du Barry pour la Vierge! Mais avouez du moins que l'aventure était réellement fort imprévue.

XXXVII

Les *jours* à Paris. — Les *five o'clock*. — Pourquoi l'on a un *jour*. La plèbe des amis. — Les visites. — Les *inamovibles*. — Un Anglais chez M. de Lesseps. — Visiteurs et visités. — M. Borniche. — Le restaurateur Viot.

9 novembre 1883.

Paris a donc recommencé sa vie d'hiver. La plupart des Parisiennes ont repris leur « jour ». Il est assez piquant qu'on ait surtout un « jour » dans la saison où les jours sont les plus courts. C'est peut-être pour que le « jour » qu'on choisit dure moins longtemps.

Le « jour » de la Parisienne n'est d'ailleurs qu'un demi-jour, une fraction de jour. Il commence tard dans l'après-midi, et finit une demi-heure avant l'heure du dîner. Le temps pour les visiteurs « d'expédier » la visite et, pour la visitée, d'expédier ses amis.

Le « jour » est bien l'invention, très pratique, d'une époque qui n'a point le loisir d'avoir des relations très intimes et pratique ses devoirs d'affection en bloc. Notez le mot : un devoir d'affection! Comme si l'on disait : le fardeau de la cordialité. « Avoir un jour », à

tout prendre, cela signifie simplement qu'on n'a pas le moins du monde d'autres jours à donner à ses amitiés. Dire à quelqu'un : « Venez le jeudi, je reçois le jeudi, » cela équivaut à lui glisser à l'oreille ce bon avis :

— Ne venez ni le lundi, ni le mardi, ni le mercredi, ni les autres jours de la semaine ! J'ai un jour pour mes amis comme j'ai un fond de bourse pour mes pauvres!

Madame de Girardin parle quelque part de la « plèbe des amis » que l'on invite en masse comme pour s'en débarrasser d'un seul coup. Eh bien, le « jour » semble précisément destiné à cette plèbe particulière. Les amis vrais ne viennent jamais ces jours-là ! Pourquoi viendraient-ils? Ils seraient confondus dans le stock banal des relations forcées. S'ils viennent, c'est le jour qui n'est pas le « jour », le jour où il n'y a personne, le jour où M. Choufleury ne reste pas chez lui et où madame ne reçoit pas.

Le « jour » n'appartient ni à celui qui reçoit, puisqu'il reçoit tout le monde, au hasard, sans tri, selon que la fantaisie de faire visite a passé par la tête d'une connaissance, ni à celui qui est reçu, puisqu'il ne peut échanger une parole intime, dans la promiscuité de visiteurs qu'il rencontre assis là et parfois même n'en bougeant plus.

Une des plaies du « jour » officiel, celle qui ferait fuir un à un tous les visiteurs, un des désespoirs de la maîtresse de la maison, c'est en effet le visiteur ou la visiteuse qui ne s'en va pas. Celle-ci ou celui-là arrive dès avant que les gâteaux soient posés sur le plateau ou que le thé du *five o'clok* soit sur le feu et s'installe dans un coin pour regarder paisiblement le défilé des

autres amis. C'est une autre espèce de spectacle dans un fauteuil. Les visiteurs entrent, causent, sortent, mais le spectateur ou la spectatrice ne bouge pas. Il ou elle est là pour regarder, pour écouter et tuer le temps pendant ces conversations qui se déroulent comme ces moulins à musique jouant toujours le même air. Dans quelques salons on appelle ces visiteurs qui entrent les premiers et s'en vont les derniers des « inamovibles ».

Le type n'est pas fréquent, mais il existe. L'inamovible » fait, durant toutes ces visites qui se suivent et se ressemblent, l'effet d'un simple meuble. Il ou elle ne bronche pas plus qu'un pouff. L' « inamovible » parle peu, jette à peine un mot de temps à autre, sourit seulement d'un air entendu, et, après avoir ainsi meublé le « jour » de madame A..., s'en va faire pareille figure, le lendemain, au « jour » de madame B... C'est son plaisir. L'inamovible fait tapisserie avec un imperturbable sang-froid. L'inamovible, qui est plus souvent du genre féminin, a d'ailleurs aussi son « jour », mais il arrive plus d'une fois qu'elle est absente de chez elle précisément ce jour-là. Où-est-elle ? Elle est au « jour » de madame D... Elle a ajourné son « jour » pour pouvoir assister au « jour » d'une amie. L'inamovible n'aime les propos, les cancans, les potins que chez les autres. Elle les accueille, les recueille et les colporte. Elle signerait, si elle avait l'esprit de madame de Girardin, des Courriers de Paris qui vaudraient ceux du vicomte de Launay et, par surcroît, seraient infiniment mieux renseignés et plus méchants. Mais l'inamovible n'a pas d'esprit au bout des doigts. Elle n'a d'activité que dans les oreilles.

Ce « jour ouvert », qui sert surtout à tenir les autres « jours fermés », a pourtant son utilité. Il met madame Benoîton à l'attache. On est, en somme, à peu près certain de rencontrer ce jour-là chez elle la femme qui est le plus souvent sortie. Cette certitude a son bon côté dans une ville comme Paris où une simple visite faite équivaut parfois à une journée perdue.

Mais fait-on seulement des visites aujourd'hui? Les femmes, oui. Les jeunes gens, encore. Les hommes emportés par le mouvement, pris dans l'engrenage, non. Il est sous-entendu, quand on invite quelqu'un à dîner, qu'il n'est aucunement tenu à une visite de digestion. A peine est-il forcé de se rendre à l'invitation, même quand il l'a acceptée. Je ne ris pas. On en viendra là, dans le décousu des relations. Ainsi va le monde.

— Depuis qu'on a inventé les cartes-télégrammes, disait madame de V..., j'ai toujours peur d'être treize à table, et je redoute, au dernier moment, une grêle de dépêches farcies d'excuses comme je redouterais une dinde mal bourrée de truffes.

Quand un Parisien arrive à se débarrasser de l'engrenage d'une journée de Paris assez vivement pour se présenter à l'heure qu'on lui a fixée, une maîtresse de maison n'a rien à lui demander de plus. Elle le tient quitte de tout. Pas de visites. Une carte cornée mise, en courant, chez le concierge, un jour qu'il passera par là. Une apparition inattendue, parmi les visiteurs du *jour*. Et c'est tout.

Les « inamovibles » dont je parlais tout à l'heure sont en effet, je le répète, généralement des visiteuses, par cette bonne raison que les visiteurs sont des oiseaux rares. Ils se raréfient même tous les jours. Ils finiront par devenir d'absolus originaux, presque des excentriques.

M. de Lesseps nous contait, il y a quelques années, qu'un Anglais qui, en Égypte, habitait à vingt-cinq ou trente lieues de lui, venait, à cheval, jusqu'à Port-Saïd, rendre à ses hôtes une visite de digestion chaque fois qu'il dînait chez M. et madame de Lesseps. Soixante lieues aller et retour pour dîner, soixante lieues pour remercier d'avoir dîné. C'est assez joli. Et, à Paris, quand un ami habite Passy, Auteuil ou seulement la rive gauche, comme on s'excuse vite de ne pas l'aller voir en lui disant avec un sourire :

— Vous savez, mon cher, vous demeurez si loin et les journées sont si courtes!

Et c'est vrai! Et un Parisien a moins le temps de se rendre aux fortifications et de les franchir que cet Anglais n'avait le loisir de traverser par deux fois trente lieues de désert. L'existence de ce Paris est si compliquée, qu'un louis de vingt francs y vaut vingt sous et qu'une heure d'horloge n'y dure pas plus qu'une minute. On n'a même pas la liberté de recevoir les visites de ceux qui vous harassent. Comment aurait-on le temps de visiter ceux à qui l'on doit des visites?

Ou si l'on en fait, de ces visites, on les fait en hâte, tombant brusquement dans le tas des amis qui n'en sont pas, entre deux cigares ou deux courses. On s'engouffre dans un salon comme on pénétrerait dans

un bureau d'omnibus pour attendre un ticket. « Bonjour, bonsoir. Vous allez bien? Que dites-vous de la pièce nouvelle? Du roman d'hier? Du tableau de demain? » Un mot inévitable sur Sarah Bernhardt. Très peu de politique. Un peu d'esprit sur le Tonkin. La porte s'est ouverte. Vous vous êtes levé. Étiez-vous même assis? Un nouveau voyageur entre, prend votre place. « Adieu. A bientôt. Au revoir! » L'omnibus est complet. On va à un autre — par correspondance. Voilà ce qu'on appelle les visites à Paris.

Aussi bien, serait-on, dans quelque accès de misanthropie, tenté d'écrire à la porte de son logis ce que disait avec humeur un homme d'esprit :

« Ceux qui viennent me voir me font honneur : ceux qui ne viennent pas me font plaisir. »

Mais il est temps de parler de l'aventure de ce M. Borniche, qui laisse, après sa mort, 17,000 toiles — dix-sept mille — sur le pavé de Paris. On ne vit jamais semblable enfouissement de cadres dans les coins et recoins d'un logis parisien.

Quand M. Wolff a raconté l'improbable aventure de M. Borniche, on a cru à quelque invention fantaisiste du chroniqueur. Pas du tout. Ce M. Borniche a bien réellement laissé, en mourant, dix-sept mille toiles. Songez que le Salon de 1881 n'en comptait que deux mille quatre cent quarante-huit et ceux qui l'ont suivi un peu moins encore. C'était le Garguanta de la peinture, ce M. Borniche. Son existence, au surplus, ne m'était pas inconnue. A feuilleter les livrets des expo-

sitions annuelles, il m'était arrivé plus d'une fois de lire des indications comme celle-ci :

Calvès (Georges). — *Paysage avec animaux.* — (Appartient à M. Borniche.)

Clary (Eugène). — *La Seine au Bas-Meudon.* — (Appartient à M. Borniche.)

Madame A. Louis Enault. — *La Guirlande.* — (Appartient à M. Borniche.)

Hawkins. — *Récolte de pommes de terre.* — (Appartient à M. Borniche.)

Et, de trois pages en trois pages, généralement après le nom de quelque peintre espagnol ou italien, l'éternel refrain, arrivant comme une réponse dictée par le Chat botté : « Appartient à M. Borniche. » Ce M. Borniche m'apparaissait ainsi comme un marquis de Carabas de la peinture. Tout semblait lui appartenir.

Un jour, le hasard me fit faire connaissance avec M. Borniche. Passant par la rue de Rivoli, j'avise, en flânant, derrière une vitrine de petits tableaux dans le goût papillotant de Fortuny, des *manolas* ou des *toreros* exposés là, au coin d'une rue, à côté, s'il m'en souvient bien, de souliers vernis et de bottines féminines. Je me figurai que le cordonnier qui exposait ces toiles avait reçu mission de les vendre, et j'entrai dans la boutique pour les marchander.

— Oh! Monsieur, dit le cordonnier, ces tableaux ne m'appartiennent pas. Ils appartiennent à M. Borniche!

— Et qui est M. Borniche?

— Un monsieur qui demeure dans la maison.

— Soit, je vais m'adresser à M. Borniche.

Je traverse une cour, j'aperçois vaguement dans une sorte de cage de verre, en face de la loge du concierge, des monceaux, des montagnes, des Ossa de cadres dorés, je monte au second ou au troisième étage, et je vois s'ouvrir difficilement une porte fermée donnant sur une enfilade de pièces où des cadres encore, et des toiles, de grandes toiles, de petites toiles, des toiles moyennes apparaissaient nombreuses à faire crouler le logis sous leur poids.

Et de ce pandæmonium pictural, de ce dédale de tableaux, surgit alors devant mes yeux un sexagénaire à figure paterne, barbe blanche en collier, le torse gras, en manches de chemise, le pantalon retenu par des bretelles, et cette très bourgeoise apparition s'avance, tenant noblement un tableau de chaque main.

— Monsieur Borniche? lui demandai-je.

— C'est moi, Monsieur!

Cela dit simplement, naturellement, d'un ton d'un homme qui connaît sa valeur, mais qui n'en tire point vanité.

— Monsieur, je désirerais savoir le prix d'un de ces petits tableaux espagnols que vous avez, en bas!

Ici, M. Borniche faillit, du cadre qu'il brandit au bout de sa main droite, foudroyer l'indiscret qui le venait troubler.

— Le prix de ces tableaux? Que vous importe le prix de ces tableaux? Ils ne sont pas à acheter! Ils sont à moi, Monsieur, à moi seul!

— J'avais cru, les voyant en montre!...

— Ils sont en montre, Monsieur, non pas en vente! J'en offre gratuitement, gratuitement, Monsieur, la vue

aux passants, en attendant que je les donne à la France! Ils seront un jour la parure de Paris, Monsieur! Vendre mes tableaux! Moi, marchand de tableaux ! Non, Monsieur ; j'ai un étalage, mais pour mon plaisir!...

Et ce Pécuchet amateur de peinture, cet honnête M. Borniche, qui a dû dépenser des millions pour des toiles, croûtes et confitures mêlées, qui vont tomber comme grêlons sur les tables de l'Hôtel Drouot, ferma brusquement la porte au nez à l'acheteur trouble-fête et s'en retourna, majestueux, à ses tableaux, à ses cadres et à ses rêves.

Bouvard Borniche rêvait de faire bâtir en plein Paris un *Musée Borniche*. Il a, par les fenêtres de ce Musée imaginaire, jeté pour cela des banknotes par milliers. Pauvre bon bourgeois dont le dada poussif fut « la renommée de protecteur des arts » ! Flaubert lui eût ôté son chapeau. Il y a de ces colossales niaiseries qui finissent par devenir sublimes.

Et Borniche à lui seul est capable de défoncer tout le marché des tableaux et de produire un formidable *krach* sur la peinture. Quel hiver! A cinq cents tableaux par jour, c'est trente-quatre jours pleins d'enchères et de *sous-enchères* sur la collection Borniche.

A combien, l'un dans l'autre, les dix-huit mille tableaux de cet illuminé de la rue de Rivoli qui restera aussi célèbre que les grands amateurs de l'histoire, mais célèbre à rebours?

Luynes devenu Prudhomme! Médicis en bretelles coudoyant Nigaudinos! Mécène, mais Mécène Jocrisse!

Les affiches annonçant la « première vente » pour

les premiers jours de décembre portent fièrement cette indication : *Importante collection Borniche.* C'est plus qu'importante, c'est écrasante qu'il faudrait.

M. Borniche est mort à temps : il n'assistera pas à l'écroulement de ses châteaux en Espagne ; il ne verra pas s'envoler sa chimère. Il a cru, comme Timon d'Athènes, qui était fou, posséder une fortune et il aura fait vivre sans doute un tas de pauvres gens qui lui apportaient leurs tableaux encore embus et lui donnaient leurs croûtes pour un morceau de pain. Et qui sait si, parmi ces débutants battus de la misère, il se trouve un peintre de race qui arrive au jour, c'est peut-être à Borniche qu'il le devra, à la boulimie picturale de Borniche !

Sur le *dada* dont je parlais, que de pauvres diables Borniche a pris en croupe, et a nourris, et a sauvés !

Borniche est un original stupéfiant. Cet octogénaire qui vient de mourir à Gentilly, Viot, fut aussi un « nourrisseur » des générations en son temps. Viot était un des membres de cette trinité de restaurateurs à bon marché dont le nom durera aussi longtemps que la légende du vieux quartier latin. Étudiants devenus ministres, grisettes métamorphosées en aïeules, Niniches qui rendez le pain bénit, héros de Bullier qui portez la robe rouge des juges, vous rappelez-vous Viot l'*ancien*, et Viot l'*empoisonneur*, et Viot l'*aquatique ?* Parbleu ! Notre jeunesse a mouillé son aile, comme disait Mürger, dans l'*abondance* de l'un et aiguisé ses dents sur les durs beefteaks de l'autre ! C'est un de ces Viot-là, l'em-

poisonneur ou l'aquatique, je l'ignore, qui vient de mourir, et le quartier latin, le quartier neuf qui ne connaît plus ces noms d'autrefois, n'a pas pris le deuil.

Un article du *Petit Journal* m'a subitement transporté de vingt-cinq ans en arrière, au temps où nous allions, pour dix-neuf sous, déjeuner rue Monsieur-le-Prince, chez Bléry, en face de l'atelier de Gustave Doré (on déjeûne toujours chez Bléry, mais à vingt-cinq sous maintenant, peut-être plus). Chez Viot l'ancien, le déjeuner coûtait un franc. Bléry diminuait d'un sou, et quatre sous alors, c'était une pièce de théâtre de la collection Michel Lévy, à deux colonnes avec gravures, qu'on allait lire en plein air, sur un des bancs du Luxembourg ou sous les lilas de la Pépinière! Viot l'aquatique, rue Monsieur-le-Prince aussi, ne donnait que de l'eau, mais pour soixante centimes le matin, et seize sous le soir, on pouvait faire ripaille. Quels appétits de dix-neuf ans et quels estomacs il fallait pour digérer l'eau de Viot l'aquatique ou les gibelottes de Viot l'empoisonneur, rue Racine : on les avait, ces estomacs. On vivait alors sans pepsine. La vache enragée des vingt ans avait des succulences d'ortolans. Et puis le pot-au-feu maternel n'était-il point là pour tout réparer? Ah! le bon temps où l'on trouvait tout acceptable! « C'est fini, dit Rodolphe à la fin de la *Vie de Bohème*, je n'aime plus que ce qui est bon. »

Évidemment, Viot, qui meurt à quatre-vingt-cinq ans dans la banlieue, n'était pas, comme on dit, un Parisien du tout-Paris, à la façon de Jules Costé, dont la mort est un événement de coulisses de théâtre, mais Viot avait tant vu de gens et tant de gens avaient

connu Viot! Il y a des membres de l'Institut, des médecins illustres, des gloires devenues chauves, qui vont hocher la tête en apprenant la mort de l'empoisonneur d'autrefois.

— Ah! ce pauvre Viot! Viot l'aquatique ou Viot l'ancien?

Et tout un monde de souvenirs, des légions de visions oubliées viendront battre de l'aile autour des tempes creuses et des cheveux blancs ou gris et, trouvant le père ou le grand-père absorbé, la mère ou les enfants lui demanderont: — « A quoi penses-tu, bon papa? A ce procès? A ton discours sur le budget? Au Tonkin? A l'Allemagne? »

Non, l'aïeul pense à Viot, aux rasades d'eau pure de Viot, aux lapins sautés de Viot et à Clara, et à Léontine, et à Nicette, Ninette ou Ninon qui venaient aussi tremper leurs lèvres de vingt ans dans les gros verres de Viot l'aquatique!

XXXVIII

Une soirée de *gala* au Théâtre-Italien. — Un théâtre mondain. — Les *Italiens* d'autrefois. — Les gens de Balzac. — 1833 et 1883. — Le *Livre d'or* d'aujourd'hui. — Plus de Parisiens à Paris ! — Une langue internationale. — Le *pchtt*, le *v'lan*, le *ah !* — L'aurore boréale. — Fontainebleau. — Les chênes et M. de Laprade. — Le poète et l'Empereur. — Ramollot. — Une *charge* de l'armée française. — Ramollot qui meurt. — Le procès Clovis Hugues. — Le *match* de billard.

30 novembre 1883.

Enfin, on aura donc un théâtre « où l'on pourra désormais se retrouver ! »

Échangée sous cent formes diverses, c'était bien la pensée commune au public *selected* qui assistait, mardi dernier, à la représentation de gala du Théâtre-Italien. Il paraît que l'on n'avait pas, à Paris, un théâtre « où l'on pût se retrouver ». Les « mardis » de la Comédie-Française et les représentations de l'Opéra paraissaient décidément trop mêlées à ceux des spectateurs qui vont surtout au théâtre pour ne pas écouter la pièce. Il fallait inventer une sorte de théâtre mixte, de théâtre choisi, de théâtre de *high-life*, qui tînt le milieu entre la salle de spectacle et le salon, entre la

concert et le drame lyrique, et c'est pourquoi le Théâtre-Italien est sorti de son tombeau.

On peut être certain que, pour bien des gens qui tiennent à donner le ton, et qui le donnent en effet, le Théâtre-Italien, les *Italiens*, comme on dit, vont passer pour l'idéal même du théâtre lyrique, et quand on peut, sur une affiche, imprimer les noms d'un artiste tel que Maurel et d'une chanteuse pareille à madame Fidès-Devriès, le succès est d'avance assuré. Mais, ce qui est piquant, c'est l'enthousiasme qui éclate, lorsqu'il s'agit des Italiens, à propos d'un bout de décor, d'un pan de costume, d'un papier de musique, et la sévérité qu'on réserve à notre Opéra qui a le grand tort d'être français et de répéter un opéra de Gounod, avec paroles d'Augier, quand il pouvait nous révéler *Simon Boccanegra*. Cette manie d'admirations exotiques, se traduisant chez nous tantôt par la mode à l'espagnole, tantôt par le bon ton à l'italienne, tantôt par l'anglomanie et tantôt par l'américanisme, est si profondément enracinée chez nous, que nous trouvons plus de talent encore à madame Devriès et à Maurel depuis qu'ils chantent en italien au lieu de chanter en français.

Il n'y a rien à dire : c'est la mode, et l'on peut bien accorder au *high-life* le droit d'avoir « un théâtre où l'on puisse se retrouver ». C'est tout à fait commode et charmant. On écoute peu la pièce ; on ne prête l'oreille qu'au moment des duos de Maurel et de madame Devriès, peut-être aussi lorsque Nouvelli chante ou que M. de Reszke entre en scène ; le reste du temps on lorgne, on est lorgné, on détaille les toilettes, on échange les

nouvelles, on se fait des visites. Une visite aux Italiens comptera comme une apparition au *five o'clock*. Une loge est un salon *authentiqué*. On fera, au théâtre, ses visites de digestion et ce sera d'autant plus commode qu'on en pourra *déblayer*, pour parler le langage des coulisses, cinq ou six à la suite. Si l'on entend madame Fidès Devriès par-dessus le marché, ce sera tout profit, et voilà ce qu'on a imaginé pour donner à Paris une séduction de plus.

Les Italiens! Il y a, d'ailleurs, tout un monde de souvenirs, et le souvenir de tout un monde dans ce seul mot. Il semble qu'une société disparue, d'une élégance magnétique, soit par lui subitement évoquée. Les grandes dames de Balzac, les héroïnes aristocratiques des romans d'autrefois, réapparaissent comme dans une brume qui leur donne l'air de vieux pastels éternellement séduisants. Une sortie des Italiens, le défilé des beautés encapuchonnées et drapées de leurs manteaux, des visages enfouis sous les dentelles et des corps harmonieusement dessinés par les pelisses, ce ruissellement de grâces, sur l'escalier de Ventadour, tandis que les valets de pied coudoient les curieux et les anxieux : — cette vision évoque les silhouettes des Vandenesse et des Maufrigneuse. Ce sont des aquarelles d'Eugène Lami qui s'animent, des rêves de Musset qui prennent vie. Tout ce qui tient de charme artistique ou féminin dans ce nom : « *les Italiens* » vous revient à l'esprit, depuis la création de l'*opéra-bouffe* par Léonard, le coiffeur de Marie-Antoinette, qui « commandite »

Viotti, comme on dirait aujourd'hui, jusqu'à la révélation du *Don Juan* de Mozart et l'apparition de Rossini, en finissant par ces soirées de fièvres où Verdi nous prenait aux entrailles avec ses cris de drame et ces soirs de fêtes où la Patti jetait, en se jouant, ses vocalises comme une enfant gâtée sèmerait au vent des pierreries, à poignées, pour s'amuser.

C'était, d'un seul coup, tous ces ressouvenirs mondains que nous rappelait la soirée de gala de mardi. Jamais la place du Châtelet n'avait vu, peut-être, au fronton de ses théâtres, flamber autant de gaz et, autour de sa fontaine du Palmier, défiler autant d'équipages. Castellano, qui entra, un jour, dans ce théâtre vide, sentant la poussière et la ruine, et qui lui rendit, en somme, le mouvement et la vie, eût poussé les hauts cris devant cette invasion d'élégances et se serait cru perdu. Une banlieue devenant subitement un centre, voilà le miracle. Et, dans ces loges où les diamants scintillaient sur les aigrettes, parmi ces épaules blanches et ces toilettes claires, je cherchais la loge qu'Emmeline, l'Emmeline de Musset, avait fait tendre de soie comme un boudoir, en y accrochant cette petite glace gothique qu'elle aimait; je cherchais Rubempré, la marquise d'Espard, madame de Bargeton, et (comme à l'Opéra), la *Loge des Premiers Gentilshommes*. J'aurais volontiers demandé où se trouvait madame de Bauséant et la duchesse de Langeais. J'interrogeais le balcon pour y voir de Marsay, La Palférine et Rastignac.

Il devait être là, Rastignac, j'en suis certain, et peut_

être aussi Michel Chrestien, qui tout à l'heure, planté dans la foule, immobile sur deux jambes, à la sortie des Bouffons, contemplera la princesse de Cadignan, en attendant qu'il se fasse tuer sur quelque pavé d'un nouveau Saint-Merri. Ils y étaient tous; mais je dois dire que, sous des pseudonymes divers, j'ai surtout reconnu et aperçu un peu partout... Nucingen.

Nucingen, qui n'est plus seulement le héros de Balzac, porte des noms levantins ou valaques et donne le ton à Paris. Et les Italiens sont surtout faits pour ce *gratin* international, qui étend sur notre société parisienne son luxe spécial, d'un éblouissement parfois oriental et d'un goût souvent douteux. Les ballets de Manzotti pour le fretin, les Italiens pour le gratin; la musique de Verdi pour les uns, les trompettes de Marengo pour les autres. Ce sont là des séductions réelles, très charmantes place du Châtelet, trop bruyantes à l'Éden-Théâtre; mais ce ne sont plus précisément des grâces purement parisiennes.

On a publié, par exemple, la liste des abonnés du Théâtre-Italien, jour par jour et fauteuil par fauteuil. C'est tout à fait instructif. On reconstruirait facilement dans cent ans, avec ce document unique, un coin du tableau de Paris en 1883. Certes, les noms glorieux ou aimés, et les noms de noblesse absolue, de bonne lignée française, s'y rencontrent, mais ils sont là comme semés tout exprès pour rappeler que, par hasard il y a encore des Français en France. *Apparent rari naites*... Les autres sont des noms célèbres, aux terminaisons germaniques, anglo-saxonnes, ou d'une latinité moldave. On dirait que la noblesse de l'argent, en tous

pays, a dépêché vers Paris ses représentants autorisés. C'est une prise de possession d'un coin de terre par l'Europe, sans compter l'Amérique. C'est un *Livre d'Or* d'une autre espèce, mais un *livre d'or* qui ressemble terriblement au grand-livre d'une maison de banques. Il y a longtemps qu'en fait de noblesse les titres ne sont plus qu'au porteur.

Ainsi les historiens de l'avenir, s'armant, selon la méthode moderne qu'on perfectionnera encore, « de petits faits » probants, à la Stendhal, prendront texte de cette liste où les noms en *o*, en *i*, en *a*, en *ez*, en *ish*, en *ann*, en *och* et en *eim* foisonnent pour enseigner que le caractère spécial de la vie parisienne vers la fin de ce siècle était de n'avoir plus de caractère du tout est assurer que les Parisiens se trouvaient, chez eux, littéralement noyés par une alluvion exotique dont ils semblaient d'ailleurs ne pas trop se plaindre.

« A Paris, en 1883 — écrira l'historien de 1950 — le Parisien était déjà rare; on sait qu'aujourd'hui il n'existe plus. On en retrouve de petites colonies clairsemées sur les plages normandes, quelques-uns encore à Monaco, par hasard. »

Et il aura d'autant moins à se défendre de « faire du paradoxe » que son affirmation sera devenue avant dix ans la pire des banalités.

— Quelle est donc cette jolie femme? demandais-je, pendant un entr'acte de *Simon Boccanegra*, à mon voisin un Espagnol qui fait du reportage parisien pour les journaux américains.

— Cette blonde?

— Cette blonde.

— Mais c'est la fille de M. A... (de Prague), qui a épousé M. B...) (de New-York), le beau-frère de M. C... de Vienne). Vous ne la connaissez pas? Elle reçoit pourtant *tout-Paris!*

Il y aura bientôt, chez nous, une telle purée ou une telle crème internationale, qu'il faudra peut-être inventer un langage unique, nécessairement international, pour ce Paris nouveau transformé en tour de Babel.

Je ne plaisante pas. Quelques « bons esprits » y ont songé.

Les fabricants de néologismes qui, tour à tour, ont inventé le *pchtt*, le *vlan*, le *ah* et autres niaiseries que vont railler, en vers et en prose, les revues de fin d'année, sont plus coupables encore que ce bon M. Letellier, inventeur d'un charabia pour lequel il réclamerait volontiers un brevet.

Ils habituent le public, moutonnier de sa nature, à se payer de balivernes. Et à peine une ineptie de cette force vient-elle à naître dans le cerveau d'un désœuvré, au fond d'un cabinet particulier, que les journalistes, ces vivants véhicules d'idées trop souvent prêts à brouetter des sottises, se mettent à populariser ces mots sans signification, sans pittoresque et sans sel.

Pchtt et *vlan!* et *ah!* Sont-ce là des vocables détachés du futur Dictionnaire de M. Letellier, ce Littré du Langage Universel? Non, non.. *Pchtt* et *vlan* emplissent les colonnes de nos journaux. On parle presque autant de *pchtt* et de *vlan* que du Tonkin et de la

Chine. Symptôme de maladie mentale que cette folie des mots bizarres. C'est par un trouble de la langue que souvent commence, chez les hommes, la paralysie générale. Je ne voudrais pas jurer qu'il n'en est pas de même chez les nations.

J'étais allé, le matin de cette *ouverture* des Italiens, à Barbizon voir le monument — sculpté dans le rocher même — qu'on doit non pas « élever », mais consacrer, à Théodore Rousseau et à J.-F. Millet, dans la forêt. Les médaillons, qu'on encastrera dans le roc, ne sont point posés encore. On n'inaugurera le mausolée qu'au printemps, avec les feuilles vertes. C'est dommage. Par ces jours d'automne finissant, où les chênes ont encore, quoique mortes, leurs chevelures rousses, où, au-dessus des roches tigrées de lichens gris ou de mousses vertes, éclatent parfois des arbres tout jaunes tout entiers, comme en or fin, une telle cérémonie eût rencontré le décor idéal, une griserie de couleur, tous les tons de la palette tirant un feu d'artifice en l'honneur des maîtres : des Diaz et des Rousseau vivants saluant les deux grands paysagistes morts.

Et qu'on est loin là des tapages du *vlan*, des niaiseries du *pchtt* et des drôleries exaspérantes du *ah!*

Une autre image que celle de Rousseau me venait d'ailleurs devant les grands chênes du Bas-Bréau : c'était le visage maigre, ravagé et pensif du poète de la *Mort d'un Chêne*.

On m'avait annoncé, le matin, que M. Victor de Laprade était fort malade et que sa mort inévitable « arrangerait bien des difficultés » dans la prochaine élection académique, et je revoyais le poète, qui fut, qui est un honnête homme, au mâle langage, et un citoyen à la ferme conscience et qui chanta les chênes, comme d'autres ont chanté les fleurs :

Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,
O roi qu'hier le mont portait avec orgueil,
Mon âme, au premier coup, retentit indignée
Et dans la forêt sainte il se fit un grand deuil.

Les vers du *Livre des adieux* me revenaient aussi à la mémoire et avec eux un souvenir railleur que M. de Laprade contait lui-même avec humour. Il n'aimait point les Bonaparte, le poète de *Pernette*. Il avait, en vers, combattu l'Empire. Un jour, Napoléon III passant par Lyon, M. de Laprade prend son fils par la main, et, se plaçant sur le passage de l'Empereur, lui dit :

— Tu es bien petit, mais je veux que tu n'oublies jamais que tu as vu un César !

Et, dans ce nom de César, le poète de combat mettait l'accent qu'y pouvait faire passer un disciple de Tacite.

M. de Laprade est là, tenant son fils par la main. Les Lyonnais, qui le connaissaient et l'honoraient, le saluent, le regardent.

Le cortège arrive.

Un cri part, avant tous les autres, un cri d'enfant qui croit de son devoir de crier :

— Vive l'Empereur !

On se retourne.

C'est le fils de M. de Laprade qui, naïvement, a poussé ce cri.

Le poète l'entraîne.

— Veux-tu te taire, malheureux !

Mais il était trop tard.

— Vive l'Empereur ! répétait l'enfant.

Et l'ennemi déclaré du césarisme put passer pour avoir fait, devant les Lyonnais, une manifestation impérialiste.

Lyon devait oublier ce souvenir et le nommer député, mais le poète, en se trouvant face à face avec la politique courante, rebondit en arrière, donna vivement sa démission et rechercha avec une âpre joie la solitude. Il était malade, d'ailleurs, et ne croyait plus qu'au patriotisme. Les derniers vers qu'il a publiés sont pour apprendre à ses enfants, devenus des hommes, comment on doit aimer et savoir défendre son pays :

Quand j'épelais ton nom, ô France et ton histoire,
Je me sentais grandir, écolier triomphant.
Depuis que mon cœur bat, j'ai vécu de ta gloire :
Le vieillard garde encore les ardeurs de l'enfant.

Ah ! je t'ai bien aimée, et du fond des entrailles !
Même à travers ces temps où je n'ai pas vécu,
Mon âme était présente à tes grandes batailles
Et je sais ce que c'est que de mourir vaincu.

Victor de Laprade, Dieu merci, ne mourra pas vaincu, mais glorieux et, comme tout à l'heure ses vers ruraux au pied des chênes, maintenant ses vers patriotiques me revenaient, tandis que des officiers d'artillerie et de chasseurs passaient, à travers la forêt, revenant d'une promenade. Ils étaient élégants, jeunes,

bien campés, et le rouge de l'aurore, qui commençait à disparaître, les enveloppait encore comme d'un lambeau de pourpre.

Un autre cavalier vint à passer, au galop, qui les salua d'un air paternel et bon. Cheveux gris et barbiche blanche. Maigre comme Don Quichotte. Un colonel, sans doute, car deux carriers qui travaillaient près de la route échangèrent entre eux un sourire et l'un d'eux dit à l'autre :

— Ramollot!

J'étais loin des vers de Victor de Laprade.

Ramollot! Voilà pourtant l'étiquette clouée au dos d'un uniforme de colonel français par un conteur de gaies historiettes. Ramollot est devenu un type. Ramollot, qui jure, grogne, peste, éclate comme une bombarde, sacre comme un charretier, porte sous son crâne épais et sur ses lèvres moustachues tous les tonnerres de la création et toutes les tempêtes d'une écurie, Ramollot est devenu le type même, l'incarnation de l'officier supérieur français. Voilà ce Ramollot légendaire! Il fait rire les ateliers, se pâmer les salons, les cafés de province; il amuse tout le monde, et la gloire de Ramollot est telle, que des casseurs de pierre voyant passer sur un chemin un colonel à cheval le baptisent aussitôt :

— Ramollot !

Eh bien, qu'on trouve dans notre armée française un seul colonel aussi bête, aussi mal embouché et lourdement tonitruant que ce sous-officier *truffard* qu'on appelle Ramollot, et, si cet âne bâté existe, qu'on nous le dise. Mais il n'existe pas. Fantoche de petit journal,

inventé pour divertir les badauds, drôlerie de rapin qui deviendrait une calomnie odieuse si elle était prise au sérieux. Les officiers du 101e *Régiment*, de Jules Noriac, à leur table d'hôte fameuse, les grognards imbéciles d'Henri Monnier, les tourlourous de Levassor et de Durandeau, les troupiers de Randon, flirtant avec la cantinière, étaient des cerveaux puissants comparés à cette bête brute de Ramollot, qui est le divertissement favori des dégoûtés de la caserne et de l'armée.

Ramollot est ce grognard imbécile qui demande pourquoi son chef d'orchestre fait jouer « le même air » à tous ses musiciens et qui s'écrie, devant les recrues :

— Tant qu'on recrutera les soldats dans le civil, il n'y aura pas de bonne armée! Vous riez? Eh bien, oui, c'est drôle. Et après?

Amusez-vous de Ramollot si vous avez le cœur allègre et tordez-vous de rire à ses dialogues bourrés de jurons avec le capitaine Lorgnegrut. Il y a là-bas, au pays d'Annam, des officiers qui ne rient guère de ces bouffonneries de boulevard. Lorgnegrut, le revolver au poing, combat sur des murailles écroulées contre les pirates du Tonkin, et Ramollot, mordant sa moustache, pâle, résolu, sans un juron, presque en souriant, dit à ses hommes :

— Allons, mes enfants, en avant! C'est pour la France!

On a l'air ridicule aujourd'hui, ma parole, à saluer ceux qui se font casser la tête pour les autres, pour nous qui nous en moquons. Il est si simple de rire un peu — un peu beaucoup — de ces dupes qui pouvaient

si facilement être courtiers, peintres, flâneurs ou reporters; il est si commode de s'en divertir, au dessert, entre le café et le kümmel, histoire de plaisanter et de faciliter la digestion!

Ramollot, lui, digère moins facilement, par la raison que les Pavillons Noirs ne lui laissent même point toujours le temps de manger. Mais, s'il a préféré, dans la vie, l'existence qui donne beaucoup de dangers, peu d'argent, mais un peu d'honneur, encore faut-il lui garder, à lui et à ses troupiers, un peu de respect et de reconnaissance.

Ramollot m'aura empêché de parler de l'agence Clerget, qui a indigné et écœuré les auditeurs du procès bravement intenté par M. Clovis Hugues. Il suffit donc de regarder la calomnie en face pour la faire rentrer sous terre? L'affaire de Port-Breton et du marquis de Rays, roman d'aventures à côté de ce roman policier, méritait bien aussi l'attention. Mais on ne saurait parler de tout.

Et puis le match de billard lui-même perd de son intérêt devant la question du Tonkin.

Ce *match* « international » de billard entre M. Vignaux et M. Schæfer est cependant encore une des manifestations du cosmopolitisme dont je parlais à propos du Théâtre-Italien. Il faut voir, dans la salle où les champions se mesurent, le recueillement des assistants! Un silence religieux, le bruit sec des billes d'ivoire sur le billard; un billard venu de New-York, et dont on se partagera les morceaux de drap vert comme des lambeaux de la redingote grise, ou le bois comme les débris de la canne de Voltaire — si l'Amé-

ricain est vainqueur. Je sais des gens que ces duels enfièvrent et qui comptent les points de la partie comme ils compteraient les pulsations d'un malade. J'avoue que ces combats épiques me laissent parfaitement froid. J'ai la niaiserie de moins songer à Vignaux qu'à Bac-Ninh, et de me demander ce que devient, au Tonkin, Ramollot... que je salue.

XXXIX

La réception de M. de Mazade. — M. de Champagny. — Toilettes d'Académie. — Philosophie de la toilette. — De l'éclectisme en matière de modes. — La *robe* et le *costume*. — Nos aïeules et nos contemporaines. — Salade archéologique. — Les *menus*. — Encore la bigarrure! — Le *Grand Monde parisien* en 1883. — Un livre officiel. — Le comte Victor Hugo. — La maréchale Booth.

6 décembre 1883.

L'Académie française expiera demain la gloire d'avoir donné M. de Champagny pour successeur à Berryer. Deux hommes de talent ont accepté la tâche d'intéresser le public et de se faire applaudir en parlant de l'historien des Césars. M. Alfred Mézières et M. de Mazade y réussiront, mais c'est bien plutôt leurs discours que le fantôme même de M. de Champagny qui préoccupent le public habituel des séances de réception.

On a pour ces réceptions des académiciens certaines toilettes spéciales qui tiennent le milieu entre la toilette de jour et la toilette de soirée. L'Institut est considéré comme un *five o'clock*. Il serait d'ailleurs difficile de dire quel est précisément le « style » de toilette qui est de mise en pareilles cérémonies. Pourvu qu'une femme

soit habillée, la façon dont elle est habillée importe peu.

Jamais, du reste, le pseudo-proverbe n'a mieux menti, et il risquerait fort de se tromper vingt fois par jour celui qui poserait la maxime en principe « Montre-moi comment tu t'habilles et je te dirai qui tu es. »

Les sociétaires de la Comédie-Française, qui, statutairement, ont droit à quelques entrées à l'Académie les jours de séance, comme les académiciens ont leurs entrées à la Comédie les soirs de représentation, ces sociétaires, dans la promiscuité élégante des grandes dames et des comédiennes, ont (la remarque est devenue banale) l'air de parfaites femmes du monde et les femmes du monde ont souvent l'air d'actrices. Ceci ne soit pas dit pour fulminer contre elles.

Et quoi d'étonnant à cela? Ce qui faisait l'actrice autrefois, c'était le « costume », comme l'habit faisait le moine. Aujourd'hui, le « costume » est un mot courant que toutes les mondaines ont sur les lèvres.

On ne se commande plus une robe, on ne revêt plus une robe, on porte un « costume ». La *robe* est comme un vieux mot oublié. Il semble qu'à évoquer l'idée de la *robe* on fasse réapparaître, en falbalas, les spectres de nos grand'mères. Le *costume*, au contraire, est tout moderne, tout actuel, et le mot caractérise exactement une époque. Quand on n'a point d'habit personnel, on revêt un costume. On se « costume » pour paraître; le « costume » indique une idée de montre et de parade que n'avait pas la « robe », la robe, plus intime et plus familiale.

Au temps où la « robe existait encore, toutes les robes

se ressemblaient. Qui retrouve aujourd'hui un portrait d'antan, retrouve, — la femme qui y est représentée fût-elle une inconnue, — revoit aussitôt une mère, une parente à travers la mode du temps passé. Toutes les femmes de Gavarni se ressemblent. Tous les portraits d'Ingres et même du temps d'Ingres ont un air de famille qui n'est pas déplaisant. Ils sont datés, ils ont vieilli, mais ils portent admirablement encore la marque même de leur temps et les ridicules manches à gigot, et les ceintures à boucles, et les bandeaux plats ne réussissent pas à enlaidir les créatures choisies que les peintres ont saisies au passage dans tout l'eclat de leur jeunesse et de leur beauté.

La femme, aujourd'hui, est plus coquettement parée, mieux attifée, dirait une paysanne de George Sand, mais elle est *costumée.* Elle change agréablement la vie courante en une exquise mascarade dont elle est, tour à tour la Reine, ou la Colombine.

L'éclectisme, cette qualité de doux laisser-aller, cette vertu de ceux qui n'en ont plus, l'éclectisme, qui est la bigarrure de l'esprit, se retrouve dans la toilette de la femme comme en toutes choses. Et où se trouverait-il plus sûrement que dans la toilette féminine? La façon dont les femmes s'habillent montre exactement comment les hommes pensent, et la raison en est bien simple, puisque la préoccupation des femmes est de séduire le sexe laid, sans compter la joie d'écraser l'autre sexe, le leur.

Eh bien! celui-là serait un étonnant observateur qui donnerait la formule exacte de la toilette de la femme en 1883. Une formule? Il n'y a pas de formule.

La femme, en 1883, s'habille à sa guise, se costume à sa fantaisie et l'aimable liberté dans le goût qu'on peut constater en nos maisons se retrouve très nettement sur les personnes. On se meuble et on s'habille comme on veut. Le *bibelotage*, qui a envahi les appartements, a pris possession de la toilette. On n'a plus aujourd'hui de salon Louis XIII, de salon Louis XV, de salon Louis XVI. Tous les meubles, de toutes les époques, arrivent à former, sans confusion, un ensemble élégant et le bric-à-brac le plus charmant est à l'ordre du jour.

Ce même bric-à-brac,vous le retrouverez dans les esprits, vous le retrouverez daus le costume de la femme.

La mode actuelle est archéologique comme ces *hostelleries* du moyen âge qui ouvrent leurs *huis*, çà et là, dans Paris.

Une femme choisit l'époque historique qui lui plaît le mieux, qui convient beaucoup à son genre de beauté et se travestit élégamment soit en Gabrielle d'Estrées, soit en Camargo, à sa fantaisie. La mode présente admet tout. Jamais elle n'a plus ouvertement porté, en guise de fleurs dans ses cheveux, la cocarde de sa fantaisie.

Regardez les jupes, les corsages, les chapeaux. C'est exactement comme l'architecture de nos maisons. Cela n'a pas de style et cela a tous les styles. Les logis ressemblent à des mosquées moresques, à des *palazzi* italiens, à des cottages anglais, à des pagodes hindoues ou à des demeures flamandes, aux toits en escaliers. Les costumes sont à crevés, comme du temps

d'Henri III, ou à basques, comme à l'heure du Directoire. Les cols sont Médicis, les chapeaux sont Gainsborough, les capotes de la Restauration font face aux toques de la Renaissance ou aux feutres de la Grande Mademoiselle. Éclectisme historico-pittoresque. Les étoffes mêmes ont des couleurs indistinctes, fantaisistes, cherchées dans les nuances bizarres. On porte des soies couleur *chaudron*, des cachemires mordorés comme des cuirs de Cordoue. Il faut, dans le costume, retrouver ce je ne sais quoi de disparate qui jette, dans un boudoir, le tapis turc à côté de la vieille malines, et, sur la peluche moderne, met en valeur les netzkés japonais.

Toutes les dates, tous les styles, toutes les modes pour former la mode et, au bout du compte, jamais les femmes n'ont été aussi joliment habillées qu'aujourd'hui, où elles ne savent plus trop comment s'habiller.

Seulement, je plains les futurs *catalogueurs* des beautés présentes. En les retrouvant, peintes ou photographiées, sous leurs costumes actuels, qui serait capable de dire à quelle époque vivaient les créatures exquises qui auront charmé ce temps-ci? Du temps de Brantôme ou du temps de Crébillon?

Celle-ci porte le costume de la reine de Navarre, celle-là le corsage de la Du Barry.

Bah! les femmes se moquent bien de l'avenir! Elles le redoutent, mais elles s'en moquent. Leur gloire est tout entière dans le présent. Être aimées aujourd'hui leur paraît plus séduisant qu'être admirées par la postérité.

Postérité qui peux bien ne pas naître,

comme dit Béranger.

Ce qu'on dira de leurs portraits leur est parfaitement indifférent; elles ne se soucient que de ce qu'on pense de leur figure, de leur costume actuel. Et plus ce costume les « déshabille », plus il est charmant à leur gré. Les esthéticiens sont, du reste, sur ce point, de leur avis.

« L'habit de nature, c'est la peau, dit Denis Diderot que cite M. Prevost en son fort joli volume sur le *Vêtement et la parure;* plus on s'éloigne de ce vêtement, plus on pèche contre le goût. »

Ce qui reviendrait à dire que le costume complet serait non pas le costume Directoire, ou le costume Henri II, mais le costume d'Ève. Celui-là, en effet, n'admet pas l'éclectisme. Mais la préfecture de police ne l'admettrait pas non plus.

L'éclectisme que je signalais tout à l'heure dans les modes, je le retrouve partout. Je le retrouve, sans aller bien loin, dans les *menus*, les menus de dîners qui deviennent tout un art. Je ne parle pas de la composition même du menu, que Carême considérait comme la plus grande difficulté du repas, mais du menu matériel, de ce morceau de carton que l'amphitryon place devant le couvert de son hôte pour l'avertir de ce qu'il peut accepter ou refuser. On jugerait d'une civilisation par la manière même dont elle traite ses menus.

Les *menus* sont archéologiques, comme les modes.

Cette rage de bibelots, qui sévit sur toutes les classes de la société, se traduit ici par le menu moyen âge, le menu avec figures d'Albert Dürer, archers à manches tailladées, ribaudes à coiffures empennées. C'est d'Autriche que nous viennent ces menus où les soldats de *Faust* semblent veiller sur le potage et défendre les entremets. Le peintre Makart a dû crayonner, à Vienne, de ces menus que Paris adopte, comme il adopte tout ce qui lui arrive de l'étranger, avec un engouement qui stupéfie.

Il y a aussi les menus japonais. Le *japonisme* devrait nécessairement trouver sa place à notre table. On vient d'inventer mieux encore : le menu égyptien, le menu sali, hideux, pastichant le vieux papyrus, le menu rongé et jauni à plaisir qui, posé sur une nappe blanche, ne peut guère faire sourire que M. Maspéro ou M. A. Rhôné et doit couper net l'appétit aux Parisiennes qui ne sont pas égyptologues. Je soupçonne ces menus pharaonesques de nous arriver droit d'Allemagne.

Ce qui est bien certain, c'est que rien de tout cela n'est français ou n'en a le goût, le parfum français. J'aimais mieux les spirituelles chromolithographies d'Édouard de Beaumont, les arlequinades qu'il jetait, autrefois, du bout de son pinceau, sur ces bouts de carton. C'était leste, pimpant, alerte... et apéritif. Or, la première qualité d'un menu est de ne pas couper l'appétit aux convives.

Se mettre à table et, au moment psychologique où l'on se dispose à humer un consommé, apercevoir là, à ses côtés, un papyrus brunâtre comme les ligatures d'une momie ou la figure rébarbative d'un reître en

tenue de bataille, c'est courir le risque de « dîner par cœur », comme on dit, ce qui signifie que le cœur n'y est plus.

Éclectisme et bigarrure ! Les serviettes et la nappe sont russes, la faïence est anglaise, l'argenterie est danoise, l'aiguière qu'on vous passe pour vous laver le bout des doigts est turque, le menu est allemand. Que reste-t-il de français au repas ? La cuisine. C'est beaucoup, c'est le principal. Mais on arrivera à faire de l'éclectisme et de l'interventionalisme même en cuisine, et les rakis, les sauces pimentées, les nids d'hirondelles, les melons en saumure des Chinois, les fruits confits de Java, tout ce qui emporte la bouche et met le feu aux palais blasés, les excentricités exotiques commencent à faire irruption dans l'alimentation française. Il viendra un temps où l'on acceptera avec reconnaissance le simple repas, sans menu asiatique ou archéologique, des bonnes gens qui vous inviteront à manger bourgeoisement la soupe et le bœuf. Les logis où l'on conservera la tradition de l'humble soupe aux choux seront en ce temps-là regardés comme des oasis et on éprouvera des joies raffinées de gourmet à s'attabler devant un pré-salé normand sans apprêt et sans *chic*.

En vérité, on serait tenté de donner un peu raison à la maréchale Booth, qui trouve que le monde — qui contient tous les mondes, le grand monde et le petit — est mal fait et qu'il faut l'abandonner pour chanter des cantiques avec l'accent anglais.

Elle a recommencé ses prédications, cette miss Cathe-

rine Booth, qui promène une âme de fanatique dans un corps émacié de vierge d'Erwin de Steinbach et qui, de la plus douce et touchante voix du monde, vous rappelle que tous tant que nous sommes nous périrons, nous *pesserons,* nous jetterons le *mesque* de notre faux bonheur.

Je n'avais pas encore vu cette jeune fille, dont le front est si charmant avec ses cheveux d'un blond fin ombrageant des yeux d'un bleu tendre. Elle m'a charmé. Je lui conseillerais peut-être d'aller voir le docteur Charcot, ne fût-ce que pour le convertir; mais je trouverais barbare de l'enfermer dans un cachot, comme l'ont fait les Suisses, qui sont pourtant de bonnes gens.

Miss Booth a sa coquetterie, qui est de n'en avoir point. Elle est fort jolie et ne semble pas s'en douter. Il faut être jolie deux fois, pour paraître telle dans le noir fourreau de parapluie où elle glisse son corps frêle et sous la capote de cabriolet où elle enfouit son délicat visage allongé comme celui d'une vignette. Toute pâle, blême, maladive, quand elle va parler, elle est rose, d'un petit rose timide, quand elle a parlé. Elle a je ne sais quel charme anémique. C'est une figure de missel ou plutôt c'est une figurine de Kate Greenaway costumée en quakeresse. Ah! l'étrange costume! Je doute que nos *éclectiques* de la mode l'adoptent, même dans leur furie d'innovations ou d'imitations. Mais si la mode s'en mêlait pourtant! Il y avait, parmi les « soldates » de l'Armée du Salut qui accompagnaient de leurs refrains les cantiques chantés par miss Booth de sa voix de cristal, oui, il y avait déjà une Parisienne

coiffée d'un de ces feutres où figure empaillé un oiseau tout entier. Et cet oiseau sur ce feutre, ce n'était pas le hibou de Minerve, c'était une colombe, une colombe toute blanche, la colombe de Vénus! Une *cocodette* enrôlée dans l'Armée du Salut! Vive Dieu! Et que dirions-nous si (tout est possible), il devenait *pchtt* de s'enrôler dans le bataillon de Kate Booth, la blonde maréchale aux yeux de pervenche?

Elle a assez de grâce, la maréchale, pour que la Grâce fasse un tel miracle.

XL

Un *high life* imprévu : le *high life canin.* — Comment les chiens s'habillent. — La levrette en paletot. — Auguste de Châtillon. — Ce que penseraient les matelots. — Le peintre des marins : Ulysse Butin. — Souvenirs de Saint-Quentin. — L'exposition Sellier.

14 décembre 1883.

Il fait froid, nous avons eu de la neige fondue, le vent a soufflé portant des angines et des pharyngites sur ses ailes, bien des pauvres gens grelottent au coin de l'âtre vide, mais je suis heureux d'apprendre que les chiens, les petits chiens, les amours de chiens, les chiens à la mode, sont tout à fait soignés, vêtus au dernier goût et ne manquent absolument de rien.

Une *chroniqueuse* élégante, qui porte un nom aristocratique sous un pseudonyme alléchant, *Violette*, et qui joue les *Étincelles* dans le journal *l'Événement*, nous a révélé les plus secrets mystères de ce qu'on pourrait appeler le *high life canin.* Les chiens n'ont pas seulement leurs vivisecteurs, comme on le pourrait croire, ils ont aussi leurs modistes et les couturiers. Si les premiers les dissèquent avec l'épouvantable sang-froid de l'ogre du

Petit-Poucet, les seconds se préoccupent de garantir cette chair fraîche contre les frimas et de donner à ces petits amours à poil ras des redingotes fourrées pour l'hiver.

Il y a, pour le chien, le chien de salon, le petit chien qui fait partie du *pschutt* et dont le nom et la généalogie pourraient figurer, au besoin, en *Appendice* dans cet *Annuaire du grand monde* qu'on vient de publier; — il y a, pour ce bijou ambulant, ce meuble jappant et ce bibelot à quatre pattes tout un Code de cérémonial très particulier et qui doit, s'il en a pris connaissance, faire ironiquement sourire Thomas Vireloque, dont les loques déchiquetées laissent la chair nue exposée aux dents de la bise. On voudrait être chien, cyniquement, lorsqu'on se prend à étudier les attendrissantes attentions dont sont l'objet ces petits *gommeux* canins qui font hardiment quatre ou cinq toilettes par jour, comme leurs maîtresses.

Tant de toilettes à la fois pour un chien! En vérité, c'est pousser bien loin le dévoûment à cet ami de l'homme qui, pour être tout à fait *pschutteux*, doit affecter les allures du rat écorché, se présenter griffon sous l'aspect hargneux d'un paquet de soie d'où sort une voix grêle de poupée parlante, terrier sous l'apparence d'une souris, et carlin sous la figure d'une pièce de faïence de Saxe, groupe café au lait et masque noir! Tant de toilettes, mais c'est, à dire vrai, se moquer un peu du « pauvre monde » et donner raison aux drôleries gouailleuses du misanthrope insurgé de Châtillon:

27.

Y a-t-il rien qui vous agace
Comme un' levrette en pal'tot
Quand y a tant d'gens sur la place
Qui n'ont rien à se mett' su' le dos?

Bouffonnerie haineuse que cette *Levrette en paletot*, mais il ne faudrait pas beaucoup de tableaux de *high life* pareils à celui dont je parle pour expliquer ces éruptions qui suintent l'envie.

Elle a de l'esprit, la chroniqueuse, mais ne se doute point, je gage, de la moralité de ses descriptions. Elle nous conduit chez le couturier en vogue, le couturier pour chien, et nous décrit un à un les costumes du bichon ou de la levrette :

Costume du matin. — Chemise en flanelle blanche ou bleue piquée de rouge, ou rouge piquée d'or. Pas de collier.

C'est le déshabillé du chien. Plus heureux que l'homme heureux dont parle le conte, le chien du *high life* possède une chemise dont une femme de chambre ou un valet lui passe les manches à son réveil.

Costume de promenade. — Un paletot en cheviotte rayé. Un manteau « enveloppant bien la poitrine ».

Costume de victoria. — Pour l'allée des Acacias. Toilette en drap ou en peluche bleue. Collier de velours « garni de médailles numismatiques ». Pour les jours très froids, un col de fourrure. Pour laisse, une chaîne « vieil argent ».

Costume d'appartement. — Le chien fait partie du *five o'clock.* Il porte douillette. Douillette en cachemire de l'Inde ou douillette en velours, ornée de perles ou d'un bouquet de roses. Couronne et armoiries brodées,

au-dessous de la collerette. On nous avertit que c'est la tenue de gala des carlins de la duchesse de Leuchtenberg, princesse de Béarnais.

Ne pas oublier que le chiffre ou les armoiries se portent non pas sur le côté, mais sur le dos. Les chiens de province portent seuls le chiffre sur le côté !

Et ces chiens ont un costume de voyage — paletot en molleton à carreaux, — un costume de mariage (non pour leur mariage, mais pour celui de leur maîtresse), manteau de satin ou de velours blanc, « selon la saison » ; ils ont, pour les jours très froids, un manteau en peau de mouton toute frisée — le costume des petits saint Jean des processions ; ils ont même, ce qui est plus extraordinaire, ce qui est étonnant, ce qui est « un comble », comme dirait un boulevardier, ils ont un costume de deuil. L'autorité spéciale que je cite nous avertit que dans quelques maisons du faubourg Saint-Germain, les carlins portent « en velours noir » le deuil du comte de Chambord. Doublure du paletot en satin noir, galon argenté ! Lacollerette et les bretelles de ruban noir agrafés sur le dos par une fleur de lis de strass.

Il ne sera plus permis à ce temps-ci de rire du fameux marquis de Brunoy, qui fit teindre en noir les poules de son poulailler pour leur imposer le deuil de la marquise.

Le deuil d'un roi porté par des terriers ! Ce sont là de ces excentricités qu'il suffit de constater pour les juger. Mais, ce qui est certain, c'est que les malheureux qui peuvent, dans leur journal, lire ces descriptions de toilettes canines, le matin, en se rendant à l'ouvrage et en

tenant la chronique de leurs doigts rougis par l'onglée, ces lecteurs effarés doivent sentir de très singulières idées leur traverser la cervelle. Plus d'un aura envié le sort des griffons de *high life* et, songeant à la journée qui commence dans l'aube frileuse pour finir dans le crépuscule gelé, se sera dit, avec un semblant de raison, je suppose :

— Métier de chien ! On nous a donc trompé sur ce point encore ! Et comme j'échangerais mon état de tous ses jours contre le « métier de chien » de ces bulls de haute vie et de ces levrettes armoriées qui vont au bois en pelisses fourrées !

Ça doit se manger, la levrette...
Si j'en pince une à huis clos,
Je la fais cuire à ma guinguette.
On t'en collera, toi, des paletots !

A vrai dire, je ne trouve rien de plus extravagant dans l'histoire de la semaine que cette description des costumes pour chiens de luxe. Le *pchtt* n'a jamais été plus loin.

Il y a des sujets plus sérieux, il n'en est pas de plus mélancoliques. Toute la question sociale roule peut-être, comme une bille d'agate — ou comme une balle de plomb — entre les pattes d'un carlin.

Si les pêcheurs de Villerville, que peignait Butin et qui vivent, dans leurs masures, de croûtes sèches et d'un hareng, avaient entendu ces histoires, ils n'eussent point parlé argot, comme le faubourien de Châtillon,

mais, haussant les épaules, ils auraient dit, les pauvres diables :

— Des galons d'argent sur la manche d'un toutou comme sur celle d'un commandant de navire, allons donc, farceurs de Parisiens, est-ce que c'est possible?

C'est une perte pour l'art français, une perte profonde, que cette mort d'Ulysse Butin, le peintre de ces matelots de nos côtes, le poète au pinceau de la mer normande. Il y avait chez Butin une robustesse admirable, et, dans son talent, les muscles mêmes de ces rudes gars attelés au cabestan ou à la barre et parmi lesquels il passait ses étés depuis des années. Enfant du peuple, né parmi les plus humbles, l'artiste s'était attaché à peindre ceux de sa race et de sa vigueur; non pas les ouvriers qu'il avait connus à Saint-Quentin, dans les manufactures où il avait grandi, allant porter la soupe à son père ou l'attendre à la porte de la fabrique de tissus, mais les travailleurs des côtes, les pêcheurs, les marins de Villerville. C'était parmi eux qu'il aimait à vivre, les connaissant tous ou presque tous, quittant Paris de bonne heure et y rentrant tard, se retrouvant jouyeusement avec ces critiques en blouses goudronnées qui lui disaient, en le regardant peindre au bord de la mer :

— Ah! monsieur Butin, pour faire votre commerce, il ne faut pas avoir de taie sur l'œil, comme les harengs de l'an dernier!

Ce gros garçon bien charpenté, les épaules larges et la barbe rousse, taillé pour vivre longtemps, aura travaillé toute sa vie, petit à l'école de dessin, adolescent dans une maison de tissus où il était entré en qualité de commis, continuant toujours pourtant à fréquenter les

cours du soir de l'école de Latour. L'école était alors dirigée par un certain M. Lemasle qui aimait beaucoup Butin et lui disait : « En travaillant, vous irez loin ! » Il avait jadis, ce M. Lemasle, enseigné le dessin aux enfants de Murat, roi de Naples, et il le répétait volontiers, très fier de son passé, enchanté de ses élèves. Le brave homme, peintre assez médiocre, était, du reste, un excellent professeur de dessin, et son enseignement avait du bon puisqu'il nous a donné Laugée, Vély et Butin.

Un beau jour, Ulysse Butin abandonna le commerce et partit pour Paris. Il n'avait, pour y vivre, qu'une petite pension de son département. C'était en 1858. Butin quittait Saint-Quentin en compagnie d'un autre enfant du pays, Chevreux, qui, lui aussi, donnait de grandes espérances. On raconte encore à Saint-Quentin je ne sais quelle aventure à laquelle fut mêlé Chevreux, l'histoire d'un pastel de Latour qu'il effaça par mégarde et retoucha admirablement ; je ne répondrais pas du fait, mais il m'est resté dans la mémoire que l'anecdote dont Chevreux était le héros fut mise au théâtre par un auteur du cru, M. Baudemont, et représentée avec succès sur le théâtre de Saint-Quentin. M. Ch. Desmaze nous pourrait conter l'historiette.

Chevreux et Butin, en arrivant à Paris, logeaient gaiement dans une chambrette de la rue des Lombards, toute pleine de beaux rêves et aussi de misère, comme les mansardes qui ont pour hôtes les artistes de vingt ans. Ce n'était pas la bohème, non, certes, c'était la bataille : beaucoup de souffrance et beaucoup de travail. Mais, bah! plus la pauvreté était grande, plus on « bûchait ». Bûcher se dit, peut-être parce

que cette gymnastique remplace parfois en hiver, les bûches qu'on n'a pas. Et que de beaux projets entre Ulysse Butin, élève de l'école de dessin de la rue de l'École-de-Médecine, puis de l'École des beaux-arts, et Chevreux, qui songeait aussi à des conquêtes d'Argonaute ! Aujourd'hui, Butin est mort, à quarante-six ans, après avoir montré à la France qu'elle avait encore des maîtres solides et sincères, et Chevreux, le pauvre Chevreux, sans avoir eu, comme son ami, un rayon de gloire, s'éteint tristement dans une maison de fous.

Je ne fais pas ici une biographie de Butin. Il entre à l'atelier de Picot, étudie avec Pils, se lie avec Regnault et Clairin, est nommé professeur de dessin aux écoles municipales de Paris. Avec cette place et quelques leçons particulières, il peut vivre, attendre le moment d'exposer. A ces années de vaillant labeur avaient succédé les heures de renommée définitive. Lorsque, dans les bureaux de la *Vie moderne*, Butin exposa, il y a deux ou trois ans, la collection de ses dessins et fusains, on sentit et on salua le maître. Il y avait une poésie profonde, une sorte de grandeur virile, dans ces types de gens de mer, femmes en sabots, attendant leur *homme*, vieux matelots des côtes promenant leurs petits, futurs marins, engoncés dans leurs tricots de laine. La poésie se faisait là robuste et saine et le réalisme s'imprégnait de pensée.

La mer, pour Ulysse Butin, et les gens de mer étaient les grandes inspirations. Tel que l'a représenté son ami Duez peignant sur la grève, il avait lui-même l'aspect rude et franc d'un matelot. Il était très bon, très franc,

très simple, resté modeste dans le succès, camarade sans aigreur, sans jalousie. Une nature de choix, en un mot, que ce peintre tout à fait supérieur et qui n'avait certes pas dit le dernier mot de son art tout viril.

On me dit qu'il a succombé à une maladie de foie. Les longs séjours dans le vent de mer ont dû avancer, exacerber son mal. Mais que lui importait? La mer le tuait peut-être, mais on l'eût tué plus sûrement en l'empêchant d'aller revoir la mer. L'artiste vrai meurt ainsi, et sans regret, de sa tâche quotidienne.

Les marins de Villerville se demanderont, l'an prochain, pourquoi *M'sieu Butin* ne revient pas, et les gens de Saint-Quentin, qui fêtaient, il y a deux ans, le bout de ruban rouge du fils du tisseur, regretteront l'artiste qui vraiment aura illustré leur ville.

Un des camarades d'enfance de ce mort, notre ami Georges Rambaud, nous disait que ce banquet donné au peintre restait, en somme, le meilleur des souvenirs pour Butin.

Rentrer acclamé dans la ville où, tout gamin, on a passé inaperçu et pauvre! Se rappeler le pauvre vieil artisan endormi parmi les plus humbles, et aller revoir sa tombe avec cette décoration qu'on fête encore en province comme si elle était toujours aussi bien gagnée! C'était une joie qui devait avoir, pour Butin, des lendemains amers : la mort d'une femme au cœur exquis, conseillère sûre et fidèle amie, et les souffrances, et les angoisses de l'avenir devant sa fillette et son garçon qui grandissaient, et qu'il ne devait pas — il le sentait bien — voir longtemps grandir.

Les braves gens comme Butin ne sont pas nombreux;

les artistes comme lui sont plus rares encore. Ses matelots n'ont pas la majesté biblique des paysans de Millet, mais ils en ont la carrure superbe, la mélancolie harassée et le courage résigné. Le nom et l'œuvre de Butin ne périront pas.

XLI

Une semaine agitée. — Les morts : Henri Martin et Victor de Laprade. — Les débuts d'un historien. — Romans de 1832. — Le conseil de M. Viennet. — Henri Martin au théâtre. — Un Celte. — Une plaisanterie de Gustave Flaubert. — Querelles de femmes. — De l'utilité des ennemis. — L'affaire de la rue de Thann.

21 décembre 1883.

Des coups de canon au Tonkin ; des coups de cravache à Paris ; des coups de plume précédant des coups d'épée ; deux morts célèbres et deux expositions nouvelles, voilà, sans parler des succès du théâtre et des accidents de la rue, le bilan de la semaine parisienne.

L'année 1883 tient à finir comme elle a commencé : elle est née avec la bosse de la destructivité. Elle vient de frapper M. de Laprade, elle emporte Henri Martin : elle a encore le temps d'en atteindre d'autres.

On n'a pas dit autre chose en parlant d'Henri Martin que ceci : « Il fut l'historien de la France. » Et c'est là un titre, en effet, le plus glorieux des titres. Mais il y avait à ajouter, pour ceux à qui plaisent les recherches des origines, il y avait à révéler

ceci que chez Henri Martin gisait un romancier mort jeune à qui survivait l'historien. En 1832, l'année même où Balzac publiait les *Cent Contes drôlatiques* et le *Colonel Chabert*, où Roger de Beauvoir donnait l'*Écolier de Cluny*, et Dumas la *Tour de Nesle*, où le bibliophile Jacob faisait paraître la *Danse macabre*, George Sand *Indiana*, et Cordelier Delanoue le *Barbier de Louis XI*, Henri Martin publiait chez Eug. Renduel, — l'éditeur des romantiques, — la *Vieille Fronde*, avec des vignettes de Tony Johannot, scènes dialoguées dans le goût de la *Ligue* de Vitet avec le peuple, le étudiants, les bouchers armés de gourdins, de haches et de pistolets, les fripiers et les artisans, le coadjuteur acclamé à la Croix du Trahoir, le roi des Halles, tout le Paris pittoresque et grouillant du Paris frondeur.

Henri Martin était bel et bien un romantique, mais, dans la *Vieille Fronde* comme dans son roman historique, *Minuit et Midi*, où il dramatisait avec infiniment de talent l'existence mystérieuse de Tancrède de Rohan, il réagissait contre la « couleur » moyen âge en faveur de la « couleur » dix-septième siècle. Il opposait aux haillons des truands et aux armures des archers le manteau de velours et le feutre empanaché des amis de Gondi.

Et ce n'était pas tout.

A l'*Artiste*, où M. Victor Schœlcher publiait aussi des nouvelles tout à fait originales, Henri Martin donnait des contes, le *Marchand du Caire*, où se glissaient des ballades dans le goût des *Orientales* :

Les goules de l'abîme
Attendant leur victime
Ont faim,
Leur ongle ardent s'allonge,
Leur dent en espoir ronge
Ton sein!

Il y avait là dedans des tchiboucks, des djinns, du tabac de Latakié et des roses de Jéricho; — puis le futur historien écrivait des contes fantastiques de la nuit de Noël, la *Wivre* « aux ailes sulfureuses s'abattant sur la neige », ou encore le *Mauvais Œil*, contes d'un café arabe. Tout cela rappelait vaguement les *Contes de l'Alhambra*, de Washington Irving, et les *Contes fantastiques* d'Hoffman, mais c'était la mode. Il ne faut pas trop railler les modes d'hier. Celles d'aujourd'hui paraîtront, un jour, aussi singulières, et je ne donne pas grand temps aux phrases bien portées à présent — comme « *avec dans du café il mettait de la crème* » — pour paraître suffisamment surannées. Elles ont déjà bien des rides.

Henri Martin, romancier, devint historien lorsqu'il rencontra M. Paul Lacroix. Ils entreprirent en commun une *Histoire de France d'après les récits originaux*, et cette compilation savante, restée en chemin, devint, reprise par Henri Martin seul, cette *Histoire de France* qui ouvrit à son auteur les portes de l'Académie, non sans peine. M. Henri Martin s'était présenté plusieurs fois, notamment vers 1866.

J'ai connu M. Viennet, qui fut un homme d'esprit et contait gaiement qu'étant soldat il n'avait jamais été blessé, — tout simplement parce qu'il portait, sur sa poitrine, le manuscrit de son *Arbogaste*.

— Alors, disait-il, les balles mêmes reculaient!

Lorsque M. Henri Martin alla voir le vieux classique, la barbe grise de l'historien fit au malin rimeur l'effet d'un emblème romantique.

— Monsieur, dit-il à Henri Martin, faites-vous raser et je vous garantis au moins trois voix de plus!

Henri Martin ne livra point sa barbe au rasoir et attendit plusieurs années encore le nombre de voix qu'il lui fallait.

Ce n'était pas un impatient. Il me faisait, dans notre société parisienne, l'effet d'un Celte robuste et naïf promenant son rêve à travers nos fièvres. Il était croyant et bon. Sa foi se retrouve entière et singulièrement personnelle dans les premières pages de son *Histoire*, les pages vraiment supérieures du livre, celles où Henri Martin évoque les Gaulois et se sent réellement, profondément, Gaulois lui-même. Il eut pour héros et pour dieu Vercingétorix, le grand ancêtre de la patrie. Il l'avait célébré dans son histoire, il l'avait fait revivre dans un drame. Henri Martin laisse un des cinq ou six cents *Vercingétorix* qu'on a publiés ou qui dorment dans les cartons des théâtres classiques. Du temps de ce pauvre Bertrand, au théâtre des Nations, — les *Italiens* d'aujourd'hui, — Henri Martin fit même représenter des fragments de son drame, et rien n'était plus singulier que la vue de ce grand vieillard, maigre, la barbe blanche et le teint coloré, si peu fait évidemment pour les mœurs des coulisses, et venant diriger les répétitions de sa pièce avec la conviction d'un apôtre. Un brenn à l'avant-scène. Ses lèvres répétaient tout bas chaque vers que ronronnait l'acteur, et des éclairs

d'enthousiasme passaient dans les yeux de l'auteur. Non pas qu'Henri Martin eût la vanité de son œuvre! Mais il pensait à son héros. Il revoyait le grand Gaulois. Il saluait le fantôme.

Henri Martin avait été romancier et même dramaturge. Et qui l'aurait cru?... Laprade, le poète évangéliste, avait, comme Sainte-Beuve, débuté par être *carabin!* La physiologie, maîtresse du monde aujourd'hui, aura donc tenté les esprits les plus divers.

Victor de Laprade n'était point l'homme du scalpel qui découpe les fibres, mais il était celui du fouet qui cingle les visages. On n'a guère loué, ces jours derniers, que sa *Mort du Chêne*, comme si, quand on nomme Sully-Prudhomme, on ne parlait que de son *Vase brisé*. Laprade a, dans son œuvre, une œuvre révoltée et d'un souffle admirable, les *Poèmes civiques*. L'honnêteté, là, est vibrante et tout armée. Le poète donna, lorsqu'il écrivit ses satires violentes, un bon exemple aux braves gens. L'honnêteté est souvent veule, et, par dédain, passe pour lâche. Si, au lieu de mépriser, elle combattait, les coquins auraient moins d'audace.

> Chaque jour, à chaque heure, il nous pleut des affronts.
> Où donc s'arrêtera la honte? — *Où nous voudrons!*

s'écriait fièrement Laprade.

Et il essaya de « vouloir » et de faire « vouloir ».

Les satiriques ont toujours eu la permission de grossir un peu la voix. Pourtant on trouva, il y a vingt ans, que Laprade parlait un peu haut. La voix du poète forézien était comme l'écho affaibli de la voix de Guernesey. On ferma la bouche à Laprade. Il fut comme

une sorte d'exilé à l'intérieur et ne s'en montra que plus brave et plus fier.

Celui-là, comme Henri Martin, fut *un homme*, un rare talent doublé d'une ferme conscience. Et, comme l'historien celtique, le poète aimait notre Gaule et rêvait, demandant qu'on l'ensevelît au pied d'un chêne, de se sentir, un jour, réveillé dans sa tombe par l'annonce d'une victoire :

Alors de nos dolmens, verts sous leur vieille mousse,
Le granit réchauffé deviendra rouge encor,
Sur les vastes rameaux du chêne qui repousse,
Le gui sera tranché par la faucille d'or.

Mais la mode et le vent me paraissent être beaucoup moins à ces mots glorieux qu'aux gros tapages sans gloire. Voilà les comédiennes qui se cravachent, à présent!... Elles se battront, quelque matin, à l'épée démouchetée, comme les héroïnes du temps passé. Elles jouent du Sheridan au naturel : *The School of Scandal*.

La Clairon, insultée par le poète Gaillard, qui écrivit contre elle ce libelle absurde, l'*Histoire de mademoiselle Frétillon*, ne se fâcha point, et comme le pamphlet évoquait sa jeunesse : « Ah! disait-elle, ce temps-là était le bon temps; je n'avais pas la gloire, mais j'avais l'amour! »

Tout le monde n'a pas la philosophie de la Clairon, et nous venons d'assister à un duel où les bibelots des étagères ont été fortement blessés, paraît-il. Or, ce tapage, tout à fait « documentaire », aura fait parler

d'un livre dont on ne disait mot, et pour cause ; et ceux qui ne l'avaient point lu vont nécessairement s'empresser de faire quérir les *Mémoires de Sarah Barnum* qui auront pour réplique les *Mémoires de Marie Pigeonnier*. N'ayez crainte : le pamplet ne nuira pas à celle qu'il prétend atteindre. C'est la destinée de certaines attaques de rendre sympathiques ceux qu'on outrage.

Il se fait, Dieu merci, dans le public, autour de chaque nom, une renommée générale d'où sortent, en fin de compte, la vérité et la justice. On additionne les qualités, on fait la soustraction des défauts et le total reste, ou *vice versa*. Toutes les attaques des ennemis et toutes les louanges des amis n'y feront rien. Le public n'est dupe ni des éloges exagérés ni des dénigrements absurdes ou des calomnies. Au contraire, par un sentiment d'équité instinctive, il rabat la moitié des premiers et méprise presque toujours les seconds. « Article d'ami ! » se dit-il devant une louange extravagante; et il passe. « Rage d'ennemi ou de jaloux ! » pense-t-il en lisant une attaque insensée ; et il n'en croit pas un mot.

Je mets en fait que les ennemis sont d'une utilité incontestable et qu'il faudrait les inventer s'ils n'existaient pas. « Vous avez une mauvaise chance extraordinaire, disait le docteur Véron à un homme de talent qui lui demandait une plume au *Constitutionnel ;* vous n'avez jamais été attaqué. Revenez quand vous aurez été *éreinté !* » La renommée de la plupart des gens est bâtie des pierres boueuses que leurs adversaires leur ont jetées.

Il est bien évident que, si l'on avait voulu spécialement travailler à rendre mademoiselle Sarah Bernhardt sympathique, on y aurait absolument réussi. En décrivant par avance l'agonie misérable d'une femme aujourd'hui acclamée, mademoiselle Marie Colombier a provoqué le pardon des excentricités fatigantes, insupportables, et décuplé les bravos qu'on doit à l'artiste. C'est peut-être le but qu'on se proposait. Je ne le crois pas. Du reste je me garderais bien d'entrer dans un tel débat.

Mais que ce Paris est bien toujours le même qui s'occupe plus d'une aventure de comédienne que des crédits du Tonkin et du départ de nos troupiers! Et qu'il est et sera toujours friand de scandale! C'est la confiture (salée) de son pain quotidien. Il ne sait trop si l'on a pris Son-Tay, mais il sait qu'on a donné l'assaut à un appartement de la rue de Thann. Sifflements de cravache, bris de vaisselles, brandissements de coutelas, menace d'« étripement » d'un journaliste par un poète. Vrais ou faux, les détails de la comédie sont assez coquets. L'historiette ne saurait prendre place peut-être dans une édition nouvelle de la *Morale en action*; mais c'est peut-être — qui sait ? — du *Naturalisme en action*.

Toujours la Mode!

XLII

La philosophie des étrennes. — Le jouet scientifique. — Les enfants d'à présent. — Étrennes utiles. — A quoi va le peuple. — Les bonbons et les fleurs. — Un chanteur populaire. — Darcier. — Les débuts de M. Richepin. — La fin d'année. — Les peintres à la plume de la *Vie* à *Paris :* MM. Paul Arène, Richepin, Paul Ginisty, J. Valter, G. Grison, E. Goudeau. — Adieu à 1883.

28 décembre 1883.

Triomphants, pailletés, bariolés et tenant en mains des paquets de jouets, deux personnages très illustres se pavanent depuis quelques jours en des affiches polychromes sur toutes les murailles de Paris. Ce sont deux vieux compagnons de notre enfance, deux rois qu'on n'a pas détrônés, rois du pays de Fantaisie et qui, jouant du bâton ou de la batte, ne furent jamais des rois fainéants, le pauvre Commissaire et le bonhomme Cassandre le savent bien!

Salut à ces camarades toujours jeunes, jeunes éternellement, qui furent jeunes pour nos pères, jeunes pour nous et seront jeunes encore pour les enfants de nos enfants, salut à Arlequin et à Polichinelle! Car c'est de ces aimables drôles que je parle. Ils montrent,

l'un ses bosses éclatantes, et l'autre ses losanges multicolores, sur les affiches de Paris. Je ne veux point savoir si ce sont là, comme on dit, des *réclames*, et si Polichinelle se fait le courtier d'annonces d'une maison de nouveautés. L'important, c'est qu'il a reparu. Il symbolise le jour de l'an, marque, sur le cadran de l'année, l'heure des étrennes. *Ecco, ecco il vero Pulcinella!*

Je le croyais mort, je l'avoue. Comme si Polichinelle pouvait mourir! Il personnifie, au contraire, une race immortelle et, comme Bouddha, il a ses incarnations successives : Joseph Prudhomme, en sa bêtise, n'est qu'une de ces incarnations du très spirituel Polichinelle.

On ne serait pas un bon observateur des choses de son temps si l'on ne reconnaissait, d'ailleurs, que Polichinelle, tout en gardant son rang et sa domination, perd quelque peu de sa popularité. Les enfants le respectent sans doute toujours, mais ils l'adorent beaucoup moins. Pour un peu, ils frapperaient volontiers sur sa bosse, comme M. Thiers tapait familièrement sur le ventre de l'ambassadeur d'Angleterre. Les enfants, comme les hommes aujourd'hui, — et plus que les hommes — sont tout férus de science et de préoccupations scientifiques. Polichinelle leur importe peu. Assurément certaines cellules de ces petits cerveaux ont pris une puissance qu'elles n'avaient pas chez les nôtres.

Depuis Hippolyte Rigault, on a bien souvent essayé d'écrire une *Philosophie du Joujou*. Nous aimions, jadis, les joujoux militaires. Qui dira le nombre des tambours crevés et des sabres cassés par notre géné-

ration? Nous alignions, avec patience, sur la table de la salle à manger de famille, des bataillons de soldats de plomb, et, avec patriotisme, nous jetions les plus grosses boulettes sur les bataillons autrichiens ou prussiens. Dieux! quels bombardements épiques! Les escadrons sautaient, chevaux et cavaliers, sous ces obus de mie de pain! On ramassait, sur le parquet, bien des cadavres tombés, hors de la table, dans le vide, comme dans un gouffre! Les longues lignes de soldats français avançaient, musique en tête, comme dans les pièces du Cirque, écoutées la veille! J'ai, pour ma part, adoré les soldats de plomb : je les aime moins, je ne les aime plus depuis que je sais d'où ils viennent. Tous ceux que nous aimions, dragons ou hussards, grenadiers russes en tuniques vertes, Bavarois en uniforme bleu de ciel, et jusqu'aux grenadiers de la vieille garde, plumet au bonnet et guêtres blanches au mollet, nous venaient de Nuremberg. Mes soldats français étaient des soldats allemands et ces petits soldats de plomb, fantassins lilliputiens, uhlans pas plus hauts que nos plumes de fer, servaient d'avant-garde à ces autres soldats d'outre-Rhin dont nous vîmes un jour, sur les coteaux lorrains, fourmiller les tristes masses noires.

Depuis longtemps je me proposais d'aborder cette question des jouets allemands mis, chaque année, entre les petites mains des babies français. La question vient d'être soulevée, et voici le jouet devenu comme une sorte de point d'interrogation patriotique. Il n'est pas rare d'entendre un acheteur demander au marchand,

en désignant du doigt quelque article : « Est-ce que c'est français ? » Le doute — et aussi l'inquiétude toute naturelle de gens que préoccupe la prospérité commerciale du pays — se sont emparés de bien des esprits depuis qu'on a signalé l'effroyable consommation de produits exotiques faite par le public français. Sans compter les articles de papeterie, la maroquinerie, où le nom de Vienne ou de Berlin s'étale victorieusement, sans compter les meubles, les faux bronzes et les porcelaines, la pharmacie même vient d'Allemagne et les « pilules suisses » sont fabriquées par un Allemand. Il semble que nos petits détaillants, nos magasins de la rue soient envahis, encombrés, bourrés de produits d'outre-Rhin, d'outre-Manche ou d'outre-mer. Des draps anglais, des chapeaux anglais, un porte-carte viennois, une montre de Genève, des gants et un parapluie britanniques, voilà pour la rue. C'est à peine si les bottines du Parisien qui passe sont faites par un cordonnier français. Un boulevardier *swell* aura bientôt « sa mesure » hors de France et attendra ses bottines par le chemin de fer.

A l'intérieur, même folie d'*exotisme*. Les portières sont chinoises, les tapis sont persans, les bibelots d'étagère sont japonais, les bronzes viennent de Tokio, la vaisselle de table est une faïence de Minton. J'ai déjà signalé cette manie du disparate, cette fièvre d'éclectisme décoratif. Mais encore, en fait de caprices courants, est-il possible d'admettre ces fantaisies et ce manque d'équilibre dans le goût, ce besoin d'admirer les produits étrangers qui faisait, naguère, dire au marquis Tseng : « Ma femme ne porte que des soieries

de Lyon et les trouve supérieures aux soies chinoises, exactement comme les Français regardent ce qui vient de Chine comme valant mieux que ce qu'on leur fabrique en France. » A beau briller qui vient de loin.

Oui, je le répète, on peut encore excuser ces « turlutaines » dans les modes. Ce qui est certain, c'est qu'un tel engouement devient ironique et comme cruel lorsqu'il s'agit des joujoux, des jouets d'enfants. S'imagine-t-on les chères menottes d'un gamin de France caressant amoureusement le joujou fabriqué, là-bas, par les doigts de pauvres diables d'artisans qui ont manié le fusil Dreysse et fait porter peut-être des habits sombres et des voiles de deuil aux parents, frères, sœurs ou mères du petit Français?

Il suffit — sans parler de la question d'intérêt public — de cette réflexion toute de sentiment pour faire préférer les jouets de fabrique française, et je ne m'étonne pas du tout de l'espèce d'hésitation qui s'empare des acheteurs regardant les étalages. Où est l'article français? Où est l'article étranger? Plus d'un marchand a coupé court à ce doute en écrivant sur sa boutique : « Tout ce qu'on vend ici est français. »

Les enfants, eux, se préoccupent surtout de ce qui est « amusant ». Le meilleur joujou, qu'il vienne d'où il voudra, est pour eux celui qui les divertit le plus. Il est à noter que les joujoux irrésistibles sont, aujourd'hui, presque toujours les jouets scientifiques.

L'enfant moderne pourrait facilement passer pour un Watt futur, un Edison à venir ou un Berthelot en perspective. Il ne se préoccupe guère que de physique ou de chimie.

Quel humouriste disait donc un jour :

« L'idéal d'un peuple se traduit par l'idéal de l'enfant. Demandez à un petit Français ce qu'il veut pour ses étrennes, il vous répondra : un tambour ; à un petit Anglais, il vous dira : un bateau ; à un petit Allemand, il répliquera : un livre. »

L'observation a pu être exacte, elle ne l'est plus.

Tous les enfants, aujourd'hui, demanderaient, ou une boîte de minéralogie, ou une boîte de chimie, ou une machine électrique. La nouvelle méthode d'éducation — qui les amuse profondément, il faut le reconnaître — les pousse invinciblement vers ces curiosités de la science. Toutes les séductions, et les plumets et les rubans de Polichinelle, ne vaudront jamais pour un enfant moderne, même tout petit, le mystère, le charme spécial d'une machine à vapeur. Les panoplies d'armes, sabres de cuirassiers, tricornes de généraux, schakos de hussards ont bien encore leur séduction, mais beaucoup moindre que la bobine de Rumkorf ou la pile de Bunsen. Il faut en prendre notre parti : les enfants ne cherchent la poésie que dans les faits. Ce n'est point par hasard que Jules Verne a inventé en ce temps-ci la féerie scientifique : il sentait bien qu'un public lui était né.

En toutes choses, l'enfant moderne apporte comme une boulimie de savoir. Il connaît les métaux, les minéraux, les fleuves, à l'âge où nous déclinions, en ânonnant, *rosa, la rose*. Il se passionne pour la chimie à un moment où nous remâchions les déclinaisons. Et la tête bourrée de coke, de houille, de plomb, de fer, de cuivre, de tout ce qui est pratique et lui paraît stupé-

fiant, tout en étant vrai, comment n'essayerait-il pas de transformer le logis paternel en carrière d'exploitation, en galerie de mine ou en laboratoire de chimie? De toutes façons, du reste, les parents sont destinés à demeurer martyrs ; avec le tambour, c'était le tapage ; ils étaient assourdis; avec la chimie, c'est le gâchis; ils peuvent être aveuglés ou incendiés.

J'entre, l'autre jour, dans le salon, — japonais nécessairement, — d'une aimable femme, et, au plafond, je remarque des traces noirâtres, comme les taches ou les crachats d'une explosion.

— C'est l'œuvre de mon fils, me dit-elle. Il a fait courir du sodium sur mon aquarium. Et, vous voyez, plus de poissons rouges parmi les herbes — et presque un bombardement au plafond !

La mère se consolait bien vite, en ajoutant, avec une douce fierté :

— Après tout, il sera peut-être chimiste !

Et, comme toutes les mères, elle sous-entendait : « Un grand chimiste ! »

Car voilà l'idéal, pour les mères également : la chimie, la science. A en juger par les jouets qu'ils préfèrent, les enfants d'aujourd'hui seront tous des savants dans quinze on vingt ans. Auront-ils encore la sensation, et seulement le goût, des choses littéraires? Le sodium n'aura-t-il pas à tout jamais emporté, dans une de ses petites explosions, le grain de rêverie qui était comme le levain de toute génération française? Bien fin qui répondrait. L'avenir seul nous le dira.

Je ne prédis rien, j'observe et je constate. La Chevalerie, dont M. Léon Gautier nous conte si admirablement les grandes légendes dans un des plus beaux livres de l'année, *la Chevalerie*, illustrées par Olivier Merson, n'est peut-être pas morte à tout jamais; elle se fera scientifique tout simplement, comme toutes choses, comme les plus grandes — et j'entends la poésie — les plus terribles — et je pense à la guerre — les plus naïves, les plus humbles — et je songe au loto.

Car, il faut bien qu'on le sache, le loto, le patriarcal loto, le loto bourgeois et candide, malicieux aussi, narquois comme un vieux fabliau, le loto lui-même se fait scientifique ou historique, ce qui est tout comme. Le jeu de l'oie, renouvelé des Grecs, a bien été renouvelé par les Parisiens d'à présent.

On nous a bien fabriqué des jeux de l'oie sans oies, comme on nous donne du café sans café, du lait de plâtre et des truffes en mérinos ! On nous a montré des jeux de l'oie où l'on perd des batailles, où les accident sont des explosions de chemins de fer, où les pénitences sont figurées par des *krachs* financiers, il était inévitable que le loto, le doux loto, subît une transformation à son tour et se modernisât comme le reste. Place donc au *loto historique!*

Du petit sac où tintent les demi-billes, on tirera désormais non seulement un numéro, mais un *fait :* « 7, traité de Westphalie, 1648. » Et, au lieu de la vieille plaisanterie légendaire : « 7 ! la *Potence,* » autour de la table de famille, on entendra aussitôt parler de Munster, d'Osnabrück et de l'équilibre européen.

Il y a toute une transformation sociale, n'en doutez

pas, dans la modification du loto. Jusqu'ici les révolutions avaient passé, renversant les trônes, sans toucher au loto, et qu'on vécût en monarchie ou en République, inévitablement, quand on tirait du sac le fameux 33, un rire aimable épanouissait les visages des joueurs, et on entendait monter vers la lampe, comme un *répons* monotone, la légendaire plaisanterie :

— 33 ! Les deux bossus !

Que les temps sont changés ! Maintenant ces numéros évoqueront des souvenirs de batailles, des journées fameuses. Numéro 11. Les jambes de madame Z... deviennent la capitulation d'Ulm, et 22, les deux Cocottes, la prise de la citadelle d'Anvers, et 88, la paire de Lunettes, la mort de Roland à Roncevaux. Adieu les drôleries stéréotypées qui faisaient trouver tant d'esprit aux gens chargés d'annoncer les numéros. La science envahit tout et le loto lui-même est transformé en un instrument d'éducation. M. de Ségur, qui plaidait en un quatrain la cause de ce pacifique divertissement, n'aurait plus à défendre le loto :

> Le loto, quoi qu'on en dise,
> Sera longtemps en crédit :
> C'est l'excuse de la bêtise
> Et le repos des gens d'esprit.

Non pas ! Non, ce n'est plus cela : c'est un jeu scientifique, c'est la tranquillité des parents et l'éducation des enfants. Le loto s'est rajeuni pour l'utilité.

Les « étrennes utiles » ont d'ailleurs été inventées par

les parents qui ne tiennent pas précisément au sourire satisfait de leurs enfants. Victor Hugo, donnant à Georges et à Jeanne une petite bourse pleine pour leurs étrennes, leur disait, connaissant bien ceux qu'il a si merveilleusement chantés : « — Mes enfants, surtout ne montrez pas cela à vos parents, ils vous achèteraient des étrennes utiles ! »

Le grand-père se faisait d'une façon charmante le complice de ses petits-enfants pour écarter bien loin ce spectre des foyers et ce fantôme des ménages : l'étrenne utile. L'étrenne utile, c'est, pour le collégien, un beau cahier de *devoirs*, bien relié, à son chiffre, et, pour la petite pensionnaire, une boîte à couture avec une broderie tracée d'avance. « Tiens, chère petite, pour tes étrennes, tu te broderas ce bas de jupon. Le dessin est très joli ! » Dans une vieille lithographie de Daumier, un bon bourgeois, au profil de Polichinelle — le Prudhomme dont je parlais tout à l'heure, — dit à sa femme : « Voici, ma bonne, un paquet de laine. Tu as là de quoi nous tricoter à chacun six paires de bas... pour tes étrennes. »

Ce sont là les étrennes utiles, puisqu'on était forcé d'acheter les objets que l'on offre alors avec une gracieuseté des plus ironiques.

Mais, ce qu'il y a de charmant dans les étrennes, c'est précisément qu'elles sont inutiles. Si elles sont utiles, ce ne sont plus des étrennes, ce sont des fournitures. Ou l'étrenne est du superflu,

> Le superflu, chose si nécessaire,

disait Voltaire — ou elle n'est pas étrenne.

Le peuple ne s'y trompe pas, lui qui ignore tristement « le superflu ». Lorsqu'il descend, comme en cette saison, voir les beaux quartiers pour en admirer les boutiques, il ne s'arrête ni devant les magasins de vêtements, ni devant les étalages d'orfèvrerie, mais devant les débits de bonbons ou les expositions de fleurs. Des vêtements, il en a : que le drap soit plus ou moins beau, peu importe. Un bourgeron, après tout, habille son homme autant qu'un veston à l'anglaise, et une paire de culottes de velours à côtes vaut, pour l'ouvrier, un pantalon de chez Renard. Que a cuiller soit en étain ou en argent martelé à la japonaise, si l'estomac n'est pas mauvais et si la soupe a bonne odeur, on mange d'assez fier appétit pour se soucier peu du métal. Ce n'est rien tout cela, c'est l'utile.

Mais l'inutile, mais le superflu, mais le rêve, mais l'irréalisable, voilà ce qui semble étonnant au pauvre monde et ce que regardaient, dimanche dernier, avec des yeux stupéfaits, les faubouriens descendus vers la rue de la Paix, l'avenue de l'Opéra et les boulevards.

Il est, en effet, de ces fêtes carillonnées où, comme on dit, « les faubourgs descendent » non pour protester, mais pour voir. Ces jours-là, le premier de l'An, le Mardi-Gras, la Mi-Carême, Pâques, Noël, les beaux quartiers appartiennent à la foule. Le peuple de Paris s'en va regarder les boutiques comme le peuple anglais, le dimanche, en été, s'en va dormir sur les pelouses vertes, le long des allées des parcs, où, les autres jours, passe en caracolant la *gentry*. Le prolétaire de Londres est roi du gazon de Regent's Park. L'ouvrier parisien

jette son coup d'œil aux beaux magasins comme il irait au Louvre. C'est le Louvre du luxe qu'il va contempler, en plein air.

Et — je l'ai bien remarqué — ce qui l'attire, c'est la féerie, l'improbable, l'art dépensé dans le bonbon et dans les fleurs. Ces boîtes de satin, ces touffes de dentelles, ces oiseaux mordorés étendant leurs ailes sur des nids de fondants, ces ingéniosités de pauvres filles réalisant ces cartonnages exquis et ces chefs-d'œuvre enrubannés dans les mansardes des Gravilliers ou des Enfants-Rouges, retiennent, écarquillés, les yeux des pauvres gens et l'on entend des exclamations stupéfaites : — « Est-ce que c'est possible? Dieu, que c'est joli! Où va-t-on chercher ces idées? »

C'est le rêve, la soif de rêve, le besoin de poésie qui se traduisent là par ces poussées curieuses vers les merveilles des confiseries. Mais la foule — et la foule des pauvres gens — est plus compacte encore, plus surprise et plus charmée, devant les étalages des fleuristes en renom. C'est que la féerie touche, de ce côté, à l'improbable. Les fleurs, les humbles fleurs, les lilas qu'on laisse défleurir au printemps et que, précieusement on couve comme des œufs d'or dans les serres chaudes, en hiver, les fleurs prennent toutes les formes et se plient à tous les caprices.

Les voilà, par exemple, les étrennes inutiles! Brouettées de roses, paniers dorés de bergères de Lancret; dans une chaise à porteurs couronnée d'une touffe de roses blanches, une poupée costumée en marquise et qui représente l'Année nouvelle venant nous souhaiter le bonjour et bon an, une carte à la main; au-dessus

d'une corbeille de lilas, pâles comme une crème, de pauvres lilas anémiques, où, sur les brindilles, tremblent des gouttelettes fraîches, une hirondelle ou un oiseau de paradis une carte au bec ou cravaté d'un ruban laissant pendre le morceau de carton de l'ami qui envoie. Ce sont là les inventions, les séductions de ces fleurs boulevardières. Celles-là, les ouvrières au bras de leur mari peuvent bien les regarder avec stupéfaction et laisser vers elles tomber ce sourire que la femme a toujours pour la fleur — j'imagine que le fruit défendu devait être une fleur cueillie; — elles peuvent pousser devant ces miracles de roses, ces odelettes florales, toutes les exclamations de surprise : elles n'en auront jamais, jamais, jamais... Un petit bouquet de violettes, un bouquet de deux sous, ou, mai venu, quelque branchette d'aubépine cassée par maraude à la campagne, voilà toutes les fleurs du pauvre, comme toutes ses sucreries tiennent dans l'orange achetée et choisie au milieu du haquet de la marchande qui les vend au tas. Et c'est bien pourquoi les bonbons et les fleurs sont ce que regardent le plus les faubouriens, le long du boulevard envahi.

Jusqu'à l'an prochain, du reste, il n'y aura plus de boulevards. Le grand bazar des étrennes en plein vent a pris possession de Paris. Parisiens, vous pouvez même dormir tranquilles! Les casseurs de portes et les briseurs de serrures n'ont pas besoin d'argent pour le moment : transformés en « camelots », ils vendent des chaînes et des montres, des « questions tonkinoises »

et des questions de Panama », des noix dorées, des musettes en peau rose, des toupies japonaises, des locomotives à vingt-neuf sous. Des locomotives! Signe des temps : le japonisme et le jouet scientifique se retrouvent même parmi les joujoux du rôdeur de barrières changé en boulevardier.

Et voilà bien une des curiosités de la philosophie des « étrennes ». Ce moment spécial, où tous les appétits sont si nerveusement surexcités, cette date annuelle où les boutiques flambent, où les épiceries, les parfumeries, les bijouteries, les papeteries se font provocantes et allument tous les becs de gaz — feu partout! — étalant tous leurs trésors, cette heure psychologique de la tentation et du désir est précisément l'heure où il se commet le moins de crimes à Paris.

C'est tout simple. Les malfaiteurs sont devenus négociants. Ils débitent leur « camelote » au coin des rues et des passages. Ils ont un état, une profession, une situation : presque un titre. Ils se mêlent à la foule des marchands comme l'écume à la mer.

Mais ne confondez pas la plèbe des marchands en boutiques de bois avec cette race de chercheurs d'aventures. Celle-ci est l'état-major de l'armée du mal ; celle-là un des bataillons de l'armée de la misère. L'une est composée d'ouvriers, l'autre de bohèmes, — et de bohèmes du couteau.

Toute la différence qui existe entre le peuple et la populace, Darcier, le chanteur populaire, la faisait sentir avec un art admirable. Il était « peuple » sans être voyou, mâle sans brutalité, émouvant sans nulle sensiblerie. La génération actuelle ne l'a pas connu. De tous

les artistes, le chanteur de chansons est celui qui meurt le plus complètement. Son art s'exerce en général sur des productions littéraires assez médiocres, qui ne valent que par son talent à lui, son cœur, son accent. Le comédien partage encore, même devant la postérité, la gloire du dramaturge qu'il a traduit. Mais le chanteur, j'entends le chanteur de chansons populaires, sa renommée s'envole avec son dernier refrain.

Nous, nous n'oublierons pas ce *diseur* étonnant, ce Darcier qui nous fit passer, tant de fois, un frisson quand il chantait ses airs patriotiques. Il fut comme le Pierre Dupont du cabaret, et ses meilleurs succès, ses premiers succès, il les devait au rude poète des *Bœufs*. Elle était de Pierre Dupont, cette *Chanson du Pain*, inspirée par les événements de Buzançais et la famine de l'hiver de 1846-47, où le pain se vendait à Paris vingt-sept sous les quatre livres :

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim !

Écrite en 1847, un jour que Dupont lui-même n'avait pas dîné, la chanson devait, en 1848, devenir une *Marseillaise* de colère. Au lendemain des journées de juin, Darcier la chantait à l'Estaminet-Lyrique, les pavés remués étaient chauds encore, à quelques pas de là. Refrain de révolte qui finissait — car Pierre Dupont était un bon homme — en hymne de fraternité.

Déchirons le sein de la terre
Et, pour ce combat tout d'amour,
Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour !

Songes d'il y a trente-six ans ! Dans le malaise même que traduisait le poète rural de 48 il y avait un besoin d'aimer, un rêve d'embrassade universelle. Les chants de cette sorte sont plus amers à présent et plus noirs. Mais, comme tout poète trouve son interprète, Dupont avait trouvé Darcier. Large d'épaules, carré, râblé, solide, le front têtu, la moustache en brosse, l'air d'un mécanicien qui aurait été sergent, Darcier chantait et la foule était conquise. Il fut, comme Delsarte, un grand artiste simple.

Je l'avais rencontré cet été, se traînant au bras d'une garde-malade, sur la route qui mène à l'étang de Chaville. Où était-il, l'espèce d'hercule qui soulevait une salle avec un refrain militaire :

Avertissant les plus lointains échos,
Ainsi qu'une immense crécelle :
C'est l'bataillon d'la Moselle en sabots
C'est l'bataillon d'la Moselle !

Lentement, péniblement, Darcier mettait ses pieds l'un devant l'autre, faisant avec effort un de ces pas qui rapprochent d'autant plus l'homme de la mort qu'ils sont plus difficiles et plus petits. L'œil était morne, attristé. Il parla : la voix était éteinte ; et je saluai ce chanteur d'autrefois, qui avait incarné la vieille chanson, la fière chanson française, et qui disparut au détour du chemin, comme il allait disparaître de la vie.

J'aurais voulu parler de l'événement de la soirée

d'hier, le début de M. Richepin dans *Nana Sahib.* Stupéfaction du public, qui vient écouter M. Marais et qui entend M. Richepin ! Il a bien pris la chose. Il a applaudi. C'est, pour un auteur, une façon comme une autre d'imiter Molière. Un jour, après tout, Charles Dickens a bien joué un drame en public. Mais la recette était pour les pauvres. Grande différence : M. Richepin joue au bénéfice de M. Richepin. Et quel est donc l'ami du poète qui lui prédisait hier que le poète des *Gueux* entrerait à l'Académie française? Tous les chemins ne mènent ni à Rome ni au fauteuil. Bah! pourvu que les fauteuils de la Porte-Saint-Martin soient pleins!

Ainsi finit l'année 1883. Elle aura eu son histoire, qui est triste. « *Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire!* » Pas si heureux ! Quand ils n'ont pas l'Histoire, ils ont la Chronique, et si l'Histoire est le malheur souvent et le sang et la ruine, elle est plus d'une fois l'honneur et l'héroïsme, tandis que la Chronique — ah ! la Chronique ! elle prend fréquemment un nom nouveau : elle s'appelle le Scandale.

Le Scandale n'aura point manqué à cet an 1883 dont nous achevons aujourd'hui de conter les hauts et petits faits. Nous ajoutons encore, avec ce tome IV de la *Vie à Paris,* un chapitre à l'éternel *Tableau de Paris.* Car Paris a ses peintres spéciaux, ses poètes attitrés, ses romanciers, ses amoureux, ses ennemis, et, pour ne citer que quelques écrits inspirés par Paris, cette année, la *parisine* a grisé plus d'un rimeur. Dans ses *Poèmes Ironiques* un nouveau venu des plus originaux, M. Gou-

deau qui dirige le journal le plus singulier et le plus rare de Paris, *le Chat Noir*, fondé par M. Rodolphe Salis, *l'hôtelier*-poète (encore une des curiosités de la *Vie à Paris*) — a écrit, en prose, un *Paris Paradoxe* et en vers, un *Discours du Bitume*. Il faut lire ces vers de ce Périgourdin de Paris, au moins aussi original que Rollinat et qui s'appelle Émile Goudeau. La *Mélancolie du bitume* rappelle la *Nostalgie d'obélisque* de Théophile Gautier :

Soudain je suis foulé durement sous les pieds
Des passants, lestes, lourds, ingambes, estropiés,
Soit botte, bottine ou savate :
Des souliers d'Auvergnats et des talons pointus;
Les vices sautillants, les pesantes vertus;
Le derrière des culs-de-jatte;

Paris piéton, Paris qui court à son bureau,
A l'atelier, au vol, à l'amour, au bourreau ;
Paris désœuvré qui badaude ;
Paris vicieux, tanguant, roulant et louvoyant;
Paris religieux et Paris incroyant,
Le capucin et la ribaude.

C'est ce Paris-là qui ne cessera jamais d'attirer les écrivains et les peintres de toutes les écoles, qu'ils procèdent de Balzac ou de Musset, de Manet ou de Gavarni.

M. Jean Richepin — le vigoureux poète des *Gueux* et l'acteur de *Nana-Sahib* — le connaît, comme Séb. Mercier connaissait la borne du XVIII[e] siècle, ce pavé du Paris du temps présent qu'il a étudié dans ses types, dans ses paysages, dans ses coins de rues, en un livre de prose *Le Pavé*, qui vaut ses meilleurs livres de vers.

Il y a là vraiment la senteur même de Paris, exhalaison de boue et parfum de fleurs.

« Pouvez-vous reconnaître, les yeux fermés, un quartier de Paris à son odeur? Non? Alors, taisez vous! »

M. Richepin a de ces aphorismes où toute la science de la *parisine*, comme Roqueplan appelait le haschich parisien, a passé. « Le moineau de Montmartre n'est point pareil au moineau de Montparnasse, dit-il encore; savoir les distinguer, tout est là. »

Et il les distingue, il les connaît et les reconnaît, comme il connaît les oiseaux, les chiens, les chèvres, les dompteurs, les marchands de chapelets, les monstres, les crémeries, les féeries de Paris! *Le Pavé* de Jean Richepin pourrait s'apeller *Paris Cruel.*

Le *Paris Ingénu* de Paul Arène, c'est un Paris idyllique et exquis, moins connu, presque fantastique, tout à fait charmant, où une coupe de gazon dans le jardin du Luxembourg prend des proportions de fenaison nivernaise, à la Rosa Bonheur, avec la bonne odeur de foin fauché en plus et je ne sais quelle grâce précise, une netteté de description dans une série de découvertes inouïes, de coins ignorés et attirants. C'est qu'il l'adore *son* Paris, ce fin provençal de Paul Arène. Il l'aime dans ses ruelles où personne ne passe, dans ses environs où vont courir les amoureux, les lilas venus. *Non, ta jeunesse n'est pas morte*, ô Murger, et les chansons de Musette ressuscitée ont pour Paul Arène des accents de cigale. Il retrouve Mireille au tombeau de Florian et la moisson de Gustave Mathieu dont le champ de blé ne dépassait point la longueur d'un tapis, cette chimérique moisson est une des pages achevées de ce

subtil écrivain qui, n'eût-il pas écrit *Jean des Vignes* et ses *Souvenirs de Tunis*, mériterait de « rester » avec ce seul livre : *Paris Ingénu*.

Et *Paris à la Loupe?* Le volume est de M. Paul Ginisty, un autre poète, qui a rimé les *Idylles Parisiennes* pour lesquelles mademoiselle Blanche Pierson a dessiné un joli frontispice, la *Fontaine du Luxembourg*. Lui aussi l'aime, son Paris, et lui aussi le connaît, M. Paul Ginisty! Il le connaît dans ses charmeuses, Bartet Pierson, Léonide Leblanc, dont il décrit les appartements; il le connaît dans ses *Rastaquouères* dont il a conté, en collaboration avec un ami, les aventures. Il le connaît dans ses dessous, ses mystères, sa bohème : les décavés, les guides et interprètes, les Tricoche et les Cacolet de la police privée, les spirites et les fous. Il l'a étudié de près, au microscope presque, il nous en avertit — *Paris à la Loupe* — et son livre curieux, vivant, bizarre, amusant, est de ceux qui feront désormais partie de cette formidable *Bibliothèque Parisienne* qui était déjà volumineuse quand le bonhomme Mercier entreprit son fameux *Tableau de Paris*.

Tableau à refaire tous les dix ans, tous les cinq ans, tous les ans, tous les jours. C'est un tel caméléon, ce Paris! On le croit blanc, le voilà rouge. Il était rouge, n'est-il pas noir? Il se modifie, se transforme, se déforme. *Paris à la Loupe!* Quelle loupe-monstre pour l'étudier!

Le *Tableau de Paris!* Beaucoup ont tenté de le refaire, Edmond Texier y a réussi, il y a vingt ans; Maxime du Camp a fait un chef-d'œuvre d'informations comme Pelletan dans la *Nouvelle Babylone* avait fait un chef-d'œuvre d'honnêteté et Veuillot dans les *Odeurs*

de Paris, un chef-d'œuvre de colère. Mais l'œuvre est à reprendre encore. Paris a déjà changé tandis que j'écris. Et qui voudrait tracer le vrai *Tableau de Paris* ne devrait pas se contenter d'en respirer la boue, « particulièrement puante », dit Gringoire, et d'en sonder les plaies. Les égouts de Paris ne sont pas la Seine. Les sanies de Paris ne sont point le sang de ses veines. Hélas! où est l'écrivain qui signerait ce *Tableau-là ?*

Rassemblez les esquisses que je viens d'énumérer, et le tableau est fait. Paul Arène sourit, Jean Richepin raille, Paul Ginisty raconte ; et au-dessus de ces fantaisies, M. Georges Grison laisse tomber la funèbre rosée de *Paris Horrible :* le sang des exécutions qui coule le matin, quand le jour se lève. Encore un coin du « tableau de Paris » que ce livre de M. Grison, les *Souvenirs de la Place de la Roquette*, épouvante d'un réalisme terrible comme un fait et où reviennent les sinistres héros de l'Armée du Mal, les spectres des guillotinés.

Et, à tout prendre, Paris est plein de spectres : fantômes d'être disparus, ruines et poussières de demeures détruites. Elle a vu tomber, cette année 1883 — *la Faucheuse* — : Gambetta, Chanzy, Henri Rivière, Henri Martin, Gustave Doré, Victor de Laprade. — Laprade, dont notre ami Emmanuel des Essarts parlait hier si noblement en poète honorant fraternellement un poète! 1883 a vu disparaître les derniers vestiges des Tuileries. Un dernier coup de pioche! Tout a été dit. Le palais des rois, le logis du Comité de salut public, les murailles qui ont entendu les premiers mots de la dernière déclaration de guerre, les marbres où se sont posées les mains noires de poudre des fédérés écoutant ma-

dame Bordas, rose, blonde et échevelée, chanter *la Canaille*, ces choses du passé sont devenues des presse-papier et M. Jehan Valter a raconté, après la légende des Tuileries, l'histoire de M. Achille Picart le Palloy qui les a démolies. Livre encore à garder dans la collection parisienne, ces *Tuileries* de M. J. Valter. Livre tout plein de passé et empli de spectres, aussi, comme tout ce qui touche à ce grand laboratoire, à ce grand cimetière : *Paris !*

J'ai voulu, en finissant l'année, les feuilleter et les relire encore ces « livres » parisiens où l'avenir ira chercher le secret de notre vie, de nos mœurs, de nos plaisirs, de nos souffrances. Et maintenant, je les referme, en déchirant le vieux calendrier de l'année qui finit. Va-t'en avec tes rêves profanés et tes tristesses, année de mort qui nous a emporté tant d'espoirs !

Et toi, année qui viens, nouvelle année, année 1884 au berceau, sois clémente au pays de France et laisse les marins et les soldats qui luttent, là bas, au pays d'Annam, — avec le drapeau pour patrie — revenir au pays et embrasser bientôt les fraîches joues de la fiancée qui attend et le front ridé de la pauvre vieille qui pleure !

Avec cet espoir, — qui sera fustigé peut-être comme tant d'autres — bon jour et bon an, nouvel an ! Et au *gui l'an neuf!*

TABLE DES NOMS CITÉS

DANS

LA VIE A PARIS

1883

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

I — LITTÉRATURE

LES GENS DE LETTRES — JOURNALISTES, CRITIQUES ET CHRONIQUEURS
CURIOSITÉS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

II — LES ARTS

PEINTRES — SCULPTEURS ET DESSINATEURS COLLECTIONNEURS

III — LE THÉATRE

AUTEURS ET COMÉDIENS — DANSE ET MUSIQUE

IV — LE MONDE

CHOSES DU JOUR — PROCÈS ET SCANDALES FÊTES ET CÉRÉMONIES

Corbeil — Imprimerie B. RENAUDET



